ŒUVRES COMPLÈTES
DE
GUSTAVE FLAUBERT

CORRESPONDANCE

NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE

PREMIÈRE SÉRIE
(1830-1846)

PARIS
LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

MDCCCCXXVI

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GUSTAVE FLAUBERT

LA PRÉSENTE ÉDITION DÉFINITIVE
DES
ŒUVRES COMPLÈTES DE GUSTAVE FLAUBERT
A ÉTÉ TIRÉE
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE
EN VERTU D'UNE AUTORISATION
DE M. LE GARDE DES SCEAUX
EN DATE DU 30 JANVIER 1902.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CETTE NOUVELLE ÉDITION

50 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE CHINE.

Cette nouvelle édition de la correspondance de Flaubert contient,
publié pour la première fois,
le texte intégral des lettres à Louise Colet.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GUSTAVE FLAUBERT

CORRESPONDANCE

NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE

PREMIÈRE SÉRIE

(1830-1846)

PARIS

LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

MDCCCCXXVI

Tous droits réservés

Vers 1885, quelques années après la mort de mon oncle, j'appris par M. E. Fasquelle que Mme Bissieu lui proposait de publier les lettres de Gustave Flaubert à sa mère Mme Louise Colet.

En éditeur respectueux des droits de chacun et en ami dévoué il avait refusé et croyait devoir m'en avertir. Ce fait me prouvait que des correspondances ignorées de moi allaient peut-être surgir et j'y voyais un danger; alors ma résolution fut arrêtée : je devais prendre l'initiative, recueillir les lettres écrites par Gustave Flaubert et, s'il y avait lieu, les faire connaître au public.

Qui pouvait mieux que moi, sa fille adoptive, accomplir cette tâche délicate et discerner, sinon par l'intelligence, du moins par mon amour filial si complet, ce qu'il convenait d'éditer?

A cette époque, l'opinion répandue était très partagée; beaucoup de gens blâmaient ces publications qui permettent aux inconnus de pénétrer jusqu'au plus intime d'un être. Sans doute, je partageais la

manière générale de voir à cet égard et je puis affirmer que c'est avec la croyance absolue d'honorer la mémoire de mon oncle que je fus entraînée à cette publication.

Elle eut lieu de 1887 à 1906.

Très blâmée de beaucoup, même par des membres de ma famille, je reçus aussi des encouragements multiples dont un me toucha particulièrement : celui d'un prêtre, directeur d'importants patronages en Bretagne et qui m'écrivit qu'il trouvait un appui moral excellent à faire connaître à ses élèves ces lettres enthousiastes, remplies d'une si haute noblesse d'âme. J'eus aussi l'approbation d'amis illustres, d'Edmond de Goncourt, de José Maria de Hérédia, sans compter celle des jeunes lettrés tel que le Prince Karageorgewitch qui me confia que leur lecture l'avait tiré d'incertitudes graves.

Par la suite le grand succès de la Correspondance m'a prouvé que j'avais eu raison, et tout le monde est d'accord pour admettre que Gustave Flaubert, comme critique et comme homme, serait ignoré du public sans la divulgation de ses lettres.

Si rapprochée de sa mort, la première édition a été faite avec timidité; plusieurs ensuite ont paru possédant des textes plus complets. Mais voici enfin une édition nouvelle, revue avec le plus grand soin et classée, travail difficile (mon oncle ne datant pas ses lettres).

Elle contient de nombreux inédits, surtout en ce qui concerne la correspondance avec M^me^ Louise Colet dont M. Louis Conard a pu acquérir les originaux.

Cette édition est sans contredit la plus complète et j'ajouterai la plus parfaite parue à ce jour.

20 février 1926.

CAROLINE FRANKLIN-GROUT,
Villa Tanit. Antibes.

SOUVENIRS INTIMES.

Ces pages ne sont point une biographie de Gustave Flaubert; ce sont de simples souvenirs : les miens et ceux que j'ai pu recueillir.

La vie de mon oncle s'est passée tout entière dans l'intimité de la famille, entre sa mère et moi : la raconter, c'est le faire connaître, aimer et estimer davantage; je crois ainsi accomplir un devoir pieux envers sa mémoire.

Avant la naissance de Gustave Flaubert, mes grands-parents avaient eu trois enfants; l'aîné, Achille, de neuf ans plus âgé, et deux autres morts petits; puis vinrent Gustave et un autre garçon qui mourut à quelques mois. Enfin ma mère, Caroline, fut la dernière.

Elle et son jeune frère s'aimaient d'une tendresse particulière. Séparés seulement par trois années, les deux petits ne se quittaient guère; à peine Gustave a-t-il appris quelque chose qu'il le répète à sa sœur; il fait d'elle son élève; un de ses grands plaisirs est de l'initier à ses premières compositions littéraires. Plus tard, quand il sera à Paris, c'est à elle qu'il écrit, c'est elle qui transmettra aux parents les nouvelles quotidiennes, car cette douce communauté de pensées ne se perd pas.

Je dois la plupart des faits relatifs à l'enfance de mon oncle à ce que m'en a raconté la vieille bonne qui l'a élevé, morte trois ans après lui, en 1883. Aux familiarités permises avec l'enfant avaient succédé chez elle un respect et un culte pour son maître. Elle était « pleine de lui », se rappelant ses moindres actions, ses moindres paroles. Quand elle disait : « Monsieur Gustave », elle croyait parler d'un être extraordinaire. Ceux qui l'ont connu apprécieront la part de vérité contenue dans l'admiration naïve de la vieille servante.

Gustave Flaubert avait quatre ans lorsque Julie vint à Rouen en 1825 au service de mes grands-parents. Elle était du village de Fleury-sur-Andelle, situé dans cette jolie vallée toute souriante qui s'étend de Pont-Saint-Pierre au gros bourg de Lyons-la-Forêt. La côte « des Deux-Amants » en protège l'entrée; çà et là des châteaux, l'un entouré d'eau avec son pont-levis, puis la superbe propriété de Radepont, les ruines d'une vieille abbaye, et des bois tout autour sur les collines.

Ce pays charmant est fertile en vieilles histoires d'amour et de revenants. Julie les connaissait toutes; c'était une habile conteuse que cette simple fille du peuple douée d'un esprit naturel fin et très plaisant. Ses parents de père en fils étaient postillons, assez mauvais sujets et fort buveurs.

Gustave, tout petit, s'asseyait près d'elle des journées entières. Pour l'amuser, Julie joignait à toutes les légendes apprises au foyer le souvenir de ses lectures, car, retenue au lit pendant un an par un mal de genou, elle avait lu plus qu'une femme de sa classe.

L'enfant était d'une nature tranquille, méditative, et d'une naïveté dont il conserva des traces toute sa vie. Ma grand'mère m'a raconté qu'il restait de longues heures un doigt dans sa bouche, absorbé, l'air presque bête. A six ans, un vieux domestique qu'on appelait Pierre, s'amusant de ses innocences, lui disait

quand il l'importunait : « Va donc voir au fond du jardin ou à la cuisine si j'y suis. » Et l'enfant s'en allait interroger la cuisinière : « Pierre m'a dit de venir voir s'il était là. » Il ne comprenait pas qu'on voulût le tromper et devant les rires restait rêveur, entrevoyant un mystère.

Ma grand'mère avait appris à lire à son fils aîné, elle voulut en faire autant pour le second et se mit à l'œuvre. La petite Caroline à côté de Gustave apprit de suite, lui ne pouvait y parvenir, et après s'être bien efforcé de comprendre ces signes qui ne lui disaient rien, il se mettait à pleurer de grosses larmes. Il était cependant avide de connaître et son cerveau travaillait.

En face de l'Hôtel-Dieu, dans une modeste petite maison de la rue de Lecat, vivaient deux vieilles gens, le père et la mère Mignot. Ils avaient une tendresse extrême pour leur petit voisin. Sans cesse le bambin, sur un signe d'intelligence, ouvrant la grande et lourde porte de l'Hôtel-Dieu, traversait en courant la rue et venait s'asseoir sur les genoux du père Mignot.

Ce n'étaient pas les friandises de la bonne femme qui le tentaient, mais les histoires du vieux. Il en savait des quantités plus jolies les unes que les autres et avec quelle patience il les racontait ! Désormais Julie était remplacée. L'enfant n'était pas difficile, mais avait des préférences féroces; celles qu'il aimait il fallait les lui redire bien des fois.

Le père Mignot faisait aussi la lecture. *Don Quichotte* surtout passionnait mon oncle; il ne s'en lassait jamais. Il a toute sa vie gardé pour Cervantès la même admiration.

Dans les scènes suscitées par la difficulté d'apprendre à lire, le dernier argument, irréfutable selon lui, était : « A quoi bon apprendre, puisque papa Mignot lit? »

Mais l'âge d'entrer au collège arrivait; il allait

avoir neuf ans, il fallait à toute force savoir, le vieil ami ne pouvait le suivre. Gustave s'y mit résolument et en quelques mois rattrapa les enfants de son âge. Il entra en huitième.

Il ne fut pas ce qu'on appelle un élève brillant. Manquant sans cesse à l'observation de quelque règlement, ne se gênant pas pour juger ses professeurs, les pensums abondaient, et les premiers prix lui échappaient, sauf en histoire, où il fut toujours le premier. En philosophie il se distingua, mais il ne comprit jamais rien aux mathématiques.

Plein d'exubérance et généreux, il avait de chauds amis qu'il amusait extrêmement par son intarissable verve et sa bonne humeur. Ses mélancolies, car il en avait déjà, se passaient dans une région de son esprit accessible à lui seul et ne se mêlaient pas encore à sa vie extérieure. Il avait une grande mémoire, n'oubliant ni les bienveillances ni les vexations dont il avait pu être l'objet; ainsi il conservait pour son professeur d'histoire Chéruel une grande reconnaissance et haïssait certain pion qui, pendant l'étude, l'avait empêché de lire un de ses livres favoris.

Mais les années de collège furent misérables; il ne put jamais s'y habituer, ayant horreur de la discipline, de tout ce qui sentait le militarisme. L'usage d'annoncer les changements d'exercices par le roulement du tambour l'irritait, et celui de faire mettre en rang les élèves pour passer d'une classe dans une autre l'exaspérait. La contrainte dans ses mouvements était un supplice, et la promenade en bande le jeudi n'était pas un plaisir, non qu'il fût faible, mais par une antipathie native pour tout ce qui lui semblait mouvement inutile; antipathie pour la marche qui dura toute sa vie. De tous les exercices du corps, seule la natation lui plaisait; il était très bon nageur.

Les jours ternes et pénibles du collège s'éclairaient par les sorties du jeudi et du dimanche; retrouver la

famille aimée, la petite sœur, était une joie sans pareille.

Au dortoir, pendant la semaine, grâce à des bouts de bougie emportés en cachette, il avait lu quelques drames de Victor Hugo, et la passion du théâtre était dans tout son feu.

Dès dix ans, Gustave composa des tragédies. Ces pièces, dont il était à peine capable d'écrire les rôles, étaient jouées par lui et ses camarades. Une grande salle de billard attenant au salon leur fut abandonnée. Le billard poussé au fond servit de scène; on y montait par un escabeau de jardin. Caroline avait la surveillance des décors et des costumes. La garde-robe de la maman était dévalisée, les vieux châles faisant d'admirables péplums. Il écrivait à un de ses principaux acteurs, à Ernest Chevalier : «Victoire, Victoire, Victoire, Victoire, Victoire! Tu viendras, Amédée, Edmond, Mme Chevalier, maman, deux domestiques et peut-être des élèves viendront nous voir jouer. Nous donnerons quatre pièces que tu ne connais pas. Mais tu les auras bientôt apprises. Les billets de 1re, 2e et 3e sont faits. Il y aura des fauteuils. Il y a aussi des toits, des décorations; la toile est arrangée. Peut-être il y aura dix à douze personnes. Alors il faut du courage et ne pas avoir peur», etc.[1].

Alfred Le Poittevin, de quelques années plus âgé que Gustave, et sa sœur Laure faisaient aussi partie de ces représentations. La famille Le Poittevin était liée avec les Flaubert par les deux mères, qui s'étaient connues en pension dès l'âge de neuf ans. Alfred Le Poittevin eut sur la jeunesse de mon oncle une influence très grande en contribuant à son développement littéraire. Il était doué d'un esprit brillant, plein de verve et d'excentricité; la mort l'enleva jeune, ce fut un grand deuil. Il est parlé de lui dans la préface des *Dernières Chansons*.

[1] Lettre du 3 avril 1832.

Quelques mots sur mes grands-parents et sur le développement moral et intellectuel de mon oncle.

I

Mon grand-père, dont les traits ont été esquissés dans *Madame Bovary,* sous ceux du docteur Larivière appelé en consultation au lit d'Emma mourante, était fils d'un vétérinaire de Nogent-sur-Seine. La situation de la famille était très modeste; néanmoins, en se gênant beaucoup, on l'envoya à Paris, étudier la médecine. Il remporta le premier prix au grand concours et fut par ce succès reçu docteur sans qu'il en coûtât rien aux siens. A peine venait-il de passer ses examens qu'il fut envoyé par Dupuytren, dont il était l'interne, à Rouen, près du docteur Laumonier, alors chirurgien de l'hôpital. Ce séjour ne devait être que momentané; le temps de remettre sa santé affaiblie par trop de travail et les privations d'une vie pauvre. Au lieu d'y rester quelques mois, le jeune médecin y resta toute sa vie. Les appels fréquents de ses nombreux amis, l'espérance d'arriver à Paris à une haute situation médicale, espérance justifiée par ses débuts, rien ne le décida à quitter son hôpital et une population à laquelle il s'était attaché profondément. Mais au début ce fut l'amour qui causa ce séjour prolongé, amour pour une jeune fille entrevue un matin, une enfant de treize ans, la filleule de M^me^ Laumonier, une orpheline en pension qui chaque semaine sortait chez sa marraine.

Anne-Justine-Caroline Fleuriot était née en 1794 à Pont-l'Évêque, dans le Calvados. Par sa mère, elle était alliée aux plus vieilles familles de la Basse-Normandie. «On fait grand bruit, dit dans une de ses lettres

Charlotte Corday, du mariage si disproportionné entre Charlotte Cambremer de Croixmare et Jean-Baptiste-François-Prosper Fleuriot, médecin, sans réputation.» A trente ans, Mlle de Croixmare avait été réintégrée au couvent. Mais les obstacles finirent par être vaincus, les murs du couvent franchis et le mariage consommé. Un an après, une fille naissait, et sa mère mourait en lui donnant le jour. L'enfant, laissée dans les bras du père, devint pour lui un objet de culte et de tendresse. A soixante ans, ma grand'mère se souvenait encore avec émotion des baisers de son père. «Il me déshabillait lui-même chaque soir, disait-elle, et me mettait dans mon petit lit, voulant en tout remplacer ma mère.» Ces soins paternels cessèrent bien vite. Le docteur Fleuriot se voyant mourir confia sa fille à deux anciennes maîtresses de Saint-Cyr qui tenaient à Honfleur un petit pensionnat. Ces dames promirent de la garder jusqu'à son mariage, mais elles ne tardèrent pas aussi à disparaître; alors son tuteur, M. Thouret, envoya la jeune fille chez Mme Laumonier, sœur de Jacques-Guillaume Thouret, député de Rouen aux États Généraux et président de cette Assemblée. Elle venait d'arriver comme mon grand-père quand ils se virent; quelques mois après ils s'avouèrent leur amour et se promirent d'être l'un à l'autre.

Le ménage Laumonier, semblable à beaucoup d'autres de cette époque, tolérait, sous des dehors spirituels et gracieux, la légèreté des mœurs. La nature éminemment sérieuse de ma grand'mère et son amour la préservèrent des dangers d'un tel milieu. Mon grand-père d'ailleurs, plus clairvoyant qu'elle ne pouvait l'être, voulut qu'elle restât en pension jusqu'au moment de l'épouser. Elle avait dix-huit ans et lui vingt-sept quand ils se marièrent. Leur bourse était légère, mais leur cœur s'en effraya peu. L'apport de mon grand-père se bornait à son avenir, ma grand'mère avait une petite ferme d'un revenu de 4,000 livres.

Le ménage s'établit dans la rue du Petit-Salut, près la rue Grand-Pont, petite rue aux maisons étroites penchées l'une sur l'autre, et où le soleil ne peut envoyer ses rayons. Dans mon enfance, grand' mère m'y faisait souvent passer et en regardant les fenêtres elle me disait d'une voix grave, presque religieuse : «Vois-tu, là se sont passées les meilleures années de ma vie.»

Issu d'un Champenois et d'une Normande, Gustave Flaubert offre les signes caractéristiques de ces deux races dans son tempérament à la fois très expansif et enveloppé de la mélancolie vague des peuples du Nord. Son humeur était égale et gaie, avec des accès de bouffonnerie fréquents, et pourtant au fond de sa nature il y avait une tristesse indéfinie, une sorte d'inquiétude; l'être physique était robuste, porté aux pleines et fortes jouissances, mais l'âme aspirant à un idéal introuvable souffrait sans cesse de ne le rencontrer en nulle chose. Ceci se traduisait dans les plus petits riens; il eût voulu ne pas sentir la vie, car, chercheur sans trêve de l'exquis, il était arrivé à ce que la sensation chez lui fût presque toujours une douleur. Cela tenait sans doute à la sensibilité du système nerveux, que les commotions violentes d'une maladie dont il eut des accès à plusieurs reprises, surtout dans sa jeunesse, avaient affiné à un point extrême. Mais cela venait aussi de son grand amour de l'idéal. Cette maladie nerveuse jeta comme un voile sur toute sa vie; c'était une crainte qui obscurcissait les plus beaux jours; pourtant elle n'eut pas d'influence sur sa robuste santé, et le travail incessant et vigoureux de son cerveau continua sans interruption.

C'était un fanatique que Gustave Flaubert; il avait pris l'art pour son dieu, et comme un dévot, il a connu toutes les tortures et tous les enivrements de l'amour qui se sacrifie. Après les heures passées en

communion avec la forme abstraite, le mystique redevenait homme, était bon vivant, riait d'un franc rire, débordant de verve et mettant un entrain charmant à raconter une anecdote plaisante, un souvenir personnel. Un de ses plus grands plaisirs était d'amuser ceux qui l'entouraient. Pour m'égayer quand j'étais triste ou malade, que n'eût-il pas fait?

Il était facile de sentir l'honnêteté de ses origines. De son père, il avait reçu sa tendance à l'expérimentalisme, cette observation minutieuse des choses qui le faisait passer des temps infinis à se rendre compte du plus petit détail, et ce goût de toute connaissance qui le rendait un érudit aussi bien qu'un artiste. Sa mère lui transmettait l'impressionnabilité et cette tendresse presque féminine qui débordait souvent de son grand cœur et mouillait parfois ses yeux à la vue d'un enfant. Ses goûts de voyage, ils me viennent, disait-il, d'un de mes ancêtres, un marin qui prit part à la conquête du Canada. Il était très fier de compter ce brave parmi les siens, cela lui semblait très « crâne », pas bourgeois, car il avait la haine du « bourgeois » et employait constamment ce terme; mais dans sa bouche il était synonyme d'être médiocre, envieux, ne vivant que d'apparence de vertu, et insultant toute grandeur et toute beauté.

A la mort de M. Laumonier, mon grand-père lui succéda comme chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. C'est dans cette vaste demeure que Gustave Flaubert est né [1].

[1] MAIRIE DE LA VILLE DE ROUEN.

ÉTAT CIVIL.

Extrait du registre des actes de naissance de l'an mil huit cent vingt-un du jeudi 13 décembre mil huit cent vingt-un, devant moi soussigné, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, faisant les fonctions d'officier public de l'état civil, par délégation de M. le Maire, ont comparu M. Achille-Cléophas

L'Hôtel-Dieu de Rouen, construction du siècle dernier, ne manque pas d'un certain caractère; les lignes droites de son architecture ont quelque chose de sage et de recueilli. Situé à l'extrémité de la rue de Crosne, quand on vient de l'intérieur de la ville, on voit se dresser en face de soi la large grille cintrée, toute noire, derrière laquelle s'étend une cour plantée de tilleuls alignés; au fond, et sur les côtés, les bâtiments.

La partie occupée jadis par mes grands-parents forme une aile; on y accède par une entrée indépendante de l'hospice; à gauche de la grille centrale, une porte haute s'ouvre sur une cour où l'herbe pousse entre les vieux pavés. De l'autre côté du pavillon, un jardin formant angle sur la rue, encaissé à gauche par un mur couvert de lierre et cerné à droite par les constructions de l'hôpital. Ce sont de hautes murailles grises, trouées de petites vitres derrière lesquelles viennent se coller des figures maigres, la tête ceinte d'un linge blanc. Ces silhouettes hâves, aux yeux creux, dénotant la souffrance, ont quelque chose de profondément triste.

La chambre de Gustave était située du côté de la cour d'entrée, au deuxième étage. La vue s'étendait sur les jardins de l'hôpital, dominant le faîte des

Flaubert, chirurgien en chef à l'Hôtel-Dieu de cette ville, domicilié rue de Lecat, n° 17, époux de dame Anne-Justine-Caroline Fleuriot, lequel m'a déclaré que le jour d'hier, à quatre heures du matin, est né, en son domicile précité et de son mariage, contracté en cette ville, le dix février mil huit cent douze, un enfant du sexe masculin, qu'il m'a présenté et auquel il a donné le prénom de Gustave, présence de MM. Anne-François-Achille Lenormand, âgé de vingt-quatre ans, chirurgien interne audit Hôtel-Dieu, y domicilié, et François-Stanislas Leclerc, âgé de quarante ans, officier de santé, domicilié place du Vieux-Marché, n° 20, amis, lesquels témoins et le déclarant, ont signé, lecture faite : signé : Flaubert, Lenormand, Leclerc et de Vanderetz, adjoint.

arbres; sous leur verdure les malades, les jours de soleil, viennent s'asseoir sur les bancs de pierre; de temps en temps l'aile blanche du grand bonnet d'une sœur traverse rapidement la cour, puis ce sont quelques rares visiteurs, les parents des malades ou les amis des internes, mais jamais rien de bruyant, rien d'inattendu.

Ce milieu mélancolique et sévère n'a pas dû être sans influence sur Gustave Flaubert. Il s'en est dégagé cette compassion exquise pour toutes les souffrances humaines, et aussi cette haute moralité qui ne l'a jamais quitté et que ne soupçonnaient guère ceux qu'il scandalisait par ses paradoxes.

Rien ne répondait moins à ce qu'on est convenu d'appeler un artiste que mon oncle. Parmi les particularités de son caractère, un contraste m'a toujours étonnée. Cet homme si préoccupé de la beauté dans le style et qui donnait à la forme une place si haute, pour ne pas dire la première, l'a été très peu de la beauté des choses qui l'entouraient; il se servait d'objets et de meubles dont les contours lourds ou disgracieux eussent choqué les moins délicats, et n'avait nullement le goût du bibelot si répandu à notre époque. Il aimait l'ordre avec passion, le poussait même jusqu'à la manie, et n'aurait pu travailler sans que ses livres fussent rangés d'une certaine façon. Il conservait soigneusement toutes les lettres à lui adressées. J'en ai trouvé des caisses pleines.

Pensait-il qu'on en ferait autant à l'égard des siennes et que, plus tard, le grand intérêt de sa correspondance, qui le révèle sous un jour si différent de ses œuvres, m'imposerait la tâche de la recueillir et de la publier? Nul ne peut le dire.

Il a toujours apporté une régularité extrême au travail de chaque jour; il s'y attelait comme un bœuf à la charrue, sans se soucier de l'inspiration dont l'attente stérilise, disait-il. Son énergie de vouloir, pour

tout ce qui regardait son art, était prodigieuse et sa patience ne se lassait jamais. Quelques années avant sa mort, il s'amusait à dire : « Je suis le dernier des Pères de l'Église », et de fait, avec sa longue houppelande marron et sur le sommet de son crâne une petite calotte de soie noire, il avait quelque chose d'un solitaire de Port-Royal.

Je le vois encore parcourant la terrasse de Croisset, absorbé dans sa pensée; il s'arrêtait tout à coup, croisait ses bras, se renversait en levant la tête, et restait quelques instants les yeux fixés dans l'espace au-dessus de lui, puis reprenait tranquillement sa marche.

La vie à l'Hôtel-Dieu était régulière, large et bonne. Mon grand-père, arrivé à une haute situation médicale, donnait à ses enfants tout ce que l'aisance et la tendresse peuvent apporter de bonheur à la jeunesse. Il avait acheté à Déville, près Rouen, une maison de campagne dont il se défit un an avant sa mort, le chemin de fer coupant le jardin à quelques mètres de l'habitation. C'est alors qu'il acheta Croisset, sur les bords de la Seine.

Tous les deux ans, la famille entière se rendait à Nogent-sur-Seine, chez les parents Flaubert. C'était un vrai voyage qu'on faisait en chaise de poste, à petites journées, comme au bon vieux temps. Cela avait laissé d'amusants souvenirs à mon oncle; mais ceux qui le charmaient tout particulièrement se rapportent aux vacances passées à Trouville, qui alors n'était qu'un simple village de pêcheurs.

Il y fit la rencontre d'une famille anglaise, la famille de l'amiral Collier, dont tous les membres étaient beaux et intelligents. Les filles aînées, Gertrude et Henriette, devinrent promptement les intimes de mon oncle et de ma mère. Gertrude, depuis madame Tennant, m'écrivait dernièrement quelques pages sur sa jeunesse. Je traduis les lignes suivantes :

« Gustave Flaubert était alors semblable à un jeune Grec. En pleine adolescence, il était grand et mince, souple et gracieux comme un athlète, inconscient des dons qu'il possédait physiquement et moralement, peu soucieux de l'impression qu'il produisait et entièrement indifférent aux formes reçues. Sa mise consistait en une chemise de flanelle rouge, un pantalon de gros drap bleu, une écharpe de même couleur serrée étroitement autour des reins, et un chapeau posé n'importe comment, souvent tête nue. Quand je lui parlais de célébrité ou d'influence à exercer comme de choses désirables et que j'estimerais, il écoutait, souriait et semblait superbement indifférent. Il admirait ce qui était beau dans la nature, l'art et la littérature, et vivrait pour cela, disait-il, sans pensée personnelle. Il ne songeait nullement à la gloire ni à aucun gain. N'était-ce pas assez qu'une chose fût vraie et belle? Sa grande joie était de trouver quelque chose qu'il jugeât digne d'admiration. Le charme de sa société était dans son enthousiasme pour tout ce qui était noble, et le charme de son esprit dans une individualité intense. Il haïssait toute hypocrisie. Ce qui manquait à sa nature, c'était l'intérêt aux choses extérieures, aux choses utiles. S'il arrivait à quelqu'un de dire que la religion, la politique, les affaires avaient un intérêt aussi grand que la littérature et l'art, il ouvrait les yeux avec étonnement et pitié. Etre un lettré, un artiste, cela seul valait la peine de vivre. »

C'est à Trouville aussi qu'il connut l'éditeur de musique Maurice Schlesinger et sa femme. Plusieurs figures originales étaient restées gravées dans sa mémoire de ses séjours au bord de la mer, entre autres celle d'un vieux marin, le capitaine Barbet, et de sa fille la Barbette, petite bossue criant toujours contre ses marmots; celle encore du docteur Billard, du père Couillère, maire de la commune et chez lequel on

faisait des repas qui duraient six heures. En écrivant *Un Cœur simple,* il s'est rappelé ces années-là. Mme Aubin, ses deux enfants, la maison où elle demeure, tous les détails si vrais, si sentis de cette simple histoire, sont d'une exactitude frappante. Mme Aubin était une tante de ma grand'mère; Félicité et son perroquet ont vécu.

Dans les dernières années, mon oncle avait un charme extrême à revivre sa jeunesse. Il a écrit *Un Cœur simple* après la mort de sa mère. Peindre la ville où elle était née, le foyer où elle avait joué, ses cousins, compagnons de son enfance, c'était la retrouver, et cette douceur a contribué à faire sortir de sa plume ses plus touchantes pages, celles peut-être où il a laissé le plus deviner l'homme sous l'écrivain. Qu'on se rappelle seulement cette scène entre Mme Aubin et sa servante quand elles rangent ensemble les menus objets ayant appartenu à Virginie. Un grand chapeau de paille noire que portait ma grand'mère éveillait en mon oncle une émotion semblable; il prenait au clou la relique, la considérait en silence, ses yeux s'humectaient, et respectueusement il la replaçait.

Enfin l'heureuse époque de quitter le collège arriva, mais la terrible question de choisir une profession, d'embrasser une carrière, empoisonna sa joie. De vocation, il n'en avait que pour la littérature; or, « la littérature » n'est pas une carrière; elle ne mène à aucune « position ». Mon grand-père aurait voulu que son fils fût un savant et un praticien. Se vouer à la recherche unique et exclusive du beau, de la forme, lui semblait presque une folie. Homme d'un caractère éminemment fort, d'habitudes très actives, il comprenait difficilement le côté nerveux et un peu féminin qui caractérise toutes les organisations artistiques. Près de sa mère, mon oncle eût trouvé plus d'encouragement, mais elle tenait à ce qu'on obéît au père et il fut résolu que Gustave ferait son droit à

Paris. Il partit triste de quitter les siens, sa sœur surtout.

A Paris, il habitait rue de l'Est un petit appartement de garçon où il se trouvait mal installé. Les plaisirs bruyants et faciles de ses camarades lui semblaient bêtes, il n'y participait guère. Alors il restait seul, s'enfermait, ouvrait un livre de droit qu'il rejetait aussitôt, s'étendait sur son lit, fumait et rêvait beaucoup. Il s'ennuyait démesurément et devenait sombre.

Seul, l'atelier de Pradier le réchauffait un peu; il y voyait tous les artistes de l'époque et, à leur contact, il sentit grandir ses instincts. Un jour il y rencontre Victor Hugo. Des femmes y viennent, c'est là qu'il voit pour la première fois Mme Louise Colet. Il fréquentait aussi souvent les jolies Anglaises de Trouville, le salon de l'éditeur Maurice Schlesinger et la maison hospitalière de l'ami de son père, le docteur Jules Cloquet, qui un été l'entraîna dans les Pyrénées et en Corse. L'*Education sentimentale* a été composée avec des souvenirs de cette époque.

Mais malgré l'amitié, malgré l'amour sans doute, l'ennui, un ennui sans bornes, l'envahissait. Ce travail contraire à ses goûts lui devenait intolérable, sa santé s'en altéra sérieusement, il revint à Rouen.

Le mariage de ma mère, l'année suivante sa mort, et peu de temps après celle de mon grand-père, laissèrent ma grand'mère dans un tel chagrin qu'elle fut heureuse de conserver son fils près d'elle. Paris et l'Ecole de droit furent abandonnés. C'est alors qu'il fit, accompagné de Maxime Du Camp, le voyage en Bretagne qu'ils ont écrit ensemble sous le titre : *Par les Champs et par les Grèves.*

De retour, il se mit à *Saint Antoine,* sa première grande œuvre : elle avait été précédée de bien d'autres dont quelques fragments ont été publiés depuis sa mort. Le *Saint Antoine* composé alors n'est pas celui connu du public. Cette œuvre fut reprise à trois

époques différentes, avant d'être terminée définitivement.

En 1849, Gustave Flaubert fit un second voyage avec Maxime Du Camp. Cette fois c'était vers l'Orient que se dirigeaient les deux amis, l'Orient depuis si longtemps rêvé!

II

Mes réminiscences personnelles datent de son retour. Il revint le soir; j'étais couchée; on m'éveilla. Il me prit dans mon petit lit, m'enleva brusquement et me trouva drôle avec ma longue robe de nuit; je me rappelle qu'elle flottait plus bas que mes pieds. Il se mit à rire très fort, puis m'imprima sur les joues de gros baisers qui me firent crier, je sentis le froid de sa moustache humide de rosée et je fus très satisfaite quand on me recoucha. J'avais alors cinq ans, nous étions chez les parents de Nogent. Trois mois plus tard, en Angleterre, je le revois encore distinctement. C'était le moment de la première Exposition de Londres; on m'y conduisit; la foule me faisant peur, mon oncle m'assit sur son épaule; je traversai les galeries dominant tout le monde et fus cette fois bien heureuse d'être dans ses bras. On me choisit une gouvernante, nous revînmes à Croisset.

Mon oncle voulut de suite commencer mon éducation. La gouvernante ne devait m'enseigner que l'anglais; ma grand'mère m'avait appris à lire, à écrire; lui se réservait l'histoire et la géographie. Il trouvait inutile d'étudier la grammaire, prétendant que l'orthographe s'apprenait en lisant et qu'il était mauvais de charger d'abstractions la mémoire d'un enfant, qu'on commençait par où l'on devait finir.

Puis des années toutes semblables commencèrent.

Croisset, où nous habitions, est le premier village sur les bords de la Seine en allant de Rouen au Havre. La maison, de forme longue et basse, toute blanche, pouvait avoir environ deux cents ans de date. Elle avait appartenu et servi de maison de campagne aux moines de l'abbaye de Saint-Ouen, et mon oncle se plaisait à penser que l'abbé Prévost y avait composé *Manon Lescaut* (1). Dans la cour intérieure, où existaient encore les toits pointus et les fenêtres à guillotine du XVII^e^ siècle, la construction était intéressante, mais la façade laide. Elle avait subi au commencement du siècle une de ces réparations de mauvais goût comme en ont tant produit le premier empire et le règne de Louis-Philippe. Sur le dessus des portes d'entrée, il y avait, en manière de bas-reliefs, de vilains moulages, d'après les *Saisons* de Bouchardon, et le chambranle de la cheminée du salon représentait à ses deux angles deux momies en marbre blanc, souvenir de la campagne d'Égypte.

Les pièces étaient peu nombreuses, mais assez vastes. La grande salle à manger qui occupait, au rez-de-chaussée, le centre de la maison, s'ouvrait sur le jardin par une porte vitrée flanquée de deux fenêtres en pleine vue de la rivière. Elle était agréable et gaie.

Au premier, à droite, un long corridor desservant les chambres; à gauche, le cabinet de travail de mon oncle. C'était une large pièce, trop basse de plafond, mais très éclairée au moyen de ses cinq fenêtres dont trois donnaient sur la partie du jardin s'étendant en longueur et deux sur le devant de la maison. On avait une jolie vue sur les gazons, les plates-bandes de fleurs et les arbres de la longue terrasse; la Seine apparaissait encadrée dans les feuillages d'un tulipier splendide.

(1) On sait que l'abbé Prévost passa plusieurs années chez les moines de l'abbaye de Saint-Ouen.

Les habitudes de la maison étaient subordonnées aux goûts de mon oncle, grand'mère n'ayant pour ainsi dire pas de vie personnelle : elle vivait de ce qui faisait le bonheur des siens. Sa tendresse s'alarmait au plus petit symptôme de souffrance qu'elle croyait découvrir en son fils et cherchait à l'envelopper d'une atmosphère toute calme. Le matin, défense de faire le moindre bruit; vers 10 heures, un violent coup de sonnette retentissait; on entrait dans la chambre de mon oncle, et seulement alors chacun semblait s'éveiller. Le domestique apportait les lettres et journaux, déposait sur la table de nuit un grand verre d'eau très fraîche et une pipe toute bourrée; il ouvrait ensuite les fenêtres, la lumière entrait à flots. Mon oncle saisissait les lettres, parcourait les adresses, mais rarement en décachetait une avant d'avoir tiré quelques bouffées de sa pipe, puis tout en lisant il tapait à la cloison voisine pour appeler sa mère, qui accourait aussitôt s'asseoir près de son lit jusqu'à ce qu'il se levât.

Il faisait lentement sa toilette, s'interrompant parfois pour aller relire à sa table un passage qui le préoccupait. Bien que fort peu compliquée, sa mise ne manquait pas de soin et sa propreté touchait au raffinement.

A 11 heures, il descendait au déjeuner où ma grand'mère, l'oncle Parain, l'institutrice et moi nous étions déjà réunis. Nous aimions tous infiniment l'oncle Parain. Il avait épousé la sœur de mon grand-père et passait une grande partie de l'année avec nous. A cette époque mon oncle mangeait peu, surtout le matin, trouvant qu'une nourriture abondante alourdit et dispose mal au travail; presque jamais de viande; des œufs, des légumes, un morceau de fromage ou un fruit et une tasse de chocolat froid. Au dessert, il allumait sa pipe, une petite pipe en terre, se levait et allait au jardin, où nous le suivions. Sa promenade

favorite était la terrasse adossée à la roche et bordée d'un côté par de vieux tilleuls taillés droits comme une gigantesque muraille. Elle menait à un petit pavillon de style Louis XV dont les fenêtres donnaient sur la Seine. Bien souvent, par les soirs d'été, nous nous asseyions tous sur le balcon aux gracieuses ciselures et nous restions des heures calmes, l'écoutant causer; la nuit venait petit à petit, les derniers passants avaient disparu; sur le chemin de halage en face, la silhouette d'un cheval, traînant un bateau qui glissait sans bruit, se distinguait à peine, la lune commençait à briller, et ses mille paillettes, comme une fine poussière de diamant, scintillaient à nos pieds; une vapeur légère envahissait la rivière, deux ou trois barques se détachaient du rivage. C'étaient les pêcheurs d'anguilles qui se mettaient en route et jetaient leurs nasses. Ma grand'mère, très délicate, toussait, mon oncle disait : « Il est temps de retourner à la *Bovary.* » La *Bovary?* qu'était-ce? Je ne savais pas. Je respectais ce nom, ces deux mots, comme tout ce qui venait de mon oncle, je croyais vaguement que c'était synonyme de travailler, et travailler, c'était écrire, bien entendu. En effet, c'est pendant ces années, de 1852 à 1856, qu'il composa cette œuvre.

Nous allions rarement au Pavillon après le déjeuner. Fuyant le soleil du midi, nous montions à un endroit surnommé « le Mercure » à cause d'une statue de ce dieu qui jadis l'ornait. C'était une seconde avenue située au-dessus de la terrasse, et à laquelle conduisait un sentier charmant très ombragé; de vieux ifs aux formes bizarres sortaient du rocher, montrant à nu leurs racines et leurs troncs déchiquetés; ils semblaient suspendus ne tenant que par de minces radicelles aux parois éboulées de la côte. Tout en haut de l'allée, à une sorte de rond-point, un banc circulaire se cachait sous des marronniers. A travers leurs branches, on apercevait les eaux tranquilles et au-

dessus de soi de larges plaques de ciel. De temps à autre un nuage rapidement évanoui. C'était la fumée d'un bateau à vapeur; aussitôt apparaissaient entre les troncs élancés des arbres les mâts pointus des navires qui se faisaient remorquer jusqu'à Rouen; leur nombre allait jusqu'à sept et neuf. Rien de majestueux et de beau comme ces convois de maisons flottantes qui vous parlaient de pays au loin. Vers une heure, on entendait un sifflet aigu; c'était «la vapeur» comme disent les gens du pays. Trois fois par jour, ce bateau fait le trajet de Rouen à la Bouille. Le signal du départ était donné.

«Allons, disait mon oncle, viens à la leçon, mon Caro», et, m'entraînant, nous rentrions tous deux dans le large cabinet où les persiennes soigneusement closes n'avaient pas laissé pénétrer la chaleur; il y faisait bon, on respirait une odeur de chapelets orientaux mêlée à celle du tabac et à un reste de parfums, venant par la porte laissée entr'ouverte du cabinet de toilette. D'un bond je m'élançais sur une grande peau d'ours blanc que j'adorais; je couvrais sa grosse tête de baisers. Mon oncle, pendant ce temps, remettait sa pipe sur la cheminée, en choisissait une autre, la bourrait, l'allumait, puis s'asseyait sur un fauteuil de cuir vert à l'autre bout de la pièce; il croisait une de ses jambes sur l'autre, se renversait en arrière, prenait une lime et se polissait les ongles. «Voyons, y es-tu? Eh bien! que te rappelles-tu d'hier? — Oh! je sais très bien l'histoire de Pélopidas et d'Épaminondas. — Raconte, alors.» Je commençais, puis, naturellement, je m'embrouillais ou j'avais oublié. «Je vais te la redire.» Je m'étais approchée et j'étais assise en face de lui sur une chaise longue, ou sur le divan. J'écoutais avec un intérêt palpitant les récits qu'il rendait pour moi si amusants.

Il m'a ainsi appris toute l'histoire ancienne, rappro-

chant les faits les uns des autres, faisant des réflexions à ma portée mais restant toujours dans l'observation vraie, profonde; des esprits mûrs auraient pu l'entendre sans trouver rien de puéril à son enseignement. Je l'arrêtais quelquefois en lui demandant : « Était-il bon? » Et cette question, s'appliquant à des hommes tels que Cambyse, Alexandre ou Alcibiade, il était embarrassé pour y répondre. « Bon?... dame, ce n'étaient pas des messieurs très commodes. Qu'est-ce que cela te fait? » Mais je n'étais pas satisfaite et je trouvais que « mon vieux », comme je l'appelais, aurait dû savoir jusqu'aux plus petits détails de la vie des gens dont il me parlait.

La leçon d'histoire terminée, on passait à la géographie. Jamais il n'a voulu que je l'apprisse dans un livre. « Des images, le plus possible, disait-il, c'est le moyen d'apprendre à l'enfance. » Nous avions donc des cartes, des sphères, des jeux de patience que nous faisions et défaisions ensemble; puis, pour bien expliquer la différence entre une île, une presqu'île, une baie, un golfe, un promontoire, il prenait une pelle, un seau d'eau et, dans une allée du jardin, on faisait des modèles en nature.

A mesure que je grandissais, les leçons devinrent plus longues, plus sérieuses; il me les a continuées jusqu'à ma dix-septième année, jusqu'à mon mariage. Quand j'eus dix ans, il m'obligea à prendre des notes pendant qu'il parlait et, lorsque mon esprit fut capable de le comprendre, il commença à me faire remarquer le côté art en toutes choses, surtout dans mes lectures.

Il jugeait qu'aucun livre n'est dangereux s'il est bien écrit; cette opinion venait chez lui de l'union intime qu'il faisait du fond et de la forme, quelque chose de bien écrit ne pouvant pas être mal pensé, conçu bassement. Ce n'est pas le détail cru, le fait brut, qui est pernicieux, nuisible, qui peut souiller l'intelligence,

tout est dans la nature; rien n'est moral ou immoral, mais l'âme de celui qui représente la nature la rend grande, belle, sereine, petite, ignoble ou tourmentante. Des livres obscènes bien écrits, il ne pouvait en exister, selon lui.

Très large certainement dans les lectures qu'il me recommandait, il était cependant fort sévère à ne rien me donner où l'amusement seul eût été mon guide, et ne me permettait jamais de laisser un ouvrage inachevé. «Continue à lire l'histoire de la Conquête, m'écrivait-il, ne t'habitue pas à commencer des lectures et à les planter là pour quelque temps. Quand on a pris un livre, il faut l'avaler d'un seul coup. C'est le seul moyen de voir l'ensemble et d'en tirer du profit. Accoutume-toi à poursuivre une idée. Puisque tu es mon élève, je ne veux pas que tu aies ce décousu dans les pensées, ce peu d'esprit de suite qui est l'apanage des personnes de ton sexe.»

Il tenait à cette discipline intellectuelle, la jugeant fort utile; son éducation cherchait à l'imprimer le plus possible à mon esprit. Lui, si débonnaire, était sur quelques points très rigoureux; ainsi il voulait que l'honnêteté d'une femme ne consistât pas seulement dans la pureté de ses mœurs, mais qu'elle y joignît les qualités qu'on exige d'un honnête homme. Ma leçon finie, mon oncle s'asseyait à sa table dans le haut fauteuil à dossier de chêne, ne se donnant de repos que pour aller de temps en temps respirer à sa fenêtre une large bouffée d'air, il y restait jusqu'à 7 heures. On dînait alors, et la causerie intime reprenait comme après le déjeuner. A 9 heures, 10 au plus tard, il se remettait avec empressement au travail qu'il prolongeait bien avant dans la nuit. Il n'était jamais plus en train qu'en ces heures solitaires où aucun bruit ne venait le troubler.

Il restait ainsi plusieurs mois de suite, ne voyant personne que Louis Bouilhet, son intime ami, qui,

chaque dimanche, venait jusqu'au lundi matin. Une partie de la nuit se passait à lire le travail de la semaine. Quelles bonnes heures d'expansion! C'étaient de grands cris, des exclamations sans fin, des controverses pour le rejet ou le maintien d'une épithète, des enthousiasmes réciproques! Trois ou quatre fois par an, il allait à Paris passer quelques jours et descendait à l'Hôtel du Helder. Toutes ses distractions se bornaient à ces courtes absences.

Cependant, en 1856, se décidant à publier *Madame Bovary,* Gustave Flaubert vint habiter, 42, boulevard du Temple, dans une maison appartenant à M. Mourier, directeur du théâtre des Délassements-Comiques. Bouilhet, cette année-là, devait faire représenter sa première pièce, *Madame de Montarcy,* à l'Odéon. Il avait déjà précédé son ami, quitté Rouen et sa profession de répétiteur pour se livrer uniquement aux lettres. Ma grand'mère ne tarda pas à les rejoindre; elle venait quelques mois d'hiver dans un appartement meublé et s'installa définitivement, deux ans plus tard, dans la même maison que son fils, l'étage au-dessous.

Bien qu'habitant si près, nous étions fort indépendants. Mon oncle avait emmené à son service comme valet de chambre un nommé Narcisse, le plus bizarre individu possible. Ce garçon avait été domestique chez mon grand-père; sa drôlerie et son zèle décidèrent mon oncle à l'appeler près de lui. Narcisse, établi cultivateur, marié et père de six enfants, avait quitté avec le plus grand empressement femme et famille pour suivre le fils de son ancien maître, pour lequel il avait un respect mêlé de fanatisme, mais joint à cela le plus grand oubli des distances. Un jour, il était rentré complètement ivre, mon oncle l'aperçut assis ou plutôt tombé sur une chaise dans sa cuisine. Il l'aida à gagner sa chambre et à s'étendre sur son lit. Narcisse alors d'un air suppliant : «Ah

Monsieur! mettez le comble à vos bontés, retirez-moi mes bottes.» Et ce fut fait par le maître si indulgent.

Les amis s'amusaient des réflexions de ce garçon et de ses réparties; certains lui envoyaient leurs livres. On le trouvait assis dans le cabinet de travail ou devant la bibliothèque, un plumeau sous le bras, un livre dans la main; il lisait à haute voix, imitant son maître. Mais ce lyrisme artistique joint à l'abus des petits verres détraqua complètement la cervelle du pauvre diable; il fut obligé de retourner aux champs.

Pendant ces mois d'hiver, je regrettais les jours d'été, car le grand succès de *Madame Bovary* suivi d'un procès retentissant avait de suite donné à mon oncle une célébrité qui le faisait rechercher. Il sortait beaucoup, je le voyais moins.

L'appartement du boulevard du Temple se fleurissait à certains jours; c'était un plaisir d'y donner des petits repas intimes; je me souviens de ceux auxquels je prenais part et qui réunissaient autour de la table Sainte-Beuve, M. et M^me^ Sandeau, M. et M^me^ Cornu, ces derniers amenés par Jules Duplan, le si fidèle ami de Gustave Flaubert; Charles d'Osmoy, Théophile Gautier venaient aussi très souvent, et le dimanche la porte s'ouvrait plus grande, les amis étaient nombreux.

Cette époque fut pour mon oncle le début de plusieurs relations qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il fréquentait assidûment le salon de la princesse Mathilde; il y trouvait réunis des savants, des artistes, quelques amis intimes et goûtait fort ce milieu intellectuel et mondain. Il alla aussi aux Tuileries et fut invité à Compiègne; de son séjour au château lui vint la pensée d'un grand roman qui devait mettre en présence la civilisation française et la turque.

Puis il y avait aussi les dîners chez Magny, qui,

au début, ne comptaient qu'une dizaine de personnes : Sainte-Beuve, Théophile Gautier, les deux Goncourt, Gavarni, Renan, Taine, le marquis de Chennevières, Bouilhet et mon oncle. Les conversations y étaient débordantes et d'un haut intérêt.

Enfin le mois de mai arrivait et nous rendait à la bonne vie tranquille de Croisset.

S'étant mis en 1860 à écrire *Salammbô*, mon oncle s'aperçut bientôt qu'un voyage sur l'emplacement de ce qui fut Carthage lui était nécessaire et il partit pour la Tunisie. A son retour il accompagna sa mère à Vichy; nous y allâmes deux années de suite.

La santé de ma grand'mère ne lui permettant pas de sortir avec moi, mon oncle la remplaçait; il m'accompagnait dans mes promenades et le dimanche me menait même à l'église! malgré l'indépendance de ses croyances, ou plutôt à cause de cette indépendance. Nous allions souvent, quand il faisait beau, nous asseoir sous de petits peupliers à feuilles blanches le long de l'Allier; il lisait pendant que je dessinais, et interrompant sa lecture, il me parlait de ce qu'elle lui suggérait ou se mettait à réciter des vers; il savait aussi par cœur des pages entières de prose; celles qu'il citait le plus souvent étaient de Montesquieu et de Chateaubriand. Cette mémoire se révélait également par rapport aux dates ou aux faits historiques. Mais s'agissait-il d'un souvenir littéraire, alors il était vraiment surprenant; dans un volume lu vingt ans auparavant il se rappelait la page et l'endroit de la page qui l'avait frappé et, allant droit à sa bibliothèque, il ouvrait le livre et vous disait : « Voilà », avec une certaine satisfaction qui brillait dans ses yeux clairs.

A Vichy, il retrouva d'anciennes connaissances; le docteur Villemain rencontré en Egypte et Lambert-Bey, un des adeptes du Père Enfantin.

Mais mon mariage vint en 1864 changer toute notre vie. J'habitais une grande partie de l'année Neuville

près Dieppe, je n'allais plus à Croisset que deux fois par an, au printemps et à l'automne. Mon oncle ne faisait que de courts séjours chez moi; tout déplacement le dérangeait extraordinairement et troublait son travail. Il lui fallait pour écrire une tension extrême et il lui était impossible de se trouver dans l'état voulu ailleurs que dans son cabinet de travail, assis à sa grande table ronde, sûr que rien ne viendrait le distraire. Cet amour de la tranquillité, qu'il a poussé plus tard à l'excès, commençait déjà à exercer une tyrannie sur ses moindres actions; au bout de quelques jours, je le voyais nerveux et je sentais qu'il avait envie de s'en retourner à la besogne aimée.

Pendant dix ans nos vies furent donc moins mêlées, sauf au mois d'avril de 1871. Quand je rentrai d'Angleterre, où j'avais passé quelques mois, je le trouvai très changé. La guerre avait fait sur lui une impression profonde; son sang de «vieux Latin» se révoltait à ce retour de barbarie. Obligé de fuir sa maison, car il n'eût voulu pour rien au monde être dans la nécessité de parler à un Prussien, il s'était réfugié à Rouen dans un petit logement sur le quai du Havre, où il était fort mal installé. Cela ressemblait à du dénuement; ma grand'mère, très âgée, ne s'occupant plus de l'organisation du ménage, au lieu de transporter les meubles et objets nécessaires de la campagne à la ville, ce qui eût été facile, avait tout laissé à Croisset, où une dizaine d'hommes, officiers et soldats, s'étaient établis.

Le désœuvrement fatal qu'une vie d'inquiétude entraîne, la pensée que son cabinet, ses livres, sa demeure étaient souillés par la présence de l'ennemi, mettaient le cœur et l'esprit de mon oncle dans un trouble et un chagrin affreux. Les arts lui parurent morts. Comment? était-ce possible? c'était d'un pays lettré que montaient ces flots de sang! C'étaient des

savants qui tenaient Paris assiégé, qui lançaient des projectiles sur les monuments!

Il croyait, en rentrant dans son habitation, n'y rien retrouver. Il se trompait; sauf quelques menus objets sans valeur, tels que cartes, canif, coupe-papier, on respecta absolument tout ce qui lui appartenait. Une seule chose était suffocante au retour, l'odeur, l'odeur du Prussien, comme les Français l'appelaient, une odeur de bottes graissées. Les murs en étaient imprégnés par ce séjour de trois longs mois et il fallut repeindre et tapisser les pièces pour s'en débarrasser.

Six mois se passèrent sans que mon oncle pût écrire, enfin ce fut chez moi, à Neuville, que, cédant à mes supplications, il reprit et cette fois termina *La Tentation de Saint Antoine.*

Il y avait dans la nature de Gustave Flaubert une sorte d'impossibilité au bonheur, et cela par un besoin continuel de retourner sans cesse en arrière, de comparer, d'analyser. A l'âge même des jouissances les plus absolues, il les dissèque tellement qu'il n'en voit que le cadavre.

Quand il écrit en descendant le Nil les pages intitulées *Au bord de la cange,* il regrette sa maison des bords de la Seine. Les paysages qu'il a sous les yeux ne semblent pas le captiver; c'est plus tard qu'il se les rappellera. Par exemple l'homme, son ineptie, ses conversations, l'intéressent avidement. « La bêtise, disait-il, entre dans mes pores.» Et quand on lui reprochait de ne pas sortir davantage, de ne pas se délasser dans la campagne : « Mais la nature me mange! s'écriait-il indigné; si je reste étendu longtemps sur l'herbe, je crois sentir pousser des plantes sur mon corps »; et il ajoutait : « Vous ne savez pas le mal que tout dérangement me procure. »

Sur lui-même il a, dans les événements les plus douloureux de sa vie, écrit ses sensations, cherchant, scrutant dans le fond de sa nature les recoins les plus

voilés, les plus intimes. Un fait dans un journal, une historiette drôle sur des gens qu'il connaissait, des âneries dites par des plumes autorisées, la manifestation de leur amour-propre ou de leur cupidité étaient autant de sujets d'expérience qu'il consignait et glissait dans des cartons; il ne comprenait pas que l'Art amenât la préoccupation du lucre, l'argent ne pouvant payer selon lui l'effort de l'artiste, et entre les cinq cents francs que l'éditeur Michel Lévy lui remit pour l'exploitation pendant cinq ans de *Madame Bovary* et les dix mille francs qu'il recevait quelques années plus tard pour *Salammbô,* il ne voyait guère de différence.

Dans ses carnets de voyage, à dix-sept ans, aux Pyrénées, il relève, au lac de Gaube et à l'auberge près de Gavarnie, les réflexions les plus ineptes écrites par des voyageurs. C'est déjà le commencement du Dictionnaire des idées reçues, de *Bouvard et Pécuchet.* Cette compréhension si forte du comique était l'utile opposition de son amour de l'idéal, comme son goût pour les farces corrigeait sa mélancolie native.

III

En 1875, des pertes d'argent considérables changèrent notre position. Mon mari vit tout son avoir disparaître dans des opérations commerciales. Mariée sous le régime dotal si commun en Normandie, je ne pouvais disposer que d'une partie de mes biens en sa faveur; mon oncle me remplaça, et avec une générosité toute spontanée donna tout ce qu'il possédait pour sauver notre situation. Il ne lui resta plus pour vivre que la rente que nous nous engagions à lui faire et le produit très médiocre de ses œuvres. Vendre Croisset

se présenta tout d'abord à notre esprit; cette propriété m'avait été donnée en propre par ma grand'mère, avec le désir exprimé que son fils Gustave continuât à y vivre. Cette considération jointe à la répugnance qu'aurait éprouvée mon oncle à s'en séparer nous fit prendre la résolution de la garder; l'isolement pesait à sa nature tendre, aussi cet arrangement de vie en commun lui convenait-il. Il passerait la majeure partie de l'année à la campagne; et à Paris, ayant remis son appartement de la rue Murillo, il en prit un sur le même palier que le nôtre, au cinquième étage d'une maison située à l'angle de la rue du Faubourg-Saint-Honoré et de l'avenue de la Reine-Hortense.

Nous voici donc ensemble comme jadis, et les causeries reprennent plus abondantes, plus profondes, plus intimes encore qu'au temps de mon enfance. Dans la vie retirée que nous menons, mon oncle s'adresse à moi comme à un ami; nous parlons de toutes choses, mais ce sont de préférence les sujets littéraires, religieux et philosophiques que nous discutons, sans jamais, quoique d'opinion souvent différente, qu'il en résulte entre nous rien de fâché, rien de pénible.

Il est facile de voir que l'homme qui a écrit *Saint Antoine* s'est préoccupé surabondamment de la pensée religieuse dans l'humanité et de ses manifestations si multiples. Les vieilles théogonies l'intéressaient extrêmement, et il avait un attrait infini pour les excessifs dans tous les genres : l'anachorète, le solitaire de la Thébaïde, provoquaient son admiration, il se sentait porté vers eux comme vers le Bouddha des bords du Gange. Il relisait souvent la Bible. Ce verset d'Isaïe : « Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds du messager qui apporte de bonnes nouvelles ! » lui paraissait sublime. « Réfléchis, creuse-moi ça », me disait-il, enthousiasmé.

Païen par ses côtés artistiques, il était, par les besoins de son âme, panthéiste. Spinoza, qu'il admirait

fort, n'avait pas été sans laisser en lui son empreinte. D'ailleurs, aucune des croyances de son esprit, en dehors de la croyance au beau, n'était assez solidement enracinée pour qu'il ne fût pas capable d'écouter et d'admettre même, jusqu'à un certain point, la manière de voir adverse. Il aimait à répéter avec Montaigne, ce qui était peut-être le dernier mot de sa philosophie, qu'il fallait s'endormir sur l'oreiller du doute.

Puis nous revenions à son travail de la journée. Là, il est heureux de me lire toute fraîche éclose la phrase qu'il vient de terminer; j'assiste, témoin immobile, à la lente création de ces pages si durement élaborées. Le soir, la même lampe nous éclaire; moi assise au bord de la large table, je m'occupe à quelque ouvrage d'aiguille, ou je lis; lui se débat sous l'effort du travail; tantôt penché en avant il écrit fiévreusement, se renverse en arrière, empoigne les deux bras de son fauteuil et pousse un gémissement, c'est par instants comme un râle. Mais tout à coup sa voix module doucement, s'enfle, éclate : il a trouvé l'expression cherchée, il se répète la phrase à lui-même. Alors il se lève vivement et parcourt à grands pas son cabinet, il scande les syllabes en marchant, il est content, c'est un moment de triomphe après un labeur épuisant.

Arrivé à une fin de chapitre, souvent il se donnait un jour de repos pour nous le lire tout à l'aise, en voir « l'effet ». Il lisait d'une façon unique, chantante et dont l'emphase, qui au commencement paraissait exagérée, finissait par plaire extrêmement. Ce ne sont pas seulement ses œuvres qu'il nous lit; de temps en temps il nous donnait de vraies séances littéraires, se passionnant aux beautés qu'il rencontrait; son enthousiasme était communicatif, impossible de rester froid, on vibrait avec lui.

Parmi les anciens, Homère et Eschyle étaient pour

lui des dieux; Aristophane lui plaisait davantage que Sophocle, Plaute qu'Horace, dont il trouvait le mérite trop vanté. Que de fois lui ai-je entendu dire qu'il eût désiré avant tout être un grand poète comique!

Shakespeare, Byron et Victor Hugo lui causaient des admirations profondes, mais il ne comprit jamais Milton. Il disait : « Virgile a fait la femme amoureuse, Shakespeare la jeune fille amoureuse; toutes les autres amoureuses sont des copies plus ou moins éloignées de Didon et de Juliette. »

Dans la prose française il relisait sans cesse Rabelais et Montaigne et les conseillait à tous ceux qui voulaient se mêler d'écrire.

Ces enthousiasmes littéraires avaient de tout temps existé chez lui; un de ceux qu'il aimait à se rappeler fut celui qu'il éprouva à la lecture du *Faust*. Il le lut justement une veille de Pâques en sortant du collège; au lieu de rentrer chez son père il se trouva, il ne savait comment, dans un endroit appelé le « Cours la Reine ». C'est une belle promenade plantée de hauts arbres sur la rive gauche de la Seine, un peu éloignée de la ville. Il s'assit sur la berge; les cloches des églises, sur la rive opposée, résonnaient dans l'air et se mêlaient à la belle poésie de Gœthe : « Christ est ressuscité, paix et joie entière. Annoncez-vous déjà, cloches profondes, la première heure du jour de Pâques?... cantiques célestes, puissants et doux, pourquoi me cherchez-vous dans la poussière? » Sa tête tournait, et il rentra comme éperdu, ne sentant plus la terre.

Comment cet homme si admirateur du beau avait-il tant de bonheur à découvrir les turpitudes humaines, là surtout où régnaient les dehors de la vertu? Ne serait-ce pas de son culte pour le vrai? cette découverte semblant la confirmation de sa philosophie et le réjouissant par amour de cette vérité qu'il croyait pénétrer.

De nombreux projets de travaux préoccupaient son esprit. Il parlait surtout d'un conte sur les Thermopyles qu'il allait commencer. Il trouvait qu'il avait perdu trop de temps aux recherches préparatoires de ses œuvres et voulait employer le reste de sa vie à l'art, l'art pur. La préoccupation de la forme croissait, ce qui lui fit un jour s'écrier dans une de ses boutades chaudes et spontanées : « Je me fiche bien de l'Idée ! » Puis se mettant aussitôt à rire aux éclats : « Pas mal ça, hein? c'est d'un bon lyrisme, je commence à comprendre l'art. »

Un vrai artiste pour lui ne pouvait être méchant, un artiste est avant tout un observateur; la première qualité pour voir est de posséder de bons yeux. S'ils sont troublés par les passions, c'est-à-dire par un intérêt personnel, les choses échappent; un bon cœur donne tant d'esprit !

Son culte du beau lui faisait dire : « La morale n'est qu'une partie de l'esthétique, mais sa condition foncière. »

Deux genres d'hommes lui déplaisaient particulièrement, et il était dur à leur égard : le critique, celui qui n'a rien produit et juge tout, il lui préférait un marchand de chandelles, et le monsieur instruit qui se croit artiste, qui a des désillusions, qui s'est figuré Venise autrement qu'elle n'est. Quand il rencontrait un individu de ce genre, c'était une explosion de mépris qui se traduisait, soit par des réparties mordantes (il prétendait, lui, n'avoir aucune imagination, ne s'être jamais rien figuré, ne rien savoir), ou par un silence encore plus hautain.

Jusqu'à sa mort, j'eus la douceur de continuer cette vie sérieuse et calme dans laquelle mon esprit de femme avait tant à gagner. Beaucoup des meilleurs amis de mon oncle étaient morts : Louis Bouilhet, Jules Duplan, Ernest Lemarié, Théophile Gautier, Jules de Goncourt, Ernest Feydeau, Sainte-Beuve, d'autres

s'étaient éloignés. Les relations avec Maxime Du Camp n'étaient plus que fort rares; dès 1852 les deux amis commencèrent à ne plus suivre les mêmes routes, leur correspondance le témoigne.

En amitié mon oncle était parfait, d'un dévouement absolu, fidèle, sans envie, plus heureux du succès d'un ami que du sien propre, mais il apportait dans ses relations amicales des exigences que parfois supportaient difficilement ceux qui en étaient l'objet. Le cœur auquel il s'était lié par un amour commun de l'art (et toutes ses liaisons profondes avaient cette base) devait lui appartenir sans réserve.

Lorsque, cinq ans avant de mourir, il recevait ce court billet en réponse à son envoi des *Trois Contes* :

« Cher ami, je te remercie de ton volume. Je ne t'en dis rien parce que je suis absolument abruti par la fin de mon travail. J'aurai terminé dans huit ou dix jours et je me récompenserai en te lisant. Tout à toi,

« Maxime Du Camp. »

son cœur souffrit et se replia amèrement. Où était l'ardent désir de connaître bien vite la pensée jaillie du cerveau de l'ami? où étaient les belles années de jeunesse? la foi l'un à l'autre?

Cependant il y avait encore des natures qu'il affectionnait beaucoup. Parmi les jeunes, au premier rang, le neveu d'Alfred Le Poittevin, Guy de Maupassant, « son disciple », comme il aimait à l'appeler. Puis son amitié avec George Sand fut pour son esprit, et au moins autant pour son cœur, une grande douceur. Mais de sa génération proprement dite il ne lui restait qu'Edmond de Goncourt et Ivan Tourgueneff; il goûtait avec eux la pleine jouissance des conversa-

tions esthétiques. Elles étaient, hélas! de plus en plus rares les heures de causerie intime, car pour s'épancher il fallait trouver des intelligences éprises des mêmes choses, et les séjours à Paris s'éloignaient de plus en plus. La solitude toujours grande devenait farouche quand je n'étais pas là et souvent, pour la fuir, il appelait la vieille bonne de l'enfance. Elle venait se chauffer un instant à la cheminée. Dans une lettre il me dit : « J'ai eu aujourd'hui une conversation exquise avec « Mamz'elle Julie ». En parlant du vieux temps elle m'a rappelé une foule de choses, de portraits, d'images qui m'ont dilaté le cœur. C'était comme un coup de vent frais. Elle a eu (comme langage) une expression dont je me servirai. C'était en parlant d'une dame : « Elle était bien fragile... ora« geuse même! » Orageuse après fragile est plein de profondeur. Puis nous avons parlé de Marmontel et de la *Nouvelle Héloïse,* chose que ne pourraient faire beaucoup de dames, ni même beaucoup de messieurs. »

Quand il était ainsi seul, il lui prenait parfois des amours de nature qui l'enlevaient un moment à son travail. « Hier, m'écrivait-il, pour rafraîchir ma pauvre caboche, j'ai fait une promenade à Canteleu. Après avoir marché pendant deux heures de suite, Monsieur a pris une chope chez Pasquet où on récurait tout pour le jour de l'an. Pasquet a témoigné une grande joie en me voyant, parce que je lui rappelle « ce pauvre monsieur Bouilhet »; et il a gémi plusieurs fois. Le temps était si beau, le soir la lune brillait si bien qu'à 10 heures je me suis promené dans le jardin, « à la lueur de l'astre des nuits ». Tu n'imagines pas comme je deviens amant de la nature; je regarde le ciel, les arbres et la verdure avec un plaisir que je n'ai jamais eu. Je voudrais être vache pour manger de l'herbe. »

Mais il se rasseyait à sa table et laissait s'écou-

ler plusieurs mois sans être repris du même désir.

Au commencement de l'année 1874, il entreprit *Bouvard et Pécuchet,* sujet qui le préoccupait depuis trente ans. Ce devait être d'abord fort court, une nouvelle d'une quarantaine de pages; voici comment l'idée lui en vint.

Assis avec Bouilhet sur un banc du boulevard à Rouen, en face l'hospice des vieillards, ils s'amusaient à rêver ce qu'ils seraient un jour, et après avoir commencé gaiement le roman de leur existence supposée, tout à coup ils s'écrièrent : « Et qui sait? nous finirons peut-être comme ces vieux décrépits qui meurent dans l'asile. » Alors ils avaient imaginé l'amitié de deux commis, leur vie, une fois retirés des affaires, etc., etc., pour ensuite les amener à finir leurs jours dans la misère. Ces deux commis sont devenus *Bouvard et Pécuchet.* Ce roman, d'une exécution si difficile, découragea mon oncle à plus d'une reprise; il fut même obligé de l'interrompre et, pour se reposer, il alla rejoindre à Concarneau son ami, le naturaliste Georges Pouchet.

Là-bas, sur les grèves bretonnes, il commença la *Légende de saint Julien l'Hospitalier,* qui fut bientôt suivie d'*Un Cœur simple* et d'*Hérodias.* Il écrivit rapidement ces trois contes et reprit ensuite *Bouvard et Pécuchet,* lourde besogne sur laquelle il devait mourir.

Peu d'existences témoignent d'une unité aussi complète que la sienne : ses lettres le montrent à neuf ans préoccupé d'art comme il le sera à cinquante. Sa vie, comme l'ont d'ailleurs observé tous ceux qui ont parlé de lui, ne fut, depuis l'éveil de son intelligence jusqu'à sa mort, que le long développement d'une même passion, « la littérature ». Il lui sacrifia tout; ses amours, ses tendresses, ne l'enlevèrent jamais à son art. Dans les dernières années regretta-t-il de ne pas avoir pris la route commune? Quelques paroles émues sorties de ses lèvres un jour où nous revenions

ensemble le long de la Seine me le feraient croire : nous avions visité une de mes amies que nous avions trouvée au milieu d'enfants charmants. « Ils sont dans le vrai », me dit-il, en faisant allusion à cet intérieur de famille honnête et bon. « Oui », se répétait-il à lui-même gravement. Je ne troublai point ses pensées et restai silencieuse à ses côtés. Cette promenade fut une de nos dernières.

La mort le prit en pleine santé. La veille, sa lettre était tout épanouie et renfermait la joie de voir se confirmer une conjecture qu'il avait faite relativement à une plante. Il m'écrivait ces lignes intéressantes sur son travail dont il ne lui restait plus que quelques pages à terminer : « *J'avais raison!* Je tiens mon renseignement du professeur de botanique du Jardin des Plantes, et j'avais raison, parce que l'esthétique est le vrai et qu'à un certain degré intellectuel (quand on a de la méthode) on ne se trompe pas, la réalité ne se plie point à l'idéal, mais le confirme. Il m'a fallu pour *Bouvard et Pécuchet* trois voyages en des régions diverses, avant de trouver leur cadre, le milieu idoine à l'action. Ah! ah! je triomphe! ça, c'est un succès! et qui me flatte! »

Il se disposait à partir pour Paris où il venait me rejoindre. C'était la veille de son départ, il sortit du bain, monta dans son cabinet; la cuisinière allait lui servir son déjeuner, quand elle s'entendit appeler. Elle accourut; déjà ses poings crispés ne pouvaient ouvrir un flacon de sels qu'il tenait dans la main. Il articulait des paroles inintelligibles dans lesquelles cependant elle distingua : « Eylau... allez... chercher... avenue... je la connais. »

Une lettre de moi reçue le matin lui apprenait que Victor Hugo allait s'installer avenue d'Eylau; c'était sans doute une réminiscence de cette nouvelle et aussi comme un appel de secours; il songeait à son voisin et ami le docteur Fortin.

La dernière lueur de sa pensée a évoqué le grand poète qui avait tant fait vibrer sa nature.

Aussitôt il tomba sans connaissance. Quelques instants plus tard il ne respirait plus, l'apoplexie avait été foudroyante.

Caroline COMMANVILLE.

Paris, décembre 1886.

CORRESPONDANCE
DE
GUSTAVE FLAUBERT.

1. À ERNEST CHEVALIER[1].

[Rouen, 31 décembre 1830.]

CHER AMI,

Tu as raison de dire que le jour de l'an est bête. mon ami on vient de renvoyer le brave des braves la Fayette aux cheveux blancs la liberté des 2 mondes. ami je t'en veirait[2] de mes discours politique et constitutionnel libéraux. tu as raison de dire que tu me feras plaisirs en venant à Rouen sa m'en fera beaucoup. je te souhaite une bonne année de 1831. embrasse de tout ton cœur ta bonne famille pour moi. Le camarade que tu mas envoyer a l'air d'un bon garçon quoique je ne l'ai vu qu'une fois. je t'en veirait aussi de mes comédie. Si tu veux nous associers pour écrire moi, j'écrirait des comédie et toi tu écriras tes rèves. et comme il y a une dame qui vient chez papa et qui nous contes toujours de bêtises je les écrirait. je

[1] Ernest Chevalier, né en 1820, était le meilleur ami d'enfance de Flaubert.

[2] Gustave Flaubert est né en 1821; l'orthographe des lettres de 1831 à 1832 a été conservée.

nécris pas bien parceque j'ai une casse[1] à recevoir de Nogent. Adieu répond moi le plutôt possible.

Adieu ; bonne santé ton ami pour la vie,
Réponse le plutôt possible je t'en prie.

---

2. AU MÊME.

Le 4 février 1831.

MON CHER AMI,

Je te réponds poste pour poste. Je t'avais dit que je ferais des pièces mais non je ferai des Romans que j'ai dans la tête qui sont la belle Andalouse, le bal masqué, Cardenio, Dorothée, la Mauresque, le curieux impertinent, le mari prudent. J'ai rangé le billard et les coulices. Il y a dans mes proverbes dramatiques plusieur pièce que nous pouvon joué. Ton bon papa est toujours de même. Vois-tu que j'avais raison de dire que la belle explication de la fameuse constipation et l'éloge de Corneille tourneraient à la postérité c'est-à-dire au postérieur. Je n'oublie pas non plus l'intrépide Mayeux. Tâche de me répondre aussi exactement que moi. Cela ne t'est guère possible car tu est maintenant pape religieux diable savant auteur et toute la clique les trois patriarches Abraham Isaac et Jacob. Plutôt un jacobin que Jacob. Bonjour, bon an..., va-ten à Rouen.

Ton intrépide [.....] ami jusqu'à la mort.
Réponse.

---

(1) *Caisse* de friandises envoyée chaque année par la grand'mère Flaubert.

3. AU MÊME.

[11 février 1831.]

CHER ERNEST,

Je te prie de me répondre et me dire si tu veux nous associer pour écrire des histoire, je t'en prie dit-moi le, parceque ci tu veux bien nous associer je t'enveirai des cathiers que j'ai commencé a écrire et je te prirait de me les renvoyer, si tu veux écrire quelques chose dedans tu me fras beaucoup de plaisirs.

Amand s'ennuie de ce que tu ne lui répond pas. Je te pris en toute grace de me donner des nouvelle de ta bonne tante et insi que ta respectueuse famille, répond moi le plus tôt possible.

Je ne t'en écris pas plus long j'ai du devoir qui me presse. je finis de t'écrire en t'en brassant.

Ton fidèle ami.

---

4. AU MÊME.

Rouen, ce 15 janvier année 1832 de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

MON CHER AMI,

Ton bon papa va un peu mieux, le remède que papa lui a donné l'a soulagé et nous espérons que bientôt il sera guéri. Je prends des notes sur *Don Quichotte* et M. Mignot dit qu'il sont très bien. On a fait imprimer mon éloge de Corneille, je crois que c'est Amédée[1] et je t'en envois une exemplaire. Le billard est resté isolée, je ne joue plus la

[1] Oncle de Chevalier.

comédie car tu n'y est pas. Le dimanche que tu est parti m'a semblez dix fois plus long que les autres. J'ai oublier à te dire que je m'en vais commencé une pièce, qui aura pour titre l'Amant avare, ce sera un amant avare, mais il ne veut pas faire de cadeaux à sa maîtresse et son ami l'attrape. Fait bien des compliments de ma part à ta famille, je te dirai la fin de ma pièce à une autre lettre que je t'écrirai. Engage tes parens à venir avec toi au Carnaval, travaille à ta géographie. Je commencerai aussi une histoire de Henri 4 de Louis 13 et de Louis 14 il faut que je travaille. Répond-moi, n'oublie pas Mahieu n'y l'avard trompé. Adieu mon meilleur ami jusqu'à la mort nom de Dieu.

Bonsoir. Ton vieux ami.

Réponse.

---

5. AU MÊME.

[31 mars 1832.]

MON INTRÉPIDE,

Tu sais que je t'avais dit dans une de mes lettres que nous n'avions plus de spectacle, mais depuis quelques jours nous avons remonté sur le billard, j'ai près de 30 pièces et il y en a beaucoup que nous jouons nous deux Caroline. Mais si tu voulais venir à Pâques tu serais un bon enfant et rester au moins huit jours. Tu vas me dire et mon catéchisme. Mais tu partirais le Dimanche après vêpres à six heures tu serais à Rouen à onze, et tu nous quitterait avec grand regret le samedi dans l'après-midi. Ton bon papa va mieux. J'ai fait un morceau de vers intitulée *une mère* qui est aussi bien

que la mort de Louis 16. J'ai fait aussi plusieurs pièces et entre autres une qui est l'Antiquaire ignorant qui se moque des antiquaires peut habiles et une autre qui est *les apprêts pour recevoir le roi*, qui est farce.

Si tu savais il y a un élève au père Langlois qui est Alexis qu'on appelle Jésus, il a manqué l'autre jour de tomber dans les lieux. Au moment où il mettait sa façade sur la lunette les planches ont craqué et s'il ne s'était pas retenu il serait tombé dans les excrémens du père Langlois. Adieu.

Réponse vite par la prochaine occation.

Rouen, ce 31 mars 1832.

---

6. AU MÊME.

[3 avril 1832?]

Victoire, Victoire,

Victoire, Victoire, Victoire, tu viendras un de ces jours, mon ami, le théâtre, les afiches, tout est prêt. Quand tu viendras Amédée, Edmond, M^me^ Chevalier, maman, 2 domestiques et peut-être des élèves viendront nous voir joué, nous donnerons 4 pièces que tu ne connais pas mais tu les auras bientôt apprises. Les billets de 1^er^, 2^me^ 3^me^ sont fais il y aura des fauteuils il y a aussi des tois des décorations. La toile est arrangée, peut-être il y aura-t-il 10 à douze personnes. Alors il faut du courage et ne pas avoir peur, il y aura un factionnaire à la porte qui sera le petit Lerond et sa sœur sera figurante. Je ne sais si tu as vu *Poursognac*, nous le donneront avec une pièce de Berquin une

de Scribe et un proverbe dramatique de Carmontelle il est inutile que je te dise leurs titres tu ne les connais je croit pas. si tu savais quand on m'a appris que tu ne venais pas j'ai été d'une colère effroyable. Si par hazar tu venais pas j'irais plutot a patte comme les chiens du roi Louis *Fils-Lippe* (tiré de la Caricature journal) à Andelys te chercher et je croit que tu en ferais autant, car une amour pour ainsi dire fraternel nous unit. oui moi qui a du sentiment oui je ferais mille lieues s'il il le fallait pour aller rejoindre le meilleur de mes amis, car rien est si doux que l'amitié oh douce amitié combien a-t-on vu de fait par ce sentiment, sans la liaison comment viverions-nous. On voit ce sentiment jusque dans les animaux les plus petits, sans l'amitié comment les faibles viveraient-ils comment la femme et les enfants subsisteraient-ils?

Permets, mon cher ami, ces douces réflexions mais je te jure qu'elle ne sont point apprêtés n'y que j'aie essayé de faire de la rhétorique mais je te parle avec la vérité du vrai ami. Le Choléra Morbus n'est presque pas [à l'Hôtel-]Dieu. Ton bon papa va de même. Viens à Rouen; adieu.

---

7. AU MÊME.

Nogent, le 23 août 1832.

MON CHER ERNEST,

A peine ai-je ouvert ta lettre que je prends la plume et t'écris. Nous allons partir tout à l'heure

pour l'antique Normandie, mais tu dois te douter que nous resterons quelque temps à Paris, pour nous divertir; nous irons au spectacle et j'espère à la Porte-Saint-Martin. Je ne puis te dire quel jour nous irons aux Andelys. Nous avons été l'autre jour à Courtavant où il y a une ferme de papa. Nous avons pêché et comme tu sais *qu'on ne peut pas pêcher* (du poisson) sans eau, donc, il y avait de l'eau et une petite barque; je me suis bien amusé et si tu y avais été, tu aurais éprouvé la même joie que moi. Un apprenti orfèvre de mon oncle[1] m'a fait mon cachet et un autre sur lequel il y a :

GUSTAVE FLAUBERT
ERNEST CHEVALIER

individus qui jamais ne se sépareront. J'ai été l'autre jour au spectacle de Nogent, les deux premières pièces, quoiqu'assez bonnes, ont été mal jouées. Mais la troisième qui était «Simple Histoire»[2] a été bien jouée. C'est une pièce assez bonne; mon père et ma mère et moi présentons nos respects à tes bons parents. Je ne puis te dire le jour où j'aurai le bonheur de te voir parce que papa, comme tu sais, ne sait jamais ce qu'il fera le lendemain.

Adieu, cher ami, le tien jusqu'à la mort.

(1) L'oncle Parain, mari de la sœur du père de Gustave Flaubert.
(2) Comédie en un acte de Scribe et de de Courcy.

8. AU MÊME.

[1833 (août ou septembre).]

MON CHER ERNEST,

Je puis bien t'assurer que c'est avec un vif regret que je ne puis aller chez toi. Depuis à peine trois semaines que je t'ai vu je commence à m'ennuyer de ne point te voir. Je te prie de me dire quand tu pourras venir à Rouen, je désire bien embrasser le meilleur de mes amis.

Nous avons visité le château de Fontainebleau, nous avons vu et la cour où se firent les adieux célèbres et la table où le Grand Homme signa l'acte d'abdication. Nous avons été lundi dernier à la Porte-Saint-Martin où l'on jouait *La Chambre ardente* [1], drame en cinq actes dans lequel meurent sept personnes, c'est un beau drame que je te raconterai lorsque tu viendras à l'Hôpital. Notre théâtre est toujours en bon ordre, moi et Caroline (ou Caroline et moi pour plus de politesse) jouons les pièces, c'est-à-dire faisons des répétitions. J'ai été PARAIN, mais si tu veux que je te donne des bonbons, il faut que tu viennes m'embrasser, autrement je dirai comme le proverbe *Sans argent, pas de Suisse,* mais quant à moi, c'est plutôt «Sans embrassement de mon cher Ernest, pas de bonbons».

Mon cher ami, il faut te dire que la Providence a bien voulu que nous soyons tous en bonne santé car à Chatillon-la-Borde (petit village où les

[1] Drame en cinq actes de Bayard et Melesville.

chevaux de poste que nous avions relayèrent) nous avons été emportés et voici comment : à peine le postillon était-il monté sur son cheval que l'homme qui retenait les autres pour ne point qu'ils s'en allassent lâcha les brides et le cheval du milieu et celui de côté partirent au grand galop (ce postillon n'ayant point en mains leurs brides). Heureusement que le postillon lança son cheval au grand galop et rattrapa les brides des deux autres chevaux, c'est ainsi que finit l'aventure grotesque et romantique. Nous avons été dimanche à Versailles où nous vîmes le château royal bâti par Louis XIV, mardi nous allâmes au Jardin des Plantes où je rencontrai Morin, mon ancien maître de latin; avec son aimable épouse qui était occupée à regarder les bêtes féroces. A Nangis nous vîmes l'ancien château de cette petite ville, c'est le château qui appartenait au Marquis de Nangis dont il est parlé dans *Marion Delorme.*

Dans *La Chambre ardente* j'ai vu jouer la fameuse Mlle Georges; elle a rempli parfaitement son rôle. Tu me demandes dans ta dernière lettre si j'ai bien déclamé *Credo.* Je te répondrai qu'on ne m'a point dit de le dire, qu'on nous a dit de dire un *Ave* et un *Pater,* tout bas, qu'au reste j'ai assez mal baptisé ma pauvre filleule.

Adieu, mon cher ami, viens, je te prie, voir ton meilleur ami.

Le tien jusqu'à la mort.

Présente mes respects à toute ta bonne famille. Je te prie de me répondre le plus tôt possible.

9. AU MÊME.

Rouen, ce 11 septembre 1833.

CHER ERNEST,

Je ne profite point de la même occasion que toi pour t'écrire parce que le domestique de ton oncle devait partir aujourd'hui. Ce n'est point là la cause, car en une journée j'aurais eu le temps de t'écrire une lettre, mais c'est qu'il a dit à Pierre qu'il fallait que la réponse fût portée chez l'abbé Motte[1] avant sept heures du matin, et comme je ne suis point matinal je n'aurais pu te faire une réponse honnête avant sept heures du matin.

Voici deux lettres que je t'écris et pour ces deux lettres tu ne m'as fait qu'une réponse, et encore elle n'est point grande. Tu voudras bien dire à tes bons parents qu'il est presque certain que nous n'aurons point le plaisir de les aller voir, parce que maman a reçu des nouvelles de Pont-l'Évêque qui ne sont point rassurantes. Tu peux être bien sûr que s'il ne tenait qu'à moi il y aurait déjà longtemps que je serais au sein de ta famille et dans les bras de mon cher Ernest.

Tu m'engages à faire des répétitions, mais je ne puis beaucoup travailler aux pièces toi n'y étant pas, c'est égal, nous vivons, c'est le principal.

Je tâcherai de faire de mon mieux que le théâtre soit soigné. Un des fils de Monsieur Viard m'a donné une fort bonne idée pour les portes de côté, c'est d'y mettre des baguettes et la manière dont elles doivent être mises aura un résultat

[1] Oncle d'Ernest Chevalier.

excellent. Tâche, cher Ernest, de venir me voir. Quant à moi le sort en est jeté, je ne puis venir t'embrasser. L'homme propose et Dieu dispose (comme dit M. Delamier à la fin de la dernière scène de la pièce intitulée «le Romantisme empêche tout»).

Louis-Philippe est maintenant avec sa famille dans la ville qui vit naître Corneille. Que les hommes sont bêtes, que le peuple est borné..! Courir pour un roi, voter 30 mille francs pour les fêtes, faire venir pour 2,500 fr. des musiciens de Paris, se donner du mal pour qui? pour un roi! Faire queue à la porte du spectacle depuis trois heures jusqu'à huit heures et demie, pour qui? pour un roi! Ah!!! que le monde est bête. Moi je n'ai rien vu, ni revue, ni arrivée du roi, ni les princesses, ni les princes. Seulement j'ai sorti hier soir pour voir les illuminations, encore parce que l'on m'a vexé. Adieu, mon cher Ernest, tâche de venir puisque moi je ne le puis. Adieu.

Embrasse pour moi tout ton monde. Réponds-moi et écris-moi une lettre au moins aussi longue que la mienne. Adieu, mon cher ami, le tien jusqu'à la mort.

---

10. AU MÊME.

Rouen, ce mardi 26 [août] 1834.

Reviens, reviens, vie de ma vie, âme de mon âme.

Tu me la rendras, la vie, si tu viens me voir, car je voudrais encore composer avec l'ami Ernest. Je voudrais le voir à mes côtés, l'entendre, lui

parler; la vacance serait du double meilleure. Et ne crois pas que j'exagère, non du tout je ne dis que la stricte vérité. Et je suis dégoûté de la vie si tu ne viens pas.

Maintenant te faut-il parler de mon voyage? Eh bien j'ai vu en passant le célèbre château de Robert le Diable restant là sur le haut de la montagne, immobile, muet et détruit, semblant par lui-même présenter une énigme à tous ceux qui regardent son front ridé par les siècles (c'est vraiment bien digne d'être le sujet des méditations de Dubreuil)[1].

Nous avons été à Trouville, j'y ai ramassé beaucoup de coquillages, j'en garde un bon nombre pour l'ami des amis. En les prenant sur la plage que venait à chaque instant mouiller chaque vague, je pensais à toi et me disais : si Ernest était là comme il s'amuserait.

Comme c'est beau, la mer, quand une belle tempête la fait mugir à mes oreilles ou bien quand des nuages brumeux englobent son horizon, quand elle vient se briser sur les rochers, oh ami, c'est un bien beau spectacle.

Nous avons pris quelques bains de mer pendant trois jours. Se baignait alors une dame, oh, une jolie dame, candide quoique mariée, pure quoiqu'à vingt-deux ans. Oh, qu'elle était belle avec ses jolis yeux bleus! La veille nous la voyons rire sur le rivage à la lecture que lui faisait son mari, et le lendemain comme nous étions tous revenus à Pont-l'Évêque, nous avons appris... O douleur! O malédiction..! qu'elle était noyée,

[1] Conservateur du Musée zoologique de Rouen.

oui noyée, cher Ernest, en moins d'un quart d'heure, la vague l'avait emportée... Ne sachant point nager elle disparut sous les eaux et son mari resté sur le rivage à la voir baigner la vit disparaître... C'était mourir. Ce qu'il y a de plus singulier c'est qu'elle se baignait avec deux autres jeunes gens qui revinrent à terre, mais elle... y revint, mais avec un filet... elle était morte!! Juge du désespoir de son époux. Maintenant faites des projets de plaisir, qui en peut mesurer les conséquences! témoin cette pauvre dame qui courait à la mer pour s'y amuser et y trouva la tombe. Si c'eût été une dame de notre société, qu'aurions-nous fait?

Je te prie au nom de tout ce que tu as de plus sacré de venir me voir ou bien de m'écrire bien souvent et des lettres bien longues. Fais bien des compliments à toute ta bonne famille de la part de la mienne et de moi aussi. Adieu, cher ami, le tien jusqu'à la mort.

De retour de mon voyage je vais me mettre à caleuser[1] un peu moins. Je suis arrivé hier soir. Réponds-moi le plus tôt possible.

II. AU MÊME.

[29 août 1834.]

CHER AMI,

A peine ai-je reçu ta lettre que je m'empresse d'y répondre avec grand plaisir. Quant à moi je travaille, cher Ernest, tous les jours. J'avance dans

[1] Expression normande ayant le sens de fainéanter.

mon roman d'Isabeau de Bavière dont j'ai fait le double depuis que je suis revenu de mon voyage de Pont-l'Évêque.

Tu connaissais l'histoire de la religieuse qui s'était en allée de l'Hôpital. Eh bien, l'*Indiscret* l'a mis dans son journal; mais jamais article ne fut plus bête ni plus pitoyable. D'abord c'est fort mal écrit, sans verve ni esprit, puis les trois quarts ce n'est que mensonge.

> Car je n'ai vu qu'orgueil, que misère et que peine
> Sur ce miroir divin qu'on nomme face humaine.

C'est ainsi que parle notre ami Victor Hugo.

Tu crois que je m'ennuie de ton absence, oui tu ne te trompes point et si je n'avais dans la tête et au bout de ma plume une reine de France au quinzième siècle, je serais totalement dégoûté de la vie et il y aurait longtemps qu'une balle m'aurait délivré de cette plaisanterie bouffonne qu'on appelle la vie. Tu m'engages, toi le seul de mes amis, à venir te voir. S'il ne tenait qu'à moi!

Compliments à ta bonne famille, ton ami jusqu'à la mort.

---

12. AU MÊME.

Rouen, ce 28 septembre 1834.

CHER ENFANT DE LITTÉRATURE,

Je vais répondre à ta lettre et, comme disent certains farceurs, je mets la main à la plume pour vous écrire.

Quand viendras-tu? Quand viendras-tu? Voilà

toujours ton éternelle question. Eh, bon Diable! c'est tout naturel, c'est quelquefois la mienne aussi.

Un bon payeur ne craint point de donner des gages, dit Sancho Pança, eh bien, c'est que je me trouve dans une toute autre position; tu sais quel *cul de plomb* fait mon père, oui vraiment, car tous les jours je lui disais : Quand irons-nous aux Andelys, quand irons-nous aux Andelys? C'était toujours pour le samedi prochain, mais oui je t'en fous du samedi ou du dimanche. Voilà la rentrée qui *r'arrive* [...] et nous n'avons pu voir ta bonne famille. Je suis dans un assez bon moment de travail, j'ai quelques sujets pas trop bêtes et j'espère en tirer bon parti; mais, cher enfant camarade, c'est que voici la rentrée qui *r'arrive* avec son air emmerdé et guindé [...] Enfin, merde de chien pour elle. Je te prie de ne pas tant paresser et de m'écrire le plus tôt possible en me donnant l'adresse du brave Amand, j'écrirai aussi à notre ancien compagnon littéraire Edmond, il ne m'a pas répondu. Adieu, compliments à ta famille. Adieu, mon très cher ami, le tien jusqu'à la mort.

---

13. AU MÊME.

[Rouen], 18 juin 1835.

CHER ERNEST,

Pardon du retard, pardon, pardon, oui tu me l'accordes, j'en suis sûr.

Eh bien maintenant je vais te dire le pourquoi de cette longueur, une longueur de huit jours.

Huit jours, c'est un siècle pour des amis et c'est un point dans l'espace.

THÉÂTRES

Tu sais [que] j'ai en tête Frédégonde et Brunehaut, que je m'en occupe (mentalement) depuis environ trois mois, mais surtout depuis 15 jours. Je ne rêve que cela, j'en ai fait une douzaine de lignes, oui ce sera un drame, et autrement fabriqué que les autres. Bref tu verras, c'est la meilleure critique.

Victor Hugo fait un nouveau drame.

Jeanne de Flandre de V. Herbin est décidément bien, je l'ai acheté et lu.

Gustave Drouineau est décidément mort, c'est un fleuron de gloire littéraire enlevé à notre couronne de rédaction.

Ambigu-Comique : bientôt *Ango de Dieppe,* brillante représentation, décors nouveaux, éclairage au gaz.

Opéra : *La Saint-Barthélemy* de Meyerbeer.

Vaudeville : *Mathilde ou la Jalousie.*

Une nouvelle comédie aux Français.

Pour Rouen, Madame Ponchard, première chanteuse, est engagée, ainsi que Tilly pour l'Opéra-Comique.

Oui, j'ai bien regretté ton absence à notre charmant petit voyage à Caudebec. Le père Langlois et le petit Alexandre Bourlet[1] y étaient, le premier comme à son habitude était facétieux, le second luxurieux (car il regardait même à l'église les filles de campagne), le scélérat!! Je t'ai regretté dans

[1] Marquis Bourlet de la Vallée, ami de Flaubert.

bien des endroits, bien des moments, bien des pensées. Nous avons ri comme... comme... comme des scélérats.

J'ai acheté *Antony* et les *Vieux Péchés* et *Jeanne de Flandre,* tu m'en diras des nouvelles quand tu les auras lus. Adieu, porte-toi bien, embrasse père, mère, tante et oncle.

Réponds-moi, je me mets à l'ouvrage.

Ton vieux intime.

---

14. AU MÊME.

Rouen, Collège Royal, le 2 juillet 1835, 9 h. 30.

CHER ERNEST,

J'ai pensé depuis que tu es parti à une chose, et cette chose c'est un moyen pour obtenir une réponse de notre individu. Je vais lui écrire tantôt à la maison et le prier d'envoyer sa lettre aux Andelys, chez toi, tu la liras et me la renverras dans une de tes lettres.

Non, je remettrai [à] un peu plus tard cette correspondance, de peur que tu n'y trouves quelqu'obstacle.

Le petit Meulan est entré mardi matin au collège, sa mère est partie cette nuit à quatre heures.

Entr'autres agréables nouvelles, je crois que tu apprendras avec plaisir que l'ami Delhomme a l'œil droit poché, mais d'une drôle de manière, si drôle et si brutale qu'il en a toute cette partie du visage gonflée. Voici l'histoire : hier à 10 heures, Fossé arrive dans la troisième pour parler à Fessard. Dispute des deux côtés, bataille, retraite de

Delhomme qui a été obligé d'aller à l'infirmerie; on lui a posé 10 *sangsues* sur le quinquet fracassé. Ah! le pauvre Livarot, la bonne sacrée farce! Voilà de quoi rire pendant 2 ou 3 jours pour le moins. J'écrirai à l'ami Edmond et sois tranquille, je l'arrangerai de telle sorte qu'il sera bien obligé de me répondre ou de m'en dire le pourquoi. Quant au vieux Amand, je lui écrirai aussi et je l'appellerai si bien «Cosmoplane», je le haricoterai tellement qu'il sera bien obligé de m'émaner une réponse. J'oubliai de t'apprendre une nouvelle nouvelle, c'est que mon incognito poétique et productif est «Gustave Koclott». Voilà, j'espère, de quoi dérouter le plus habile malin de notre bonne ville de Rouen. Je travaille ferme, je marche au progrès, à nos ancêtres, à la gloire; à nous l'avenir!

En attendant tout à toi.

GUSTAVE ANTUOSKOTHI [*sic*] KOCLOTT.

Note : attendons que ma belle signature sèche.

Voilà du romantique un peu chouette! Poste pour poste réponse.

---

15. AU MÊME.

Rouen, ce 12 juillet 1835.

CHER AMI,

Je mets la main à la plume (comme dit l'épicier) pour répondre ponctuellement à ta lettre (comme dit encore l'épicier).

Pour les compositions je ne m'y tue pas, et puisque tu me parles du collège je te dirai que

j'ai eu une dispute avec Gerbal, mon honorable pion, et que je lui ai dit que s'il continuait à m'ennuyer, j'allais lui foutre une volée et lui ensanglanter les mâchoires, expression littéraire.

Je crois que j'irai t'embrasser aux journées de Juillet, ma prochaine lettre te donnera une réponse définitive.

Tu me parles de Cotin de Laval, c'est un jeune homme qui l'année dernière était en philosophie au collège. Il a fait un roman historique intitulé *Marie de Médicis*, que Gourgaud[1] m'a vanté. C'est une de nos célébrités littéraires vivantes, de concert avec Z*** et Corneille qui est mort depuis tantôt deux cents ans.

L'Histoire des ducs de Bourgogne par Barante est un chef-d'œuvre d'histoire et de littérature; le travail que tu fais est louable.

V. Hugo fait un nouveau drame. A. Dumas idem, intitulé *Don Juan;* Véron a quitté la direction de l'Opéra, Duponchel lui a succédé. A la Porte-Saint-Martin, *la Berline de l'Émigré;* aux Français encore un *Don Juan* de M. Vanderbuck. Décidément Gustave Drouineau n'est pas mort.

Adieu, réponds-moi. Mille amitiés aux deux familles. Tout à toi.

---

16. AU MÊME.

Rouen, 23 juillet 1835.

CHER ENFANT,

J'ai attendu jusques au dernier moment, espérant que les malades de papa le laisseraient un

[1] Professeur de 5e au collège de Rouen.

peu en repos, mais c'est en vain. Ἀνάγκη. Nous ne pourrons t'aller embrasser qu'aux vacances qui approchent à grands pas, avec les pas du temps, avec ses pas gigantesques d'infernal géant.

J'ai fini ma *Frédégonde*, je suis encore indécis si je dois la faire imprimer, quoique Panard doive me la porter samedi soir à Elbeuf. J'ai acheté et lu *Catherine Howard*, drame historique de l'ami A. Dumas. J'ai aussi acheté *les Enfants d'Édouard* de C. Delavigne, mais je n'en ai lu que le quart.

THÉÂTRE :

C[omédie] Fran[çaise] : M. Vanderbuck a fait un drame intitulé *Jacques II* (ordinaire).

Victor Hugo fait un nouveau drame ; — *Ango de Dieppe* a paru. — Nous avons dans notre ville un violoniste Norvégien dans le genre de Paganini (au dire du père Fournier) nommé Old-Buck.

On répète en ce moment-ci sur notre gentil théâtre de Rouen *Angelo* et le *Cheval de Bronze*[1], encore des perles aux pourceaux. On dit que Mlle Berthot va revenir ici comme première chanteuse. Lis toujours, je t'y engage.

Ἀνάγκη, ne voilà-t-il [pas le] papier qui me manque, je ne puis plus causer avec toi. Pourtant, je veux te dire encore un mot, c'est adieu, à toi et à ta famille jusqu'aux vacances.

L'Intime G. F.

(1) De Scribe.

17. AU MÊME.

Rouen, ce vendredi 14 août 1835.

CHER ERNEST,

C'est avec bien du plaisir que je puis te dire maintenant d'une manière bien certaine que nous irons te voir sous peu, paroles de papa. Alors tu nous devras revanche et j'espère aussi que tu suivras la bonne habitude de venir passer une huitaine de jours avec nous. Il y a près de quinze jours que j'ai fini ma *Frédégonde*[1], j'en ai même recopié un acte et demi. J'ai un autre drame dans la tête. Gourgaud me donne des narrations à composer.

J'ai lu depuis que tu ne m'as vu *Catherine Howard* et *la Tour de Nesle.* J'ai lu aussi les œuvres de Beaumarchais, c'est là qu'il faut trouver des idées neuves. Maintenant je suis occupé au théâtre du vieux Shakespeare, je suis en train de lire *Othello,* et puis je vais emporter pour mon voyage *l'Histoire d'Écosse* en trois volumes par W. Scott, puis je lirai Voltaire. Je travaille comme un démon, me levant à trois heures et demie du matin.

Je vois avec indignation que la censure dramatique va être rétablie et la liberté de la presse abolie ! Oui, cette loi passera, car les représentants du peuple ne sont autres qu'un tas immonde de vendus. Leur vue c'est l'intérêt, leur penchant la bassesse, leur honneur est un orgueil stupide, leur âme un tas de boue; mais un jour, jour qui arrivera avant peu, le peuple recommencera la

[1] Pour les écrits de jeunesse de Flaubert non publiés, en voir la liste dans *Œuvres de jeunesse inédites,* t. I^er^, p. 543.

troisième révolution; gare aux têtes, gare aux ruisseaux de sang. Maintenant on retire à l'homme de lettres sa conscience, sa conscience d'artiste. Oui, notre siècle est fécond en sanglantes péripéties. Adieu, au revoir, et occupons-nous toujours de l'Art qui plus grand que les peuples, les couronnes et les rois, est toujours là, suspendu dans l'enthousiasme, avec son diadème de Dieu.

Mille amitiés.

---

18. AU MÊME.

Paris, ce 24 août 1835.

CHER ERNEST,

Voilà au moins une bonne nouvelle à t'annoncer : nous arriverons jeudi soir chez tes bons parents, nous ne pouvons te dire l'heure précise, seulement nous partirons jeudi matin vers 6 ou 7 heures. Oui morbleu, nous arrivons jeudi soir chez vous et avec toute la famille, et Achille[1] encore, Achille encore, oui, lui en personne, oui, Achille, oui, tu as bien lu, tu ne t'es pas trompé, mais je vais te dire toute l'histoire. Tu sais que nous devions le laisser à Paris; ce matin, en allant faire une visite à un médecin de Paris (M. Jules Cloquèt) papa qui savait qu'il allait faire un voyage en Ecosse lui proposa en riant de prendre Achille pour compagnon. L'autre le prit au mot et voilà mes gens qui vont s'embarquer au Havre le 3 ou le 4, pour courir l'étendue des trois royaumes. Achille revient avec nous à Rouen et nous allons

(1) Frère aîné de Flaubert, qui épousa quatre ans plus tard, le 1er juin 1839, Mlle Julie Lormier. Voir p. 47.

avec lui mettre le complément à notre voyage en vous allant embrasser; nous aurons mangé notre pain blanc en dernier lieu.

J'étais à Nogent quand les accusés[1] d'avril sont passés : oui, j'ai vu Caussidière avec ses formes athlétites [*sic*], l'homme à la figure mâle et terrible; j'ai vu Lagrange. Lagrange, c'est l'œil de César, le nez de François Ier, la coiffure du Christ, la barbe de Shakespeare, le gilet à la Républicaine; Lagrange est un de ces hommes à la haute pensée, Lagrange c'est le fils du siècle comme Napoléon et V. Hugo. C'est l'homme de la poésie, de la réaction, l'homme du siècle, c'est-à-dire l'objet de la haine, de la malédiction et de l'envie. Il est proscrit dans ce monde, il sera Dieu dans l'autre.

A toi de cœur.

---

19. AU MÊME

CHER AMI, [Rouen, 24 mars 1837.]

Je ne connais guère de gars qui ait un Byron. Il est vrai que je pourrais prendre celui d'Alfred[2], mais par malheur il n'y est point et sa bibliothèque est fermée. Elle était encore ouverte hier, mais tu penses bien que son père, qui est parti aujourd'hui pour Fécamp, a serré cette clef ainsi que celle des autres compartiments de son logis; ainsi, Amen.

[1] Conspirateurs républicains d'avril 1834, condamnés le 5 mai 1835.

[2] Alfred Le Poittevin, frère de la mère de Guy de Maupassant.

J'ai été hier chez Degouve-Denuncques[1], mon « Commis » sera inséré jeudi prochain et mercredi je corrigerai avec lui les épreuves.

Le père Langlois et Orlowski[2] ont dîné hier à la maison et ils ont passablement bu, mâqué, blagué. Achille, moi et Bizet sommes invités pour dimanche à aller riboter, fumer et entendre de la musique chez Orlowski. Tous les réfugiés Polonais y seront. Ils sont 30. C'est une fête nationale, tous les dimanches de Pâques il en est ainsi chez l'un d'eux. On mange des saucisses, des boudins. des œufs durs, de la cochonnaille et il n'est permis d'en sortir que saouls et après avoir vomi 5 ou 6 fois.

J'ai une nouvelle agréable à t'apprendre, je puis t'en garantir l'authenticité, elle vient du sieur Ducoudray, pion de Mr Mainot, et élève en médecine. Il porte un chapeau, une redingote et une chemise. Il m'a donc dit ce matin à l'amphithéâtre que... que... eh bien, que le censeur des études M. C*** qui [a] une chemise sale, des bas sales, une âme sale, et qui enfin est un salop, il m'a dit bref qu'il avait été surpris dans un bordel et qu'il allait être traduit devant le Conseil Académique; voilà qui est [une bonne] blague. Voilà qui me réjouit, me récrée, me délecte, me fait du bien à la poitrine, au ventre, au cœur, aux entrailles, aux viscères, au diaphragme, etc. Quand je pense à la mine du censeur surpris sur le fait et limant, je me récrie, je ris, je bois, je chante,

(1) Rédacteur au *Journal de Rouen* : il fit imprimer la nouvelle de Flaubert dans *le Colibri* du 30 mars 1837. Voir *Œuvres de jeunesse inédites*, I, 198.

(2) Musicien, professeur de piano de Caroline Flaubert.

ah! ah! ah! ah! ah! ah! et je fais entendre le rire du «Garçon»[1], je tape sur la table, je m'arrache les cheveux, je me roule par terre, voilà qui est bon. Ah! Ah! voilà qui est une blague [.....], adieu, car je suis fou de cette nouvelle.

Réponds-moi et à toi.

---

20. AU MÊME.

Samedi soir 24 [juin] 1837.

(Saint Jean, jour le plus long de l'année, et dans lequel il arrive par hasard que ce farceur de soleil, parmi toutes ses bêtises, endosse l'habit du dimanche, se rougit comme une carotte, fait suer les épiciers, les chiens de chasse, les gardes nationaux, et sèche les étrons déposés au coin des bornes.)

J'espère que maintenant ta fureur de places s'est passée et ta lettre de vendredi m'a rassuré, car il me semblait voir bientôt entrer dans ma chambre un régiment de bulletins et de places retenues, tous et toutes sautant, dansant, tourbillonnant en nues épaisses autour de mon chevet, sur mes tables et dans mes rideaux. Nous avons eu 5 jours de vacances pendant lesquelles j'ai fait le métier que je fais depuis bientôt 16 ans, j'ai vécu, c'est-à-dire je me suis ennuyé, exceptons pourtant les jours que j'ai passés avec Alfred Le Poittevin qui sont : 1° le dimanche où nous avons été à Radepont; 2° mardi dont j'ai bu et mangé la soirée à table chez lui. Quant aux

[1] Type symbolique du bourgeois grotesque conçu par Flaubert et ses amis.

autres jours, ç'a été comme les autres, l'eau a passé de même dans la rivière, mon chien a mangé sa soupe comme de coutume, les hommes ont couru, bu, mangé, dormi, et la civilisation, cet avorton ridé des efforts de l'homme, a marché, trottiné sur ses trottoirs, du port elle a regardé les bateaux à vapeur, le pont suspendu, les murailles bien blanches, les bordeaux protégés par la police, et chemin faisant, ivre et gaie, elle a déposé au coin des murs, avec les écailles d'huîtres et les tronçons de choux, quelques-unes de ses croyances, quelque lambeau bien fané de poésie; et puis, détournant ses regards de la cathédrale et crachant sur ses contours gracieux, la pauvre petite fille déjà folle et glacée a pris la nature, l'a égratignée de ses ongles et s'est mise à rire et à crier tout haut, mais bien haut, avec une voix aigre et perçante : « J'avance ! » — Pardon de t'avoir insultée, ô pardon, car tu es une bonne grosse fille qui marches tête baissée à travers le sang et les cadavres, qui ris quand tu écrases, qui livres tes grosses et sales mamelles à tous tes enfants, et qui as encore la gorge toute cuivrée et toute rougie des baisers que tu leur vends à prix d'or. Oh ! cette bonne civilisation, cette bonne pâte de garce qui a inventé les chemins de fer, les prisons, les clysopompes, les tartes à la crème, la royauté et la guillotine ! — Tu me vois en bonne veine de délire et d'exaltation. Eh ! bon Dieu ! pourquoi, quand la plume court sur le papier, l'arrêter dans sa course, la faire passer subitement de la chaleur de la passion au froid de l'écritoire et lui faire gagner une fluxion de poitrine à cause de la sueur qu'elle a gagnée, cette pauvre plume.

Maintenant que je n'écris plus, que je me suis fait historien (soi-disant), que je lis des livres, que j'affecte des formes sérieuses et qu'au milieu de tout cela j'ai assez de sang-froid et de gravité pour me regarder dans une glace sans rire, je suis trop heureux lorsque je puis, sous le prétexte d'une lettre, me donner carrière, abréger l'heure du travail et ajourner mes notes, voire même celles de M. Michelet; car la plus belle femme n'est guère belle sur la table d'un amphithéâtre avec les boyaux sur le nez, une jambe écorchée, et une moitié de cigare éteint qui repose sur son pied. O non! c'est une triste chose que la critique, que l'étude, que de descendre au fond de la science pour n'y trouver que la vanité, d'analyser le cœur humain pour y trouver égoïsme, et de comprendre le monde que pour n'y voir que malheur. O que j'aime bien mieux la poésie pure, les cris de l'âme, les élans soudains et puis les profonds soupirs, les voix de l'âme, les pensées du cœur. Il y a des jours où je donnerais toute la science des bavards passés, présents, futurs, toute la sotte érudition des éplucheurs, équarrisseurs, philosophes, romanciers, chimistes, épiciers, académiciens, pour deux vers de Lamartine ou de Victor Hugo; me voilà devenu bien anti-prose, anti-raison, anti-vérité, car qu'est-ce que le beau sinon l'impossible, la poésie si ce n'est la barbarie, le cœur de l'homme, et où retrouver ce cœur quand il est sans cesse partagé chez la plupart entre deux vastes pensées qui remplissent souvent la vie d'un homme : faire sa fortune et vivre pour soi, c'est-à-dire rétrécir son cœur entre sa boutique et sa digestion [.....]

21. AU MÊME.

[Rouen], vendredi 22 septembre [1837].

Je désirerais bien savoir, maître sot, pourquoi depuis si longtemps on n'a pas eu de vos nouvelles ? si c'est une farce, mâtin, elle n'est guère bonne et moi, en revanche, je vais te donner des miennes. Or donc, il est huit heures [du] matin et il y a deux heures que je suis débarqué de Paris. J'ai d'abord été à Trouville, puis de là à Nogent, et de Nogent me voici t'écrivant sur mon tapis vert. Tu me feras penser la première fois à te donner une relation très détaillée de mon voyage au Paraclet, ancienne demeure de la grosse Héloïse et de maître Abailard, espèce de bourru et d'imbécile qui n'a gagné à tous ses amours que d'avoir un testicule de moins. Or notre cher philosophe du XII[e] siècle n'était plus c.... Aie soin de me faire souvenir de ma promesse; il ne nous reste plus que peu de jours pour arriver au *capout* des vacances. Je vais les employer à travailler vigoureusement, pour en finir avec deux choses dont l'une m'embête et la deuxième m'amuse, c'est mon esquisse très longue sur *la Lutte du sacerdoce et de l'empire*[1]. Chéruel en partant m'avait dit : avec le plan que vous avez formé il vous faudra au moins deux mois, et je n'ai presque rien fait. En 8 jours cependant la besogne sera bâclée.

Adieu, vieux, tout à toi et à ceux qui t'entourent.

[1] Voir *Œuvres de jeunesse inédites*, III, p. 319.

22. AU MÊME.

Rouen, jeudi 13 septembre 1838.

Tes réflexions sur V. Hugo sont aussi vraies qu'elles sont peu tiennes. C'est maintenant une opinion généralement reçue dans la critique moderne que cette antithèse du corps et de l'âme qu'expose si savamment dans toutes ses œuvres le grand auteur de *Notre-Dame*. On a bien attaqué cet homme parce qu'il est grand et qu'il a fait des envieux. On fut étonné d'abord et l'on rougit ensuite de trouver devant soi un génie de la taille de ceux qu'on admire depuis des siècles; car l'orgueil humain n'aime pas à respecter les lauriers verts encore. V. Hugo n'est-il pas aussi grand homme que Racine, Calderon, Lope de Vega et tant d'autres admirés depuis longtemps?

Je lis toujours Rabelais et j'y ai adjoint Montaigne. Je me propose même de faire plus tard sur ces deux hommes une étude spéciale de philosophie et de littérature. C'est, selon moi, un point d'où est parti la littérature et l'esprit français.

Vraiment je n'estime profondément que deux hommes, Rabelais et Byron, les deux seuls qui aient écrit dans l'intention de nuire au genre humain et de lui rire à la face. Quelle immense position que celle d'un homme ainsi placé devant le monde!

Non, le spectacle de la mer n'est pas fait pour égayer et inspirer des pointes, quoique j'y aie considérablement fumé et *pantagruéliquement* mangé de la matelote, barbue, laitue, saucissons, oi-

gnons, durillons, raves, betteraves, moutons, cochons, gigots, aloyaux.

J'en suis venu maintenant à regarder le monde comme un spectacle et à en rire. Que me fait à moi le monde? Je m'en importunerai peu, je me laisserai aller au courant du cœur et de l'imagination, et si l'on crie trop fort je me retournerai peut-être comme Phocion, pour dire : quel est ce bruit de corneilles!

Tout à toi.

---

23. AU MÊME.

Rouen, jeudi 11 octobre 1838.

Non, mon cher Ernest, je ne t'ai point oublié et c'est dans l'incertitude de savoir où toi-même tu étais que je me suis abstenu de t'écrire; en effet, en allant il y a environ une dizaine de jours avec mon père au Vaudreuil, nous nous sommes arrêtés aux Authieux, où le fils Dureau m'a dit qu'il t'avait vu à Elbeuf, et je ne savais pas si tu y étais encore ou bien si tu étais parti dans quelqu'autre contrée porter tes pas et la douce amie qui ne doit jamais te quitter.

Puisque tu seras assez bon garçon pour venir me voir, tâche de venir vers la Toussaint, nous serons plus ensemble et je n'aurai pas le collège pour m'embêter; il est vrai que je suis maintenant externe libre, ce qui est on ne peut mieux, en attendant que je sois tout à fait parti de cette sacrée nom de Dieu de pétaudière de merde de collège; mais dès maintenant adieu pour toujours aux pions

et aux arrêts[1], je ferai du « Mont Doré » tout à mon aise, fumant le matin mon brûle-gueule sur les boulevards et le soir mon cigare sur la place Saint-Ouen, et piété à attendre l'heure de la classe au café National. Je n'en travaillerai pas moins bien, même plus, mais je serai moins tiraillé, moins embêté.

J'ai vu, ce matin, le jeune Paul Malheux à qui j'ai demandé toutes les traductions qu'il possédait pour la classe de rhétorique et ses copies de mathématiques.

Je n'ai rien écrit de neuf depuis que tu m'as vu; j'ai médité, j'ai fait des plans, mais tout cela si vaguement et avec des formes si peu arrêtées que ce n'est pas la peine de t'en parler.

T'ai-je annoncé le mariage, consommé maintenant, de Chéruel avec Madame B***? J'espère que cette dernière ne s'est pas fait attendre longtemps[...] Chéruel n'a pas voulu que la femme de son ami mourût[...] solitaire[...] O que Molière a eu raison de comparer la femme à un potage, mon cher Ernest. Bien des gens désirent en manger, ils s'y brûlent la gueule, et d'autres viennent après.

J'ai assez caleusé ces vacances et j'ai peu lu d'histoire, pour mieux dire pas du tout; j'avais même emprunté « à l'homme aux études » le théâtre suédois et italien moderne, dont je n'ai pas ouvert une page. J'ai lu dernièrement l'*Uscoque* de G. Sand; tâche de te procurer ce roman et tu verras que cet Uscoque est un homme qui mérite ton estime. Je suis à moitié des *Confessions* de

[1] Voir *Mémoires d'un Fou* (*Œuvres de jeunesse inédites*, I, p. 490).

J.-J. Rousseau; c'est admirable. Voilà la vraie école de style.

J'apprends l'anglais, j'y travaille, et dans trois ou quatre mois on m'assure que je pourrai lire Shakespeare et au bout d'un an Byron, qui est tout ce qu'il [y] a de plus difficile en anglais.

Adieu, tout à toi et à ta famille.

Réponds-moi, pense à moi.

J'ai vu hier Orlowski festoyant chez lui avec des Polonais et des acteurs, et ensuite sur le port Jules Delamarre[1] fumant son cigare en gants blancs! toujours la barbe et le rire à la coupe de là-bas — toujours! — hein!

---

24. AU MÊME.

Rouen, dimanche [28 octobre 1838].

Me voilà enfin remis sur pattes et à table, à cette table que j'avais été forcé de quitter pendant quelque temps, et vers laquelle je reviens plus affamé et plus amoureux que jamais. Demain j'irai au collège en fumant « la vieille » comme à mon ordinaire; tu sais que je n'ai rien perdu — que le temps — chose précieuse quand il aurait dû être passé en ribotes, puisque tu avais eu la bonté de te déranger pour nous dire adieu. Enfin tant pis, ce sera pour une autre fois et je te jure que je me vengerai de la raillerie du ciel qui m'avait rendu si c..

Orlowski est venu tout à l'heure me voir; il est

[1] Officier de santé, que Flaubert, dit-on, peignit plus tard sous les traits de Charles Bovary.

toujours aussi facétieux. Pour Me Le Poittevin, il me dédaigne, il ne vient plus me voir que tous les deux jours, tellement il est empêtré dans ses projets d'ameublement, et tu sais qu'il ne faut rien pour lui donner un embarras du diable.

J'ai presque fini les *Confessions* de Rousseau et je t'engage fort à lire cette œuvre admirable, c'est là la vraie école de style.

A peine sorti du lit, j'ai repris la lecture de ce bon Rabelais que j'avais un peu négligé depuis quelque temps, mais j'ai continué avec un nouveau plaisir et je touche à la fin. Je te recommande le chapitre où il est question de Me Gaster. Mon Rabelais est tout bourré de notes et commentaires philosophiques, philologiques, bachiques, etc...

Ecris-moi dans ta prochaine lettre quelque bonne blague, car pour moi j'ai l'esprit à sec.

Adieu, je vais déjeuner puis fumer une pipe.

Tout à toi. Embrasse toute ta famille [...]

---

25. AU MÊME.

[Rouen, 19 novembre 1838.]

Chaque jour je remets au lendemain à t'écrire, mais enfin ce matin je te réponds; je suis en effet fort occupé maintenant, non point parce que le père Magnier me donne beaucoup de devoirs, mais les *études historiques* et beaucoup de lectures commencées me prennent un temps infini. Dans quelques jours, je serai plus à l'aise et je te répondrai plus amplement.

Dis-moi dans ta prochaine lettre ce que tu penses, ce que tu fais; tu me donneras un tableau complet de ton être physique et moral. Je t'engage toujours à fréquenter Alfred; les relations que tu auras avec lui te seront agréables et utiles, c'est le meilleur *rhum* que je connaisse après celui de la Jamaïque.

Fume toujours [...] festoie avec les amis et vive la bouteille et les commères.

Tout à toi.

Je vais faire ma copie pour le père Magnier, puis je vais m'abouler deux ou trois tasses de thé par le bec.

As-tu parfois vu Narcisse[1] à Paris? sais-tu ce qu'il devient? Je crois que Condor est toujours en bonne santé.

J'ai vu récemment Duguernay.

---

26. AU MÊME.

Rouen, 11 h. du matin, 30 novembre 1838.

Tu vois que je te réponds assez promptement et c'est encore plus un plaisir que je me fais, qu'un devoir que je rends à ta bonne amitié. Ta lettre, comme toutes celles des gens qu'on aime, m'a fait bien du plaisir. Depuis longtemps je pensais à toi et je me figurais ta mine se promenant dans Paris le cigare au bec, etc.; j'ai donc aimé avoir

[1] Valet de chambre de Flaubert. Voir p. XXVII.

des détails sur ta vie matérielle, je t'assure qu'ils n'ont pas été trop nombreux pour moi.

Tu fais bien de fréquenter Alfred; plus tu iras avec cet homme et plus tu découvriras en lui de trésors. C'est une mine inépuisable de bons sentiments, de choses généreuses, et de grandeur. Au reste il te reporte bien l'amitié que tu as pour lui. Que ne suis-je avec vous, mes chers amis! Quelle belle trinité nous ferions! Comme j'aspire au moment où j'irai vous rejoindre! Nous passerons de bons moments, ainsi tous trois à philosopher et à pantagruéliser.

Tu me dis que tu t'es arrêté à la croyance définitive d'une force créatrice (Dieu, fatalité, etc.) et que ce point posé te fera passer des moments bien agréables; je ne conçois pas, à te dire vrai, l'agréable. Quand tu auras vu le poignard qui doit te percer le cœur, la corde qui doit t'étrangler, quand tu es malade et qu'on dit le nom de ta maladie, je ne conçois pas ce que cela peut avoir de consolant. Tâche d'arriver à la croyance du plan de l'univers, de la moralité, des devoirs de l'homme, de la vie future et du chou colossal; tâche de croire à l'intégrité des ministres, à la chasteté des putains, à la bonté de l'homme, au bonheur de la vie, à la véracité de tous les mensonges possibles. Alors tu seras heureux, et tu pourras te dire croyant et aux trois quarts imbécile; mais en attendant reste homme d'esprit, sceptique et buveur.

Tu as lu Rousseau, dis-tu? Quel homme! Je te recommande spécialement ses *Confessions.* C'est là dedans que son âme s'est montrée à nu. Pauvre Rousseau, qu'on a tant calomnié, parce que ton

cœur était plus élevé que celui des autres, il est de tes pages où je me suis senti fondre en délices et en amoureuses rêveries!

Continue ton genre de vie, mon cher Ernest, il ne saurait être meilleur. Et moi, que fais-je? Je suis toujours le même, plus bouffon que gai, plus enflé que grand. Je fais des discours pour le père Magnier, des études historiques pour Chéruel, et je fume des pipes pour mon intérêt particulier. Jamais je n'avais joui d'autant de bonheur matériel que cette année : je n'ai plus aucune tracasserie de collège, je suis tranquille et calme.

Pour écrire, je n'écris pas ou presque point, je me contente de bâtir des plans, de créer des scènes, de rêver à des situations décousues, imaginaires, dans lesquelles je me porte et plonge. Drôle de monde que ma tête!

J'ai lu *Ruy Blas;* en somme, c'est une belle œuvre, à part quelques taches et le 4e acte qui, quoique comique et drôle, n'est pas d'un haut et vrai comique; non que je veuille attaquer l'élément grotesque dans le drame. Il y a deux ou trois scènes et le dernier acte de sublimes; as-tu vu Frédérick dans cette pièce? Qu'en dis-tu?

Dis à Alfred de se dépêcher à m'écrire et que je lui répondrai aussitôt!

Adieu, mon cher Ernest, porte-toi bien. Donne des poignées de main pour moi à Pagnerre et à Alfred [...]

Je me dispute depuis 3 ou 4 jours, sous le père Magnier, avec un élève de chez Eudes[1]. J'ai eu surtout deux disputes où j'ai été magnifique. Tous

[1] Prêtre, chef d'institution.

les élèves de mon banc étaient émus du boucan que je faisais. J'ai commencé par dire que je me distinguais par ma haine des prêtres et, à chaque classe, c'est une nouvelle répétition. J'invente sur le compte de l'abbé Eudes et de Julien les plus grosses et absurdes cochonneries; le pauvre dévot en a la gueule bouleversée; l'autre jour il en suait.

---

27. AU MÊME.

[Rouen], mercredi, 26 décembre 1838.

Je t'ai dit, je crois, que j'étais fort occupé et tu m'as fait là-dessus des demandes auxquelles je serais bien embarrassé de répondre. Ce qu'il [y] a de sûr, maintenant, et aujourd'hui principalement, c'est que je m'emmerde dans la perfection. Depuis 7 à 8 jours, je n'ai le cœur de travailler à quoi que ce soit. Tu sais que l'homme a ainsi parfois des moments étranges de lassitude. La vie est si pesante que ceux-mêmes pour qui le fardeau doit être le moins lourd en sont souvent accablés! Il y a bientôt une semaine que j'ai laissé de côté les études historiques, et pour quoi faire? Que sais-je? rien du tout. A peine si j'ai le courage de fumer. J'ai le cœur rempli d'un grand ennui. Chose étrange! et il y a quinze jours j'étais dans le meilleur état du monde.

Ce changement tient peut-être au genre d'œuvre dont je m'occupais il y a quelque temps. Je ne sais si je t'ai dit que je faisais un mystère[1] : c'est

[1] *Smarh*, voir *Œuvres de jeunesse inédites*, II, p. 8.

quelque chose d'inouï, de gigantesque, d'absurde, d'inintelligible pour moi et pour les autres. Il fallait sortir de ce travail de fou, où mon esprit était tendu dans toute sa longueur, pour m'appliquer aux *Essais* de M. Guizot, capables de faire sécher sur pied tout l'Olympe. Juge de la brusque transition et de la torture d'un malheureux homme qui descend des plus hautes régions du ciel pour s'appliquer à des choses abstraites, exactes, mathématiques, pour ainsi dire. Maintenant je ne sais s'il faut continuer mon travail, qui ne m'offre que difficultés insurmontables et chutes, dès que j'avance. — O l'Art, l'Art, déception amère, fantôme sans nom qui brille et qui vous perd! — ou bien continuer à m'emmerder dans les faits ou des considérations sur l'histoire, les hommes, le plan de la Providence, mille choses dont on ne se doute guère... Passons à un autre chapitre, car si je t'ennuie autant que moi-même, c'est assez [...].

Diras-tu encore, mon cher Ernest, que je t'écrase de ma supériorité? J'ai la supériorité d'un fameux imbécile. Tu peux au reste en juger par ma lettre. Je sens moi-même toutes les choses qui sont faibles en moi, tout ce qui me manque tant pour le cœur que pour l'esprit; — encore plus peut-être (si la vanité ne m'abuse) pour ce dernier. Il y a des endroits où je m'arrête tout court: cela me fut bien pénible récemment encore, dans la composition de mon mystère, où je me trouvais toujours face à face devant l'infini; je ne savais comment exprimer ce qui me bouleversait l'âme.

Encore moins que tout cela, toutes mes actions sont empreintes de poésie, de libéralité et d'intelligence (quand tu m'en donneras une explication,

tu auras fait une riche découverte). Ainsi, 1°, poésie pour uriner; 2°, libéralité pour f.....; 3°, intelligence pour dormir! — Non, non, non, et mille fois non; au contraire, c'est l'amitié qui t'abuse et qui te fait voir dans mes actions une haute grandeur où il n'y a qu'un intarissable orgueil. Car, depuis que vous n'êtes plus avec moi, toi et Alfred, je m'analyse davantage moi et les autres. Je disèque sans cesse; cela m'amuse, et quand enfin j'ai découvert la corruption dans quelque chose qu'on croit pur, et la gangrène aux beaux endroits, je lève la tête et je ris. Eh bien donc, je suis parvenu à avoir la ferme conviction que la vanité est la base de tout, et enfin que ce qu'on appelle conscience n'est que la vanité intérieure. Oui, quand tu fais l'aumône, il y a peut-être impulsion de sympathie, mouvement de pitié, horreur de la laideur et de la souffrance, égoïsme même; mais, plus que tout cela, tu le fais pour pouvoir te dire: je fais du bien, il y en a peu comme moi, je m'estime plus que les autres, pour pouvoir te regarder comme supérieur par le cœur, pour avoir enfin ta propre estime, celle que tu préfères à toutes les autres. S'il y a là dedans quelque chose qui te paraisse obscur, je te l'expliquerai plus au long. Cette théorie te semble cruelle, et moi-même elle me gêne. D'abord elle paraît fausse, mais avec plus d'attention je sens qu'elle est vraie.

N'oublie pas de dire à Alfred qu'il me réponde au plus vite et que j'attends à coup sûr sa lettre avant son arrivée à Rouen.

Orlowski est à Paris.

28. AU MÊME.

[Rouen], dimanche matin, 24 février 1839.

Bonne et joyeuse existence que la tienne! Vivre au jour le jour, sans souci du lendemain, sans préoccupations pour l'avenir, sans doutes, sans craintes, sans espoir, sans rêves; vivre d'une vie de folâtres amours et de verres de kirchenwasser, une vie dévergondée, fantastique, artistique, qui se remue, qui bondit, qui saute, une vie qui se fume elle-même et qui s'enivre, bals masqués, restaurants, champagne, petits verres, filles de joie, larges nuées de tabac! C'est là dedans que tu marches, que tu fouilles, que tu uses tes jours. Tant mieux, morbleu! Le vent te pousse, le caprice te guide, une femme passe et tu la suis, tu entends de la musique et tu te mets à sauter... Et puis l'orgie! l'orgie *échevelée!* hurlante! beuglante! mugissante! (Ici un poème sur l'orgie *échevelée;* je passe outre.) Tu vas vivre ainsi pendant trois ans et ce sera là, sans doute, tes plus belles années, celles qu'on regrette même quand on est devenu sobre et vieux, qu'on loge au premier, qu'on paye ses contributions et qu'on en est venu à croire à la vertu d'une femme légitime et aux sociétés de tempérance. Mais que feras-tu? Que comptes-tu devenir? où est l'avenir? Te demandes-tu cela quelquefois? Non, que t'importe? Et tu fais bien. L'avenir est ce qu'il y a de pire dans le présent. Cette question, *que seras-tu?*

jetée devant l'homme, est un gouffre ouvert devant lui et qui s'avance toujours à mesure qu'il marche. Outre l'avenir métaphysique (dont je me fous parce que je ne puis croire que notre corps de boue [.....] dont les instincts sont plus bas que ceux du pourceau [.....] renferme quelque chose de pur et d'immatériel quand tout ce qui l'entoure est si impur et si ignoble), outre cet avenir-là, il y a l'avenir de la vie. Ne crois pas cependant que je sois irrésolu sur le choix d'un état. Je suis bien décidé à n'en faire aucun, car je méprise trop les hommes pour leur faire du bien ou du mal. En tout cas je ferai mon droit, je me ferai recevoir avocat, même docteur, pour fainéantiser un an de plus. Il est fort probable que je ne plaiderai jamais, à moins qu'il ne s'agisse de défendre quelque criminel fameux, à moins que ce ne soit dans une cause horrible. Quant à écrire? je parierais bien que je ne me ferai jamais imprimer ni représenter. Ce n'est point la crainte d'une chute, mais les tracasseries du libraire et du théâtre qui me dégoûteraient; cependant, si jamais je prends une part active au monde, ce sera comme penseur et comme démoralisateur. Je ne ferai que dire la vérité, mais elle sera horrible, cruelle et nue. Mais qu'en sais-je, mon Dieu! car je suis de ceux qui sont toujours dégoûtés le jour du lendemain, auquel l'avenir se présente sans cesse, de ceux qui rêvent ou plutôt rêvassent, hargneux et pestiférés, sans savoir ce qu'ils veulent, ennuyés d'eux-mêmes et ennuyants [.....]. Magnier me ronge, l'histoire me tanne; le tabac? j'en ai la gorge brûlée [.....] Autrefois je pensais, je méditais, j'écrivais, je jetais tant bien que mal sur le

papier la verve que j'avais dans le cœur; maintenant je ne pense plus, je ne médite plus, j'écris encore moins. La poésie s'est peut-être retirée d'ennui et m'a quitté. Pauvre ange, tu ne reviendras donc pas! Et je sens pourtant, mais confusément, quelque chose s'agiter en moi, je suis maintenant dans une époque transitoire et je suis curieux de voir ce qui en résultera, comment j'en sortirai. *Mon poil mue* (au sens intellectuel); resterai-je pelé ou superbe? J'en doute. Nous verrons. Mes pensées sont confuses, je ne peux faire aucun travail d'imagination, tout ce que je produis est sec, pénible, efforcé, arraché avec douleur. J'ai commencé un mystère il y a bien deux mois; ce que j'en ai fait est absurde, sans la moindre idée. Je m'arrêterai peut-être là! Tant pis, j'aurai entrevu du moins l'horizon sublime, mais les nuages sont venus et m'ont replongé dans l'obscurité du vulgaire. Mon existence que j'avais rêvée si belle, si poétique, si large, si amoureuse, sera comme les autres, monotone, sensée, bête; *je ferai mon droit, je me ferai recevoir,* et puis j'irai, pour finir dignement, vivre dans une petite ville de province comme Yvetot ou Dieppe, avec une place de substitut au procureur du roi. Pauvre fou, qui avait rêvé la gloire, l'amour, les lauriers, les voyages, l'Orient, que sais-je! Ce que le monde a de plus beau, modestement, je me l'étais donné d'avance. Mais tu n'auras comme les autres que de l'ennui pendant ta vie, et une tombe après la mort, et la pourriture pour éternité [.....].

29. AU MÊME.

Lundi matin [Rouen, 18 mars 1839].

Je suis d'abord (ébloui par les feux du génie) resté dans l'admiration la plus complète de ta description de Palmyre. Ça vaut vraiment les honneurs de l'impression et du concours académique; que dis-je? la collection complète du *Colibri* pâlirait devant, et Condor avec ses deux pâtés, et Orlowski avec ses douze cafés, se prosterneraient la tête dans la poussière à la façon orientale.

Quant à ton horreur pour *ces dames,* qui sont au reste de fort bonnes personnes sans préjugés, je confie à Alfred le soin de la changer logiquement en un amour philosophique et conforme au reste de tes opinions morales. Oui, et cent mille fois oui, j'aime mieux une putain qu'une grisette, parce que de tous les genres celui que j'ai le plus en horreur est le genre grisette. C'est ainsi je crois qu'on appelle ce quelque chose de frétillant, de propre, de coquet, de minaudé, de contourné, de dégagé et de bête, qui vous emmerde perpétuellement et veut faire de la passion comme elle en voit dans les drames-vaudevilles. Non, j'aime bien mieux l'ignoble pour l'ignoble. C'est une pose tout comme une autre et que je sens mieux que qui que ce soit. J'aimerais de tout mon cœur une femme belle et ardente et putain dans l'âme [.....]. Voilà où j'en suis arrivé. Quels goûts purs et innocents! Vivent les plaisirs champêtres!

Tu me dis que tu as de l'admiration pour

G. Sand; je la partage bien et avec la même réticence. J'ai lu peu de choses aussi belles que *Jacques*. Parles-en à Alfred.

Maintenant je ne lis guère. J'ai repris un travail depuis longtemps abandonné, un mystère, un salmigondis dont je crois t'avoir déjà parlé. Voici en deux mots ce que c'est: Satan conduit un homme (Smar) [*sic*] dans l'infini; ils s'élèvent tous deux dans les airs à des distances immenses. Alors, en découvrant tant de choses, Smar est plein d'orgueil. Il croit que tous les mystères de la création et de l'infini lui sont révélés, mais Satan le conduit encore plus haut. Alors il a peur, il tremble, tout cet abîme semble le dévorer, il est faible dans le vide. Ils redescendent sur la terre. Là c'est son sol; il dit qu'il est fait pour y vivre et que tout lui est soumis dans la nature. Alors survient une tempête, la mer va l'engloutir. Il avoue encore sa faiblesse et son néant. Satan va le mener parmi les hommes; 1° le sauvage chante son bonheur, sa vie nomade; mais tout à coup un désir d'aller vers la cité le prend, il ne peut y résister, il part. Voilà donc les races barbares qui se civilisent. 2° ils entrent dans la ville, chez le roi accablé de douleurs, en proie aux sept péchés capitaux, chez le pauvre, chez les gens mariés, dans l'église qui est déserte. Toutes les parties de l'édifice prennent une voix pour se plaindre; depuis la nef jusqu'aux dalles, tout parle et maudit Dieu. Alors l'église devenue impie s'écroule. Il y a dans tout cela un personnage qui prend part à tous les événements et les tourne en charge. C'est Yuk, le dieu du grotesque. Ainsi à la première scène, pendant que Satan débauchait Smar par l'orgueil,

Yuk engageait une femme mariée à se livrer à tous les hommes venus sans distinction. C'est le rire à côté des pleurs et des angoisses, la boue à côté du sang. Voilà donc Smar dégoûté du monde; il voudrait que tout fût fini là, mais Satan va au contraire lui faire éprouver toutes les passions et toutes les misères qu'il a vues. Il le mène sur des chevaux ailés sur les bords du Gange. Là, orgies monstrueuses et fantastiques, la volupté tant que je pourrai la concevoir; mais la volupté le lasse. Il éprouve donc encore l'ambition. Il devient poète; après ses illusions perdues, son désespoir devient immense, la cause du ciel va être perdue. Smar n'a point encore éprouvé d'amour. Se présente une femme... une femme... il l'aime. Il est redevenu beau, mais Satan en devient amoureux aussi. Alors ils la séduisent chacun de leur côté. A qui sera la victoire? A Satan, comme tu penses? Non, à Yuk, le grotesque. Cette femme, c'est la Vérité; et le tout finit par un accouplement monstrueux. Voilà un plan chouette et quelque peu rocailleux. Montre-le à Alfred ainsi que ma dernière lettre... comme cela je ne raconterai pas deux fois la même chose.

Je fais des ouvrages qui n'auront pas le prix Montyon et dont *la mère ne permettra pas la lecture à sa fille;* j'aurai soin de mettre cette belle phrase en épigraphe. Adieu, tout à toi.

Ma célérité doit te faire honte. Écris-moi donc plus vite et longuement.

30. AU MÊME.

Lundi soir, 15. [Rouen, 15 avril 1839.]
Classe du sire Amyot,
théorie des éclipses, lequel a l'esprit
bougrement éclipsé.

Tu me plains, mon cher Ernest, et pourtant suis-je à plaindre, ai-je aucun sujet de maudire Dieu? Quand je regarde au contraire autour de moi dans le passé, dans le présent, dans ma famille, mes amis, mes affections, à peu de chose près je devrais le bénir. Les circonstances qui m'entourent sont plutôt favorables que nuisibles. Et avec tout cela je ne suis pas content; nous faisons des jérémiades sans fin, nous nous créons des maux imaginaires (hélas! ceux-là sont les pires); nous nous bâtissons des illusions qui se trouvent emportées; nous semons nous-mêmes des ronces sur notre route, et puis les jours se passent, les maux réels arrivent, et puis nous mourons sans avoir eu dans notre âme un seul rayon de soleil pur, un seul jour calme, un ciel sans nuage. Non, je suis heureux. Et pourquoi pas? Qui est-ce qui m'afflige? L'avenir sera noir peut-être? Buvons avant l'orage; tant pis si la tempête nous brise, la mer est calme maintenant.

Et toi aussi! Je te croyais pourtant plus de bon sens qu'à moi, cher ami. Toi aussi tu brailles des sanglots! Eh mon Dieu! qu'as-tu donc? Sais-tu que la jeune génération des écoles est furieusement bête? Autrefois elle avait plus d'esprit; elle s'occupait de femmes, de coups d'épée, d'orgies; maintenant elle se drape sur Byron, rêve de désespoir et se cadenasse le cœur à plaisir. C'est à qui

aura le visage le plus pâle et dira le mieux : je suis blasé. Blasé! quelle pitié! blasé à dix-huit ans! Est-ce qu'il n'y a plus d'amour, de gloire, de travaux? Est-ce que tout est éteint? Plus de nature, plus de fleurs pour le jeune homme? Laissons donc cela. Faisons de la tristesse dans l'Art puisque nous sentons mieux ce côté-là, mais faisons de la gaieté dans la vie : que le bouchon saute, que la pipe se bourre, que la putain se déshabille, morbleu! Et si un soir, au crépuscule, pendant une heure de brouillard et de neige, nous avons le spleen, laissons-le venir, mais pas souvent. Il faut se gratter le cœur de temps en temps avec un peu de souffrance pour que toute la gale en tombe. Voilà ce que je te conseille de faire, ce que je m'efforce de mettre en pratique.

Autre conseil : écris-moi souvent, bougre de brave homme sans éducation, sans bonnes manières. Dis-moi ce que tu fais en tout point, au moral, au physique [.....]. J'ai fini hier un mystère qui demande 3 heures de lecture. Il n'y a guère que le sujet d'estimable. La mère en permettra la lecture à sa fille.

Achille est à Paris, il passe sa thèse et se meuble. Il va devenir un homme rangé et ressemblera à un polypier fixé sur les rochers [.....].

---

31. AU MÊME.

31 mai 1839, onze heures, vendredi.

C'est demain qu'on se marie [...].

Je suis dans une atmosphère de dîners. Mercredi dernier, Achille nous a payé son dîner

d'adieu chez Jay. Le grand homme d'Orlowski l'avait commandé d'une façon pas trop canaille. Le frappé, c'était l'ordinaire; à 5 nous avons bu 7 [bouteilles] de champagne, 1 de Madère, 1 de Chambertin. Hier, chez la mère Lormier, je me suis foutu une culotte; demain j'y déjeune, j'y dîne, je recommence à m'empiffrer. Dimanche, c'est à la maison *iterum;* le dimanche suivant, *iterum. Ter quaterque beatus qui sic dinare possit!*

Et avec tout cela, je m'ennuie, je m'emmerde, j'ai le cœur plus vide qu'une botte, je ne puis ni lire, ni écrire, ni penser; il y a de beaux ans que je n'ai touché à un livre d'histoire. Merde pour l'homme aux études! — Les historiens, les philosophes, les savants, les commentateurs, les philologues, les vidangeurs, les ressemeleurs, les mathématiciens, les critiques, etc..., de tout ça j'en fais un paquet et je les jette aux latrines.

Vivent les poètes, vivent ceux-là qui nous consolent dans les mauvais jours, qui nous caressent, qui nous embrasent! Il y a plus de vérité dans une seule scène de Shakespeare, dans une ode d'Horace ou de Hugo, que dans tout Michelet, tout Montesquieu, tout Robertson.

Adieu, écris-moi vite [...].

---

32. AU MÊME.

[Rouen], lundi soir, classe de mathématiques, 15 juillet 1839.

MON CHER ERNEST,

Tu me reproches une longue lettre, je t'en reproche une petite La mienne, tu seras forcé de

l'avouer quand tu l'auras bien méditée et remé-ditée, était superbe en un endroit; c'était celui de l'accumulation et de la classification des plats. J'ai été choqué de voir que tu ne l'avais pas admirée; tu n'en a pas compris le sens allégorique, symbolique et tout le parti qu'on pouvait en retirer sous le point de vue de la philosophie de l'histoire. Je te défie de me citer une faute échappée. Une omission de quelque grand'œuvre, ça se pourrait encore; mais un anachronisme, une rococotterie, une cochonnerie, cela est impossible, cela n'est pas; je le soutiendrai à pied, à cheval, armé et en champ clos, comme auraient pu dire Scudéry ou Lacalprenède. Montre-la à Alfred et tu verras qu'il admirera mon lyrisme culinaire, mon enthousiasme de sauces et de liquides.

Pourquoi, misérable, m'écris-tu si brièvement et à de si longs intervalles. Je m'attendais à quelque beau récit de la conquête d'un nouveau chameau, à la traversée de quelque nouveau désert et à la description pittoresque d'une orgie satanique et échevelée. A propos, je te somme de me raconter la dernière et d'y mettre tout le soin possible, d'employer toute la vigueur de ta plume, *tout le coloris de tes pinceaux*, pour me peindre cette scène de la nature. Dis-moi aussi à quelle époque on aura le plaisir d'embrasser ces lèvres aimées, parfumées de pipes et gercées de petits verres (et non d'alexandrins), si tu prends tes vacances avant l'époque légale et vers quel temps tu viendras à Rouen. J'y resterai toutes les vacances, Achille étant parti en Italie et mon père ne voulant pas laisser faire sa visite par cette canaille de L***. Nous voilà confinés pour deux mois dans

cette huître de Rouen. Nion m'a dit que tu amènerais Madame; je serais curieux de la voir, de lui offrir mes hommages; si tu veux même je la présenterai en bonne société. Réponds-moi à toutes ces questions-là, mon vieux. Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, un an bientôt; c'est long pour nous, qui nous voyions à chaque heure de la journée, et qui nous nous [*sic*] foirions au nez nos idées, nos caprices, nos boutades de chaque instant. Il sera bon pour moi de converser quelque temps avec ce vieux gars que je me figure souvent se voiturant dans les rues de Paris, le cigare au bec. Dis-moi ce que fait Alfred, Pagnerre, etc..., et ce cher grand homme de Degouve-Denuncques que j'oubliais (quelle horreur si la postérité allait faire comme moi!). Où en est-il? Voilà sa publication sur le mois de mai finie; que va-t-il faire? Une correspondance de province, un courrier pour le *Colibri* de Rouen; c'est assez *serin*, mais au reste c'est la saison, ça enrichira la collection complète.

Narcisse est marié. Pauvre garçon, le voilà vérolé au cœur pour le reste de sa vie; il y avait pourtant du beau et du bon dans cette nature-là. Né sous un lambris au lieu d'être venu sous le chaume, dans les champs, ça aurait fait peut-être un grand artiste, meilleur, à coup sûr, que ce jeune prêtre qui veut être un Molière, un Gœthe, un cabotin et un grand homme, et qui est pion! Qu'il y a loin pourtant du quinquet fumeux de l'étude, du pupitre de bois et des rideaux blancs du dortoir, aux splendeurs du théâtre à rampe illuminée, à ses femmes parées qui battent des mains, à ses triomphes qui enivrent, à ses joies qui sont de

l'orgueil! A-t-il assez de génie pour franchir la distance, pour traverser la rue, pour mettre un pied sur la borne? J'en doute fort et je voudrais le voir abandonner un peu la théorie et la critique pour la pratique, la rêverie pour l'action, l'aurore qu'il croit si beau [*sic*] pour le jour peut-être brumeux!

Allons, maintenant me voilà lancé dans le parlage, dans les mots; quand il m'échappera de faire du style, gronde-moi bien fort; ma dernière phrase qui finit par *brumeux* me semble assez ténébreuse, et le diable m'emporte si je me comprends moi-même! Après tout, je ne vois pas le mal qu'il y a à ne pas se comprendre; il y a tant de choses qu'on comprend et qu'on ferait tout aussi bien de ne pas connaître, la vérole par exemple; et puis le monde se comprend-il lui-même? Ça l'empêche-t-il d'aller? Ça l'empêchera-t-il de mourir? Nom de Dieu que je suis bête! Je croyais qu'il allait me venir des pensées et il ne m'est rien venu, turlututu! J'en suis fâché, mais ce n'est pas de ma faute, je n'ai pas l'esprit philosophique comme Cousin ou Pierre Leroux, Brillat-Savarin ou Lacenaire, qui faisait de la philosophie aussi à sa manière, et une drôle, une profonde, une amère de philosophie! Quelle leçon il donnait à la morale! Comme il la fessait en public, cette pauvre prude séchée! Comme il lui a porté de bons coups! Comme il l'a traînée dans la boue, dans le sang! J'aime bien à voir des hommes comme ça, comme Néron, comme le Marquis de Sade. Quand on lit l'histoire, quand on voit les mêmes roues tourner toujours sur les mêmes chemins, au milieu des ruines, et sur la poussière de la route du genre humain,

ces figures-là ressemblent aux priapes égyptiens mis à côté des statues des immortels, à côté de Memnon, à côté du Sphinx. Ces monstres-là expliquent pour moi l'histoire, ils en sont le complément, l'apogée, la morale, le dessert; crois-moi, ce sont les grands hommes, des immortels aussi. Néron vivra aussi longtemps que Vespasien, Satan que Jésus-Christ.

O mon cher Ernest, à propos du Marquis de Sade, si tu pouvais me trouver quelques-uns des romans de cet honnête écrivain, je te les payerais leur pesant d'or. J'ai lu sur lui un article biographique de J. Janin qui m'a révolté, sur le compte de Janin, bien entendu, car il déclamait pour la morale, pour la philanthropie, pour les vierges dépucelées!

Adieu, je n'en finirais pas et je m'arrête en t'embrassant.

Barbès est gracié. Ça m'est égal! L. [Philippe] lui a fait grâce. — Idem! — Voilà deux paillasses, un qui joue l'héroïsme, un autre la clémence!

---

33. AU MÊME.

[23 juillet 1839.]

Si je t'écris maintenant, mon cher Ernest, ne mets pas cela sur le compte de l'amitié, mais plutôt sur celui de l'ennui. Me voilà en classe à 6 heures du matin, ne sachant que faire et ayant devant moi l'agréable perspective de 4 heures pareilles, car notre nouveau censeur ne veut nous laisser sortir qu'à 10 heures et je compose... en vers latins!!!

Ah, nom de Dieu! quand serai-je quitte de ces bougres-là? Heureux le jour où je fouterai le collège[1] au Diable; heureux, trois fois heureux, *ter, quaterque beatus*, celui qui comme toi en est sorti! Mais encore un an, et après en route! Sur laquelle? Je n'en sais rien, mais je voguerai loin de cette galère et c'est tout ce que je demande maintenant.

Il y a pourtant bientôt un an que nous ne nous sommes vus; cela est long. Dis-moi quand tu viendras à Rouen passer quelques jours avec nous. Nous recommencerons nos usuelles promenades sur les coteaux, la pipe à la bouche, tout seuls, parlant dans les champs. Tu me diras toute ta vie de cette année, tes joies et tes ennuis, ce que tu as fait. Nous nous verrons un peu face à face. Et moi, qu'aurai-je à te dire? Rien, presque rien. Ma vie est vide, mon cœur ne l'est pas moins.

Eh bien, me voilà presque sorti des bancs, me voilà sur le point de *choisir un état*. Car il faut être un homme utile et prendre sa part au gâteau des rois en faisant du bien à l'humanité et en s'empiffrant d'argent le plus possible. C'est une triste position que celle où toutes les routes sont ouvertes devant vous, toutes aussi poudreuses, aussi stériles, aussi encombrées, et qu'on est là douteux, embarrassé sur leur choix.

J'ai rêvé la gloire quand j'étais tout enfant, et maintenant je n'ai même plus l'orgueil de la médiocrité. Bien des gens y verront un progrès; moi j'y vois une perte. Car enfin, pourvu qu'on ait

[1] Voir *Mémoires d'un Fou*, dans *Œuvres de jeunesse inédites*, I, p. 490.

une confiance, chimérique ou réelle, n'est-ce pas une confiance, un gouvernail, une boussole, tout un ciel pour nous éclairer? Je n'ai plus ni convictions, ni enthousiasme, ni croyance. J'aurais pu faire, si j'avais été bien dirigé, un excellent acteur, j'en sentais la force intime; et maintenant je déclame plus pitoyablement que le dernier gnaffe, parce que j'ai tué à plaisir la chaleur. Je me suis ravagé le cœur avec un tas de choses factices et des bouffonneries infinies; il ne poussera dessus aucune moisson! Tant mieux! Quant à écrire, j'y ai totalement renoncé, et je suis sûr que jamais on ne verra mon nom imprimé; je n'en ai plus la force, je ne m'en sens plus capable, cela est malheureusement ou heureusement vrai. Je me serais rendu malheureux, j'aurais chagriné tous ceux qui m'entourent. En voulant monter si haut, je me serais déchiré les pieds aux cailloux de la route. Il me reste encore les grands chemins, les voies toutes faites, les habits à vendre, les places, les mille trous qu'on bouche avec des imbéciles. Je serai donc bouche-trou dans la Société, j'y remplirai ma place, je serai un homme honnête, rangé, et tout le reste si tu veux; je serai comme un autre, comme il faut, comme tous, un avocat, un médecin, un sous-préfet, un notaire, un avoué, un *juge* tel quel, une stupidité comme toutes les stupidités, un homme du monde ou de cabinet, ce qui est encore plus bête, car il faudra bien être quelque chose de tout cela et il n'y a pas de milieu. Eh bien, j'ai choisi, je suis décidé : j'irai faire mon droit, ce qui au lieu de conduire à tout ne conduit à rien. Je resterai 3 ans à Paris, à gagner des véroles et ensuite? Je ne désire plus qu'une chose,

c'est d'aller passer toute ma vie dans un vieux château en ruines, au bord de la mer.

Tout à toi, mon ami.

Pardonne-moi l'ennui que ma lettre t'a procuré; la maladie est contagieuse.

---

34. AU MÊME.

[Rouen, 13 septembre 1839.]

Si j'ai tardé à t'écrire, tu vois que je m'empresse de réparer mon inconcevable insouciance; arrive donc ici, *ange du mal dont la voix me convie...* Que tu en auras à me dire de toutes les façons, de toutes les couleurs possibles!

Achille est en Italie avec sa femme. Il est parti depuis le 20 juin, et maintenant il doit être à Rome. Il a déjà vu le midi de la France, Gênes, Pise, Naples. Il sera de retour vers le 15 octobre, mais je crois que tu as oublié ce que je t'écrivis, car il me semble drôle que je ne t'en aie pas encore parlé; au surplus, c'est bien possible. Quant à moi, je t'attends. J'ai lu depuis le commencement des vacances deux volumes de Ch. Nodier, de l'Eschyle, un volume d'antiquités de Mr. de Caumont. Je lis maintenant de Maistre et un roman de Charles de Bernard; tout cela ne fait pas beaucoup. J'ai écrit, il y a une quinzaine de jours, un conte bachique[1] assez cocasse, que j'ai donné à Alfred. Mais si je ne te le lis que plus

[1] *Les Funérailles du docteur Matburin*, voir *Œuvres de jeunesse inédites*, II, p. 121.

tard et que tu sois *privé* pour la prochaine visite que tu vas me faire, console-toi : j'ai de quoi t'embêter avec mes productions pendant un long temps, plus bruyant qu'agréable. Le fameux mystère que j'ai fait au printemps demande seul trois heures de lecture continue d'un inconcevable galimatias, ou, comme aurait dit Voltaire, d'un « galiflaubert », car je puis me vanter que c'est peu commun, ce qui est fâcheux, car cette distinction fait si bien qu'on ne le reconnaît pas.

Le « Garçon », cette belle création si curieuse à observer sous le point de vue de la philosophie de l'histoire, a subi une addition superbe, c'est la maison du Garçon où sont réunis Horbach[1], Podesta, Fournier, etc..., et autres brutes; tu verras du reste.

Caroline[2] est malade; elle va un peu mieux. Elle a été reprise de la même indisposition qu'elle avait eue au mois de juin. Je pense que ce sera fini sous peu.

Adieu, cher ami. Embrasse toute ta famille pour moi, le père Motte et son épouse.

Vendredi matin.

---

35. AU MÊME.

[Rouen, 11 octobre 1839.]

Te voilà donc heureusement rétabli, cher ami. Tu as eu, à ce qu'il paraît, une suée assez considérable. Quand viendras-tu nous voir? car j'y

[1] Professeur au collège de Rouen.
[2] Sœur de Gustave Flaubert.

compte, cela est de rigueur. Reste jusqu'au mois de janvier, si tu veux, pour te rétablir, te panser, te rengraisser; mais, pour Dieu, viens fumer le calumet de la paix. Je t'écris ceci sur mon carton dans la classe de ce bon père Gors qui disserte sur le plus grand commun diviseur d'un emmerdement sans égal, qui m'étourdit si bien que je n'y entends goutte, n'y vois que du feu. Je te prie de ne pas oublier de m'envoyer ton cours de mathématiques, celui de physique et celui de philosophie. C'est surtout du premier dont j'ai grand besoin. Il va falloir barbouiller du papier avec des chiffres. Je vais en avoir de quoi me faire crever. Et le grec, à qui il faut songer et que je ne sais pas lire! et je suis dans les hautes classes! Nom de Dieu! Quelle hauteur! Et la philosophie, la plus belle des sciences, celle qui est la fleur, la crème, le suprême, l'excrément de toutes les autres! et la troisième édition du fameux manuel, enrichie d'une couverture de papier rose et de nouveaux plagiats. Tout cela me bastonne à en avoir les os rompus. Mais je me récrée à lire le sieur de Montaigne dont je suis plein; c'est là mon homme. En littérature, en gastronomie, il est certains fruits qu'on mange à pleine bouche, dont on a le gosier plein, et si succulents que le jus vous entre jusqu'au cœur. Celui-là en est un des plus exquis.

Adieu, mon vieux, bonne santé. Ma sœur va de mieux en mieux, quoique toujours au régime. Ne m'oublie pas auprès de tes excellents parents.

36. AU MÊME.

Dimanche matin, 20. [Rouen, 20 octobre 1839.]

J'avais mal à la tête quand ta lettre est venue, il y a un quart d'heure, et le mal de tête s'est passé; je suis réjoui, enchanté, charmé. Tu viens donc dans quinze jours, avant quinze jours. Je t'y invite; tu y as ta chambre, ton lit, du feu déjà qui brûle à la cheminée, la table servie, une pipe bourrée, des bras tout ouverts pour t'embrasser. Nous t'attendons tous avec impatience. Comme nous en aurons à nous dire! Alfred est à Rouen et ne repart pour Paris que vers le 12 novembre; tu le verras donc. Nous ferons un trio intéressant, d'autant plus que la Toussaint me semble bien tomber et, si je ne me trompe, j'aurai à peu près trois jours pleins à te donner. Comme il y aura des crachats dans la cheminée! Quelle salive juteuse! Quels sirops de pipe ne nous reviendront pas au bec! Achille arrive vendredi prochain; tu le verras à Rouen, marié et revenu d'Italie, sans doute avec quelques onces de semence d'évaporées! Maintenant, Monseigneur, touchons un point délicat, du moins fort important. Je te prie, au nom de mon amitié et au nom de l'amour de ton excellente mère, de ne point te faire illusion sur ta vigoureuse constitution, et quand même vigoureuse [il] y aurait, de ne point lui donner les prodigieuses secousses qui l'ont si ébranlée; tu pourrais à la fin si bien faire que la machine craquât, et je te conseille de te soigner [...].

« L'Ottoman » a passé hier un examen de baccalauréat, et a été reçu. C'était peut-être la sixième fois; il disait que c'était la deuxième, mais qui pense pis pense souvent juste. Quand j'en serai là, je me regarderai comme un Dieu, et j'emmerderai le collège de la meilleure grâce du monde.

Voilà tout ce que je sais à te dire pour le présent. Si tu veux quelque chose encore, je te dirai en litanie tous les ennuis de mon collège, et la philosophie, les mathématiques, la physique; tout ce pouding-là me fait mal au cœur et tu feras diversion par ta venue. Je t'en remercie d'avance, car pour la classe, « nous la lairons-là pour le coup s'il vous plaît » comme dit le sieur de Montaigne.

Sais-tu que « l'homme aux études historiques », ce c..., cet historien de premier mérite (s'il lisait cela, quelle lèvre inférieure n'allongerait-il pas?) va publier un livre relatif à l'histoire de Normandie (toujours!), édition de luxe, vignettes, culs-de-lampe et fesses de quinquet, portrait de l'auteur, vers latins en tête à sa louange, éloge critique et papier blanc? Ce sera beau, superbe. Après tout, ce sera peut-être un bon livre que personne ne lira, si ce n'est quelques brutes qui s'occupent d'histoire, comme moi par exemple. Vaudrait mieux lire, après tout, Tacite racontant la vie de Tibère ou « le sournois facétieux », celle [de] Caligula le Grand « ou les délices du genre humain », Néron ou « l'homme de bonne société ». Mais pourquoi pas Chéruel aussi parlant de Jeanne d'Arc, avec une déclamation contre le sieur de Voltaire, sans doute, et son estimable *Pucelle?* Toujours l'histoire des Lilliputiens avec le Géant : les crétins veulent lui cracher au nez

et n'atteignent pas seulement la semelle de ses bottes.

Adieu, bonne santé, arrive vite, tout à toi.

---

37. AU MÊME.

[Rouen, 19 novembre 1839].

CHER,

Il est maintenant dix heures et le petit coup. J'ai l'avantage d'être sous le père Gors qui fait des racines carrées. Qu'importe grecques ou carrées? C'est de pitoyable soupe. Je t'écris donc parce que j'ai à t'écrire, que c'est pour moi plaisir, passe-temps, désennuiement. Te voilà donc revenu à Paris et moi revenu mieux que jamais au collège où j'ai l'honneur de m'embêter au superlatif, et pourtant c'est là cette fameuse année de philosophie que tout le monde envie pendant dix ans, et que j'ai désirée moi-même aussi ardemment qu'un [...] désire le ministère, un peuple un roi, un état une constitution, une dinde une gobbe. Hélas, à mesure que l'objet de nos souhaits approche, la volupté qu'on avait entrevue dans leur accomplissement diminue; il semble que nous soyons destinés à n'attraper que des ombres sur la muraille. Mais nous n'en attrapons même pas à courir après les nuages qui s'en vont, à nous désaltérer avec de l'eau salée, à vivre avec... assez, assez, et tout cela pour dire que je m'ennuie. Un peu plus, et je te remplirais de mon sujet.

Mais que vais-je faire au sortir du collège? Aller à Paris tout seul, faire du droit, perdu avec des crocheteurs et des filles de joie; et tu m'offriras sans doute, pour me divertir, un café aux Colonnades dorées ou quelque sale putain de la Chaumière. Merci! Le vice m'ennuie tout autant que la vertu.

O que je donnerais bien de l'argent pour être ou plus bête ou plus spirituel, athée ou mystique, mais enfin quelque chose de complet, d'entier, une identité, quelque chose en un mot!

Je suis le premier en philosophie. M. Mallet a rendu [hommage] à mes dispositions pour les idées morales. Quelle dérision! A moi la palme de la philosophie, de la morale, du raisonnement, des bons principes! Ah! ah! paillasse! vous vous êtes fait un bon manteau de papier avec des grandes phrases plates sans coutures.

Adieu, dis-moi tout ce qu'il te fera plaisir, surtout des blagues, car tu n'en taris pas. Te rappelles-tu la bonne soirée de samedi? Achille va bien. Adieu, l'heure sonne.

19 novembre.

---

38. AU MÊME.

Mercredi soir [18 décembre 1839].

L'ennui que j'ai t'a paru plus grand qu'il n'existe. Tout malheur en est ainsi, c'est comme une montagne qu'on voit de loin : quelque douce que soit sa pente, elle nous semble escarpée jusqu'à pic, impossible à gravir, et il se fait pourtant

qu'en allant toujours, on se trouve enfin l'avoir escaladée. Peut-être, quand je t'ai écrit ma lettre (du reste je ne me la rappelle pas maintenant), étais-je dans un moment sombre. Cela m'arrive quelquefois, quand je suis étendu dans mon fauteuil, au coin du feu, à penser, à rêver. Le *Peut-être* de Rabelais et le *Que say-je* de Montaigne, tous deux sont si vastes qu'on s'y perd, et puis je deviens bête à tuer.

Et toi, bâtin, au lieu de perdre deux feuilles de papier à me moraliser, en quelque sorte, raconte-moi plutôt des blagues, des bonnes facéties [...], car après tout c'est la meilleure chose, la plus simple, la plus douce. Ah! si ma vie pouvait aussi être si douce, si simple! si mes ans pouvaient tomber doucement comme les plumes de la colombe qui s'envolent tranquillement dans les vents, et sans être brisés, doucement, doucement!

Si tu veux apprendre des nouvelles, ou tout au moins une nouvelle, je t'apprendrai que je ne suis plus au collège; et comme je suis tellement fatigué des détails de mon histoire et que j'en suis tanné, je te renvoie à Alfred pour la narration. Je vais donc me préparer au baccalauréat ferme; mais pour commencer je suis d'une paresse extrême et je ne fais que dormir. J'aurais besoin plus que jamais, comme tu vois, de tes cahiers de philosophie, de physique et de mathématiques. Tâche de me les envoyer par le commissionnaire de ton pays, n'oublie pas, bâtin!

Je lis du Cousin et tout ce que tu voudras en accompagnement. Si tu étais un Dieu et que tu puisses me faire passer six mois d'un coup de tête, et me faire arriver demain matin au 20 août

avec le grade de bachelier, je te bâtirais un temple d'or.

Merde pour la philosophie.

Tout à toi.

Une autre fois je serai plus long.

---

39. AU MÊME.

Dimanche, après déjeuner, heure de vêpres je crois.
[Rouen, 19 janvier 1840.]

[...] Ta lettre était celle de l'homme vertueux, tu y parlais de l'amitié en termes aussi beaux que Seneca. « C'est mon homme! C'est mon Seneca! Insulter Seneca, c'est m'insulter moi-même! » Je connais ton excellent bon cœur et je n'avais pas besoin de cette effusion pour le savoir, pour l'apprécier. Tu es bon, excellent, plein de générosité et bon compagnon. Sois-le toujours; on a beau dire, un cœur est une richesse qui ne se vend pas, qui ne s'achète [pas], mais qui se donne. Qu'avais-tu donc le jour que tu m'as écrit? Ignores-tu encore que d'après la poétique de l'école moderne (poétique qui a l'avantage sur les autres de n'en être pas une) tout Beau se compose du tragique et du bouffon. Cette dernière partie manque dans ta lettre. Si tu étais aussi aimable que moi, c'est-à-dire que si tu prenais un format de papier qui fût un peu bonhomme comme le mien, tes lettres seraient doubles en longueur; je les aimerais doublement. J'espère que tu m'écriras un volume la prochaine fois, avec vignettes, culs-de-lampe, etc. Je veux une masse de facéties, de

dévergondage, d'emportement, le tout pêle-mêle, en fouillis, sans ordre, sans style, en vrac, comme lorsque nous parlons ensemble et que la conversation va, court, gambade, que la verve vient, que le rire éclate, que la joie nous saccade les épaules et qu'on se roule au fond du cabriolet, comme ce certain jour de convulsive mémoire où nous blaguions sur Léger avec ses pantoufles du matin, faites avec des vieilles bottes coupées en diagonale, son gilet de franche couleur bronze antique, et les crachats qui culottaient son parquet de pavés. Voilà de ces jours, de ces délicieuses matinées où nous fumions, où nous causions à Rouen, à Déville, etc., qui vivront avec moi. Je les revois, elles repassent en foule, les voilà, nous y sommes encore, tant c'est frais, tant c'est d'hier, tant j'entends encore nos paroles sous les feuilles, couchés sur le ventre, la pipe au bec, la sueur sur le front, nous regardant en souriant d'un bon rire du cœur qui n'éclate pas, mais qui s'épanouit sur le visage. Ou bien nous sommes au coin du feu. Toi, tu es là, à trois pieds, à gauche, près de la porte, tu as la pincette à la main, tu dégrades ma cheminée. Voilà encore un rond tout blanc que tu as fait sur le chambranle. Nous causons du collège, du présent et du passé aussi, ce fantôme qu'on ne touche pas mais qu'on voit, qu'on flaire, comme un lièvre mort : on l'a vu courir, sauter dans la plaine et le voilà sur la table. L'existence, après tout, n'est-elle pas, comme le lièvre, quelque chose de cursif, qui fait un bond dans la plaine, qui sort d'un bois plein de ténèbres pour se jeter dans une marnière, dans un grand trou creux? Mais [c'est] de l'avenir, de l'avenir surtout que nous parlions.

O l'avenir, horizon rose aux formes superbes, aux nuages d'or, où votre pensée vous caresse, où le cœur part en extase et qui, à mesure qu'on s'avance, comme l'horizon en effet, car la comparaison est juste, recule, recule et s'en va! Il y a des moments où l'on croit qu'il touche au ciel et qu'on va le prendre avec la main, — crac, une plaine, un vallon qui descend, et l'on court toujours, emporté par soi-même, pour se briser le nez sur un caillou, s'enfoncer les pieds dans la merde ou tomber dans une fosse.

Je fais de la physique et je crois que je passerai bien pour cette partie; reste ces diables de mathématiques (j'en suis aux fractions, et encore je ne sais guère la table de multiplication; j'aime mieux celle de Jay que celle de multiplication), et le grec! Je te dis adieu pour commencer à préparer le *de Corona*. J'ai le temps, mais je m'y prends d'avance. Lis le Marquis de Sade et lis-le jusqu'à la dernière page du dernier volume; cela complètera ton cours de morale et te donnera de brillants aperçus sur la philosophie de l'histoire.

Je fume avec toi le calumet de paix, ce qui veut dire que je vais bourrer ma pipe de caporal.

Adieu vieux bougre [...].

---

40. AU MÊME.

[Rouen, 14 mars 1840.]

MAÎTRE PARESSEUX,

Es-tu dessoulé du Carnaval? es-tu dissous dans un verre de vin blanc, à la mode d'une pierre pré-

cieuse que les anciens faisaient fondre dans du vinaigre? Pierre précieuse, oui ou non, bûche, croûte, animal, tout ce que tu voudras, écris-moi et tu seras bien vu, bien remercié de ta peine.

Je te sais bon gré de m'avoir envoyé tes copies de philosophie : elles me sont d'un grand secours, surtout pour la physique. Je m'attendais à y trouver intercalée quelque lettre de toi; mais rien, pas plus de nouvelles de mon homme que s'il était parti au diable. Quelle rosse tu fais, grand homme! Je te pardonne ton retard parce que je sais que la cause en est louable et que tu auras festoyé aux gras jours et parachevauché les commères, bâtin! Je te prie donc de ne point me faire d'excuses dans ta prochaine lettre, que j'attends immédiatement, et de ne pas perdre une feuille de papier en prologue et préliminaires. Je te demande, par exemple, un volume que tu rempliras de toute ta verve, de ton humour; laisse aller ta plume, casse-lui le bec, et envoie un gros paquet à ton vieux.

J'ai revu il y a quelques jours le fameux endroit où nous avons, je veux dire où tu as si bien *engueueueulé* Duguernay. J'ai repensé à nos bonnes promenades, à tant de pipes fumées amicalement, à tant de douces causeries, de blagues, de folies, de vérités, d'interminables fusées de gaieté rabelaisienne, à tout notre passé. Cela vous fait sourire comme si l'on revoyait ses habits de petit enfant.

Adieu, il est midi, il faut que je DÉJEUNE et après que j'aille à la physique.

Réponds-moi de suite; tout à toi de cœur.

41. AU MÊME.

Mardi [Rouen, 21 avril 1840].

Ah! mon cher Ernest, je t'ai quitté avec le rire à la bouche et la folie dans le cœur; je suis maintenant triste à faire peur. Me voilà retombé dans ma vie de chaque jour, dans ma vie stérile, banale et laborieuse : quel ennui! Il me semble qu'il y a trois ans que je t'ai quitté. Quelles belles journées tu m'as fait passer là! Quelle différence entre la vie d'il y a trois jours et celle d'aujourd'hui. Quand j'y pense, j'en suis accablé et j'ai l'âme toute navrée d'une mélancolie confuse et infinie. Comme la journée d'hier m'a paru longue! Quelle passion ne vais-je pas encore subir pendant trois mois! Si Alfred n'arrivait pas d'ici quelque temps, j'en mourrais d'ennui. C'est ainsi que je suis fait : les journées heureuses m'en font mille mauvaises, la joie m'attriste quand elle est passée, les jours de fête ont toujours pour moi de tristes lendemains.

Je sentais bien que quelque chose de mon bonheur s'en allait en retournant vers Rouen. La somme de félicité départie à chacun de nous est mince et quand nous en avons dépensé quelque peu, nous sommes tout moroses. J'étais assis sur l'impériale et silencieux, la tête dans le vent, bercé par le tangage du galop; je sentais la route fuir sous moi, et avec elle toutes mes jeunes années; j'ai pensé à tous mes autres voyages aux Andelys; je me suis plongé jusqu'au cou dans tous ces souvenirs; je les ai comparés vaguement à la fumée de ma pipe qui s'envolait, laissant après elle l'air

tout embaumé. A mesure que j'approchais de Rouen, je sentais la vie positive et le présent qui me saisissaient, et avec eux le travail de chaque jour, la vie minutieuse, la table d'étude, les heures maudites, l'antre où ma pensée se débat et agonise. Oh! il y a des jours, comme hier par exemple, où l'on est triste, où l'on a le cœur tout gros de larmes, où l'on se hait, où l'on se mangerait de colère. Ce qu'il faut faire, c'est de ne pas penser au passé, de ne pas se dire : il doit encore faire là-bas un beau soleil, il y a 72 heures j'étais à tel endroit, je vois encore sur la grande route l'ombre de ma tête qui court après celle du cheval, et mille autres niaiseries semblables; c'est de regarder l'avenir, de s'allonger le cou pour voir l'horizon, de s'élancer en avant, de baisser la tête et d'avancer vite, sans écouter la voix plaintive des tendres souvenirs qui veulent vous rappeler à eux dans la vallée de l'éternelle angoisse. Il ne faut pas regarder le gouffre, car il y a au fond un charme inexprimable qui nous attire.

Tu dois me trouver bête à faire pitié et, si tu ne me comprends pas, je me comprends, hélas, fort bien pour mon malheur. Je me rappellerai toute ma vie le délicieux voyage que je viens de faire, et notre promenade à la Roche-à-l'Hermite, celle à Port-Mort, celle au Château-Gaillard, celle d'Ecouis. Je te remercie de m'avoir fait deux bonnes journées toutes pleines de gaieté; elles me sont plus rares qu'on ne pense; j'en payerais bien de semblables mon pesant d'or. Remercie pour moi tes excellents parents. Aux vacances nous nous reverrons sans doute à Rouen ou aux Andelys, n'importe. Je voudrais y être. Adieu,

réponds-moi et pardonne-moi. Tu t'attendais sans doute à une bonne lettre, à un écho de mon rire d'il y a quatre jours. Excuse-moi d'avoir trompé ton attente. Je suis trop triste pour rire, trop ennuyé pour bien écrire; ma douleur est bête, incolore; c'est un orage sans éclair et avec une pluie sale. Adieu, tout à toi, tu sais comme je t'aime.

---

42. AU MÊME.

A la 2e heure du jour, le 9e jour des Kalendes de juillet.
Mardi, jour (bière) de Mars.

[Rouen, 22 juin 1840.]

Je ne néglige point les devoirs de l'amitié et, quoique fatigué de besogne, j'ai encore le temps de t'écrire. J'espère au moins, et j'y compte, que revenu le 20 chez toi, tu pourras me régaler alors au moins de deux bonnes lettres, pleines de blagues et plaisanteries. Cela me divertira agréablement et jettera des fleurs sur la voie épineuse où je me déchire les pieds. (Je deviens élégiaque, c'est mon genre : j'ai toujours aimé à chier sur l'herbe et à boire du cidre sous la tonnelle.) Tu ne te figures pas une vie comme la mienne. Je me lève tous les jours à 3 heures juste et je me couche à 8 heures 1/2; je travaille toute la journée. Encore un mois comme ça; c'est gentil, d'autant plus qu'il faut rerepiocher de plus belle. Je passerai le plus tôt possible, vers le 5 août à peu près. Il m'a fallu apprendre à lire le grec, apprendre *par cœur* Démosthènes et deux chants de l'*Iliade,* la philosophie où je reluirai, la physique, l'arithmétique

et quantité assez anodine de géométrie. Tout cela est rude pour un homme comme moi qui suis plutôt fait pour lire le Marquis de Sade que des imbécillités pareilles! Je compte être reçu et puis après...

Et toi, écris-moi aussitôt que la fortune se sera déclarée pour toi. Vas-tu revenir aux Andelys avec quelques bardaches et es-tu dans l'intention d'y faire des *étourderies?* Tu te feras expliquer par le sieur Le Poittevin toute la portée de ce mot-là. Comment va Nion? comment va, ou plutôt comme ne va pas, pour ton bonheur, le beau M[1]? Le triste F..., ex-aspirant à l'École des Chartes, a renoncé à l'archéologie et se fortifie dans ses études pour être pion; il veut se faire recevoir agrégé de grammaire et apprendre les verbes et la syntaxe. J'aimerais mieux un lavement! même quand on y aurait mis de la graine de lin; j'aimerais mieux faire une omelette d'œufs de serin clairs [...].

Je ne sais encore ce que je ferai ni où j'irai ces vacances. Je suis dans le plus grand embarras si je dois faire mon voyage des Pyrénées[2]. La raison et mon intérêt m'y engagent, mais mon instinct à qui j'ai coutume d'obéir, à l'instar des brutes, quoique j'aie une âme immortelle, une liberté morale et présentement un paletot et un bonnet de coton, l'instinct donc me dit que le voyage sans doute me plaît, mais le compagnon guère. Après tout, j'ai peut-être tort, grand tort. Pour ce

(1) Maxime du Camp.

(2) Les parents de Flaubert lui avaient promis un voyage après son examen du baccalauréat, où il fut reçu le 23 août 1840. Le Dr Jules Cloquet, ami de la famille, avait proposé de l'emmener aux Pyrénées et en Corse. Voir *Par les Champs et par les Grèves*, p. 343-478.

qui est de son caractère et de son humeur, il est excellent; mais le reste?

Adieu, tout à toi, écris-moi *entre la poire et le fromage.*

---

43. À CAROLINE FLAUBERT, SA SŒUR.

Marseille, 29 septembre 1840.

Joli rat, j'ai reçu votre lettre à Toulouse où vous me mandez que le chagrin n'empêchait pas vos criques de manger des gigots. Je suis content qu'une santé si chère soit toujours bonne et ma seule inquiétude était qu'elle ne se dérangeât pendant mon absence.

Nous sommes arrivés ce matin à Marseille, après nous être embarqués à Toulouse par le canal du Midi et avoir vu Castelnaudary, les écluses de Saint-Ferréol, Carcassonne, où nous sommes restés un jour, Narbonne, Nîmes, le pont du Gard et Arles. Tu ne peux pas te figurer ce que c'est que les monuments romains, ma chère Caroline, et le plaisir que m'a procuré la vue des Arènes.

Je suis réduit, ainsi que mes compagnons de voyage, au dénuement le plus complet et nous sommes tous panés et râpés. Je n'ai pour tout bien que trois chemises et mon gros pantalon d'hiver, pour me délecter sous un ciel cuisant. Ah mâtin! Mes malles qui devaient nous retrouver à Bagnères-de-Luchon sont encore à venir. Malédiction sur le roulage et sur la sotte idée qui nous a fait nous séparer de nos paquets! J'ai appris, à propos d'inconvénients de voyage, que votre retour de

Nogent[1] avait été très désagréable. Cette nouvelle expérience a dû vous confirmer dans le dessein de ne plus voyager qu'en poste, ce que je vous conseille bien pour l'avenir. Croyez-en un voyageur consommé. A part le léger inconvénient signalé plus haut, nous n'avons pas eu à nous plaindre des voitures et, pour ce qui est de la bonne nourriture, nous nous gorgeons de figues et de raisins, surtout l'abbé[2], qui ne fait absolument pas autre chose. M. Cloquet est très bon et je remercie Achille de m'avoir procuré un pareil compagnon de voyage. Il se permet de temps en temps des plaisanteries sur le chapeau de cérémonie de Mlle Lise[3] qui l'autre jour a été près d'en pleurer.

Après-demain nous partons pour Toulon et de là je vous dirai le jour du départ pour la Corse. Il est bien décidé que notre retour sera avant le 1er novembre.

---

44. A LA MÊME.

Ajaccio, 6 octobre 1840.

Je t'écris aujourd'hui, ma bonne Caroline, parce que j'en ai le temps, mais je ne sais quand cette lettre te parviendra, ni même quand je la mettrai à la poste. Vous avez dû recevoir une lettre d'Ajaccio où je suis arrivé hier. A Toulon j'ai reçu la tienne, dans laquelle tu me demandes de

(1) Nogent-sur-Seine, où le grand-père de Flaubert était vétérinaire. Voir p. X.
(2) Abbé Stéphany, ami du Dr Jules Cloquet.
(3) Sœur du Dr Jules Cloquet.

longues épîtres. Je suis prêt à satisfaire ton désir et à te donner tous les détails possibles sur mon voyage.

Ce que j'ai vu de la Corse jusqu'à présent se borne à peu de chose, quant à l'étendue. Je connais Ajaccio et, aux environs, un lieu nommé Caldaniccia. Le pays où je suis ne ressemble pas plus à la Provence qu'à la Normandie, et j'ai été très étonné de trouver des aloès et des bananiers. Ce matin, au déjeuner, nous avions sur notre table deux grappes de raisin longues de plus d'un pied et pesant chacune quatre livres. Le ciel de la Corse est superbe, et on ne peut s'imaginer rien de plus beau que la baie d'Ajaccio. A Marseille déjà j'avais été étonné de la limpidité des eaux qui sont toutes bleues, mais ici elles sont bien plus transparentes encore; on voit les poissons remuer et les herbes marines attachées au fond aller et venir sous la vague. Demain matin nous partons à six heures pour Vico et nous reviendrons ici dans deux ou trois jours pour recommencer nos courses. Notre itinéraire, dressé par le préfet, nous fait arriver à Bastia le 16. Du 7 au 16 nous serons donc en plein makis. A propos de makis, j'en ai vu hier dans la petite promenade que nous avons faite avant dîner. Toutes les montagnes en sont couvertes et, à les voir de loin, on les prendrait pour de grands champs d'herbes. Tout ce qu'on dit sur la Corse est faux : il n'y a pas de pays plus sain et plus fertile. Jusqu'à présent nous en sommes enchantés, et l'hospitalité s'y pratique de la manière la plus cordiale et la plus généreuse. Nous avons été forcés de quitter notre hôtel et nous sommes logés dans de belles et bonnes chambres, dormant

dans de bons lits et nourris à une bonne table, ayant chevaux, voitures et valets à nos ordres.

Quand on voyage en Corse, on mange et on couche dans la première maison venue, dont on vous ouvre la porte à toute heure du jour et de la nuit. On ne paye jamais, et la coutume est seulement d'embrasser ses hôtes, qui vous demandent votre nom en partant. C'est un si drôle de pays que le préfet même ne peut s'empêcher d'aimer les bandits, quoiqu'il leur fasse donner la chasse. Il m'a promis de m'en faire connaître quelques-uns dans les courses que je vais faire avec M. Cloquet dans la montagne. Nous passerons par un village où nous verrons la véritable Colomba, qui n'est pas devenue une grande dame comme dans la nouvelle de Mérimée, mais une vieille bonne femme grossie et raccourcie.

Le 9.

Je reprends ma lettre après trois jours d'interruption. Nous avons vu Vico et Guagno. Après-demain nous repartons d'Ajaccio pour Corte et pour Bastia. Je puis maintenant te parler de la Corse sciemment, puisque j'ai vu une bonne partie du littoral occidental. Tout le pays est couvert de montagnes et les chemins montent et descendent continuellement, de sorte qu'on est enfoncé dans des gorges et des makis. Tout à coup le paysage change comme un tableau à vue et un autre horizon apparaît. La route que nous parcourions contournait le bord de la mer et nous marchions sur le sable; il y avait un soleil comme tu n'en connais pas, qui dominait toutes les côtes et

leur donnait une teinte blanche et vaporeuse. Tous les rochers à fleur d'eau scintillaient comme du diamant et à notre gauche les buissons de myrtes embaumaient. J'ai pensé à toi, ma bonne Caroline, et à la joie que tu aurais à voir tout cela. Tu as bien raison d'aimer gens et sites; tout est admirable. Cet hiver, au coin du feu, nous en parlerons longuement tout en tisonnant.

Apprends une bonne fortune : nous serons guidés jusqu'à Corte par un ancien bandit de mes amis, actuellement commandant des voltigeurs corses; puis je pourrai te lire la relation exacte et circonstanciée de la mort de Murat : M. Maltedo, chez lequel nous avons logé à Vico, est un ancien capitaine de vélites du roi de Naples, qui l'a suivi jusqu'à sa mort et qui, pour son dévouement, a été longtemps détenu dans les prisons d'Italie et de France.

---

45. À ERNEST CHEVALIER.

[Rouen, 14 novembre 1840.]

Ça me semble une bonne chose de t'écrire, mon père Ernest, mais je ne sais pas, sacré nom de Dieu, où tu loges; est-ce rue des Mathurins-Saint-Jacques, 26, ou rue Racine, ou dans quelque maison de passe dont j'ignore l'adresse? Tâche de me le dire prochainement. Va-t'en voir un gredin nommé Hamard[1], qui demeure rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel (25?), et dis-lui qu'il m'écrive

[1] Émile Hamard, camarade et ami de Gustave Flaubert; il épousa, en 1845, sa sœur Caroline.

en me donnant également son adresse avec le plus d'exactitude possible. Je perds un peu la mémoire, ayant l'habitude de m'empiffrer à chaque repas (quel plaisir pour un homme comme moi, euh, euh, bâtin!). J'ai l'esprit sec et fatigué. Je suis emmerdé d'être retourné dans un foutu pays où l'on ne voit pas plus de soleil dans l'air que de diamants au cul des pourceaux. Bran pour la Normandie et pour la belle France! Ah que je voudrais vivre en Espagne, en Italie, ou même en Provence! Il faudra à quelque jour que j'aille acheter quelqu'esclave à Constantinople, une esclave géorgienne encore, car je trouve stupide un homme qui n'a pas d'esclaves! Y a-t-il rien de bête comme l'égalité? surtout pour les gens qu'elle entrave, et elle m'entrave furieusement. Je hais l'Europe, la France, mon pays, ma succulente patrie que j'enverrais volontiers à tous les diables, maintenant que j'ai entrebâillé la porte des champs. Je crois que j'ai été transplanté par les vents dans un pays de boue, et que je suis né ailleurs, car j'ai toujours eu comme des souvenirs ou des instincts de rivages embaumés, de mers bleues. J'étais né pour être empereur de Cochinchine, pour fumer dans des pipes de 36 toises, pour avoir six mille femmes et 1,400 bardaches, des cimeterres pour faire sauter les têtes des gens dont la figure me déplaît, des cavales numides, des bassins de marbre; et je n'ai rien que des désirs immenses et insatiables, un ennui atroce et des bâillements continus. De plus, un brûle-gueule écorné et du tabac trop sec.

Adieu, merde pour toi-même. Si tu es choqué du cynisme de ma lettre, tant pis! Ça prouverait ta bêtise, et j'aime à croire que non. Dis-moi ton

adresse au plus vite et ordonne au citoyen Hamard de m'écrire la sienne.

Addio caro.

---

46. AU MÊME.

[Rouen, 14 janvier 1841.]

MON MAÎTRE ERNEST,

Je te remercie de la sollicitude que vous avez prise touchant la santé de mon père. Il est vrai qu'il a été atteint d'un rhumatisme très violent, mais il va beaucoup mieux; maintenant, il peut marcher et dans quelques jours il recommencera à voir ses malades et il courra comme un lapin. Ma famille me charge d'embrasser la tienne.

Je suis fort satisfait que ma lettre, mon poème devrais-je dire, car cette œuvre a des proportions épiques tout à fait grandioses, t'ait fait plaisir et que tu te sois gaudys avec ycelui. C'était bien le moins qu'à *un homme comme toi* je servisse un mets de haut goût. Tu peux te vanter d'avoir eu la dédicace de mon année 1841.

Tu me dis de te dire quels sont mes rêves. Aucuns. Mes projets d'avenir? Point. Ce que je veux être? Rien, suivant en cela la maxime du philosophe qui disait : « Cache ta vie et meurs. » Je suis fatigué de rêves, embêté de projets, saturé de penser à l'avenir, et quant à être *quelque chose*, je serai le moins possible. Mais comme l'âne le plus pelé, le plus écorché a encore quelque poil sur le cuir, comme la barrique la plus vide a encore deux ou trois gouttes de vin au fond, je te dirai donc, mon bel ami, que l'année prochaine

j'étudierai le noble métier que tu vas bientôt professer; je ferai mon droit, en y ajoutant une quatrième année pour reluire du titre de Docteur, *ut gradu doctoris illuminatus sim!* Après quoi, il se pourra bien faire que je m'en aille me faire Turc en Turquie, ou muletier en Espagne, ou conducteur de chameaux en Egypte. Je me suis toujours senti de la propension pour ce genre d'être. Voilà tous les voiles levés. Si je ne t'en ai pas dit plus, c'est que je n'en avais pas plus à te dire, mon gros. Il faut donc te contenter de ce que je t'envoie, de mes épîtres, romans, etc... Je n'ai rien de plus beau à te donner, si ce n'est ma bénédiction.

Adieu, porte-toi bien, tâche de te rétablir.

Bonsoir, et bonne nuit.

---

47. AU MÊME.

[Rouen, 29 mars 1841.]

BRAVE BONHOMME DE PÈRE ERNEST,

D'ici à 15 jours, 3 semaines, tu auras le plaisir de voir ma balle [...]. Tu devais bien t'attendre à ce que je ne demanderais pas mieux que d'aller passer quelque temps avec toi. L'amitié n'est que l'égoïsme des gens de cœur. Aller aux Andelys à Pâques, c'est me renouer à tout mon passé, marcher dans ces mêmes sentiers où nous avons ri ensemble, embaumer les mêmes lieux du même tabac apporté dans la même boîte de cuivre! (tu connais ma blague de maître maçon). D'ici quelque temps, j'ascendrai la voiture du sieur

Jean ou d'Hilaire, à laquelle j'allais te conduire en faisant tant de bouffonneries sur le port. Où est le temps où, arrivés là ensemble, quelque peu échauffés de punch, je fumais une trentième pipe! ce qui scandalisait Monsieur Sognel fils qui en restait ébahi. Aussi il en est mort; les Dieux, les justes Dieux l'ont puni. Tu me retrouveras toujours le même, m'inquiétant peu de l'avenir de l'humanité, transcendant dans le culottage des pipes [...].

Quant à toi, il me semble que tu changes, ce dont je ne te félicite pas. Je crois que tu as besoin de te retremper dans la blague, que tu me parais négliger. Tu me dis que tu n'as pas de femme : c'est ma foi fort sage, vu que je regarde cette espèce comme assez stupide. La femme est un animal vulgaire dont l'homme s'est fait un trop bel idéal! [...]. De plus, tu travailles. Tu as raison, car la science est encore la moins ennuyeuse des bêtises; j'aime mieux un livre que le billard, mieux une bibliothèque qu'un café : c'est une gourmandise qui, si elle rend puant, ne fait jamais vomir. Mais tu assaisonnes ensuite ta lettre d'une série de doléances que tu voudrais te persuader, ce qui me fait craindre que dans peu de temps tu ne deviennes un homme sensé, admiré des pères de famille, raisonnable, moral, huître, très bien, fort sot. Nous ne pourrions plus sympathiser et tu me regarderais comme un gamin trop décolleté, comme un pot à moutarde trop baveux. Quand tu me parles de la vie comme d'un temps d'épreuves, qu'il est doux de rêver un but, etc., j'aime à croire que tu as dit tout ça pour te foutre de moi, et tu as bien fait. Allons, je t'aime tou-

jours, je t'embrasserai avec plaisir, et nous nous gaudysserons ensemble.

Alfred, qui depuis cinq semaines a un épanchement dans la poitrine, va mieux. Je vais tous les jours le voir pour tâcher de distraire un peu ce brave homme. Dis-moi jusqu'à quelle époque tu comptes rester chez toi.

Je fais du grec et du latin, comme tu sais; rien de plus, rien de moins; je suis un assez triste homme.

Je suis délivré de Malleux que j'ai, l'autre jour, foutu à la porte. Je te remercie beaucoup, encore une fois, de ta lettre où tu me racontais ses aventures.

Si me suys-je gaudy un petit à ouyr raconter par vostre épistre comment ce ieune fol, faquin et bravache s'amouracha d'une dame, laquelle estoit une éhontée putain et garce qui, cuyde bien, le trompait au déduict et appétoit seulement sa bourse (voyre d'argent, mais vuyde), comment soulent ces avides bestes.

Adieu, écris-moi, réponds-moi le plus tôt que tu pourras; tes lettres sont toujours reçues avec des mains crispées qui déchirent l'enveloppe.

G. F., le vostre.

---

48. AU MÊME.

[Rouen, 6 avril 1841.]

Tu n'as qu'à me dire l'heure, le jour que tu désires ma présence, et aussitôt tu me verras. Ainsi, Monseigneur, je n'attends que vos ordres

pour me rendre à votre castel et j'y arriverai chez un bon et loyal chevalier (chauve-à-lier), avec beaucoup de pointes, de cigares, d'allumettes phosphoriques allemandes à usage de fumeur (style Coquatrix); j'apporterai des blagues et des pipes de diverses grandeurs pour te piper. Je composerai d'ici là quelques vers à ta louange, que je te réciterai de loin, comme dans les tragédies. Ça pourra bien être des *vers-seaux,* avec bien du mal des *vers mi-sots;* heureux si, malgré toute ma peine et le sel que j'y mettrai, j'arrive à faire des *vers mi-sel.* Tu trouves que c'est déjà assez de *verdure* comme ça? Je m'arrête, car à force de répéter la même chose je n'ai l'air que d'un *vert-vert;* c'est un air de *père-roquet,* et avec tous ces *vers-là,* j'ai l'air *lune-attique!* Tu vois que je m'occupe d'histoire grecque!

Voilà déjà que tu es ébahi; il faut t'attendre à bien d'autres. Tu vas en avoir, un hôte! Nous nous gaudysserons, pantagruéliserons à mort, buvant d'autant, tambourinant et remuerons nos ventres à [...].

Je m'ennuyais de ne pas avoir de tes nouvelles et j'ai résolu de t'écrire pour me convier chez toi. Tu vois que je ne suis pas bégueule. Je ne demande pas mieux que d'aller t'embrasser, causer et blaguer, ayant une foule de sujets, de quoi épuiser l'éternité.

Adieu, je t'embrasse et te serre la main.

Tu peux commander un feu d'artifice et 800,000,000,000 kilogs de pain pour les inondés du Midi, distribution qui sera faite par moi en signe de réjouissance.

---

49. AU MÊME.

[Rouen, 8 avril 1841.]

MON VIEUX CULOTTIER,

Je te tombe sur le casaquin samedi matin, pendant que tu dormiras encore; le soleil commencera à briller en même temps que j'arriverai.

Je t'apporterai peut-être une cigarette de dame; pour moi je ne fume plus, ayant quitté toutes mes mauvaises habitudes. Peut-être une ou deux pipes de temps en temps, mais encore? [...]. (Ruse de style) [...].

J'occupe ma journée de vendredi à quelques courses de commerce; je me mets en route à 6 heures pour jusqu'à minuit, ayant besoin d'aller acheter quelques denrées.

Adieu, mon sire; dans 48 heures, c'est-à-dire pour toi dans moins de 24, nous nous embrasserons.

Je te serre le bout du nez à la façon hottentote.

DESCAMBEAUX.

Alfred va bien.

Un grand malheur public : le sieur Braquehais s'est tué; canaillerie insigne envers le public qui comptait le voir, envers les gens vertueux indignés qui se promettaient de l'insulter, envers Me Mesnard qui préparait un beau discours, envers trois journaux, quantité de dames de bonne société, et Duboc, louageur, qui l'aurait voituré de Rouen à Yvetot!!!

Le Procureur se reposera, et deux rosses resteront à l'écurie.

50. AU MÊME.

[Rouen, 7 juillet 1841.]

Tu commençais en effet à me sembler un crétin assez exotique, mais tu m'as fait des excuses et je suis satisfait. Narcisse sort de ma chambre; il vient à Rouen pour des affaires d'intérêt, il va hériter de 10,000 francs.

Voici quels sont les contingents futurs : nous irons certainement, autant qu'on peut être certain de ce qui [est] à faire, passer 15 jours à Trouville vers le milieu du mois prochain. C'est dans le but de distraire ma pauvre sœur dont le caractère finit par s'assombrir, résultat d'une maladie longue et irritante, qui la reprend à intervalles et dont elle est loin d'être quitte. Madame Bonenfant[1] et ses enfants viendront probablement à la même époque pour aller avec nous au bord de la mer. Peut-être irai-je la chercher à Nogent; ce serait dans environ un mois. Je passerais par Paris, si tu y es encore à cette époque, et je suis dans l'intention de m'y donner une cuillerée [*sic*] avec toi. Du reste ceci est très éventuel; il n'y a que si elle hésite à venir seule.

Dis-moi à quelle époque tu seras reçu avocat. Si tu as diplôme en poche vers le 1er, viens à cette époque. Sinon je t'attends dans le mois de septembre, au quantième que tu voudras. Il y aura encore du soleil, nous pourrons aller en barque et fumer quelques pipes. J'oubliais de te dire que

[1] Cousine germaine de Gustave Flaubert.

j'irai avec ma mère et Caroline voir les joutes au Havre, avant d'aller à Trouville. Achille a été blessé d'un coup de pied de cheval, pour ne pas dire de plusieurs. Il y a aujourd'hui 5 semaines qu'il est couché; la membrane qui enveloppe l'articulation du genou avait été déchirée; un rhumatisme qu'il a de temps en temps à l'épaule s'était jeté là-dessus. Mon père a été pendant trois jours dans de fort graves inquiétudes. Heureusement, c'est fini; il n'éprouve plus qu'un peu de raideur, mais il ne se lèvera pas avant 8 ou 10 jours, peut-être avant 15, et avant qu'il ait sa jambe droite vigoureuse et ferme. Quant à moi, je deviens colossal, monumental; je suis bœuf, sphinx, butor, éléphant, baleine, tout ce qu'il y a de plus énorme, de plus empâté et de plus lourd, au moral comme au physique. Si j'avais des souliers avec des cordons, je serais incapable de les nouer. Je ne fais que souffler, hanner, suer et baver; je suis une machine à chyle, un appareil qui fait du sang qui bat et me fouette le visage. [...]

QUESTIONS SOCIALES.

Quel est le saint que tu préfères? C'est le saint Péray. [...]

QUESTIONS D'ALGÈBRE.

Quand le bey de Constantine fut expulsé de cette ville, on le réduisit à l'état de rafraîchissement : on lui dit « sors-bey » (sorbet) [...].

Les Français sont très élevés en Afrique, ils y tiennent Oran.

M...
Tout à toi.

51. AU MÊME.

Trouville, mardi 21 septembre 1841.

MON CHER ERNEST,

Tu dois maudire ma crasse paresse et mon entier oubli; c'est que je m'ennuie, m'ennuie, m'ennuie; c'est que je suis bête, sot, inerte; c'est que je n'ai pas la vigueur nécessaire pour remplir trois feuilles de papier, Depuis un mois que je suis à Trouville, je ne fais absolument rien que manger, boire, et dormir et fumer.

Il est maintenant marée pleine, la mer est à 15 pas de moi au bas de l'escalier de Notre-Dame. Je suis assis sur une chaise à t'écrire sur mes genoux. Il est midi, le soleil brille en plein, je sors de table et je me suis considérablement bourré; les yeux me piquent, je rote et je digère en contemplant le bel océan vert et la grandeur des œuvres de Dieu, qui a tout fait pour le mieux dans le meilleur des mondes possible, ayant créé [...] la nuit pour les amants, les hommes pour le malheur et la vue de l'Océan pour réjouir les gens à moitié ivres. La brise fait bien après déjeuner; peu importe qu'elle casse les mâts des navires et engloutisse des gens : elle souffle dans les cheveux d'un homme qui fume, et cela le divertit.

Pourtant la terre était belle; elle le serait encore. Les jours sont beaux quand le soleil couchant les dore. La femme est toujours belle quand un frisson d'amour la fait vibrer et trembler sous les baisers; mais pour qui? Qui est-ce qui est heureux

maintenant? Les gens du bagne, peut-être, qui ont de l'orgueil!

Le temps n'est plus où les cieux et la terre se mariaient dans un immense hymen. Le soleil pâlit, et la lune devient blême à côté des becs de gaz. Chaque jour quelqu'astre s'en va; hier c'était Dieu, aujourd'hui l'amour, demain l'Art. Dans cent ans, dans un an peut-être, il faudra que tout ce qui est grand, que tout ce qui est beau, que tout ce qui est poète enfin, se coupe le cou de désœuvrement ou aille se faire renégat en Turquie.

Je suis légèrement empiffré; pardonne-moi tout ceci. Tu es venu à Rouen, je n'y étais pas; sort heureux! Dans dix jours environ je serai de retour; tu reviendras, j'y compte.

Adieu [...], je t'embrasse, mon vieil ami.

Tout à toi.

---

52. AU MÊME.

[Rouen, 25 novembre 1841.]

Il me semble que tu deviens bien élégiaque. Est-ce que tu te livrerais à la lecture de M. de Bouilly, ou à celle du vénérable Tissot? Tu parles des ennuis de la capitale comme un sage, et les plaisirs de famille te semblent préférables aux plaisirs du monde. S'ils sont plus vertueux, ils sont un peu moins vifs, conviens-en! [...] J'ai été fâché de ne pas trinquer ensemble avant mon départ, d'autant plus que je t'avais donné la veille une assez pitoyable idée de moi, en ne buvant pas et en ne mangeant pas. J'étais horriblement fatigué aux

mollets et ma verve s'en ressentait [...] J'espère réparer ma réputation dans les premiers jours de janvier en nous foutant une culotte dans les règles (culotte qui sera sans revers) pour fêter la nouvelle année et la session qui s'ouvrira et qui doit renverser le ministère de l'étranger. On y votera la réforme électorale et un bœuf truffé au beurre d'anchois pour chaque citoyen. Dans six semaines environ, nous nous reverrons, et enfin l'année prochaine tant que nous voudrons. Dis-moi ce que tu comptes faire, si tu penses rester à Paris, ou aller aux Andelys.

Tu pioches? C'est un peu humiliant : le travail est ce qui rabaisse l'homme. Les sots prétendent que c'est sa gloire; mais pour moi c'est bien le signe de la malédiction divine, la marque d'une décadence.

Mon cousin Armand Allais[1], que tu connais, vient d'hériter; si l'on ne découvre pas de testament vendredi prochain, mon homme empoche environ 700,000 francs et plus. O fortune! Voilà de tes coups! et tu laisses un grand artiste comme moi végéter dans une médiocrité imbécile. Horace parle quelque part d'une médiocrité dorée. Ce serait, pour nous, un luxe de roi, une médiocrité dorée qui nous donnerait des millions. O Amérique, que ne m'envoies-tu des oncles du fond de tes forêts! Qu'ils soient tatoués, oui ou non, de chair rouge ou avec des plumes, Osages ou Iroquois, n'importe! pourvu qu'ils soient riches, qu'ils soient oncles et qu'ils meurent! Comme j'échangerais

[1] Fils de la «tante Allais de Pont-l'Évêque», la «madame Aubain» de *Un Cœur simple*.

mes cartes de Droit contre des cartes de restaurant! comme j'allumerais des cigares de dix sous avec un code! etc...

Je ne travaille point encore à la noble science dont tu gravis l'échelle avec des jarrets si solides, et dans laquelle tu auras [...] le titre de Docteur. La science du juste et de l'injuste me flatte peu; la justice des hommes m'a toujours paru plus bouffonne que leur méchanceté n'est hideuse; l'idée d'un juge me paraît la conception la plus cocasse qu'il soit possible d'avoir.

Adieu mon vieux.

Ton numéro est-il 35 ou 55? Forme tes chiffres lisiblement; cela te nuirait si tu voulais plus tard entrer dans une administration — comme disent les maîtres d'écriture — tel que commis aux barrières, à l'enregistrement, etc....

---

53. AU MÊME.

Vendredi 31 décembre 1841, 3 h. d'après-midi.

On n'y voit déjà plus et à coup sûr je ne finirai pas ma lettre sans chandelle ou plutôt sans bougie *dite* de l'Étoile, car elle n'éclaire pas comme les étoiles.

Jadis, nous étions en congé à cette époque-ci; d'hier au soir, nous étions déjà sortis; aujourd'hui, nous eussions resté là au coin de ce même feu. Comme nous fumions! Comme nous gueulions! Comme nous parlions du collège, des pions et de

l'avenir, de Paris, de ce que nous ferions à 20 ans! Et le lendemain, le jour du jour de l'an, éveillés avant 5 heures au son des clairons qui salueront encore demain matin mon voisin Foucher, tu te levais le premier, tu faisais mon feu, etc., etc. Te rappelles-tu que jamais nous ne nous endormions avant minuit, que nous voulions voir arriver la nouvelle année *en fumant,* et que, chacun dans notre lit, nous entendions réciproquement le bruit de nos brûle-gueule brûlant dans l'ombre. Et comme nous déclamions sur le jour de l'an qui nous faisait tant de plaisir et que nous aimions tant!

Mais demain je serai seul, tout seul; et comme je ne veux pas commencer l'année par voir des joujoux, faire des vœux et des visites, je me lèverai comme de coutume à 4 heures, je ferai de l'Homère et je fumerai à ma fenêtre en regardant la lune qui reluit sur le toit des maisons d'en face, et je ne sortirai pas de toute la journée!!! et je ne ferai pas *une seule* visite! Tant pis pour ceux qui se fâcheront! Je ne vais nulle part, ne vois personne et ne suis vu de personne. Le commissaire de police ignore mon existence; je voudrais qu'elle le fût encore beaucoup plus. Comme dit le sage ancien : «Cache ta vie et abstiens-toi». Aussi trouve-t-on que j'ai tort. Je devrais aller dans le monde; je suis un drôle d'original, un ours, un jeune homme comme il n'y en a pas beaucoup; j'ai sûrement des mœurs infâmes et je ne sors pas des cafés, estaminets, etc..., telle est l'opinion du bourgeois sur mon compte. — A propos de bourgeois, c'est demain qu'il y en aura dans les rues! Que de rosettes, de cravates blanches! Comme il y en aura des chemises plissées, et d'habits du di-

manche et de chapeaux neufs! Le port étincellera de Rouennais et de Rouennaises avec leurs petits qu'on bourrera de marrons glacés, et dont on collera les entrailles avec du sucre de pomme.

Hélas! mon pauvre ami, tu t'attendais peut-être à une belle lettre monstre coûtant 30 sous de port? Je n'en ai pas la vigueur; le sujet ne fournit pas, ou plutôt c'était un sujet unique que celui de l'année dernière. Demain d'ailleurs je ne dîne pas en ville, vu que tous ces dîners me déplaisent fort; je fous même le camp de Rouen vendredi prochain pour ne point *faire les Rois* et manger de la brioche froide, tant je suis désireux de ces vénérables fêtes dont les poètes du *Musée des familles* déplorent la perte. Non, je ne veux pas faire les Rois, ni les défaire non plus; pourvu qu'ils me laissent tranquille, c'est tout ce que je demande d'eux.

Voici quelques pointes de mon invention que tu peux répandre dans Paris, dès demain; je te les envoie, te sachant amateur des arts et partisan de la civilisation : *Comment l'auteur des «Guêpes» ressemble-t-il à un poisson? — parce que c'est un carrelet (Karr-laid). Quelle est la partie de la philosophie la plus maigre, la plus sèche? — c'est l'éthique. — Le style le plus brûlant? c'est celui de Brazier.* O Ernest! ô Richard! ô mon roi! ô mon ami! en voici deux autres qui vont te terrasser; ôte ta casquette, à genoux, à genoux! *Quel était le peuple de l'antiquité le plus farceur, le plus noceur, le plus en train de boire, de bambocher, etc...? — ce sont les Parthes, parce qu'ils étaient toujours en partie.* Euh! mon vieux, qu'é que t'en dis?... *Quel est le personnage de Molière qui ressemble à une figure de rhétorique??? — c'est Alceste parce qu'il est mis en trope!* Euh! mon

vieux, qu'é que t'en dis? Tu comprends, n'est-ce pas?

Ton oncle Motte est venu hier à Rouen; il a déjeuné à la maison, mais je ne l'ai point vu, étant à déjeuner chez le sieur Jacquart où je me suis repassé une bosse conditionnée pour me consoler des tracasseries qu'on fait endurer à la presse, et des humiliations que l'Angleterre fait subir à la France.

L'avocat est aussi venu à Rouen il y a une huitaine pour baptiser un petit R***. Il a tenu l'enfant sur les fonts baptismaux; le soir il y a eu un dîner. Cela n'empêche pas le sieur R***, droguiste de la rue de la Savonnerie, d'être toujours sourd et d'avoir la mine d'un fier imbécile!

O plût à Dieu que le tonnerre écrasât Rouen, et tous les imbéciles qui y habitent, moi y compris!

Je descendrai toujours rue Lepeletier, n° 5; la moralité du quartier a pour moi des attraits. J'arriverai probablement à Paris le 8 au matin; j'irai incontinent te voir, nous déjeunerons, dînerons, souperons ensemble, mais d'ici là tu auras de mes nouvelles. Adieu, bonne année, bonnes pipes [...].

Adieu.

---

54. AU MÊME.

[Rouen, 22 janvier 1842.]

Sacré nom de Dieu! Nous commencions à causer gentillement, dimanche après-midi, en fumant dans ta chambre qui a des rideaux rouges [...] lorsque 4 heures sont venues et que je me suis en allé. C'est tout de même embêtant de ne pas

nous être vus plus longtemps, et de ne pas avoir même pris un petit verre ensemble, n'eût-ce été qu'un verre de cassis (et on eût pardonné dans ce *cas-ci*). Mais je m'en console en pensant que l'année prochaine nous habiterons le même pays et le même quartier, voire même au mois de juin ou de juillet prochains que je passerai à Paris pour mon examen. Je dirai adieu à Rouen, au port et aux restaurations du Palais de Justice. En fait de *restaurations*, je n'aime que les restaurateurs; et quant au *port*, pourvu qu'il soit frais, c'est tout ce qu'il me faut; avec des choux même, c'est assez bon quand on a faim. Je dirai adieu à Rouen avec autant de satisfaction que *Thomas* en avait en quittant le collège. *Thomas* était une chanson de mon ami Catillon, hymne célébrant la joie de l'homme qui sort du collège. Il y avait ces deux beaux vers :

> Vous autres citoyens du collège
> Vous allez nu-pieds, nu-pattes dans la neige, etc.

A propos d'examen, je n'ai point encore ouvert mes livres de Droit. Ça viendra vers le mois d'avril ou de mai; alors je travaillerai quinze heures, serai refusé et traiterai ensuite mes examinateurs de canailles, de ganaches, de pairs de France. Ou bien je serai reçu et je dirai que j'ai considérablement pioché; les bourgeois me regarderont comme un homme fort et destiné à illustrer le barreau de Rouen, et à devoir défendre les murs mitoyens, les gens qui secouent des tapis par les fenêtres, assassinent le roi ou hachent leurs parents en morceaux et les mettent dans des pouches [*sic*], toutes choses que se permettent les Français.

Le Français, né malin, créa la guillotine. Mais je ne suis pas encore avocat, je n'ai point la soutane, ni la bavette. Nous méditons mieux que ça pour quand nous aurons l'âge : c'est de foutre le camp et d'aller vivre tout bonnement avec quatre mille livres de rentes en Sicile ou à Naples, où je vivrai comme à Paris avec vingt. Bon voyage, Monsieur Du Mollet!

Adieu, mon vieux, réponds-moi [...]. Je suis ennuyé, ennuyeux, ennuyant, embêté, embêtant [...]. Fume bien... G. F.

Homme supérieur.

---

55. À GOURGAUD-DUGAZON[1].

Rouen, 22 janvier 1842.

MON CHER MAÎTRE,

Je commence par vous déclarer que j'ai envie d'avoir une réponse. Je compte vous voir au mois d'avril et, comme vos lettres se font attendre des trimestres et des semestres, il se peut que je n'aie pas de nouvelles de vous avant ce temps. Voyons, surprenez-moi, soyez exact : c'est une vertu scholaire [*sic*] dont vous devez vous piquer, puisque vous avez les autres. J'ai été à Paris au commencement de ce mois, j'y suis resté deux jours, ai été accablé d'affaires, de commissions, et n'ai point eu le loisir d'aller vous embrasser. Au printemps, j'irai vous trouver un dimanche matin et il faudra, bon gré, mal gré, que vous me fassiez cadeau de

[1] A cette époque professeur de 6e au collège royal de Versailles.

votre journée entière. Les heures passent vite quand nous sommes ensemble ; j'ai tant de choses à vous dire, et vous m'écoutez si bien !

Plus que jamais maintenant j'ai besoin de votre causerie, de votre compétence et de votre amitié. Ma position morale est critique ; vous l'avez comprise quand nous nous sommes vus la dernière fois. A vous je ne cache rien, et je vous parle non pas comme si vous étiez mon ancien maître, mais comme si vous n'aviez que vingt ans et que vous fussiez là, en face de moi, au coin de ma cheminée.

Je fais donc mon Droit, c'est-à-dire que j'ai acheté des livres de Droit et pris des inscriptions. Je m'y mettrai dans quelque temps et compte passer mon examen au mois de juillet. Je continue à m'occuper de grec et de latin, et je m'en occuperai peut-être toujours. J'aime le parfum de ces belles langues-là ; Tacite est pour moi comme des bas-reliefs de bronze, et Homère est beau comme la Méditerranée : ce sont les mêmes flots purs et bleus, c'est le même soleil et le même horizon. Mais ce qui revient chez moi à chaque minute, ce qui m'ôte la plume des mains si je prends des notes, ce qui me dérobe le livre si je lis, c'est mon vieil amour, c'est la même idée fixe : écrire ! Voilà pourquoi je ne fais pas grand'chose, quoique je me lève fort matin et sorte moins que jamais.

Je suis arrivé à un moment décisif : il faut reculer ou avancer, tout est là pour moi. C'est une question de vie et de mort. Quand j'aurai pris mon parti, rien ne m'arrêtera, dussé-je être sifflé et conspué par tout le monde. Vous connaissez assez mon entêtement et mon stoïcisme pour en être

convaincu. Je me ferai recevoir avocat, mais j'ai peine à croire que je plaide jamais pour un mur mitoyen ou pour quelque malheureux père de famille frustré par un riche ambitieux. Quand on me parle du barreau en me disant : ce gaillard plaidera bien, parce que j'ai les épaules larges et la voix vibrante, je vous avoue que je me révolte intérieurement et que je ne me sens pas fait pour toute cette vie matérielle et triviale. Chaque jour au contraire j'admire de plus en plus les poètes, je découvre en eux mille choses que je n'avais pas aperçues autrefois. J'y saisis des rapports et des antithèses dont la précision m'étonne, etc. Voici donc ce que j'ai résolu. J'ai dans la tête trois romans, trois contes de genres tout différents et demandant une manière toute particulière d'être écrits. C'est assez pour pouvoir me prouver à moi-même si j'ai du talent, oui ou non.

J'y mettrai tout ce que je puis y mettre de style, de passion, d'esprit, et après nous verrons.

Au mois d'avril je compte vous montrer quelque chose. C'est cette ratatouille sentimentale et amoureuse dont je vous ai parlé. L'action y est nulle. Je ne saurais vous en donner une analyse, puisque ce ne sont qu'analyses et dissections psychologiques. C'est peut-être très beau; mais j'ai peur que ce ne soit très faux et passablement prétentieux et guindé.

Adieu, je vous quitte, car vous avez peut-être assez de ma lettre, où je n'ai fait que parler de moi et de mes misérables passions. Mais je n'ai point d'autres choses à vous entretenir, n'allant point au bal, et ne lisant pas de journaux.

Encore adieu, je vous embrasse.

P.-S. — Répondez-moi dans peu de temps. J'aurais fort envie de correspondre avec vous plus souvent, car, une lettre finie, je me trouve être au commencement de ce que j'ai à vous dire.

---

56. À ERNEST CHEVALIER.

Mercredi [Rouen, 23 février 1842].

Je ne fous rien, ne fais rien, ne lis et n'écris rien, ne suis propre à rien. [...]

A ce qu'il paraît *que* tu pioches raide, brave homme. «C'est une belle partie que la science et ceux qui la méprisent tesmoignent assez leur bêtise»; mais s'en rendre malade comme tu le fais, voilà ce que je blâme ou mieux ce que je ne blâme pas, car je ne sais pas bien quelle est mon opinion, ni si j'en ai une; oui tu as tort, non tu as raison. Oui, non, oui, non, oui, non, oui; au reste comme tu voudras. Pour moi, depuis six semaines, il m'est impossible de rien bâtir en quoi que ce soit. Et pourtant j'ai commencé le Code civil, dont j'ai lu le titre préliminaire que je n'ai pas compris, et les *Institutes* dont j'ai lu les trois premiers articles que je ne me rappelle plus; farce! Dans quelques jours peut-être une fureur me reviendra, et je me mettrai à l'ouvrage dès 3 heures du matin. En attendant je fume ma pipe et espère le printemps. Je passerai au mois d'avril 15 jours à Paris; là, j'espère, nous nous verrons et pourrons faire un *transon de chière vie.* Tâche d'être en vie à cette époque. J'ai été samedi dernier au bal masqué, en bourgeois, bottes vernies etc. J'ai

soupé rien qu'avec deux chameaux et Orlowski; ce sont mes femmes, Orlowski non compris. Je les ai racolées, emmenées et régalées; ce sont deux amies, filles entretenues de l'aristocratie rouennaise. Je cultiverai l'une pour son esprit et comme étude du cœur humain. Il faut s'habituer à ne voir dans les gens qui nous entourent que des livres. L'homme de sens les étudie, les compare et fait de tout cela une synthèse à son usage. Le monde n'est qu'un clavecin pour le véritable artiste; à lui d'en tirer des sons qui ravissent ou qui glacent d'effroi. La bonne et la mauvaise société doivent être étudiées. La vérité est dans tout. Comprenons chaque chose et n'en blâmons aucune. C'est le moyen de savoir beaucoup et d'être calme; et c'est quelque chose que d'être calme : c'est presque être heureux.

J'ai rencontré hier Jean. Il fumait sa pipe; nous nous sommes donné des poignées de main; il sortait du café. — Alfred travaille chez le Procureur général et passe son après-midi à faire des actes d'accusation ; demain il débute dans une affaire de vol où un adolescent a dérobé quelques pièces de cinq francs.

Néo est pleine.

Que fais-tu de la vie? Te récrées-tu quelque peu? car le divertissement est une bonne chose quand il divertit. Modère ton ardeur pour la science et livre-toi toujours à la pipe; c'est une chose pour laquelle je nourris une religion de plus en plus fervente. Il n'y a rien dans le monde qui vaille la fumée qui s'en envole, ni le culot qui la garnit. Elle se casse il est vrai; mais elle se remplace; les illusions ne sont pas de même, et les amours sont

moins blancs que la terre du n° 17, celui que les amateurs choisissent de préférence.

Adieu, écris-moi, maistre Barthole.

Alfred te présente ses civilités, respects, très humbles salutations, congratulations, compliments, et *ego sic.*

---

57. AU MÊME.

[Rouen, 15 mars 1842.]

Comment, vieux bâtin! Dans quel état un homme comme toi est-il réduit! Calmez-vous, brave homme, calmez-vous! Au lieu de tant faire du droit, faites un peu de philosophie, lisez Rabelais, Montaigne, Horace ou quelque autre gaillard qui ait vu la vie sous un jour plus tranquille, et apprenez une bonne fois pour toutes qu'il ne faut pas demander des oranges aux pommiers, du soleil à la France, de l'amour à la femme, du bonheur à la vie. Je t'écris tout de suite et je voudrais bien te faire passer un quart d'heure de gaudysserie et t'épanouir la face par une lettre un peu salée et furibonde. Tu m'as l'air d'un homme tout à fait bas.

Un être absurde, un mort qui se réveille, un bœuf, un hidalgo de la Castille vieille; pour peu que tu continues, tu deviendras comme Tasso que «j'ay veu à Ferrare en si piteux estat, survivant à soy-mesme, mescognoissant et soy et ses ouvrages». Rappelle-toi Duguernay, Bocher! le voyage à Vernon [...]! Daubichon et autres imbé-

ciles qui font que la terre n'est pas si ennuyeuse, quoiqu'elle le soit piéça.

Songe à la soupe, au bouilli, aux pâtés de foies gras, au chambertin. Comment se plaindre de la vie quand il existe encore un bordel où se consoler de l'amour, et une bouteille de vin pour perdre la raison? Remonte-toi le moral, nom de Dieu! suis un régime sévère, fais des farces la nuit, casse les réverbères, dispute-toi avec les cochers de fiacre [...], fume raide, va dans les cafés, fous le camp sans payer, donne des renfoncements dans les chapeaux, rote au nez des gens, dissipe la mélancolie et remercie la Providence. Car le siècle où tu es né est un siècle heureux : les chemins de fer sillonnent la campagne; il y a des nuages de bitume et des pluies de charbon de terre, des trottoirs d'asphalte et des pavages en bois, des pénitenciers pour les jeunes détenus et des caisses d'épargne pour les domestiques économes qui viennent y déposer incontinent tout ce qu'ils ont volé à leurs maîtres. M. Hébert[1] fait des réquisitoires et les évêques des mandements; les putains vont à la messe; les filles entretenues parlent au moins de morale et le gouvernement défend la religion! Ce malheureux Théophile Gautier est accusé d'immoralité par M. Faure; on met en prison les écrivains et on paye les pamphlétaires. Mais ce qu'il y a de plus grotesque, c'est la magistrature qui protège les bonnes mœurs et [punit?] les attentats aux idées orthodoxes. La justice humaine est d'ailleurs pour moi ce qu'il y a de plus bouffon au monde; un homme en jugeant un autre est un

[1] Procureur général, devint ministre de la Justice en 1847.

spectacle qui me ferait crever de rire, s'il ne me faisait pitié, et si je n'étais forcé maintenant d'étudier la série d'absurdités en vertu de quoi il le juge. Je ne vois rien de plus bête que le Droit, si ce n'est l'étude du Droit; j'y travaille avec un extrême dégoût et ça m'ôte tout cœur et tout esprit pour le reste. Mon examen même commence à m'inquiéter un peu, un peu, mais pas plus qu'un peu et je ne m'en foulerai pas la rate davantage pour cela. Voilà l'été qui revient, c'est tout ce qu'il me faut, que la Seine soit chaude pour que je m'y baigne, que les fleurs sentent bon et que les arbres aient de l'ombre. Connais-tu l'épitaphe d'Henri Heine? la voici : « Il aima les roses de la Brenta. » Ce serait bien la mienne. Épitaphe du Garçon : « Ci-gît un homme adonné à tous les vices. »

Souvent je hausse les épaules de pitié quand je songe à tout le mal que nous nous donnons, à toute l'inquiétude qui nous ronge pour être forts, pour se faire une fortune et un nom. Que tout cela est vide et pitoyable!

A quoi bon toutes ces peines?
Secouez le gland des chênes,
Buvez à l'eau des fontaines,
Aimez et rendormez-vous.

Être en habit noir du matin au soir, avoir des bottes, des bretelles, des gants, des livres, des opinions, se pousser, se faire pousser, se présenter, saluer, et faire son chemin, ah mon Dieu!

Où est mon rivage de Fontarabie où le sable est d'or, où la mer est bleue, les maisons sont noires, les oiseaux chantent dans les ruines!

Je connais encore les chemins dans la neige,

l'air est vif, le vent chante dans les trous des montagnes.

Le pâtre y siffle seul ses chiens vagabonds, la poitrine ouverte y respire à l'aise et l'air est embaumé de l'odeur du mélèze. Qui me rendra les brises de la Méditerranée? car sur ses bords le cœur s'ouvre, le myrte embaume, le flot murmure.

Vive le soleil, vivent les orangers, les palmiers, les lotus, les nacelles avec des banderoles, les pavillons frais, pavés de marbre, où les lambris exhalent l'amour!

O! si j'avais une tente faite de joncs et de bambous au bord du Gange, comme j'écouterais toute la nuit le bruit du courant dans les roseaux, et le roucoulement des oiseaux qui perchent sur des arbres jaunes!

Mais, nom de Dieu! est-ce que jamais je ne marcherai avec mes pieds sur le sable de Syrie? quand l'horizon rouge éblouit, quand la terre s'enlève en spirales ardentes et que les aigles planent dans le ciel en feu. Ne verrai-je jamais les nécropoles embaumées où les hyènes glapissent, nichées sous les momies des rois, quand le soir arrive, à l'heure où les chameaux s'asseoient près des citernes! On les entend roter et fienter.

Dans ces pays-là, les étoiles sont quatre fois larges comme les nôtres, le soleil y brûle, les femmes s'y tordent et bondissent dans les baisers, sous les étreintes. Elles ont aux pieds, aux mains, des bracelets et des anneaux d'or, et des robes en gaze blanche.

Seulement, quelquefois, quand le soleil se couche, je songe que j'arrive tout à coup à Arles; le crépuscule illumine le cirque et dore les tom-

beaux de marbre des Aliscamps, et je recommence mon voyage, je vais plus loin, plus loin, comme une feuille poussée par la brise :

Ah ! je veux m'en aller dans mon île de Corse,
Par le bois dont la chèvre en passant mord l'écorce,
Par le ravin profond,
Le long du sentier creux où chante la cigale,
Suivre nonchalamment en sa marche inégale
Mon troupeau vagabond.

C'est une belle chose qu'un souvenir; c'est presque un désir qu'on regrette. [...]

---

58. AU MÊME.

[Rouen, 10 avril 1842.]

J'ai bien l'honneur d'avertir Monsieur Ernest Chevalier que mardi prochain il ait à se tenir chez lui, devant y recevoir la visite d'un homme comme moi. J'exige qu'il y ait du tabac, n'importe lequel, et des pipes, blanches ou culottées, je m'en fous pas mal. On sera flatté d'y trouver un rafraîchissement quelconque, et de plus ledit sieur est prié de me réserver un jour de la semaine prochaine pour dîner, déjeuner, souper ou autre chose.

Ah çà ! bougre, tu te fous de moi légèrement, tu me vexes par ton oubli, tu m'insultes par tes dédains, tu m'ironises par ton indolence, ah mais !

Tu fais le Monsieur, tu fais l'homme; tu dis : il se passera de moi, j'ai à travailler, j'ai mal à la tête, il faut que je fasse du Droit, je n'ai pas

le temps, adieu, revenez une autre fois, travaillons, morbleu! mon examen, f... sacré Dieu, je n'ai pas trop de temps, etc.

Je n'ai point su où tu étais depuis environ un mois; aussi je me résigne à aller voir à Paris si tu n'y es pas. Ainsi mardi prochain vers *les midi* je demanderai à ton portier : «Monsieur Chevalier est-il chez lui?» et si on me dit « non », je pousserai un sacré nom de Dieu bien conditionné. Je resterai dans cette bonne vieille ville de Paris environ 15 jours. Il fait assez beau temps depuis hier et il doit y avoir le soir, sur le boulevard, bon nombre de prostituées décolletées, entre la rue de Grammont et la rue Richelieu surtout. C'est là le beau, le moment suprême à Paris, et l'heure de 8 heures du soir me fait songer à l'antiquité. C'est là une vue qui console de bien des misères, et n'est-ce pas être bien organisé que de se réjouir d'une chose qui afflige les moralistes et les philanthropes? — Bienfait des philanthropes et des moralistes : deux jeunes garçons sont morts à Rouen, dans la maison pénitentiaire, par suite d'une punition assez gaillarde qui consistait à les faire tenir debout plusieurs jours de suite dans une boîte à horloge (peut-être pour leur apprendre combien le temps était précieux); leur faute était d'avoir ri pendant la leçon, leur faute d'avoir ri! [...]

Adieu, étudie bien, médite la moralité humaine et la justice des Codes, et gagne de l'appétit en prenant de l'absinthe.

Je t'embrasse de tout cœur.

59. AU MÊME.

[21 mai 1842.]

Je suis dans un état d'embêtement prodigieux, et je ne sais trouver pour le Droit assez de formules de malédiction. Je suis au titre XIV du IIe livre des *Institutes* et j'ai encore tout le Code civil dont je ne sais pas un article. Sacré nom de Dieu de merde de nom d'une pipe de vingt-cinq mille putains du tonnerre de Dieu, sacré nom [...] que le diable étrangle la jurisprudence et ceux qui l'ont inventée! Ne faut-il pas être condamné par la cour d'assises pour faire de la littérature pareille et dire les mots *usucapion, agnats, cognats!* Parlez-moi de cognac plutôt! — J'irai donc à Paris vers [le] 2 ou 3 de juillet et j'y resterai jusque fin août, époque où je compte passer mon examen. Ne m'as-tu pas dit que je pourrais avoir un logement dans ta cahute? Dis-moi si tu penses que c'est faisable, et qu'un *homme comme moi* s'y trouve BIEN? J'avoue que ton visage me ferait passer par-dessus beaucoup de choses, et que le plaisir de voir tous les jours un Monsieur tel que toi sera pour beaucoup dans les agréments du *bocal* où je compte séjourner du 15 juillet au 15 août. Ainsi, retiens mon logement pour cet espace de temps, si tu trouves une chambre logeable et garnie de meubles quelconques. Je tiens à être au midi, aimant à me chauffer les [...] au soleil en fumant ma pipe.

A ce qu'il paraît *que t'as été malade, mon pov' vieux; tu travailles tropp, t'as tort.* Il est vrai que l'étude du Droit n'est pas quelque chose de fort

amusant, et que je suis aux trois quarts tué. Heureux les gens qui trouvent ça curieux, intéressant, instructif, qui y voient des rapports avec la philosophie et l'histoire et autres! Moi j'y vois de l'embêtement à dose excessive. — Le citoyen Le Poittevin a débuté brillamment dans deux causes où il a fait acquitter ses gens. — Axiome sur l'étude et le métier d'avocat; l'étude en est embêtante et le métier ignoble. C'est là mon avis, c'est mon opinion, c'est là mon idée, brrr... psittt...

Orlowski Avokourvlask (prononciation de Cadel) est parti aujourd'hui chasser le renard dans la forêt verte; il couche à Quincampoix. Quel gars! Nous consommons assez souvent de l'absinthe ensemble; il m'en a fait cadeau de deux flacons d'excellente, qui venait de la Forêt Noire. Ne pas confondre avec la « *Forêt Noire* », chanson que ton grand-papa nous chantait.

Adieu, vieux [...], réponds-moi de suite et récrée-moi par quelque facétie, drôlerie, plaisanterie, gaillardise.

Samedi soir, 21, je crois.

Je compte, étant à Paris au mois de juillet prochain, faire un banquet avec toi pour y célébrer les glorieuses, « sauf vot' respect ».

---

60. AU MÊME.

Samedi [25 juin 1842].

Je ne t'écrivais pas parce que j'attendais chaque jour une lettre de toi qui m'annonçât ta réception.

Le sieur Hamard m'avait écrit mercredi que tu avais passé ton examen et que tu étais malade aux Andelys; je me disposais donc à t'envoyer un paquet de sottises. Je te dirai que je pars jeudi prochain de Rouen pour Paris, où je resterai jusqu'à la fin du mois d'août. Je ne sais où donner de la tête. Tu me demandes de longues lettres; j'en suis incapable : le Droit me tue, m'abrutit, me disloque, il m'est impossible d'y travailler. Quand je suis resté trois heures le nez sur le Code, pendant lesquelles je n'y ai rien compris, il m'est impossible d'aller au delà : je me suiciderais (ce qui serait bien fâcheux, car je donne les plus belles espérances). Le lendemain j'ai à recommencer ce que j'ai fait la veille, et de ce pas-là on n'avance guère. Semblable aux nageurs dans les forts courants, j'ai beau faire une brasse; la rapidité du courant m'en fait descendre deux, ce qui fait que j'arrive plus bas que je ne suis parti. A propos de nager, c'est là ma seule consolation : tous les soirs à 5 heures, quelque temps qu'il fasse, je décampe chez mon vieux Fessart, je fume ma pipe, je nage raide, puis j'absorbe avec lui le verre de rhum. Il m'estime toujours, mais bientôt je vais le quitter. Que je vais m'embêter à Paris, à préparer mon examen! [...]. Ce qui me semble le plus beau de Paris c'est le boulevard. Chaque fois que je le traverse, quand j'arrive le matin, j'éprouve aux pieds une contraction galvanique que me donne le trottoir d'asphalte sur lequel, chaque soir, tant de putains font traîner leurs souliers et flotter leur robe bruyante. A l'heure où les becs de gaz brillent dans les glaces, où les couteaux retentissent sur les tables de

marbre, j'y vais m'y promenant, paisible, enveloppé de la fumée de mon cigare et regardant à travers les femmes qui passent. C'est là que la prostitution s'étale, c'est là que les yeux brillent! — Je ne sais pas où je vais loger. Hamard s'est chargé de cela.

Il paraît, mon vieux, que nous ne nous verrons pas d'ici à longtemps; qu'est-ce donc que tu fous aux Andelys pour [y] rester cinq ou six mois? Tu vas y vivre en bourgeois, allant fumer au Château-Gaillard et regardant de là les carrioles qui passent sur le pont, te piétant sur le seuil de la porte et te chauffant au soleil. Tu auras, j'espère, bien le temps de m'écrire. Quant à moi, je crois que je ferais bien de renoncer à passer mon examen au mois d'août: je ne sais presque rien, pour mieux dire, rien. Il me faut encore bien une quinzaine de jours pour le Droit romain, et quant au Droit français, j'en suis à l'article 100; mais je serais joliment collé si on m'en demandait un seul de ces cent-là. Quand je pense que j'ai encore 3 ans d'une aussi jolie perspective, c'est à crever de rage.

J'ai vu hier Narcisse. Il vient en partie à Rouen pour consulter mon père. Il est maigri et n'a guère bonne mine. Il m'a donné des nouvelles de vous tous, car jamais on ne voit un membre de ta famille [...] et si ce n'est le vieux [...] de père Motte, personne de vous ne nous honore de la moindre visite. Néanmoins embrasse bien les tous de ma part, ton père, ta mère, la mère Mignot, Madame Motte pour laquelle j'ai toujours un bout de passion. Je suis furieux de ne pas nous voir plus souvent. C'est ridicule d'avoir d'ex-

cellents amis à dix lieues de chez vous et de ne les voir qu'à peine une fois par an, tandis qu'on est embêté chaque jour par un tas de crétins et d'imbéciles qui vous agacent les ongles. N'importe, merde pour le Droit! c'est là mon « Delenda Carthago ».

Adieu, écris-moi pour que je reçoive ta lettre jeudi matin au plus tard, ou sinon hôtel de l'Europe, rue Le Peletier, 5.

---

61. À SA SŒUR.

[Paris], 3 juillet (?) 1842.

Ta lettre m'a fait bien plaisir, mon pauvre rat, puisqu'elle m'a donné de toi de bonnes nouvelles; je souhaite que celles qui succéderont se ressemblent. J'ai vu avec plaisir pour vous qu'il y avait peu de monde à Trouville, de sorte que vous n'êtes pas embêtés du bourgeois.

Si tu savais comme on s'ennuie l'été à Paris et comme on pense aux arbres et aux flots, tu te trouverais encore bien plus heureuse. Te rassasies-tu à plaisir de la vue de la dune? Savoures-tu bien tous les délices du cottage? etc., etc. Réponds-moi des lettres détaillées.

Je quitte demain le quartier bon ton et je m'en vais loger rue de l'Odéon, 35, dans l'ancien logement d'Ernest. Mardi matin je commence donc ma vie féroce.

M. Cloquet viendra probablement à la fin du mois d'août passer quatre ou cinq jours avec sa

fille à Trouville : Mlle Lise part pour Toulon le 15 juillet.

Quel grand homme c'est qu'Ernest Delamarre!!! Il monte des chevaux pur sang sur le boulevard, déjeune chez Tortoni, va parler à des grooms chez des marchands de vin et fait sa correspondance d'assurance. Il est indigné de ce que je porte les cheveux longs et il voulait à toute force, hier, m'entraîner chez un perruquier pour me les faire couper à la mode. Il a une balle et un genre de plus en plus divertissants. J'ai été deux fois déjà aux écoles de natation. J'ai haussé les épaules de pitié. Tous crétins! une eau sale, des moutards ridicules ou des vieillards stupides qui y clapotent. Il n'y en avait pas un qui fût digne seulement de me regarder nager!

---

62. À ERNEST CHEVALIER.

[Paris, 22 juillet 1842.]

Jolie science que le Droit! ah c'est beau! c'est littéraire surtout! Cré coquin! les beaux styles que ceux de MM. Oudot et Ducoudray! la belle tête d'artiste que celle de M. Duranton! Ah! joli physique! c'est tout à fait grec. Dire que depuis un mois je n'ai pas lu un vers, écouté une note, rêvé trois heures tranquille, vécu une minute! Enfin, mon pauvre vieux, figure-toi que j'en suis vexé à ce point que, l'autre nuit, j'ai rêvé du Droit. J'en ai été humilié pour l'honneur des rêves. Je sue sang et eau, mais si je ne peux parvenir à trouver des

cahiers d'Oudot, c'est foutu, je suis rejeté pour l'année prochaine. J'ai été voir hier passer des examens; c'est, je crois, ce que j'ai de mieux à faire. Il me faudra aussi, moi, endosser bientôt ce harnais crasseux. Je me fous pas mal du Droit, pourvu que j'aie celui de fumer ma pipe et de regarder les nuages rouler au ciel, couché sur le dos et fermant à demi les yeux. C'est tout ce que je veux. Est-ce que j'ai envie de devenir fort, moi, d'être un grand homme, un homme connu dans un arrondissement, dans un département, dans trois provinces, un homme maigre, un homme qui digère mal? Est-ce que j'ai de l'ambition, comme les décrotteurs qui aspirent à être bottiers, les cochers à devenir palefreniers, les valets à faire les maîtres, l'ambition d'être député ou ministre, décoré et conseiller municipal? Tout cela me semble fort triste et m'allèche aussi peu qu'un dîner à 40 sous ou un discours humanitaire. Mais c'est la manie de tout le monde. Et ne fût-ce que par distinction et non par goût, par bon ton et non par penchant, il est bien maintenant de rester dans la foule et de laisser tout cela à la canaille, qui se pousse toujours en avant et court dans les rues. Nous, demeurons chez nous; du haut de notre balcon regardons passer le public, et si parfois nous nous ennuyons trop fort, eh bien, crachons-lui sur la tête, et puis continuons à causer tranquillement et à contempler le soleil couchant à l'horizon.

Bien le bonsoir.

63. À SA SŒUR.

Paris, 26 juillet 1842.

Ta lettre de ce matin, mon bon Carolo, m'a fait beaucoup plus de plaisir encore que les autres, parce que M. T***, que j'ai vu hier, m'avait appris que tu avais été fatiguée d'une course un peu trop longue. Dieu merci, cette fatigue n'a été que passagère. Ménage-toi bien, ma chère enfant, pense toujours à ceux qui t'aiment et à toute la peine que nous cause la plus petite douleur pour toi.

J'ai dîné hier chez M. T*** avec M. et Mme D***. Je me suis très bien conduit pendant tout le dîner (toujours distingué dans ma tenue et dans mes manières, comme Murat). Mais le soir, voilà qu'on s'avise de parler de Louis-Philippe, et que je déblatère contre lui à propos du musée de Versailles. Figure-toi en effet que ce porc-là, trouvant qu'un tableau de Gros n'était pas assez grand pour remplir un panneau de muraille, a imaginé d'arracher un côté du cadre et de faire ajouter deux ou trois pieds de toile, peinte par un artiste quelconque. Je voudrais voir la mine de cet artiste-là. Donc M. et Mme D***, qui sont philippistes enragés, qui vont à la cour et qui conséquemment, comme Mme de Sévigné après avoir dansé avec Louis XIV, disent : quel grand roi, ont été très choqués de la manière dont je traitais celui-ci. Mais tu sais que plus j'indigne les bourgeois, plus je suis content. Ainsi j'ai été très satisfait de ma soirée. Ils m'auront sans doute pris pour un légitimiste, parce que je me suis également « gaudy » sur le compte des hommes de l'opposition.

L'étude du Droit m'aigrit le caractère au plus haut point : je bougonne toujours, je rognonne, je maugrée, je grogne même contre moi-même et tout seul. Avant-hier soir j'aurais donné cent francs (que je n'avais pas) pour pouvoir administrer une pile [à] n'importe à qui.

---

64. À ERNEST CHEVALIER.

[Paris, 1er août 1842.]

Pourquoi n'ai-je pas de tes nouvelles, mon père Ernest? Voici bientôt trois semaines que je n'ai reçu de tes lettres. Mon voisin Coutil m'a dit que tu étais indisposé. A ce qu'il paraît que tu n'étais pas assez malade pour ne pas le lui dire, mais trop pour me le faire savoir. Je suis piqué, oh! très piqué. J'espère que tu n'es pas encore mort et je mets sur les soins du barreau et les embarras débutants de ton éloquence un retard auquel je ne devais pas m'attendre, puisque je t'avais tant prié de m'égayer un peu. J'en aurais grand besoin : le Droit me met dans un état de castration morale étrange à concevoir. C'est étonnant comme j'ai l'usucapion de la bêtise, comme je jouis de l'usufruit de l'emmerdement, comme je possède le bâillement à titre onéreux, etc.

Enfin bref, pour achever, j'en serai quitte dans vingt jours. C'est vers le 20 août que je passe mon examen. Reste à savoir si mes examinateurs seront doux (plaisanteries, farce, gaudriole, histoire de rire!). Je me couche tous les jours à une heure du matin et après avoir pioché régulièrement

depuis 7 heures du soir; dans la journée, en effet, je suis plus ou moins dérangé.

Le jeune Nion, que je vois très souvent, passe sa thèse dans quelques jours et Coutil son examen samedi prochain. Cré nom d'un coquin, quelle bosse je me foutrai en arrivant à Trouville! Comme je m'y repaîtrai un peu de soleil, d'horizons larges! Comme je humerai l'odeur des vagues et du varech, comme je me coucherai sur le sable! Comme je digérerai sur le sable! S'il fallait continuer plus longtemps le métier que je mène, j'en deviendrais féroce comme le chien de Montargis.

Rien de nouveau à Paris. Sous prétexte du duc d'Orléans[1], on a travesti la cathédrale en domino noir, et on a planté sur ses deux respectables tours deux espèces d'étendards noirs supportés par des bâtons. Voilà le goût des hommes et ce qu'on appelle rendre les honneurs aux grands. Je serais bien humilié qu'à mon enterrement on fît de semblables bêtises.

Adieu, écris-moi; j'attends une lettre *immédiatement.*

Je t'embrasse.

---

65. À SA SŒUR.

Paris, 5 août 1842.

Ta lettre de ce matin m'a fait grand plaisir, mon bon raton, j'avais peur que tu ne fusses malade.

Je serais bien aise que mon examen se passe, bien ou mal, n'importe, mais que j'en sois débar-

[1] Le duc d'Orléans fut tué dans un accident de voiture à Neuilly; son corps fut exposé pendant cinq jours à Notre-Dame.

rassé. Pour peu que je continue, tu ne trouverais plus en moi qu'un résidu de Gustave. Il m'arrive de passer une journée sans avoir pensé au Garçon, sans avoir gueulé tout seul dans ma chambre pour me divertir, comme ça m'arrive tous les jours dans mon état normal. Du reste, ma santé est toujours excellente.

Samedi prochain on me donnera jour définitif pour passer mon examen. Je vous l'écrirai aussitôt et vous saurez ainsi la date certaine de mon arrivée. Je grille, ma bonne Caroline, je grille, comme toi il y a deux mois, et, je crois, encore plus.

J'aurais voulu être avec toi sur le «passager» pour voir les balles des Rouennais. Tu as dû observer bien des bêtises. As-tu ri quand tu as vu le cap de la mère Lambert sur le quai? Avait-elle toujours des fourrures? Mais ta vanité a dû être satisfaite en te baignant au Havre. Je suis sûr que tu nageais de la manière la plus poissonnière et que tu as fait pâlir tes rivales. Pour moi, je ne vais plus aux écoles de natation; on y fait trop de tapage, on y pue trop et surtout ça coûte cher : un bain vous *revient* à près de 40 sols. Et juge si, par cette chaleur, c'est une privation pour moi.

Je vais t'apprendre quelque chose d'assez risible : le père Tardif *a demandé* la croix (papa était bien informé). On la lui a refusée, il est indigné. De plus, pour montrer son attachement pour le gouvernement, il fait le deuil du duc d'Orléans, ainsi que Mme Tardif qui est toute en noir. Le père Guetier[1] a-t-il poussé aussi loin

[1] Maire de Trouville, contribua avec dévouement à l'évasion de Louis-Philippe en 1848.

l'amour de la famille royale ? Pour moi je suis également très fâché de cet accident. On en parle trop; on ne parle que de ça. C'est à faire vomir les honnêtes gens.

Puisque tu daignes approuver les choses spirituelles que je t'ai envoyées, en voici d'autres qui, je pense, exciteront un enthousiasme encore plus grand. Quels sont les Espagnols les moins généreux? Ce sont les Navarrois, parce qu'ils vivent *en Navarre*. Quels sont les Suisses les plus étourdis ? Ce sont ceux qui sont *à Uri*.

Adieu, vieux rat.

---

66. À ERNEST CHEVALIER.

[Trouville, 6 septembre 1842.]

Il y a longtemps que je n'ai pris une plume, aussi la main me tremble-t-elle. J'ai les articulations des doigts raides; on dirait un vieillard. Voici ma vie: je me lève à huit heures, je déjeune, je fume, je me baigne, je redéjeune, je fume, je m'étends au soleil, je dîne, je refume et je me recouche pour redîner, refumer, redéjeuner. Il m'ennuyait néanmoins de ne pas t'écrire et tu devais commencer à me trouver un paltoquet assez insipide. Enfin, aujourd'hui je m'y mets, n'ayant rien à te dire, sinon bonjour. Tu dois aller dans le Midi; écris-moi souvent dans ton voyage. Je voudrais pouvoir le faire avec toi. Il y a deux ans, juste à cette époque-ci, je marchais sur l'herbe des Pyrénées, j'entendais la neige des glaciers craquer sous mes pas, la fumée des cascades me

mouillait la figure. Si tu vas à Marseille, descends de ma part à l'*Hôtel Richelieu*, rue de la Darse.

Je lis du Ronsard, du Rabelais, de l'Horace, mais peu et rarement, comme l'on fait de truffes. C'est de journaux, d'histoire et de philosophie que se compose pour presque tous la nourriture littéraire, de même que les bourgeois mangent journellement des pommes de terre frites, du bouilli, des haricots, des côtelettes de veau, le tout accompagné de cidre ou d'eau et de vin. Les gourmets de style, les becs fins, veulent de plus hautes épices, des sauces moins délayées, des vins plus hauts. Quel homme que ce Ronsard! Pour ne pas en dire tant, lis-moi ça, vieil amateur :

> ... Quand au lit nous serons
> Entrelasséz, nous ferons
> Les lascifs selon les guises
> Des amants qui librement
> Pratiquent folâtrement
> Dans les draps cent mignardises.

Ce qui n'empêche pas que M. Oudot, professeur de Code civil, n'aime d'un amour furieux l'emphytéose et ne soit acharné pour les obligations. O usufruit! ô servitude! comme je vous emmerde présentement! mais comme vous allez bientôt me ré-emmerder.

J'avais trouvé dans Montaigne une fort belle phrase sur les lois, dont je comptais faire une épigraphe à mon Code; mais je l'ai perdue.

Sur ce, bonsoir.

Ma sœur va mieux. Mille choses à ta famille.

---

67. AU MÊME.

[Rouen, 21 octobre 1842.]

Tu as bien raison d'appréhender les ennuis du retour. Il y a plus d'un pays à qui le proverbe castillan puisse être appliqué : « Qui ne l'a pas vu est aveugle; qui l'a vu est ébloui. » J'ai éprouvé par moi-même ce que c'est que l'amour du soleil, pendant les longs crépuscules d'hiver. Je te souhaite qu'ils te soient plus légers qu'à moi; le spleen occidental n'est pas facétieux ; *crede ab experto*. Quand reverrai-je la Méditerranée? Envoie-lui de ma part tous les baisers que mon cœur contient. As-tu vu des palmiers à Toulon? Réponds-moi de suite et donne-moi beaucoup de détails. Je t'écris ceci le dos tourné au feu, vêtu de laine, la pipe au bec et les fenêtres fermées; il fait plus beau où tu es. Je voudrais être muletier en Andalousie, lazzarone de Naples, ou seulement conducteur de la diligence qui va de Nîmes à Marseille. Que ne suis-je dans la peau de l'un de ces bateliers qui vous conduisent de la Santé au Château d'If! Les bourgeois vont en Italie. Je crois que Ch. Darcet est maintenant à Constantinople! N'est-ce pas à faire crever ceux qui portent le Bosphore dans leur âme! Juge du parallèle qui existe maintenant entre toi et moi. On donne aujourd'hui à la maison un grand dîner où les Crépet vont venir manger! Quelle soirée d'artistes! Heureusement que le père Orlowski va y être! Ce sera le seul homme capable d'apprécier les bons mets et les bons vins dont on va régaler les

pourceaux. Il est vrai que ce sont les cochons qui découvrent les truffes, mais ils ne les mangent pas. Je retourne à Paris dans une quinzaine de jours, vers le 10 novembre. A quelle époque y seras-tu ? Je vais tâcher d'y trouver un logement. J'y passerai tout l'hiver où je me divertirai à faire de la procédure. Mon examen au mois de décembre commencera cette réjouissante série d'embêtements. N'importe, nous fumerons ensemble quelques petites pipes, tâchant de nous rendre l'existence la moins lourde possible.

Adieu, écris-moi, voyage bien [...], rappelle-toi qu'Arles est la ville des langues fourrées.

Encore adieu.

---

68. À SA SŒUR.

Paris, 12 novembre 1842.

J'ai enfin un logement et je viens d'acheter des meubles. Le logis est à l'entrée de la rue de l'Est et coûte 300 francs par an. Quand j'y serai installé, je vous en ferai une description complète qui vous ravira. Le prix des meubles est d'environ 200 francs. La largeur du lit de fer est de trois pieds sur six de long. On n'a plus qu'à m'envoyer les matelas, les couvertures, draps, flambeaux, etc. Le Sr Hamard m'a aidé beaucoup dans mes courses et il débattait les prix avec une manière admirable qui lui a valu, de la part des marchands, des compliments sur ses connaissances en mobilier.

Herbert[1] a sauté à mon cou avec de grands transports de joie et toute sa famille m'a parfaitement reçu. Je suis invité à dîner pour aujourd'hui, ce que j'ai accepté.

Pourquoi ne dessines-tu pas, mon pauvre rat? Est-ce que l'Art ne doit pas consoler de tout? ce qui est facile à dire. Rappelle-toi l'arrière-boutique de Montaigne, que tu as admirée, et tâche de t'en faire une. Travaille, lis, dévore du Lingard; le temps passera plus vite. Pour moi, dès mardi ou mercredi, je vais me mettre à piocher raide et j'espère en un mois avoir fini mon examen et retourner avec vous pour quelque temps.

---

69. À LA MÊME.

Paris, 16 novembre 1842.

Quand j'ai fini ma journée, et avant de me coucher, je vous donne à tous pour la nuit une bonne et dernière pensée. C'est ce que je fais maintenant. Dors-tu bien à cette heure-ci, mon bon rat? Il me semble que je te vois couchée dans ton petit lit, les rideaux fermés, le poêle brûlant, et toi ronflant avec ta bonne mine sous ton bonnet.

Quand tu étais couchée et malade, tu n'avais personne pour te lire, pour te faire des «Lugartin», des «Antony» et des «journalistes de Nevers». Dans trois semaines, tu me verras revenir,

(1) Herbert Collier, frère de Henriette et Gertrude Collier, voir p. XVI.

plus disposé que jamais à continuer tous mes rôles, car l'absence de mon public m'ennuie. Voici quelle est ma vie. Je me lève à 8 heures, je vais au cours, je rentre et je déjeune d'une manière très frugale; je travaille jusqu'à 5 heures du soir, heure à laquelle je vais dîner; avant 6 heures je suis de retour dans ma chambre, où je m'y divertis jusqu'à minuit ou une heure du matin. A peine si une fois par semaine je descends de l'autre côté de l'eau pour aller voir nos amis.

J'ai trouvé tantôt la carte d'Henry Collier, capitaine de vaisseau de Sa Majesté Britannique, qui probablement s'ennuyait de ne pas me voir et était venu avec Herbert me faire une visite. J'irai chez eux vendredi. Henriette est toujours couchée dans son lit ou sur un canapé; on lui apporte ses repas, elle ne se lève point.

Le gros Vasse[1], qui n'est plus du tout gros, m'a invité à dîner pour jeudi. Je n'aurai qu'à traverser le Luxembourg, à tâcher de m'empiffrer, à sortir ensuite, allumer un cigare, et me retasser dans mon chenil.

J'ai fait marché avec un gargotier du quartier pour qu'il me nourrisse. J'ai devant moi, et payés, trente dîners, si on peut appeler cela des dîners. Maman sera peut-être émerveillée de mon idée économique : elle n'est point gastronomique, mais commode et à bon marché. Je surpasse tous les les amateurs du lieu en rapidité pour manger. J'y affecte un genre préoccupé, sombre et dégagé tout à la fois, qui me fait beaucoup rire quand je

[1] La mère d'Emmanuel Vasse était l'amie d'enfance de Mme Flaubert; son père fut consul en Orient.

suis tout seul dans la rue. Le maître est pour moi plein d'égards : ma haute stature l'a prévenu en faveur de mon estomac. Tu me demandes si j'ai un fauteuil : je n'ai pour sièges que trois chaises et une manière de divan qui peut servir à la fois de coffre, de lit, de bibliothèque et d'endroit pour mettre les souliers. Je crois aussi qu'on pourrait en faire une loge à chien ou une écurie pour un poney. C'est le lit que je destine à mes parents quand ils viendront me voir. Je m'aperçois que j'ai dit une malhonnêteté en voulant dire quelque chose de spirituel et faire l'agréable.

Dans toutes les comédies du monde, les fils inventent un tas de blagues pour carotter leur père, afin d'en soutirer de l'argent. Je n'ai aucune blague à inventer, mais j'ai besoin d'argent (de l'argent, toujours de l'argent, ils n'ont que ce mot-là à la bouche). Il me reste la somme de 36 francs et quelques centimes. Tu feras observer que j'ai payé mes meubles et qu'il m'a fallu encore acheter une infinité de choses, telles que pelles, pincettes, bois pour chauffer un homme comme moi, et que de plus je suis resté huit jours à l'hôtel, etc. Je prie donc papa de me dire où je peux aller toucher du blanc.

---

70. À LA MÊME.

[Paris, fin novembre 1842.]

Je m'attendais à une lettre de Rouen ce matin. Rien. J'aurais pourtant besoin de consolations et de doléances. J'ai passé récemment deux nuits à

marcher de long en large dans ma chambre, en me tenant les mâchoires, jurant, pestant et pleurant presque. Enfin hier matin j'ai été trouver le dentiste. Il m'a mis du nitrate d'argent sur une dent. J'irai le revoir dans quelques jours si je continue à souffrir. Tout ça est bien commode quand on a à travailler. Pendant que je souffre, je me dépite du temps que ça me fait perdre; la douleur me reprend pendant que je suis en train et m'oblige d'interrompre. Avec ça je n'avance pas, je recule, j'ai tout à apprendre. Je ne sais où donner de la tête. J'ai envie d'envoyer promener l'École de Droit une bonne fois et de ne plus y remettre les pieds. Quelquefois il m'en prend des sueurs froides à crever. Nom de Dieu comme je m'amuse à Paris, et l'agréable vie de jeune homme que j'y mène! Je ne vois personne, je ne vais nulle part. Hier je devais dîner chez M. Cloquet, mais je lui ai fait fiasco; j'ai une répétition à huit heures du soir et ça me l'aurait fait manquer.

Ce n'est rien que de souffrir des dents, et les larmes qui m'en viennent aux yeux dans les pires accès ne sont pas comparables aux spasmes atroces que me donne la charmante science que j'étudie. Quand, après avoir ainsi passé la journée partagée par ces deux sortes de plaisirs, cinq heures arrivent, je descends la rue de La Harpe et je vais dîner pour 30 sous avec du bœuf coriace, du vin aigre et de l'eau chauffée dans les carafes par le soleil. Après quoi je vais à ma répétition de droit et rentre dans mon éternelle chambre, pour recommencer de plus belle. Il me semble que je vis comme ça depuis vingt ans, que ça n'a pas eu de commencement et que ça n'aura

jamais de fin. Je ne fume plus, à peine une pipe par jour. Ma seule distraction, c'est de temps à autre, de me lever de ma chaise et d'aller regarder et ranger mes bottes dans mon armoire. Que ne suis-je un cheval! cheval de course, j'entends; au moins il a un groom pour le soigner et de la paille jusqu'au ventre.

Adieu, bon rat, je t'embrasse de toute la fureur dont je *me mange le sang.*

---

71. À LA MÊME.

[Paris, décembre 1842.]

Je suis tellement agacé qu'il faut que je me dilate un peu en vous écrivant. Je prends jour définitivement vendredi prochain. Je veux en finir le plus tôt possible parce que ça ne peut pas durer plus longtemps comme ça. Je finirais par tomber dans un état d'idiotisme ou de fureur. Ce soir, par exemple, je ressens simultanément ces deux agréables états d'esprit. Je rage tellement, je suis si impatient d'avoir passé mon examen, que j'en pleurerais. Je crois que je serais même content si j'étais refusé, tant la vie que je mène depuis six semaines me pèse sur les épaules. Il y a des jours pires que les autres. Hier, par exemple, il faisait un temps doux comme au mois de mai: j'ai eu toute la matinée une envie atroce de prendre une carriole et d'aller me promener à la campagne. Je pensais que, si j'avais été à Déville, je me serais mis sous la charreterie avec Néo et que j'aurais regardé la pluie tomber en fumant tranquillement

ma pipe. Il ne faut pas songer à tout ce qui vient à l'esprit de bon et de doux quand on prépare un examen : je me reproche, comme temps perdu, toutes les fois que j'ouvre ma fenêtre pour regarder les étoiles (car il y a maintenant un beau clair de lune) et me distraire un peu. Figure-toi que, depuis que je t'ai quittée, je n'ai pas lu une ligne de français, pas six malheureux vers, pas une phrase honnête. Les *Institutes* sont écrites en latin et le Code civil est écrit en quelque chose d'encore moins français. Les messieurs qui l'ont rédigé n'ont pas beaucoup sacrifié aux Grâces. Ils ont fait quelque chose d'aussi sec, d'aussi dur, d'aussi puant et platement bourgeois que les bancs de bois de l'École où on va se durcir les fesses à en entendre l'explication. Les gens peu délicats en fait de confortable intellectuel trouvent peut-être qu'on n'y est pas mal; mais pour les aristocrates comme moi, qui ont coutume d'asseoir leur imagination à des places plus ornées, plus riches, plus moelleuses surtout, c'est crânement désagréable et humiliant. « Il n'est rien si pleinement et si largement faultier que les loys, et cuyde que l'homme y a assez montré sa bestise, par leur inconstance, mutations et diversitez. » Pendant que je suis à m'éreinter sur les rentes, servitudes et autres facéties, toi, mon vieux rat, tu pianotes du Chopin, du Spohr, du Beethoven, ou bien tu mêles le bitume à la terre de Sienne et fais chier les vessies de blanc. Tu as une vie moins canaille que la mienne et qui sent plus son gentilhomme !

72. À LA MÊME.

[Paris, décembre 1842.]

Tu n'es donc pas plus drue[1], mon bon rat? et le plaisir de m'écrire ne peut te faire oublier tes douleurs? puisque tu m'avoues à moi-même que tu en as à peine le cœur. Je vous préviens cependant d'une chose, toi et maman : c'est qu'il faut, pendant le séjour que je vais faire à Rouen, que vous soyez aimables, que vous ayez de bonnes figures. Le même avis peut être aussi adressé à la jeune Fargues[2]. Souffrez tant que vous voudrez des reins, de la tête et des engelures ou des piqûres, peu m'importe; mais faites en sorte de me rendre le logis agréable. De quelque manière que vous vous y preniez je serai toujours mieux qu'ici. Paris n'est pas un pays de Cocagne pour tout le monde et j'y mène une vie assez juridiquement sombre. La capitale, pour les bons provinciaux, est quelque chose de très amusant, remplie de cafés, de restaurants, de glaces, de spectacles et de becs de gaz qui éclairent beaucoup. On est vite fatigué de semblables merveilles. Pour ma part, j'en suis tanné. Puisque ce mot tanné vient de couler sur mon papier, sais-tu, vieux Carolo, dans quelle ville une femme qui voyage est la plus ennuyeuse? C'est quand elle est *à Nantes*.

Je respire un peu plus maintenant et je regarde

(1) Gaillarde.
(2) Miss Jane, institutrice de Caroline Flaubert.

mon affaire comme à peu près bâclée. Je suis joyeux, facétieux; je grille de monter dans la diligence; je me vois arrivant à Rouen le mardi matin, montant l'escalier en courant, gueulant et vous embrassant. Je pousse de temps en temps quelques rires du «Garçon» pour me distraire et je fais «le père Couillère» en me regardant dans la glace. Un peu de vacances avec vous me fera un grand bien, sous tous les rapports. On me trouve généralement maigri et mauvaise mine, ce qui ne m'étonne pas beaucoup, vu que, depuis que papa est parti, je me couche régulièrement à 3 heures du matin et me lève à 8 heures et demie. Mercredi dernier, je ne me suis point couché, par farce. Néanmoins je me porte bien et j'ai bon appétit. Je suis par exemple toujours crispé et prêt à donner une calotte et deux ou trois coups de pied à propos de rien, au premier homme qui passe. Bref, si je ne suis pas reçu[1], personne ne peut se vanter de l'être, car je crois savoir ma première année de Droit aussi bien que qui que ce soit.

On a fait le portrait d'Henriette à la miniature pour l'envoyer à son frère aîné. Il est assez joli et ressemblant. On commence maintenant celui de Gertrude et d'Henriette ensemble. Elles voulaient à toute force que je fasse aussi faire le mien afin de vous l'envoyer. J'ai résisté à cette ridicule action qu'elles voulaient m'imposer, et j'ai bien fait. A ce seul mot de portrait, une sueur froide m'a glacé le dos comme cent articles du Code civil. Elles sont toutes dans les arts. Adeline moule

[1] Flaubert fut reçu le 28 décembre 1842.

avec du mastic, et Gertrude fait le portrait de la cuisinière. On a expulsé le chien du salon; il pissait trop et trop souvent.

---

73. À LA MÊME.

[Paris, fin janvier 1843?]

Bonjour, vieux rat. Il paraît que la petite santé est bonne, et que tu commences à prendre une bonne constitution. Soigne-toi toujours bien afin que, dans un mois, quand j'irai à Rouen, je te trouves plus florissante et plus gaillarde que jamais. Si tu continues à bien aller, comme nous nous en donnerons cet été, à Trouville! Tu sais que dès le mois de juin je prends mes vacances. Dieu veuille qu'elles soient aussi bonnes que je compte les faire longues.

Tu me demandes des nouvelles sur les Collier; il y a longtemps que je n'ai été les voir. Il me faut, pour y aller, une grande heure et autant pour revenir, ce qui fait bien deux belles lieues et demie sur le pavé. Quand il pleut et qu'il y a de la boue, ce n'est pas tenable. Mes moyens ne me permettant pas de prendre un cabriolet et mes goûts un omnibus. Je n'y vais qu'à pied, et quand il fait sec.

Jeudi dernier j'ai vu Gertrude chez Madame Pradier[1]; Achille te l'a dit, mais elle s'en est allée comme nous arrivions.

Tu t'attends à des détails sur Victor Hugo. Que veux-tu que je t'en dise? C'est un homme comme

[1] Femme du sculpteur.

un autre, d'une figure assez laide et d'un extérieur assez commun. Il a de magnifiques dents, un front superbe, pas de cils ni de sourcils. Il parle peu, a l'air de s'observer et de ne vouloir rien lâcher; il est très poli et un peu guindé. J'aime beaucoup le son de sa voix. J'ai pris plaisir à le contempler de près; je l'ai regardé avec étonnement, comme une cassette dans laquelle il y aurait des millions et des diamants royaux, réfléchissant à tout ce qui était sorti de cet homme assis alors à côté de moi sur une petite chaise, et fixant ses yeux sur sa main droite qui a écrit tant de belles choses. C'était là pourtant l'homme qui m'a le plus fait battre le cœur depuis que je suis né, et celui peut-être que j'aimais le mieux de tous ceux que je ne connais pas. On a parlé de supplices, de vengeances, de voleurs, etc. C'est le grand homme et moi qui avons le plus causé; je ne me souviens plus si j'ai dit des choses bonnes ou bêtes, mais j'en ai dit d'assez nombreuses. Comme tu vois, je vais assez souvent chez les Pradier; c'est une maison que j'aime beaucoup, où l'on n'est pas gêné et qui est tout à fait *dans mon genre.*

---

74. À ERNEST CHEVALIER.

[Paris, 10 février 1843.]

Quand on t'écrit, on ne sait jamais à qui on a affaire, si c'est à un mort ou à un vivant, à un gaillard en bonne santé ou à un valétudinaire, ce qui embarrasse grandement l'auteur sur le genre à prendre de son style. Il est en effet peu conve-

nable d'envoyer des doléances à un homme qui se porte bien, ou des plaisanteries, gaillardises et facéties à un pauvre bougre qui ne prend que des lavements et des bouillons, qui ribote avec de la tisane et bamboche avec le clysoir. La dernière fois que j'ai reçu une lettre de toi, la fin était de ta mère : ta faible main n'avait pu aller plus loin. Oh jeune homme! que tu as besoin de lait d'ânesse!

Et moi, je suis un fameux mulet, mulet à grelots, mulet à housse et à pompons, mulet à longues oreilles, mulet ferré et portant un poids qui ne me rend pas si fier que si c'était l'argent de la gabelle.

C'est l'École de Droit que j'ai sur les épaules. Tu trouveras peut-être la métaphore ambitieuse; il est vrai que si je la portais sur mes épaules, je me roulerais bien vite par terre pour briser mon fardeau.

J'ai revu Paris puisque j'y suis arrivé d'hier matin. O! la belle ville et la jolie chose que d'y être étudiant! Comme on s'amuse tout seul dans sa chambre avec Ducaurroy, Lagrange et Boileux, et les ombres de Delvincourt, Boitard[1], etc.

De l'autre côté de l'eau, il y a une jeunesse à trente mille francs par an qui va en voiture, dans *sa voiture*. L'étudiant va à pied ou en mylord, où l'on se mouille tout le corps, si ce n'est les pieds, quand il fait de la neige comme aujourd'hui. La jeunesse de là-bas va tous les soirs à l'Opéra, aux Italiens, elle va en soirée, elle sourit à de jolies femmes, qui nous feraient mettre à la porte par leurs portiers si nous nous avisions

[1] Auteurs d'ouvrages juridiques.

de nous montrer chez elles avec nos redingotes grasses, nos habits noirs d'il y a trois ans et nos guêtres élégantes. Leurs habits de tous les jours, à eux, ce sont nos habits des fêtes et des dimanches. Ceux-là vont dîner au Rocher de Cancale et au Café de Paris; le joyeux étudiant se repaît pour 35 sous chez Barilhaut. Ils font l'amour avec des marquises ou avec des catins de prince; ce farceur d'étudiant *aime* des demoiselles de boutique qui ont des engelures aux mains [...], car le pauvre diable a des sens comme un autre, mais pas trop souvent, comme moi, par exemple, parce que ça coûte de l'argent, et que quand il a payé son tailleur, son bottier, son propriétaire, son libraire, l'École de Droit, son portier, son cafetier, son restaurant, il faut qu'il s'achète des bottes, une redingote, des livres, qu'il paye une inscription, qu'il paye un terme, qu'il achète bientôt du tabac, et il ne lui reste plus rien, il a l'esprit tracassé. N'importe, c'est amusant comme tout de faire son Droit à Paris. Comme c'est bien mon opinion, je vais me coucher immédiatement.

Adieu, mon vieux. Réponds-moi. Bien des choses à tes bons parents.

---

75. AU MÊME.

[Paris, 11 mars 1843.]

A mon retour de Rouen, j'ai enfin trouvé une lettre de toi. Je commençais à désespérer d'en avoir et j'avais envie de te faire mettre dans les petites affiches pour savoir ce que tu étais devenu.

Voilà le beau temps maintenant; il doit faire bon se promener en barque aux Andelys, sur la Seine. On emporterait avec soi de quoi boire et fumer, on se coucherait le dos au fond du canot et on regarderait le ciel...

Va-t'en voir Jean
S'ils y viennent *(bis)*

Avant un mois, il va falloir songer à un autre examen. C'est comme des coups sur une enclume; quand un cesse, l'autre reprend. C'est moi qui fais l'enclume. Depuis le mois de janvier je vis assez tranquille, ayant l'air de faire du grec, tirant çà et là quelques lignes de latin pour ne pas lire de français, disant que je vais à l'Ecole de Droit et n'y foutant pas les pieds, fumant beaucoup, dormant très bien, dînant volontiers en ville, surtout chez les gens qui me reçoivent bien, faisant de la littérature et de l'art à toute heure du jour et de la nuit, bâillant, doutant, niaisant et fantastiquant. L'été que je vais passer dans le Code et dans la procédure m'épouvante déjà. J'aimerais autant le passer en Espagne ou en Italie, ou même à Rouen, ma stupide patrie. J'aurais au moins Fessart, qui est un des meilleurs nageurs du monde, et qui sait absorber le rhum et l'anisette autant qu'homme de France. Je trouve que tout s'est arrangé pour le mieux afin que j'enrage : à l'époque où il fait beau, où il fait bon fumer sa petite pipe à l'ombre, sous les noyers ou sous les saules, où le soir il est doux de rester jusqu'à minuit à sa fenêtre à regarder les étoiles et le bleu du ciel, je me livrerai aux limpidités du contrat de mariage, aux douceurs de l'hypothèque, aux clartés de la vente! Merde!

La présente me quitte en bonne santé; je vous désire qu'elle vous trouve pareillement. Cette fin m'a été fournie par mon honorable ami le baron Maxime Du Camp, ci-présent pendant que je t'écris cette belle lettre et qui m'empêche de la finir. Il fait du reste tout aussi bien, car je n'ai plus rien à te dire. Mais toi, jeune homme, qui te livre au soulas dans ta province de Vexin, envoie-moi quelque chose.

Addio.

---

76. À SA SŒUR.

[Paris, fin mars 1843.]

Toi, mon vieux rat, m'ennuyer? Allons donc! Tu badines, tu plaisantes. Dis plutôt que tu t'ennuyais de m'écrire, et non pas que tu t'es arrêtée dans la crainte de m'ennuyer. Tu sais bien que plus tes lettres sont longues, plus je les aime. Il me semble qu'il y a longtemps que je ne t'ai vue et j'ai bien besoin de t'embrasser. Il y a trois semaines que j'ai quitté Rouen. Dans quinze jours, le jour des Rameaux, vous me verrez arriver. Je resterai jusqu'au 22 avril, époque à laquelle je retournerai bien vite à Paris pour bâcler mon examen, qui commence à me talonner. Vous ne me reverrez plus alors qu'au mois de juin, pendant trois ou quatre jours.

J'ai été au Rond-Point mardi. Henriette avait une grande robe rose qui la rendait plus jolie et plus gracieuse encore que de coutume. Elle est toujours la même et d'une humeur égale, tandis que Gertrude a toujours du nouveau à vous ap-

prendre. Elle aime beaucoup la famille royale et a été désolée de la mort du duc d'Orléans. Les Collier à ce sujet se sont aperçus à Trouville que nous n'aimions pas beaucoup la dynastie régnante, et cela parce que maman ne paraissait pas très affectée de la descente chez Pluton du prince royal.

Darcet[1] pioche comme un enragé pour le concours du bureau central. Mais il se fera probablement enfoncer. Il juge à propos, pour se rendre fort dans la discussion, de lire Spinoza, Descartes et beaucoup d'honnêtes gens de cette trempe, qu'il n'entend guère, comme il est très facile de s'en convaincre quand on a la moindre idée de la philosophie. Entre nous soit dit, il y patauge un peu.

Je suis invité pour samedi prochain à un grand souper annuel chez mon ami Maurice[2]. J'ai accepté; ça me remettra un peu les nerfs.

Dialogue (passé il y a une heure) :

Moi, ma Portière. (J'entends du bruit.)

La Portière (de dedans l'antichambre). — C'est moi, Monsieur, ne vous dérangez pas. (La portière ouvre la porte. Ordinairement ce sont les portières qui s'ouvrent.) Je vous apporte des allumettes, Monsieur, car vous en avez besoin.

Moi. — Oui.

La Portière. — Monsieur en brûle beaucoup.

[1] Frère de Mme Pradier.

[2] Maurice Schlésinger, éditeur de musique, souvent cité plus loin.

Monsieur travaille tant! Ah! comme Monsieur travaille! Je ne pourrais en faire autant, moi qui vous parle.

MOI. — Oui.

LA PORTIÈRE. — Monsieur va bientôt s'en aller cheux lui. Vous avez raison.

MOI. — Oui.

LA PORTIÈRE. — Ça vous fera du bien de prendre un peu l'air, car depuis que vous êtes ici, bien sûr, bien sûr...

MOI (avec intention). — Oui.

LA PORTIÈRE (élevant la voix). — Vos parents doivent être contents d'avoir un fils comme vous (c'est son idée fixe, car elle l'a déjà dit à Hamard).

MOI. — Oui.

LA PORTIÈRE. — C'est que, voyez-vous, rien ne contente plus les parents comme de voir leurs enfants bien travailler. Eh bien! quand je vois Alphonsine à l'ouvrage, y a rien qui me fasse plaisir comme ça. Veux-tu bien travailler, veux-tu bien travailler, que je lui dis comme ça tous les jours, vilaine paresseuse! Veux-tu pas rester comme ça à ne rien faire! Mais je vais vous dire, elle est un peu molle, cette pauvre Alphonsine. Oui, elle a maintenant un petit bobo; ça l'empêche de coudre. Elle n'a pas tant de mal que moi, allez. Oui, quand j'étais jeune, j'avais les traits plus fins qu'elle. Oh! oui, voui, elle n'a pas les traits aussi fins que moi, c'est ce que je lui dis tous les jours : Alphonsine, t'as pas les traits aussi

fins que moi. Mais vous, c'est pas ça, Monsieur; c'est la tête qui travaille; c'est la mémoire qui faut. Bien sûr que oui, vous aurez besoin de prendre l'air.

Je ne l'écoutais plus qu'elle parlait encore.

Ah! rat, mon bon rat, mon vieux rat, ayez soin d'avoir de bonnes joues pour l'autre semaine, car j'ai faim de vous les embrasser. C'est moi qui m'en donnerai! Décidément, quand j'y pense, je ne pourrai pas m'empêcher de te faire un peu de mal, comme les fois où mes gros baisers de nourrice font tant de bruit que maman dit : « Mais laisse-là cette pauvre fille! » et que toi-même, harassée et me repoussant avec les deux mains, tu dis : « Ah! bonhomme! »

En attendant, voilà le jour qui baisse; je n'y vois presque plus. C'est encore un de moins. Je m'en vais fermer ma lettre, la mettre à la poste, dîner et m'en revenir à l'usufruit, que je repasse et repasse toujours; mais ça me surpasse.

---

77. À LA MÊME.

[Paris, fin avril 1843.]

Comme je m'ennuie de toi, mon pauvre rat! Il me semble qu'il y a quinze jours que je vous ai quittés. Le temps aussi est d'une tristesse affreuse; il a neigé toute la journée, je suis maintenant tout seul à penser à vous et à me figurer ce que vous faites. Vous êtes là tous rangés au coin du feu, où moi seul je manque. On joue aux dominos,

on crie, on rit, on est tous ensemble, tandis que je suis ici comme un imbécile, les deux coudes sur ma table, à ne savoir que faire. Le mois qui s'est écoulé a été si bon que j'y pense toujours et je désire qu'il en vienne bien vite de pareils. Je m'étais refait à la maison; je m'étais si bien habitué de nouveau à t'embrasser quand je voulais, à être avec mon pauvre rat à toute minute, que la privation de tout ça me semble plus dure que jamais. J'ai revu aujourd'hui les éternelles rues de mon quartier et la mine de ces trottoirs sur lesquels je passe deux ou trois fois par jour; j'ai retrouvé sur ma table les bienheureux livres de Droit que j'y avais laissés. J'aime bien mieux ma vieille chambre de Rouen, où j'ai passé des heures si tranquilles et si douces, quand j'entendais autour de moi toute la maison remuer, quand tu venais à quatre heures pour faire de l'histoire ou de l'anglais, et qu'au lieu d'histoire ou d'anglais tu causais avec moi jusqu'au dîner. Pour qu'on se plaise quelque part, il faut qu'on y vive depuis longtemps. Ce n'est pas en un jour qu'on échauffe son nid et qu'on s'y trouve bien. Dans la journée ça va encore; mais c'est le soir, quand je suis rentré et que je me trouve dans cette chambre vide, que je pense à Rouen. Réponds-moi tout de suite, mon pauvre rat. Dis-moi comment tu vas, si tu n'as point souffert, etc. Dessine, peins, pianote, tâche de passer le temps à ton goût, et, quoique tu dises que tu n'aimes pas écrire, écris-moi de longues lettres.

78. À LA MÊME.

Paris, 11 mai 1843.

Si tu crois à lire mes lettres que je ne m'ennuie pas, mon pauvre rat, tu te trompes on ne peut plus. Quand je pense à vous et que je vous écris, je m'égaye le plus possible, et d'ailleurs je suis si agacé, si embêté, si furieux, que souvent je suis obligé de me battre les flancs pour ne pas me laisser tomber de découragement. Je me remonte le moral, comme on dit, et j'ai besoin de me le remonter à chaque minute. Si tu avais une idée de la vie que je mène, tu le concevrais sans peine. Montaigne, mon vieux Montaigne disait : « Il nous faut abestir pour nous assagir. » Je suis toujours si abesti que cela peut passer pour sagesse et même pour vertu. Quelquefois, j'ai envie de donner des coups de poing à ma table et de faire tout voler en éclats; puis, quand l'accès est passé, je m'aperçois à ma pendule que j'ai perdu une demi-heure en jérémiades, et je me remets à noircir du papier et à tourner des pages avec plus de vitesse que jamais. Le soir arrive, je m'en vais m'attabler au fond d'un restaurant, tout seul et la mine renfrognée, en pensant à la bonne table de famille, entourée de figures amies et où l'on est chez soi, dans soi, où l'on mange de bon cœur, où l'on rit tout haut. Après quoi je rentre, je ferme mes volets pour que le jour ne me blesse pas les yeux, et je me couche. J'ai pourtant maintenant une grande consolation. C'est un bocal d'excellent

tabac turc que m'a donné M. Cloquet et qui me sert à charmer mes loisirs.

Paris n'est pas plus favorisé que Rouen sous le rapport du chemin de fer et, si tu t'ennuies d'en entendre parler, tu es tout à fait comme moi. Il est impossible d'entrer n'importe où sans qu'on entende des gens qui disent : Ah! je m'en vais à Rouen! Je viens de Rouen! irez-vous à Rouen? Jamais la capitale de la Neustrie n'avait fait tant de bruit à Lutèce; on en est tanné.

Je te prierai, mon bon rat, de changer un peu votre manière de m'envoyer vos lettres. Celle que j'ai reçue ce matin était datée de mardi. C'est deux bons jours de vieillesse qu'elle avait sur le dos. Il est étonnant que, « maintenant qu'il y a le chemin de fer[1] et que c'est si commode pour aller à Paris, car on peut y aller dîner et revenir le soir pour se coucher; ah! vraiment, c'est une chose incroyable! etc. » et que, conséquemment, les « voies de communication » sont si rapides, je reçoive des nouvelles de vous comme si vous habitiez au fond de la Basse-Bretagne. Tâchez de vous arranger autrement.

Que fais-tu dans la maison de campagne, ma chère Carolo! y peinturelures-tu? y pianotes-tu raide? Vas-tu dans le bosquet avec Néo, miss Jane et maman, un livre et de l'ouvrage dans ton tablier, t'asseoir sur un banc? Quel beau soleil il fait! Comme je voudrais être avec vous! Mais je pioche comme un enragé et, d'ici au mois d'août, je serai dans un état de fureur permanente. Il m'en

[1] La ligne de chemin de fer de Paris à Rouen a été ouverte au public le 9 mai 1843.

prend quelquefois des crispations et je me démène avec mes livres et mes notes comme si j'avais la danse de saint Guy, patron des tailleurs.

Je n'ai pas vu les Collier, car je ne descends plus de mon antre qu'une fois par semaine; j'ai en effet l'air d'une bête plus ou moins fauve. Donc je n'ai pas grande nouvelle à t'annoncer, ou, pour mieux dire, je ne sais rien du tout.

Adieu, vieux rat, vieux coquin de rat.

---

79. À LA MÊME.

[Paris, 16 mai 1843.]

Je te remercie bien, mon bon rat, de la lettre que tu m'as envoyée hier; elle était gentille et spirituelle comme toi, abondante en traits d'esprit que j'ai appris par cœur, et que je donnerai à la première occasion comme étant de moi. Il paraît que les Maupassant sont toujours en belle humeur, et que les facéties découlent mieux que jamais de leurs lèvres. Je regrette de n'avoir pas assisté au déjeuner où ils en ont tant dit; j'aurais fait ma partie.

J'ai été hier chez les Collier; Gertrude avait commencé une lettre pour toi. Elle ne sort pas des bals; c'est un devoir pour elle de n'en pas manquer un seul.

Courage, mon vieux rat, pour samedi prochain. Allons, de l'aplomb, nom d'un tonnerre! Là, un, deux, un, deux, pas trop vite! ferme les trilles! brrr les petites gammes! ne perdons pas la tête!

Puisque tu fais de la géométrie et de la trigonométrie, je vais te donner un problème : Un navire est en mer, il est parti de Boston chargé de coton, il jauge 200 tonneaux; il fait voile vers le Havre, le grand mât est cassé, il y a un mousse sur le gaillard d'avant, les passagers sont au nombre de douze, le vent souffle N.-E.-E., l'horloge marque 3 heures un quart d'après-midi, on est au mois de mai... On demande l'âge du capitaine?

---

80. À LA MÊME.

Paris, juin 1843.

Cette lettre vous parviendra par l'ami Florimont[1], qui est chargé de la porter. Il s'embarque pour la Neustrie non sans peur, car Beautot est là qui le menace et il a une venette horrible d'être obligé d'y subir une journée. Quant à moi, je ne demanderais pas mieux que d'aller même à Beautot, tant je suis embêté du lieu où je suis. L'univers est grand, et le voyageur en est le vrai roi. Que ne suis-je voyageur! Il y a sur la terre des mers énormes et des forêts vierges, des déserts à lasser le pied des chevaux, des horizons sans fin, des vallées profondes, des plaines qui n'en finissent. On peut aller partout là; eh bien, non! Il existe aussi sur la terre un petit point restreint qu'on appelle Paris, et dans ce point une autre imperceptibilité qui est l'École de Droit. C'est justement là qu'il me faut vivre, c'est là que je suis à me

[1] Chef du contentieux de la maison de l'Empereur.

durcir les fesses sur des bancs de bois et à endurer un professeur qui fait tomber sur vos épaules sa parole de plomb, ou d'airain, comme on voudra. Je vais bien encore au cours, mais je n'écoute plus; c'est du temps perdu. J'en ai trop, j'en suis saoul. J'admire les gaillards qui sont là patiemment à prendre des notes et qui ne sentent pas des bouillonnements de rage et d'ennui leur monter à la tête. Quand j'ai avalé deux cours de suite, ce qui m'arrive souvent, juge dans quel état je dois être. La haine que je porte à la science découle, je crois, sur ceux qui l'enseignent, à moins que ce ne soit le contraire; et si j'avais le pouvoir absolu, à coup sûr j'enverrais M. Oudot et compagnie travailler aux fortifications, à grands renforts de coups de pied. En attendant je travaille comme un désespéré pour passer mon examen le plus tôt et le plus infailliblement possible. Mais celui qui pourrait me voir quand je suis seul à m'inoculer tout le français du Code civil dans le cerveau et à savourer la poésie du Code de procédure, celui-là pourrait se vanter d'avoir vu quelque chose de lamentablement grotesque. Nom d'un nom! j'aime mieux faire le « journaliste de Nevers » ou le « père Couillère », parole d'honneur!

Quand je pense à vous autres, au moins, quelque chose de bon et de doux me ranime et me rafraîchit, mille tendresses gaies me reviennent au cœur, et je vais de l'une à l'autre, vous regardant tous d'ici, aller, venir, parler, avec le son de votre voix, vous lever et vous asseoir dans vos habits que je connais. Ici, par exemple, mon bon raton, j'ai dans les oreilles ton rire sonore et doux, ce rire pour lequel je me ferais crever en bouf-

fonneries, pour lequel je donnerais jusqu'à ma dernière facétie, jusqu'à ma dernière goutte de salive. Si bien que seul, parfois, dans ma chambre, je fais des grimaces dans la glace ou pousse le cri du « Garçon », comme si tu étais là pour me voir et m'admirer; car je m'ennuie bien de mon public.

---

81. À LA MÊME.

Paris, [juillet] 1843.

Je suis bien aise, vieux biquet, que les deux courses que tu as faites à la Neuville ne t'aient pas fatiguée. Ça donne bon espoir pour le voyage. Ménage-toi d'ici là, chère enfant; reste couchée tard et soigne bien la pauvre fille de ta mère. Si vous m'avez regretté samedi et dimanche dernier, vous n'étiez pas les seules et je ne me suis pas précisément amusé. Ah! qu'il est temps que tout cela finisse! Je crois que, quand même je serais refusé, j'en serais content, car au moins j'en serais débarrassé. Je prie maman de ne pas engager M. Getillat à *solliciter* pour moi auprès des messieurs qui peuvent être de sa connaissance. J'en serais fort humilié et tous ces tripotages-là ne sont pas de mon genre. Passe encore de se faire recommander par les amis; mais par des dames, c'est un peu canaille, un peu trop pour moi. D'ailleurs les *hommes comme moi* ne sont pas faits pour être refusés à des examens. Je tâche de me remonter le toupet et de faire le crâne; néanmoins je ne suis pas raide. Peut-être est-ce un excès de modestie?

L'ami Hamard a passé vingt-quatre heures en prison pour n'avoir pas voulu monter la garde. J'ai été le voir. Il pourrissait sur la paille humide des cachots et étudiait les lois dans ce séjour où l'on met ceux qui y contreviennent. Il passe son examen dans quelques jours et file après pour les Pyrénées.

---

82. À LA MÊME.

Paris, [août] 1843.

Le marquis de Saint-Andrieux a dû vous aller donner de mes nouvelles hier. Il vous aura dit sans doute que je me portais bien, que j'avais bonne mine, etc. Mais il n'a pas pu vous dire, car cela est impossible, combien je suis embêté, vexé, irrité, tanné. S'il fallait que mon examen, au lieu d'avoir lieu dans la semaine, ne se passât seulement que dans deux mois, je crois que je l'enverrais bouler. Je commence en effet à être fourbu. Définitivement, c'est trop d'embêtement pour un homme seul. Si, par malheur, j'étais refusé, je te jure bien, ma parole d'honneur, que je n'en ferais pas plus pour la seconde fois et que je me présenterais toujours avec ce que je sais jusqu'à ce qu'on m'admette. J'ai commencé à étudier mon examen avec trop de détails, de sorte que maintenant j'en suis encombré. Joins à ça que mes maux de dents me reprennent de plus belle. Jeudi j'ai souffert toute la soirée de façon à m'empêcher de travailler, et la nuit de façon à m'empêcher de dormir. Autre agacement : M. Bonhomme, menuisier, mon voisin, juge à propos de venir tous les jours

limer ses scies sur le trottoir qui est en face de moi, ce qui fait une musique très agréable. Il y a de quoi en avoir le rire sardonique et satanique. O combien j'envie l'heureux Narcisse qui, loin des cités, fane en paix la luzerne dans les champs paternels, et qui boit le cidre sous les pommiers avec une innocence digne de l'âge d'or. Il méprise tout examen, et le Code civil n'est pour lui qu'un livre comme un autre, c'est-à-dire un livre qu'on ne lit pas.

Tu me demandes des nouvelles d'Henriette, cher rat; je n'en ai pas et je ne suis pas prêt à t'en donner. Les Collier sont maintenant à Chaillot; c'est derrière le bois de Boulogne. Je n'ai pas le temps d'y aller souvent. Gertrude m'a écrit pour me donner son adresse et me dire qu'Henriette allait mieux. L'opinion de M. Cloquet, c'est qu'elle est très malade; voilà tout ce qu'il m'en a dit. Elles lui ont plu extrêmement; il les trouve charmantes. Herbert n'est pas venu me voir; il a peur de se perdre dans Paris. Mais je l'ai vu chez sa mère; il n'est pas changé et m'a dit comme par le passé : «Arthémise, la brosse, la brosse. Bonjour, voisin.»

Si tu savais, vieux rat, combien je pense à cette bienheureuse fin du mois d'août, et à la manière dont je me précipiterai hors l'École de Droit quand je serai reçu[1]! quelles bêtises je dirai et je ferai dans la voiture avec toi! quelles grimaces et quelles bouffonneries! je te promets un rire comme tu n'en as jamais entendu.

[1] Flaubert échoua à ce deuxième examen.

83. À ERNEST CHEVALIER.

[Nogent, 2 septembre 1843.]

Ah! sans la pipe, la vie serait aride, sans le cigare elle serait incolore, sans la chique elle serait intolérable! Les imbéciles vous disent toujours : Singulier plaisir, tout s'en va en fumée! » Comme si tout ce qu'il y a de plus beau ne s'en allait pas en fumée! et la gloire, et l'amour? et les rêves, où vont-ils, où vont-ils, mes amis? Dites-moi donc si les plus beaux spasmes des adolescents, les plus larges baisers des Italiennes, si les plus grands coups d'épée des héros ont laissé autre chose dans le monde que n'en a laissé ma dernière pipe. Il faut convenir que les gens braves sont grotesques et que le peu d'éléments comiques que possède le siècle vient encore d'eux. Il n'y a pas pour moi de prêtre à l'autel, d'âne chargé de fumier, de poète hérissé de métaphores ni de femme honnête, qui me semble aussi comique qu'un homme sérieux.

Je disais donc que je fumais; j'ajoute que je lis un peu de Ronsard, de mon grand et beau Ronsard, pour lequel je ne suis pas le seul qui nourrisse une religion particulière. Singulière chose que la renommée. Quand je pense qu'un pédant comme Malherbe et un pisse-froid comme Boileau ont effacé cet homme-là et que le Français, ce peuple spirituel, est encore de leur avis! ô goût, ô porcs, porcs en habit, porcs à deux pattes et à paletot!

Je te disais donc que je lisais du Ronsard, et puis, après, qu'est-ce que je fais encore? Eh bien,

je me baigne dans la Seine, hélas! au lieu de la mer, dans un endroit qu'on appelle le Livon et sous une chute qu'il y a là, près d'un moulin. Je vais aller ces jours-ci dans la campagne faire quelques excursions, et puis, dans huit jours, je crois, nous repartons pour Rouen, ancienne capitale de la Normandie, chef-lieu du département de la Seine-Inférieure, ville importante par ses manufactures, patrie de Duguernay, de Carbonnier, de Corneille, de Jouvenet, de Hégouay, portier du collège, de Fontenelle, de Géricault, de Crépet père et fils; il s'y fait un grand commerce de cotons filés; elle a de belles églises et des habitants stupides. Je l'exècre, je la hais, j'attire sur elle toutes les imprécations du ciel, parce qu'elle m'a vu naître. Malheur aux murs qui m'ont abrité, aux bourgeois qui m'ont connu moutard, et aux pavés où j'ai commencé à me durcir les talons! O Attila! quand reviendras-tu, aimable humanitaire, avec quatre cent mille cavaliers, pour incendier cette belle France, pays des desssous de pieds et des bretelles? Et commence je te prie par Paris d'abord, et par Rouen en même temps.

Adieu, vieux troubadour.

---

84. AU MÊME.

[Fin janvier, début février 1844.]

Mon vieil Ernest, tu as manqué, sans t'en douter, faire le deuil de l'honnête homme qui t'écrit ces lignes. Oui, l'ancien; oui, jeune homme; j'ai

failli aller voir Pluton, Rhadamante et Minos. Je suis encore au lit, avec un séton dans le cou, ce qui est un hausse-col moins pliant encore que celui d'un officier de la garde nationale, avec force pilules, tisanes, et surtout avec ce spectre, mille fois pire que toutes les maladies du monde, qu'on appelle *régime*. Sache donc, cher ami, que j'ai eu une congestion au cerveau[1], qui est à dire comme une attaque d'apoplexie en miniature, avec accompagnement de maux de nerfs que je garde encore parce que c'est bon genre. J'ai manqué péter dans les mains de ma famille (où j'étais venu passer deux ou trois jours pour me remettre des scènes horribles dont j'avais été témoin chez H***). On m'a fait trois saignées en même temps et enfin j'ai rouvert l'œil. Mon père veut me garder ici longtemps et me soigner avec attention, quoique le moral soit bon, parce que je ne sais pas ce que c'est que d'être troublé. Je suis dans un foutu état; à la moindre sensation, tous mes nerfs tressaillent comme des cordes à violon, mes genoux, mes épaules et mon ventre tremblent comme la feuille. Enfin, c'est là la vie, *sic est vita, such is life*. Il est probable que je ne suis pas près de retourner à Paris, si ce n'est peut-être deux ou trois jours vers le mois d'avril, pour donner congé à mon propriétaire et régler quelques petites affaires. On me fera prendre de bonne heure cette année l'air de la mer, on me fera faire beaucoup d'exercice et surtout beaucoup de calme. Je dois joliment t'embêter, n'est-ce pas, avec le récit de

[1] Première crise d'épilepsie, dont Flaubert eut à souffrir pendant quelques années.

mes douleurs; mais que veux-tu? si j'ai déjà les maladies des vieillards, il me sera bien permis de radoter comme eux.

Et toi, que deviens-tu? Comment ça va? Comment roules-tu ta bosse dans la nouvelle Athènes? Écris-moi. Quand tu viendras aux Andelys, n'oublie pas de pousser jusqu'à Rouen. Adieu, mille compliments aux amis, aux sieurs Dumont et Coutil.

Adieu, vieux. Jeudi matin.

---

85. AU MÊME.

[Rouen, 9 février 1844.]

Nos deux lettres se sont croisées, mon bonhomme. Tu m'en envoyais une assez facétieuse, qui m'a fait rire et m'a déplissé le front; tu en as reçu une de moi qui t'aura fait de la peine et t'aura fait dire des sacré nom de Dieu. Ton brave oncle Motte est venu ici savoir de mes nouvelles, et sans doute qu'il t'en aura donné. Oui, mon vieux, j'ai un séton qui coule et me démange, qui me tient le cou raide et m'agace au point que j'en ai des suées. On me purge, on me saigne, on me met des sangsues, la bonne chère m'est interdite, le vin m'est défendu; je suis un homme mort.

Je ribote avec l'eau de fleurs d'oranger, je me fous des bosses de pilules, je me fais socratiser par la seringue et j'ai un hausse-col sous la peau. Quelle existence voluptueuse! Ah que je m'emmerde!

J'ai horriblement souffert, cher Ernest, depuis que tu ne m'as vu, et j'ai considéré combien la vie humaine était diaprée de fleurs et festonnée d'agréments. Je passerai tout l'été à la campagne, à Trouville; je voudrais y être. Je soupire après le soleil.

Sais-tu jusqu'où doit aller ma tristesse, et comprends-tu que je vive...? La pipe, oui la pipe, oui, tu as bien lu, la pipe, cette vieille pipe :

LA PIPE M'EST DÉFENDUE!!!

moi qui l'aimais tant, moi qui n'aimais que ça, avec le grog froid en été et le café en hiver!

J'irai probablement à Paris avant six semaines, deux mois, pour mettre ordre à mes affaires, puis je reviendrai ici. Je suis comme un melon. Heureusement que ce melon ne coule pas! Il ne manquerait plus que cela.

Et toi, vieux? toujours la thèse de l'usufruit? C'est aussi une fière maladie; mais tu en seras bientôt débarrassé. Adieu, présente mes respects, ou plutôt dis des cochonneries de ma part aux sieurs Dumont et Coutil, et si l'on demande comment je vais, dis : très mal; il suit un régime stupide; quant à la maladie elle-même, il s'en fout bien.

Adieu, vieux.

---

86. AU MÊME.

7 juin [1844].

Eh quoi! pauvre vieux bougre, tu es toujours c... par ta sacrée santé, embêté par la maladie, for-

tement vexé par les indispositions! Tu continues ton système d'être malade au moment de tes examens, et de retarder par là tes prodigieux succès, tes ovations universitaires! Quant à ton serviteur, il va mieux, sans précisément aller bien. Il ne se passe pas de jour sans que je ne voie, de temps à autre, passer devant mes yeux comme des paquets de cheveux ou des feux du Bengale. Cela dure plus ou moins longtemps. Néanmoins, ma dernière grande crise a été plus légère que les autres. Je possède toujours mon séton, agrément que je te souhaite peu, ainsi que la privation de la pipe, souffrance horrible à laquelle n'ont pas été condamnés les premiers chrétiens. Et on dira que les empereurs ont été cruels!!! Voilà comme on écrit l'histoire, môssieu! *Sic scribitur historia.* Je ne suis pas près de naviguer seul, d'avoir cette liberté; de sorte qu'il se passera encore du temps avant que je n'aille me piéter avec toi sur la Roche-à-l'Hermite et me rouler dans le bois de Cléry... Ah! les beaux jours que ceux où, amplement muni de tabac et de cigares, j'ascendais la voiture de Jean et je m'en allais aux Andelys! Qui dira toutes les blagues qui ont été servies, toute la salive qui a juté de nos lèvres [...].

Mon père a acheté une *proprillété* aux environs de Rouen, à Croisset. Nous y allons habiter la semaine prochaine. Tout est bouleversé par ce déménagement; nous y serons assez mal logés cet été et au milieu des ouvriers, mais l'été prochain je crois que ce sera superbe. Je me *pourmène* en canot avec Achille, me rappelant ces mots classiques du père Giffard : *V'là le pilote comme ça qui dit : V'là la mer qui bat nos flancs.*

Écris-moi comment tu vas et ce que tu fais. Vois-tu quelquefois Oudot dans tes rêves? Duranton te pèse-t-il sur la poitrine quand tu as des cauchemars? Quelle belle invention que l'École de Droit pour vous emmerder! C'est à coup sûr la plus enkikinante de la création.

Adieu, vieux, bonne santé, mille choses à tes bons parents.

Tout à toi.

Ne m'oublie pas auprès du jeune Coutil, si tu le vois. C'est du reste de saison : comment oublier le coutil en été?

---

87. À LOUIS DE CORMENIN[1].

7 juin [1844].

Que je dois vous paraître coupable, mon cher Louis! Que voulez-vous faire d'un homme qui est malade la moitié du temps, et qui est si ennuyé l'autre qu'il n'a ni la force, ni l'intelligence d'écrire même des choses douces et faciles, comme celles que je voudrais vous envoyer! Connaissez-vous l'ennui? non pas cet ennui commun, banal, qui provient de la fainéantise ou de la maladie, mais cet ennui moderne qui ronge l'homme dans les entrailles et, d'un être intelligent, fait une ombre qui marche, un fantôme qui pense. Ah! je vous plains, si cette lèpre-là vous est connue. On s'en croit guéri parfois; mais un beau jour on se réveille souffrant plus que jamais. Vous

[1] Ami intime de Gustave Flaubert et de Maxime du Camp. Publiciste, il signait Paul Simon.

connaissez ces verres de couleur qui ornent les kiosques des bonnetiers retirés. On voit la campagne en rouge, en bleu, en jaune. L'ennui est de même. Les plus belles choses, vues à travers lui, prennent sa teinte et reflètent sa tristesse. Quant à moi, c'est une maladie de jeunesse qui revient à mes mauvais jours, comme aujourd'hui. On ne peut pas dire de moi comme de Pantagruel : « et puis estudioit quelque méchante demy-heure, mais toujours avoit l'esprit en cuisine ». C'est en pire chose que j'ai l'esprit : c'est aux sangsues qu'on m'a mises hier et qui me grattent les oreilles, c'est à la pilule que je viens d'avaler et qui navigue encore dans mon estomac sur le verre d'eau qui l'a suivie.

Savez-vous que nous n'avons pas sujet d'être gais ! Voilà Maxime[1] parti ; son absence doit bien vous peser. Moi, j'ai mes nerfs qui me laissent peu de repos. Quand nous reverrons-nous tous à Paris, en belle santé et en belle humeur? Quelle belle chose ce serait pourtant qu'un petit cénacle de bons garçons, tous gens d'art, vivant ensemble et se réunissant deux ou trois fois par semaine pour manger un bon morceau, arrosé d'un bon vin, tout en dégustant quelque succulent poète ! J'ai souvent formé ce rêve ; il est moins ambitieux que bien d'autres, mais peut-être ne se réalisera-t-il pas davantage? Je viens de voir la mer et je suis rentré dans ma stupide ville : voilà pourquoi je suis plus embêté que jamais. La contemplation des belles choses rend toujours triste pour un

[1] Maxime du Camp était parti le 4 mai pour un voyage en Orient.

certain temps. On dirait que nous ne sommes faits que pour supporter une certaine dose de beau; un peu plus nous fatigue. Voilà pourquoi les natures médiocres préfèrent la vue d'un fleuve à celle de l'Océan, et pourquoi il y a tant de gens qui proclament Béranger le premier poète français. Ne confondons pas, du reste, le bâillement du bourgeois devant Homère, avec la méditation profonde, avec la rêverie intense et presque douloureuse qui arrive au cœur du poète, quand il mesure les colosses et qu'il se dit navré : *O altitudo!* Aussi j'admire Néron : c'est l'homme culminant du monde antique! Malheur à qui ne frémit pas en lisant Suétone! J'ai lu dernièrement la vie d'Héliogabale dans Plutarque. Cet homme-là a une beauté différente de celle de Néron. C'est plus asiatique, plus fiévreux, plus romantique, plus effréné : c'est le soir du jour, c'est un délire aux flambeaux. Mais Néron est plus calme, plus beau, plus antique, plus posé, en somme supérieur. Les masses ont perdu leur poésie depuis le Christianisme. Ne me parlez pas des temps modernes, en fait de grandiose. Il n'y a pas de quoi satisfaire l'imagination d'un feuilletoniste de dernier ordre.

Je suis flatté de voir que vous vous unissez à moi dans la haine du Sainte-Beuve et de toute sa boutique. J'aime par-dessus tout la phrase nerveuse, substantielle, claire, au muscle saillant, à la peau bistrée : j'aime les phrases mâles et non les phrases femelles, comme celles de Lamartine, fort souvent, et, à un degré inférieur, celles de Villemain. Les gens que je lis habituellement, mes livres de chevet, ce sont Montaigne, Rabelais, Régnier, La Bruyère et Le Sage. J'avoue que

j'adore la prose de Voltaire et que ses contes sont pour moi d'un ragoût exquis. J'ai lu *Candide* vingt fois; je l'ai traduit en anglais et je l'ai encore relu de temps à autre. Maintenant je relis Tacite. Dans quelque temps, quand j'irai mieux, je reprendrai mon Homère et Shakespeare. Homère et Shakespeare, tout est là! Les autres poètes, même les plus grands, semblent petits à côté d'eux.

Il doit m'arriver ces jours-ci un canot du Havre. Je voguerai sur la Seine à la voile et à l'aviron. Voilà la chaleur qui vient; je vais bientôt me dénuder et nager. Vous voyez de là mes seuls plaisirs.

Il m'est arrivé un grand malheur. On m'a perdu une pipe dans mon déménagement de la rue de l'Est : un beau tuyau noir rapporté de Constantinople et dans lequel j'ai fumé pendant sept ans. C'est avec lui que j'ai passé les meilleures heures de ma vie. N'est-ce pas un épouvantable chagrin de le savoir perdu, profané! Vous qui comprenez l'existence horizontale, sentez-vous toute la perte de ces mille charmants souvenirs que me donnait ce vieux tuyau? ce pauvre tuyau qui m'avait soutenu dans mes jours de mélancolie, qui avait partagé ma joie dans mes jours heureux.

Ce brave Maxime! le voilà parti! Quand reviendra-t-il? Son voyage va nous sembler long. N'importe, il sera, je crois, si utile, que nous devons être contents qu'il le fasse. Nous le trouverons vieilli et mûri à son retour. Il s'écoulera, comme on dit, bien de l'eau sous le pont d'ici là. N'oubliez pas de m'envoyer exactement ses lettres, celles qui me seront adressées, et de me dire toutes les fois que vous en aurez reçu des nouvelles. Par

le plaisir que vous aurez vous-même à en recevoir, je vous conjure de songer à moi. N'imitez pas aussi mes longues pauses dans notre correspondance. Dites-moi un peu ce que vous faites, ce que vous rêvez. Envoyez-moi des vers quand vous en ferez. Adieu, je vous souhaite tout ce que vous voudrez. Adieu, tout à vous de cœur.

---

88. À ERNEST CHEVALIER.

[Juillet 1844.]

Bravo, jeune homme, bravo, très bien, très bien, fort satisfait, extrêmement content, enchanté, recevez mes félicitations, agréez mes compliments, daignez recevoir mes hommages! Ah! Monsieur, ah! Monsieur, tournez-vous donc, je vous prie — je n'en ferai rien — pardonnez-moi — après vous, s'il vous plaît [...]. — Enfoncée l'École de Droit! — Ah mon vieux, que tu es heureux! comme tu as dû dîner de bon appétit le jour de ta thèse, comme tu devais bien respirer! [...]. — Adieu donc à Duranton, bonsoir à Valette, bonne nuit à Oudot, serviteur très humble de Ducaurroy; heureux gredin, va! Plus de migraines, plus d'embêtements, plus de dîners à 30 sols! Dire que tu ne verras plus la balle de Delzers (pas même en rêve), ni les lunettes de Môssieu Reboul, ni les savates de Bugnet! Il y a de quoi danser des cancans effrénés, des polkas sauvages, des cachuchas titaniques. Il faut se couronner de fleurs et de saucisses, empoigner sa pipe et boire 20000098710531000 petits verres!

Repose-toi bien dans ta famille, mon pauvre vieux. Dans quelque temps, je te dirai de venir un peu faire une petite visite à ton ancien qui te pourmènera dans son canot tout en repassant les vieilles blagues du temps passé, quand nous étions plus gais et plus jeunes. Notre ancien compagnon Néo sera là, et nous repenserons au temps où il venait avec nous sur la côte Saint-Gervais; nous nous asseyions sur les cailloux, et nous allumions nos petits cigares.

Ce pauvre cigare, quand reviendra-t-il? Je désire cependant peu de choses dans la vie, et le ciel devrait bien me les donner. Je ne lui demande ni l'amour des femmes, ni l'admiration des sots, ni honneur, ni état; il me semble que j'ai des vœux modestes. Eh bien non! il est dit que ce bienheureux nicotiane me sera refusé et qu'au lieu de l'aimable et gracieux chambertin, je boirai de l'eau de fleurs d'oranger et de tilleul — deux beaux arbres, j'en conviens, mais pas en bouteille! Rien de neuf. Ma santé n'est pas mauvaise, mais tout cela est si long à se guérir! J'ai été si étrillé que je serai longtemps encore avant d'en être quitte.

Adieu, cher Ernest, mille compliments aux tiens.

Tout à toi.

---

89. AU MÊME.

Croisset, 11 novembre [1844].

Je n'entends jamais parler de toi! Qu'est-ce que tu deviens, profond jurisconsulte? Te livres-tu à l'étude des lois, ou au culottage de la pipe? ma-

nière de faire des gens plus agréables. Es-tu bientôt nommé garde des sceaux, ou substitut du procureur du roi? Quand te verra-t-on tonner contre l'immoralité de la littérature moderne et hurler après ces bons et pacifiques républicains? Quand te vends-tu au gouvernement moyennant une place de 1,500 francs par an? Que fais-tu, enfin, dans ton bocal des Andelys? Conte-nous ça un peu et dis-moi surtout si tu vas en Corse, ou n'importe ailleurs.

Quant à ton serviteur, c'est toujours la même histoire : ni mieux, ni pis, ni pis, ni mieux; tel que tu le connais, l'as connu, et le connaîtras, toujours ce même *môme* assez fastidieux pour les autres et encore plus pour lui-même, quoiqu'il ait eu de bons moments en société, en société libre surtout et peu bégueule des oreilles.

Néo est accouchée de 4 enfants. J'ai l'honneur de t'en faire part; la mère et les enfants se portent bien. On m'a dit que ton oncle désirait un terre-neuvien. Est-ce vrai? S'il en veut, réponds-moi de suite.

Je n'ai aucune nouvelle à t'annoncer, car la grande nouvelle, tu la sais : le mariage de Caroline[1]. Que veux-tu que je t'en dise? Tout ce que tu voudras. Dis-en ce qu'il te fera plaisir. Tout cela se trouve résumé par les deux lettres que j'ai prononcées en l'apprenant : AH !

Dans une douzaine de jours nous retournons à Rouen; nous laissons Croisset au menuisier et aux peintres. L'année prochaine tout sera prêt; il y a une chambre d'amis qui sera arrangée. Vous l'ha-

[1] Le 3 mars 1845, Caroline Flaubert épousa Émile Hamard.

biterez, Seigneur, s'il vous plaît de m'honorer de votre compagnie, de me gratifier de votre présence, de me *cadotter* de votre conversation, etc... à moins que vos graves occupations ne vous en empêchent. Dans ce temps-là, j'espère, je serai plus gaillard et nous pourrons fumer le calumet en regardant l'eau couler.

Écris-tu quelque fois au jeune Dumont? Fais-lui mes amitiés ainsi qu'à ce vieux Coutil. Adieu, je t'embrasse, mille choses aux tiens, tout à toi.

---

90. À EMMANUEL VASSE.

Rouen [janvier 1845].

Merci, mon vieux, de la lettre que tu m'as envoyée avec le *Murtius;* je n'en avais pas besoin pour savoir que tu pensais à moi, car j'en étais sûr sans cela. Il y a des gens sur lesquels on compte; je t'ai toujours mis du nombre. Je me rappellerai longtemps nos nuits d'été de la rue de l'Est, où le café et le tabac nous entouraient, quand je faisais mes illuminations de bougies et que j'étalais avec orgueil mes *bottes* splendidement vernissées. Apprends donc que cette passion n'est pas partie de mon âme de décrotteur, et que dernièrement enfin j'ai reçu de Paris le reste de ma fameuse bouteille, et que je m'exerce encore à ce grand art de faire briller les chaussures. Je n'en ai plus besoin (de chaussures), car je ne sors pas de ma chambre. Je ne vois personne, sauf Alfred Le Poittevin;

je vis seul comme un ours. J'ai passé tout l'été à me promener en canot et à lire du Shakespeare. Depuis que nous sommes revenus de la campagne, j'ai assez lu et travaillé; je fais maintenant beaucoup de grec et je repasse mon histoire. Ma maladie aura toujours eu l'avantage qu'on me laisse m'occuper comme je l'entends, ce qui est un grand point dans la vie; je ne vois pas qu'il y ait au monde rien de préférable pour moi à une bonne chambre bien chauffée, avec les livres qu'on aime et tout le loisir désiré. Quant à ma santé, elle est en somme meilleure; mais la guérison est si lente à venir, dans ces diables de maladies nerveuses, qu'elle est presque imperceptible.

Je suis encore pour longtemps au régime; mais je suis patient, et en attendant le temps se passe. J'ai bien souffert, pauvre vieux, depuis la dernière nuit que nous avons passée ensemble à lire Pétrone : on m'a mis un séton qui m'a fait subir des douleurs atroces; j'ai failli avoir la main droite emportée par une brûlure et j'en conserve encore une large cicatrice rouge; enfin, comme bouquet de la farce, je me suis fait enlever trois dents de la mâchoire.

J'ai reçu une lettre de Du Camp, qui est à Alger; il sera de retour d'ici à deux mois; il me charge de le rappeler à ton souvenir et de te faire ses excuses; il n'a pu aller à Candie et par conséquent il ne peut te donner les renseignements que tu lui avais demandés.

Avances-tu dans ton travail? Où en es-tu et qu'est-ce que tu bâtis maintenant? hors du ministère s'entend, hors de ta place et de ton bagne. Je compatis à ton ennui : je sais ce que c'est que

l'embêtement et je trouve qu'il devrait s'écrire avec trois H aspirées et un triple accent grave.

Ma mère a été bien fâchée de n'avoir pu rencontrer Madame Vasse; mais elle est restée trop peu de temps à Paris pour pouvoir retourner chez elle. Nous irons tous à Paris au mois de mars, et là j'espère avoir encore avec toi une ou deux heures de nos bonnes causeries d'autrefois. Présente mille respects affectueux à ta famille de la part des miens et surtout de la mienne; je me souviens toujours de la façon franche et aimable dont j'étais reçu dans votre maison.

Adieu, cher ami, je te serre les mains.

---

91. À ALFRED LE POITTEVIN.

Nogent-sur-Seine, 2 avril 1845.

Nous aurions vraiment tort de nous quitter, de dérayer de notre vocation et de notre sympathie. Toutes les fois que nous avons voulu le faire, nous nous en sommes mal trouvés. J'ai encore éprouvé à notre dernière séparation une impression pénible qui, pour apporter avec elle moins d'étonnement qu'autrefois, est toujours pleine de chagrin. Voilà trois mois que nous étions bien l'un et l'autre ensemble, seuls, seuls en nous-mêmes et seuls à nous deux. Il n'y a rien au monde de pareil aux conversations étranges qui se font au coin de cette sale cheminée où tu viens t'asseoir, n'est-ce pas, mon cher poète? Sonde au fond de ta vie et tu

avoueras comme moi que nous n'avons pas de meilleurs souvenirs; c'est-à-dire de choses plus intimes, plus profondes et plus tendres même, à force d'être élevées. J'ai revu Paris avec plaisir; j'ai regardé le boulevard, la rue de Rivoli, les trottoirs, comme si je revenais voir tout cela après cent ans d'absence, et je ne sais pas pourquoi j'ai respiré à l'aise, en me sentant au milieu de tout ce bruit et de cette cohue humaine. Mais je n'ai personne avec moi, hélas! Du moment que nous nous quittons, nous abordons sur une terre étrangère où l'on ne parle pas notre langue et où nous ne parlons celle de personne. A peine débarqué j'ai passé mes bottes, suis monté en régie et ai commencé mes visites. L'escalier de la Monnaie m'a essoufflé, parce qu'il a cent marches de haut et aussi que je me rappelais le temps, évanoui sans retour, où je le montais pour aller dîner. J'ai embrassé M^me^ et M^lle^ Darcet qui étaient en deuil, je me suis assis dans un fauteuil, j'ai causé une demi-heure et j'ai foutu le camp. Partout j'ai marché dans mon passé, je l'ai remonté comme un torrent que l'on grimpe et dont l'onde vous murmure le long des genoux. J'ai été aux Champs-Élysées; j'y ai revu ces deux femmes[1] avec qui autrefois je passais des après-midi entiers. La malade était encore à demi couchée dans un fauteuil. Elle m'a reçu avec le même sourire et la même voix. Les meubles étaient toujours les mêmes et le tapis n'était pas plus usé. Par une affinité exquise, par un de ces accords harmonieux dont l'aperception appartient seulement à

[1] Gertrude et Henriette Collier.

l'artiste, un orgue de Barbarie s'est mis à jouer sous les fenêtres, comme autrefois pendant que je leur lisais *Hernani* ou *René;* et puis je me suis dirigé vers la demeure d'un grand homme. O malheur! il était absent. « M. Maurice vient de partir ce soir pour Londres. » Tu conçois que j'ai été embêté et que j'aurais voulu trouver une boule aussi exquise et pour laquelle je me sens une invincible tendresse. — Le commis de Maurice m'a trouvé grandi; que dis-tu de ça?

M'étant procuré par Panofka l'adresse de Mme P***(1), je me précipitai dans la rue Laffitte et je demandai au concierge le logement de cette femme perdue. Ah! la belle étude que j'ai faite là! et quelle bonne mine j'y avais! Comme j'avais l'air du brave homme et de la canaille! J'ai approuvé sa conduite, me suis déclaré le champion de l'adultère et l'ai même peut-être étonnée de mon indulgence. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a été extrêmement flattée de ma visite et qu'elle m'a invité à déjeuner à mon retour. Tout cela demanderait à être écrit, détaillé, peint, ciselé. Je le ferais pour un homme comme toi si avant-hier je ne m'étais écorché le doigt, ce qui m'oblige à écrire lentement et me gêne à chaque mot.

J'ai eu pitié de la bassesse de tous ces gens déchaînés contre cette pauvre femme. On lui a retiré ses enfants, on lui a retiré tout. Elle vit avec une rente de 6,000 francs, en garni, sans femme de chambre, dans la misère. A mon avant-dernière visite, elle rayonnait dans deux salons dont les

(1) Mme Pradier, femme du sculpteur.

meubles étaient de soie violette et les plafonds dorés. Quand je suis entré, elle venait de pleurer, ayant appris le matin que depuis quinze jours la police suivait tous ses pas. Le père du jeune homme avec qui elle a eu son aventure craint qu'elle ne l'accapare et fait tout ce qu'il peut pour rompre cette union illicite. Sens-tu la beauté du père qui a peur de la mangearde? Vois-tu la mine du fils embêté! et celle de la fillette que l'on poursuit impitoyablement?

Nous partons demain de Nogent[1], et nous descendons rapidement jusqu'à Arles et Marseille. C'est en revenant de Gênes que nous visiterons lentement le Midi. A Marseille j'irai voir Mme Foucaud, ce sera singulièrement amer et farce, surtout si je la trouve enlaidie comme je m'y attends. Le bourgeois dirait : Vous aurez là une grande désillusion. Mais j'ai rarement éprouvé des désillusions, ayant eu peu d'illusions. Quelle plate bêtise de toujours vanter le mensonge et de dire : la poésie vit d'illusions! Comme si la désillusion n'était pas cent fois plus poétique par elle-même! Ce sont du reste deux mots d'une riche ineptie.

Je me suis ennuyé aujourd'hui d'une façon terrible. Quelle belle chose que la province et le chic des rentiers qui l'habitent! On vous parle du *Juif Errant* et de la polka, des impôts et de l'amélioration des routes, et le voisin a une importance!

[1] Le mariage de Caroline Flaubert célébré, la famille Flaubert, y compris Gustave, décida d'accompagner les jeunes époux dans leur voyage en Italie.

92. AU MÊME.

Marseille, fin avril 1845.

Ah! Ah! Ah! Figure-toi un homme qui respire après une haute montée, un cheval qui s'arrête après un long galop, tout ce que tu voudras enfin, pourvu qu'il y ait idée de liberté, d'affranchissement et de repos, et tu te figureras moi t'écrivant. Plus je vais, et plus je me sens incapable de vivre de la vie de tous, de participer aux joies de la famille, de m'échauffer pour ce qui enthousiasme, et de me faire rougir à ce qui indigne. Je m'efforce tant que je peux de cacher le sanctuaire de mon âme : peine inutile, hélas! les rayons percent au dehors et décèlent le Dieu intérieur. J'ai bien une sérénité profonde, mais tout me trouble à la surface. Il est plus facile de commander à son cœur qu'à son visage. Par tout ce que tu as de plus sacré, par le Vrai et par le Grand, cher et tendre Alfred, ne voyage avec personne! avec personne! Je voulais voir Aigues-Mortes et je n'ai pas vu Aigues-Mortes; la Sainte-Baume et la grotte où Madeleine a pleuré, le champ de bataille de Marius, etc. Je n'ai rien vu de tout cela parce que je n'étais pas seul, je n'étais pas libre. Voilà donc deux fois que je vois la Méditerranée en épicier! La troisième sera-t-elle meilleure? Il va sans dire que je suis très content de mon voyage et toujours d'un caractère très jovial, ce qui peut me faciliter mon établissement si j'ai envie de me marier.

Nous avons descendu la Saône en bateau à vapeur jusqu'à Lyon et, de Lyon, le Rhône jus-

qu'à Avignon : il n'y a rien de triste comme ce que l'on voit là. Toutes mes mélancolies s'y réveillent. Te rappelles-tu notre retour des Andelys à Rouen et la singulière atmosphère qu'il y avait autour de nous? Je n'ai pas touché à Fourvières les os des martyrs, parce que je ne savais pas qu'il y en eût; mais, au confluent des deux fleuves, sur le pont, j'ai regardé l'eau couler en pensant à toi, sans savoir que tu le désirais, comme tu me le mandes par la lettre que j'ai reçue ce matin.

Tantôt, en me promenant le long des flots, je me suis récité le « mais bientôt bondissant d'une joie insensée » et la pièce de la « jeune fille »[1]. J'ai encore pensé à toi aux Arènes de Nîmes et sous les arcades du pont du Gard; c'est-à-dire qu'en ces endroits-là je t'ai désiré avec un étrange appétit: car, loin de l'autre, il y a en nous comme quelque chose d'errant, de vague, d'incomplet.

J'irai à Nice. Je m'informerai du cimetière où est Germain[2] et j'irai voir sa tombe.

J'ai revu les Arènes que j'avais vues pour la première fois il y a cinq ans. Qu'ai-je fait depuis? (Ce qui peut s'écrire tout aussi bien avec un point d'exclamation qu'avec un point d'interrogation.) J'ai revu mon figuier sauvage poussé dans les assises du Velarium, mais sec, sans feuilles, sans murmures. Je suis monté jusque sur les derniers gradins en pensant à tous ceux qui y ont rugi et battu des mains, et puis il a fallu

[1] Poésies d'Alfred Le Poittevin.

[2] Germain des Hogues, ami de collège de Flaubert, mort à Nice en 1843, auteur des *Caprices*, poésies.

quitter tout cela. Quand on commence à s'identifier avec la nature ou avec l'histoire, on en est arraché tout à coup de façon à vous faire saigner les entrailles. En allant au pont du Gard j'ai vu deux ou trois charrettes de Bohémiens. A Arles j'ai vu des fillettes exquises et, le dimanche, j'ai été à la messe pour les examiner plus à loisir. Je me suis promené dans les Arènes, sur le Théâtre, ce vieux théâtre où l'on a joué le *Rudens* et les *Bacchides*, où Ballio et Labrax[1] ont éjaculé leurs injures et éructé leurs obscénités.

A Marseille je n'ai pas retrouvé les habitants de l'hôtel Richelieu. J'ai passé devant, j'ai vu les marches et la porte; les volets étaient fermés, l'hôtel est abandonné. A peine si j'ai pu le reconnaître. N'est-ce pas un symbole? Qu'il y a longtemps déjà que mon cœur a ses volets fermés, ses marches désertes, hôtellerie tumultueuse autrefois, mais maintenant vide et sonore comme un grand sépulcre sans cadavre! Avec un peu de soin, de bonne volonté, je serais peut-être parvenu à découvrir où « elle » loge. Mais on m'a donné des renseignements si incomplets que j'en suis resté là. Il me manque ce qui me manque pour tout ce qui n'est pas l'Art : l'âpreté. Et d'ailleurs j'ai un dégoût extrême à revenir sur mon passé, cependant que ma curiosité impitoyable demande à tout creuser et à tout fouiller jusqu'aux dernières vases.

Je ne lis rien, je n'écris rien, je ne pense pas davantage. Écris-moi à Gênes. Soigne bien ton

[1] Labrax, personnage du *Rudens*, où il joue le rôle de *leno*. Ballio joue le même rôle dans le *Pseudolus*.

roman. Je n'approuve pas cette idée d'une seconde partie ; pendant que tu es en train, épuise le sujet. Condense-le en une seule ; sauf meilleur avis, je crois que c'est là le bien.

---

93. AU MÊME.

Gênes, 1er mai, jour de la Saint-Philippe, [1845].

J'aurais dû aller porter ma carte chez le consul français ; c'eût été un moyen de me faire bien voir du gouvernement et peut-être d'obtenir la croix d'honneur. Allons ! faisons-nous bien voir, poussons-nous, rampons, songeons à nous établir, prenons une femme, marions-nous, parvenons, etc.

Il est 9 heures du soir, on vient de tirer le coup de canon de la retraite, ma fenêtre est ouverte, les étoiles brillent, l'air est chaud. Et toi, vieux, où es-tu ? Penses-tu à moi ? J'ai eu, depuis que tu as reçu ma dernière lettre, quelques heures d'horrible angoisse où j'ai souffert comme je n'ai pas souffert depuis longtemps. Il faudra toute l'intensité intellectuelle dont tu es capable pour le sentir. Mon père a hésité à aller jusqu'à Naples. J'ai cru donc que j'irais, mais Dieu merci nous n'y allons pas ; nous revenons par la Suisse ; dans trois semaines, un mois au plus tard, nous sommes de retour à Rouen, dans ce vieux Rouen où je me suis embêté sur tous les pavés, où j'ai bâillé de tristesse à tous les coins de rue.

Comprends-tu quelle a été ma peur ? En vois-tu le sens ? Le voyage que j'ai fait jusqu'ici, excel-

lent sous le rapport matériel, a été trop brute sous le rapport poétique pour désirer le prolonger plus loin. J'aurais eu à Naples une sensation trop exquise pour que la pensée de la voir gâter de mille façons ne fût pas épouvantable. Quand j'irai, je veux connaître cette vieille antiquité dans la moelle; je veux être libre, tout à moi, seul, ou avec toi, pas avec d'autre; je veux pouvoir coucher à la belle étoile, sortir sans savoir quand je rentrerai; c'est alors que, sans entrave ni réticences, je laisserai ma pensée couler toute chaude parce qu'elle aura le temps de venir et de bouillir à l'aise; je m'incrusterai dans la couleur de l'objectif et je m'absorberai en lui avec un amour sans partage. Voyager doit être un travail sérieux; pris autrement, à moins qu'on ne se saoule toute la journée, c'est une des choses les plus amères et en même temps les plus niaises de la vie. Si tu savais tout ce qu'involontairement on fait avorter en moi, tout ce qu'on m'arrache et tout ce que je perds, tu en serais presque indigné, toi qui ne t'indignes de rien, comme «l'honnête homme» de La Rochefoucauld. J'ai vu vraiment une belle route, c'est la Corniche, et je suis maintenant dans une belle ville, une vraie belle ville, c'est Gênes. On marche sur le marbre, tout est marbre: escaliers, balcons, palais. Ses palais se touchent les uns aux autres; en passant dans la rue on voit ces grands plafonds patriciens tout peints et dorés. Je vais beaucoup dans les églises, j'entends chanter et jouer de l'orgue, je regarde les moines, je contemple les chasubles, les autels, les statues. Il fut un temps où j'aurais fait beaucoup plus de réflexions que je n'en fais maintenant (je ne sais

pas bien lesquelles); j'aurais peut-être plus réfléchi et moins regardé. Au contraire j'ouvre les yeux, sur tout, naïvement et simplement, ce qui est peut-être supérieur.

J'ai assisté à deux enterrements dont je te donnerai tous les détails.

A Nice je n'ai pas été au cimetière où pourrit ce pauvre des Hogues, comme j'en avais eu l'intention. *Cela eût paru drôle.*

Quelqu'envie donc que j'en aie eue je n'y ai pas été; mais j'ai bien pensé à lui. J'ai regardé la mer, le ciel, les montagnes; je l'ai regretté, aspiré. S'il reste dans l'air quelque chose de ceux qui sont morts, je me suis mêlé à lui, et son âme en a peut-être été réjouie. Je n'ai pas revu à Marseille cette bonne M^me^ Foucaud, mais j'ai revu sa maison, la porte et les marches pour y monter; elles ne sont pas plus usées; malgré tous les pas qui y sont venus, elles ont moins vieilli que moi depuis cinq ans. La nature est si calme et si éternellement jeune qu'elle m'étonne continuellement. A Toulon j'avais aussi, devant mon hôtel, les mêmes arbres et la même fontaine qui coulait de même et faisait, la nuit, son même bruit d'eau tranquille. En allant de Fréjus à Antibes, nous avons passé par l'Estérel et j'ai vu sur la droite l'immortelle auberge des Adrets; je l'ai regardée avec religion, en songeant que c'était là d'où le grand Robert Macaire avait pris son vol vers l'avenir et qu'était sorti le plus grand symbole de l'époque, comme le mot de notre âge. On ne fait pas de ces types-là tous les jours; depuis Don Juan je n'en vois pas d'aussi large. A propos de Don Juan, c'est ici qu'il faut venir y rêver; on aime à se le figurer quand on se

promène dans ces églises italiennes, à l'ombre des marbres, sous la lumière du jour rose qui passe à travers les rideaux rouges, en regardant les cous bruns des femmes agenouillées; pour coiffure, elles ont toutes de grands voiles blancs et de longs pendants d'oreille en or ou en argent. Il doit être doux d'aimer là, le soir, caché derrière les confessionnaux, à l'heure où l'on allume les lampes. Mais tout cela n'est pas pour nous; nous sommes faits pour le sentir, pour le dire et non pour l'avoir. Où en est ton roman? Avance-t-il? En es-tu content? Il me tarde d'en voir l'ensemble. Ne pense qu'à l'Art, qu'à lui et qu'à lui seul, car tout est là! Travaille, Dieu le veut; il me semble que cela est clair.

Je m'attendais à avoir une lettre de toi à Gênes; j'en aurais eu bien besoin; peut-être en aurai-je? Nous partons dans six ou sept jours. Hamard et Caroline s'embarquent pour Naples. Écris-moi de suite à Genève. Tu m'avais promis de m'écrire souvent. Mets-toi à ma place et demande-toi si tu n'aurais pas de la joie, en pays étranger, de retrouver un compatriote.

Adieu, cher Alfred, tu sais si je t'aime et si je pense à toi.

Mille adieux et embrassades.

---

94. AU MÊME.

Milan, 13 mai [1845].

J'ai encore quitté cette pauvre Méditerranée!! Je lui ai dit adieu avec un étrange serrement de

cœur. Le matin que nous devions partir de Gênes, je suis sorti à 6 heures de l'hôtel comme pour aller me promener. J'ai pris une barque et j'ai été jusqu'à l'entrée de la rade pour revoir une dernière fois ces flots bleus que j'aime tant. — La mer était forte, je me laissais bercer dans la chaloupe en pensant à toi et en te regrettant. Puis, quand j'ai senti que le mal de mer pourrait bien venir, je suis revenu à terre et nous nous sommes en allés. J'en ai été si triste pendant trois jours que j'ai cru plusieurs fois que j'en crèverais; cela est littéral. Quelqu'effort que je fisse, je ne pouvais pas desserrer les dents. Je commence à croire décidément que l'ennui ne tue pas, car je vis.

J'ai vu le champ de bataille de Marengo, celui de Novi et celui de Verceil, mais j'étais dans une si pitoyable disposition que tout cela ne m'a pas ému. Je pensais toujours à ces plafonds des palais de Gênes (sous lesquels on aimerait avec tant d'orgueil). Je porte l'amour de l'antiquité dans mes entrailles, je suis touché jusqu'au plus profond de mon être quand je songe aux carènes romaines qui fendaient les vagues immobiles et éternellement ondulantes de cette mer toujours jeune. L'océan est peut-être plus beau, mais l'absence des marées qui divisent le temps en périodes régulières semble vous faire oublier que le passé est loin et qu'il y a eu des siècles entre Cléopâtre et vous. Ah! cher vieux! quand irons-nous nous coucher à plat ventre sur le sable d'Alexandrie, ou dormir à l'ombre sous les platanes de l'Hellespont?

Tu dépéris d'embêtement, tu crèves de rage, tu meurs de tristesse, tu étouffes... prends patience, ô lion du désert! Moi aussi j'ai étouffé

longtemps; les murs de ma chambre de la rue de l'Est se rappellent encore les effroyables jurons, les trépignements de pied et les cris de détresse que je poussais seul; comme j'y ai rugi et bâillé tour à tour! Apprends à ta poitrine à consommer peu d'air; elle ne s'en ouvrira qu'avec une joie plus immense quand tu seras sur les grands sommets et qu'il faudra respirer les ouragans. Pense, travaille, écris, relève ta chemise jusqu'à l'aisselle et taille ton marbre, comme le bon ouvrier qui ne détourne pas la tête et qui sue, en riant, sur sa tâche. C'est dans la seconde période de la vie d'artiste que les voyages sont bons; mais dans la première il est mieux de jeter dehors tout ce qu'on a de vraiment intime, d'original, d'individuel. Ainsi pense à ce que peut être pour toi, dans quelques années, une grande course en Orient; laisse aller la muse sans t'inquiéter de l'homme, et tu sentiras chaque jour ton intelligence grandir d'une façon qui t'étonnera. Le seul moyen de n'être pas malheureux c'est de t'enfermer dans l'Art et de compter pour rien tout le reste; l'orgueil remplace tout quand il est assis sur une large base. Pour moi, je suis vraiment assez bien depuis que j'ai consenti à être toujours mal. Ne crois-tu pas qu'il y a bien des choses qui me manquent et que je n'aurais pas été aussi magnanime que les plus opulents, tout aussi tendre que les amoureux, tout aussi sensuel que les effrénés? Je ne regrette pourtant ni la richesse, ni l'amour, ni la chair, et l'on s'étonne de me voir si sage. J'ai dit à la vie pratique un irrévocable adieu. Je ne demande d'ici à longtemps que cinq ou six heures de tranquillité dans ma chambre, un grand feu l'hiver, et deux bougies

chaque soir pour m'éclairer. — Tu m'affliges, cher et doux ami, tu m'affliges quand tu me parles de ta mort. Songe à ce que je deviendrais. Ame errante comme un oiseau sur la terre en déluge, je n'aurais pas le moindre rocher, pas un coin de terre où reposer ma fatigue. Pourquoi vas-tu aller passer un mois à Paris? Tu vas t'y ennuyer encore plus qu'à Rouen. Tu en reviendras plus las encore. Es-tu sûr d'ailleurs que les bains de vapeur te soient si utiles pour ta tête de Mœchus?

J'ai bien envie de voir ce que tu as fait depuis que nous sommes séparés. Dans quatre ou cinq semaines nous lirons cela ensemble, seuls, à nous, chez nous, loin du monde et des bourgeois, enfermés comme des ours et grondant sous notre triple fourrure. Je rumine toujours mon conte oriental, que j'écrirai l'hiver prochain, et il m'est venu depuis quelques jours l'idée d'un drame assez sec sur un épisode de la guerre de Corse que j'ai lu dans l'histoire de Gênes. J'ai vu un tableau de Breughel représentant *la Tentation de Saint-Antoine*, qui m'a fait penser à arranger pour le théâtre *la Tentation de Saint-Antoine;* mais cela demanderait un autre gaillard que moi. Je donnerais bien toute la collection du *Moniteur* si je l'avais, et 100.000 francs avec, pour acheter ce tableau-là, que la plupart des personnages qui l'examinent regardent assurément comme mauvais. [...]

Adieu, je t'embrasse.

95. À ERNEST CHEVALIER.

Milan, 13 mai [1845].

Ne pas confondre avec Milan, frère du gros Milan, seul, de tous les Milan, fabricant de boyaux de mouton neutralisés, sans odeur, approuvés par l'Académie royale de Médecine de Paris, rue de l'Arbre-Sec, etc.

Excuse-moi d'abord, mon vieil Ernest, de ne pas t'avoir écrit. J'accepte tous les reproches de ta lettre, à laquelle je réponds de suite, et j'implore ma grâce en te promettant que tu ne manqueras pas de mes lettres à Calvi[1]. J'imagine l'isolement dans lequel tu vas te trouver et je tâcherai de temps à autre de te distraire un peu par quelques facéties que je t'enverrai d'au delà de la mer. Hélas! je ne suis plus si gai qu'autrefois. Je deviens vieux. Je n'ai plus cette magnifique blague qui remplissait des lettres que tu étais deux jours à lire. Ce sera plutôt à toi de m'apprendre du nouveau. Je te conseille, pour passer le temps, de travailler l'italien et l'histoire de la Corse. Je te demanderai même plus tard, quand tu seras installé, quelques renseignements que je désire. Nous ne sommes pas près de nous revoir, mon pauvre vieux. J'aurais voulu avant de nous séparer nous dire un adieu classique, j'entends souper tranquillement ensemble chez ce bon Auguste, et finir la soirée chez M^me^ R***, avant que tu n'ailles

[1] Ernest Chevalier venait d'être nommé substitut du procureur du roi à Calvi.

défendre la moralité publique. C'eût été d'un bon augure. Quand est-ce que nous nous retrouverons? qu'arrivera-t-il d'ici là? Il coulera bien de l'eau sous le pont, comme on dit vulgairement. Vas-tu t'en donner, des makis et du soleil! Peut-être en auras-tu vite assez et regretteras-tu la vallée de Cléry où je t'ai fait rouler de rire. Mais le cœur humain est ainsi mosaïqué que, revenu aux Andelys, tu regretteras la Corse. Cela est de règle. Tâche toujours dans tes jours de vide et d'embêtement de ne pas céder au découragement. Sois toujours bel homme, jolie tenue, jolies manières, agréable en société, ferme sur tes talons, jarret tendu et le petit doigt sur la couture de la culotte.

Que te dirai-je de moi? Toujours le même! ni mieux, ni pis, au moral comme au physique. J'ai revu la Méditerranée et je l'ai quittée; je monte en voiture le matin et j'en descends le soir. Je mange vigoureusement, par exemple; c'est un progrès; j'ai un appétit d'enfer. En fait d'impressions de voyage, ce que j'ai vu de mieux, c'est Gênes. Je t'engage à aller t'y promener à quelque jour que tu auras le temps. Quand on a visité ses palais, on a une telle pitié du luxe moderne qu'on est tenté de loger à l'écurie et de sortir en blouse. J'ai vu ce matin, à la bibliothèque Ambroisienne, des lettres de M^me^ Lucrèce Borgia et, cet après-midi, à Monza, la fameuse couronne de fer que Charlemagne et Napoléon se sont mise sur la tête.

Nous revenons par Genève et, dans quatre semaines, nous serons de retour à Rouen. Je reprendrai ma vie calme et uniforme, entre ma pipe et mon feu, sur ma table et dans mon fauteuil. Nous passerons l'été à Croisset.

Au reçu de ceci, tu calculeras la distance qu'il te faut pour me répondre, d'après les timbres de la poste. Dans 15 jours nous serons à Genève. Aussi écris-moi à Genève; sinon, une huitaine après à Nogent, et enfin à Nogent [*sic*, pour Rouen].

N'as-tu pas pour procureur du roi un M. Paoli, un gaillard qui boîte? Présente-lui mes compliments, s'il se souvient de moi, et dis-lui que je me rappelle avec plaisir la manière dont son frère m'a reçu. C'est celui qui habite à Piedicroce.

Adieu, vieux, porte-toi bien et donne souvent de tes nouvelles; je t'embrasse.

---

96. À ALFRED LE POITTEVIN.

Genève, 26 mai, lundi soir, 9 heures [1845].

J'ai vu avant-hier le nom de Byron écrit sur un des piliers du caveau où a été enfermé le prisonnier de Chillon. Cette vue m'a causé une joie exquise. J'ai plus pensé à Byron qu'au prisonnier, et il ne m'est venu aucune idée sur la tyrannie et l'esclavage. Tout le temps j'ai songé à l'homme pâle qui un jour est venu là, s'y est promené de long en large, a écrit son nom sur la pierre et est reparti. — Il faut être bien hardi ou bien stupide pour aller ensuite écrire son nom dans un séjour pareil.

Le nom de Byron est gravé de côté et il est déjà noir comme si on avait mis de l'encre dessus pour le faire ressortir; il brille en effet sur la colonne

grise et jaillit à l'œil dès en entrant. Au-dessous du nom la pierre est un peu mangée, comme si la main énorme qui s'est appuyée là l'avait usée par son poids. Je me suis abîmé en contemplation devant ces cinq lettres.

Ce soir, tout à l'heure, j'ai été, en fumant mon cigare, me promener dans une petite île qui est sur le lac, en face de notre hôtel, et qu'on appelle l'île Jean-Jacques, à cause de la statue de Pradier qui y est. Cette île est un lieu de promenade où on fait de la musique le soir. Quand je suis arrivé au pied de la statue, les instruments de cuivre résonnaient doucement; on n'y voyait presque plus; le monde était assis sur des bancs, en vue du lac, au pied des grands arbres dont la cime presque tranquille se remuait pourtant. Ce vieux Rousseau se tenait immobile sur son piédestal et écoutait tout cela. J'ai frissonné; le son des trombones et des flûtes m'allait aux entrailles. Après l'andante est venu un morceau joyeux et plein de fanfares. J'ai pensé au théâtre, à l'orchestre, aux loges pleines de femmes poudrées, à tous les tressaillements de la gloire et à ce paragraphe des *Confessions :* « J.-J. tu doutais, toi qui quinze ans plus tard, haletant, éperdu... » La musique a continué longtemps. Je remettais de symphonie en symphonie à rentrer chez moi; enfin je suis parti. Aux deux bouts du lac de Genève il y a deux génies qui projettent leur ombre plus haut que celle des montagnes : Byron et Rousseau, deux gaillards, deux mâtins, qui auraient fait de bien « bons avocats ».

Tu me dis que tu deviens de plus en plus amoureux de la nature; moi, j'en deviens effréné. Je regarde quelquefois les animaux et même les

arbres avec une tendresse qui va jusqu'à la sympathie; j'éprouve presque des sensations voluptueuses rien qu'à voir, mais quand je vois bien. Il y a quelques jours, j'ai rencontré trois pauvres idiotes qui m'ont demandé l'aumône. Elles étaient affreuses, dégoûtantes de laideur et de crétinisme, elles ne pouvaient pas parler; à peine si elles marchaient. Quand elles m'ont vu, elles se sont mises à me faire des signes pour me dire qu'elles m'aimaient; elles me souriaient, portaient la main sur leur visage et m'envoyaient des baisers. A Pont-l'Évêque, mon père possède un herbage dont le gardien a une fille imbécile; les premières fois qu'elle m'a vu, elle m'a également témoigné un étrange attachement. J'attire les fous et les animaux. Est-ce parce qu'ils devinent que je les comprends, parce qu'ils sentent que j'entre dans leur monde?

Nous avons traversé le Simplon jeudi dernier. C'est, jusqu'à présent, ce que j'ai vu de plus beau comme nature. Tu sais que les belles choses ne souffrent pas de description. Je t'ai bien regretté; j'aurais voulu que tu fusses avec moi, ou bien j'aurais voulu être dans l'âme de ces grands pins qui se tenaient tout suspendus et couverts de neige au bord des abîmes. Je cherchais mon niveau. J'ai visité à Domodossola un couvent de capucins (j'en avais déjà vu un à Gênes, et un autre, de chartreux, près de Milan). Le capucin qui nous a promenés nous a offert un verre de vin; je lui ai donné deux cigares, et nous nous sommes séparés en nous serrant fortement les mains. Il avait l'air d'un excellent bougre. On effleure bien des amitiés en voyage; je ne parle pas des amours.

C'est une chose singulière comme je suis écarté de la femme. J'en suis repu comme doivent l'être ceux qu'on a trop aimés. Je suis devenu impuissant par ces effluves magnifiques que j'ai trop sentis bouillonner pour les voir jamais se déverser. Je n'éprouve même vis-à-vis d'aucun jupon le désir de curiosité qui vous pousse à dévoiler l'inconnu et à chercher du nouveau.

Reste à Rouen, que je t'y trouve quand j'y serai, vers le 15 juin. Tâche d'y rester au moins jusqu'au mois d'août, que nous ayons le temps de nous dire ce que nous avons à nous dire. Je m'embête d'être seul. Sais-tu qu'il y a bien de la logique dans notre union? Il est fort simple que le son monte en l'air et que les astres suivent leur parabole. Nous agissons de même. Uniques de notre nature, isolés dans l'immensité, c'est la Providence qui nous fait penser et sentir harmoniquement.

---

97. À ERNEST CHEVALIER.

[Croisset] Dimanche, 15 juin [1845].

Si tu t'es plaint d'attendre longtemps ma dernière lettre, celle-ci, j'espère, t'arrivera vite : on m'a remis la tienne hier et j'y réponds aujourd'hui; voilà de l'exactitude, ou je ne m'y connais pas. Procédons par ordre, car nous avons bien des choses à nous dire. Et d'abord mon voyage. Eh bien, mon cher vieux, on [l'] eût pu désirer plus gai; non pas que par lui-même il ne fût beau, mais c'est nous autres qui n'étions pas dans toutes les conditions voulues pour en goûter la beauté.

D'abord mon père a été pris, à peine parti de Rouen, d'un mal d'yeux opiniâtre qui le forçait, dans les villes, à garder sa chambre et à mettre des sangsues de temps à autre; il n'en a été débarrassé qu'à Milan. Puis Caroline, qui avait bien supporté la voiture jusqu'à Toulon [...] a été reprise de douleurs dans les reins, de fatigue, si bien que ma mère se mourait d'inquiétude sur les suites de son voyage en Italie; ce que voyant, Hamard y a renoncé, et nous sommes tous revenus ensemble par Milan, Côme, le Simplon, Genève et Besançon. J'ai eu dans notre voyage encore deux crises nerveuses! Si je guéris, je ne guéris guère vite, ce qui est aussi peu neuf pour moi que peu consolant. Après tout, merde! Voilà, avec ce grand mot on se console de toutes les misères humaines; aussi je me plais à le répéter : merde, merde! Enfin tu conçois que tout cela, joint de la part de mon père au regret de ses occupations favorites, à l'absence d'Achille qui se plaignait dans ses lettres d'être las de la clientèle, ont rendu ces deux mois pas aussi agréables qu'ils auraient dû l'être.

Du reste, si tu veux que je te parle de ce que j'ai vu, je te dirai que la Corniche est une route de 60 lieues, à faire à pied, et que j'ai été triste à crever pendant trois jours quand j'ai quitté Gênes; car c'est une ville tout en marbre, avec des jardins remplis de roses; l'ensemble en est d'un chic qui vous prend l'âme. En revanche, Turin est ce que je connais de plus ennuyeux au monde; j'en excepte Bordeaux et Yvetot. Mais Milan, sa cathédrale surtout, est quelque chose de propre. Pour moi, c'est Gênes, Gênes avant tout ce que j'ai vu.

Je ne te dirai rien des trois lacs de Côme, Majeur et Genève, ni du Simplon, parce que ce serait trop long, trop difficile, et surtout trop bête de vouloir faire plus que les nommer. Deux choses qui m'ont ému, c'est le nom de Byron gravé au couteau sur le pilier de la prison de Chillon, et le salon et la chambre à coucher de ce vieux Monsieur de Voltaire à Ferney. J'ai vu aussi celle où est né Victor Hugo à Besançon.

Je suis revenu enfin à Paris, où j'ai retrouvé ce brave Alfred, avec lequel j'ai fumé quelques cigares sur l'asphalte. Mais nous n'avons pas (comme tu l'as sans doute présumé déjà, dans ton odieuse immoralité), non, Monsieur! nous n'avons pas couru les filles ensemble. Ah! attrape! ni chacun de notre côté, ce qui est plus fort!

Caroline et Hamard sont restés à Paris pour choisir un logement et se meubler. Ils vont habiter la capitale, comme disent les *épicemares*. Je reste donc seul avec mon père et ma mère, à Croisset l'été, dans ma chambre à Rouen l'hiver; dans ma chambre! Seulement, à Croisset, j'ai mon canot et le jardin, et puis je suis plus loin des Rouennais qui, quelque peu que je les fréquente, me pèsent aux épaules d'une façon dont les compatriotes sont seuls capables. Je vais donc me remettre, comme par le passé, à lire, à écrire, à rêvasser, à fumer. Si ma vie est douce, elle n'est pas fertile en facéties. D'ici à quelques années cependant je n'en désire pas d'autre. J'ai même envie d'acheter un bel ours (en peinture), de le faire encadrer et suspendre dans ma chambre, après avoir écrit au-dessous : *Portrait de Gustave Flaubert,* pour indiquer mes dispositions morales et mon humeur sociale.

Le grec va marcher de nouveau et si, dans deux ans, je ne le lis pas, je l'envoie faire foutre définitivement; car il y a longtemps que je me traîne dessus sans en rien savoir. Quand tu penseras à moi, tu pourras donc te figurer ton ami accoudé sur sa table, crachant au coin de son feu, ou ramant dans sa barque, tel que tu le connais; je ne change pas, je suis immuable comme une botte... vernie, s'entend! Je peux bien m'user, mais je ne dévernis pas.

Tu m'as parlé de la Corse et surtout de la partie que je connais. J'ai revu dans ta lettre ces grandes bruyères de 12 pieds que j'ai traversées à cheval en allant de Piedicroce à Saint-Pancrace. As-tu parcouru toute la plaine d'Aleria? As-tu vu le soleil quand il reluit dessus? Je compte y retourner plus tard, pour ressentir encore une fois ce que j'ai senti déjà. C'est là un beau pays, encore vierge du bourgeois qui n'est pas venu le dégrader de ses admirations, un pays grave et ardent, tout noir et tout rouge. Tu m'as parlé du capitaine Lorelli. Le connais-tu? C'est un excellent homme; tu peux lui parler de moi. Si tu vois également M. Multedo, de Nice, fais-lui mes compliments, ainsi qu'à M. Vincent Podesta (de Bastia). Le premier surtout, que je connais mieux que le second, est un des plus dignes hommes que je connaisse. Il me souvient encore, à Bastia, de deux médecins, Arrighi et Manfredi.

Te voilà donc devenu homme posé, établi, piété, investi de fonctions honorables et chargé de défendre la morale publique. Regarde-toi dans ta glace immédiatement et dis-moi si tu n'as pas une grande envie de rire. Tant pis pour toi si tu ne

l'as pas; cela prouverait que tu es déjà si encrassé dans ton métier que tu en serais devenu stupide. Exerce-le de ton mieux, ce brave métier, mais ne te prends pas au sérieux; conserve toujours l'ironie philosophique; pour l'amour de moi, ne te prends pas au sérieux.

Nouvelles : Baudry [1] vient de se marier, il y a eu samedi huit jours, avec Mlle Sénard [2]. Podesta est également marié; Lengliné, le commis de M. Le Poittevin, s'est aussi marié; Denouette s'est encore marié. Tout le monde se marie, si ce n'est moi; et toi, que j'oubliais pour le quart d'heure; mais ça t'arrivera un de ces jours, quand tu seras procureur du roi en titre. Il est de certaines fonctions où l'on est presque forcé de prendre une femme, comme il y a certaines fortunes où il serait honteux de ne pas avoir d'équipage. Allons, passons le gant blanc, tirons la bretelle, avançons-nous vers l'officier municipal, prenons une légitime... Il me tarde de te voir muni d'un Victor, d'un Adolphe ou d'un Arthur, qu'on appellera totor, dodofe ou tutur, qui sera habillé en artilleur et qui récitera des fables : maître Corbeau sur un arbre perché, etc.

Il faisait beau temps hier et de l'ombre sous les arbres verts. J'ai repensé à nos anciennes promenades, pipe au bec, à cette femme au goître, chez laquelle nous avons pris des grogs au vin.

Jeudi, en revenant de Paris dans le chemin de fer, à Gaillon, j'ai revu la place où nous avons

(1) Philologue, ami d'enfance de Flaubert; celui-ci eut souvent recours à ses connaissances techniques quand il écrivit *Salammbô*, *Bouvard et Pécuchet*, *La Tentation*.

(2) Fille de l'avocat qui plaida le procès de *Madame Bovary*.

trouvé « un jour un boyau de mouton neutralisé sans odeur ». Comme il y a longtemps de ça! Pauvre vieux! sais-tu que c'était beau, mes voyages de Pâques aux Andelys et la prodigieuse vigueur de blague que j'avais alors! Quelles pipes! Comme nous avions peu de retenue dans nos propos! C'était plaisir. Nous bravions tout à fait l'honnêteté, comme eût dit Boileau, et nous respections peu le lecteur français.

Voici deux choses que je te demanderai : 1° Il y a à Bastia ou à Ajaccio, plus probablement à Bastia, des libraires qui ont publié des recueils de « Ballata » corses. Aurais-tu l'amabilité de m'en acheter quelques-uns? 2° Je désirerais m'occuper de l'histoire de Sampier Ornano qui vivait vers 1560-70. Penses-tu que je puisse avoir en Corse quelque renseignement particulier sur cet homme et sur cette époque? Je voudrais connaître l'état de la Corse de 1550 environ à 1650, la seconde moitié du XVI[e] siècle et la première du XVII[e] environ. Si tu ne trouves rien tout de suite, je t'en reparlerai plus au long dans ma prochaine lettre.

Adieu, mon vieux bougre. Tout à toi, tu le sais.

---

98. À ALFRED LE POITTEVIN.

Croisset, mardi soir, 10 heures et demie
[fin juin-début juillet 1845].

Encore dans mon antre!

Encore une fois dans ma solitude!

A force de m'y trouver mal, j'arrive à m'y trouver bien; d'ici à longtemps je ne demande pas

autre chose. Qu'est-ce qu'il me faut après tout? n'est-ce pas la liberté et le loisir? Je me suis sevré volontairement de tant de choses que je me sens riche au sein du dénûment le plus absolu. J'ai encore cependant quelques progrès à faire. Mon « éducation sentimentale » n'est pas achevée, mais j'y touche peut-être. As-tu réfléchi quelquefois, cher et tendre vieux, combien cet horrible mot « bonheur » avait fait couler de larmes? Sans ce mot-là, on dormirait plus tranquille et on vivrait plus à l'aise. Il me prend quelquefois d'étranges aspirations d'amour, quoique j'en sois dégoûté jusque dans les entrailles; elles passeraient peut-être inaperçues, si je n'étais pas toujours attentif et l'œil tendu à épier jouer mon cœur.

Je n'ai pas éprouvé au retour la tristesse que j'ai eue il y a cinq ans. Te rappelles-tu l'état où j'ai été pendant tout un hiver, quand je venais le jeudi soir chez toi, en sortant de chez Chéruel, avec mon gros paletot bleu et mes pieds trempés de neige que je chauffais à ta cheminée? J'ai passé vraiment une amère jeunesse, et par laquelle je ne voudrais pas revenir; mais ma vie maintenant me semble arrangée d'une façon régulière. Elle a des horizons moins larges, hélas! moins variés surtout, mais peut-être plus profonds parce qu'ils sont plus restreints. Voilà devant moi mes livres sur ma table, mes fenêtres sont ouvertes, tout est tranquille; la pluie tombe encore un peu dans le feuillage, et la lune passe derrière le grand tulipier qui se découpe en noir sur le ciel bleu sombre. J'ai réfléchi aux conseils de Pradier; ils sont bons. Mais comment les suivre? Et puis où m'arrêterais-je? Je n'aurais qu'à prendre cela au

sérieux et jouir tout de bon; j'en serais humilié! C'est ce qu'il faudrait pourtant et c'est ce que je ne ferai pas. Un amour normal, régulier, nourri et solide, me sortirait trop hors de moi, me troublerait, je rentrerais dans la vie active, dans la vérité physique, dans le sens commun enfin, et c'est ce qui m'a été nuisible toutes les fois que j'ai voulu le tenter. D'ailleurs, si cela devait être, cela serait.

Qu'est-ce que tu bâtis à Paris, toi? Te promènes-tu sur l'asphalte en pensant à moi? As-tu été revoir ces vieux sauvages? Nous avons passé une bonne soirée ensemble, quoique si courte! Toutes les fois que j'entre à Paris, j'y respire à l'aise, comme si je rentrais dans mon royaume; et toi?

Quel jour reviens-tu? Le sieur Du Camp m'arrivera la semaine prochaine. Tu tâcheras de venir passer, trois ou quatre jours de suite, quelques heures dans l'après-midi et nous relirons mon roman. Je ne serai pas fâché pour mon propre compte de revoir l'effet qu'il me fera à six mois de distance.

Adieu, Carissimo, réponds-moi de suite comme tu me l'as promis.

As-tu vu souvent Du Camp? Qu'est-ce que vous avez dit de bon?

---

99. À ERNEST CHEVALIER.

Croisset [13 août 1845].

Je commençais vraiment à ne savoir que penser de toi, mon brave substitut, car tu as été bien longtemps à me répondre. «Est-il assassiné», me

disais-je, « enlevé, ravi, ou l'a-t-on violé, et ensuite, ne pouvant plus supporter le poids d'une existence désormais flétrie, aurait-il plongé dans son sein le fer homicide? » C'est pour te dire qu'une autre fois je t'engage à m'envoyer tes réponses plus promptement, car j'avais peur que tu ne fusses malade et j'hésitais à écrire aux Andelys pour avoir de tes nouvelles.

Eh bien! des nouvelles, je n'en sais guère, car je vis comme un ours, comme une huître à l'écalle [*sic*]. A propos d'huître, j'ai lu tantôt dans Shakespeare que l'âme est une huître enfermée dans le corps, qui est son écalle, qu'elle traîne avec peine. Ainsi la comparaison n'est pas si mauvaise. Voilà donc ce que je sais de plus intéressant à te narrer. Je crois (c'est mon père qui croit avoir reçu un billet de faire part) que notre ami intime le sieur Malleux est marié. Hé hé hé! qu'en dis-tu? Il pleut des mariages, il grêle des hyménées, c'est un déluge de morale! [.....]

[.....] Ce que je redoute étant la passion, le mouvement, je crois, si le bonheur est quelque part, qu'il est dans la stagnation; les étangs n'ont pas de tempêtes. Mon pli est à peu près pris, je vis d'une façon réglée, calme, régulière, m'occupant exclusivement de littérature et d'histoire. J'ai repris le grec, que je continue avec persévérance, et mon maître Shakespeare, que je lis toujours avec un amour toujours croissant. Je n'ai jamais passé d'années meilleures que les deux qui viennent de s'écouler, parce qu'elles ont été les plus libres, les moins gênées dans leur entournure. J'y ai sacrifié beaucoup, à cette liberté; j'y sacrifierais plus encore. Ma santé n'est ni pire, ni meilleure; c'est

long, long, bien long, pauvre vieux; non pas pour moi mais pour les miens, pour ma mère que cette maladie use lentement et rend plus malade que moi.

Ah! la maison n'est plus gaie comme par le passé; ma sœur est mariée, mes parents se font vieux, et moi aussi; tout cela s'use! On y blaguait bien, à ce bon Hôtel-Dieu, il s'y passait de bons jeudis autrefois; tant que tu vivras, j'en suis sûr, tu te les rappelleras avec douceur.

J'ai eu dernièrement la visite de Du Camp qui est resté trois semaines ici. Le jour qu'il est arrivé, Panofka[1] et Maurice me sont arrivés à l'improviste. Je les ai menés le lendemain faire un petit déjeuner, chez l'ami Jay[2], dont ils ont été assez satisfaits. Le soir Panofka nous a joué du violon. Tu sauras que Jay a inventé un nouveau plat qu'il a décoré de notre nom, c'est un entremets sucré, un pudding *à la Flaubert*.

Ah, j'oubliais de te dire que «l'homme aux études historiques» est décoré de la Croix d'honneur. Je ne l'ai pas vu depuis qu'il a le ruban, mais il me viendra faire une visite d'ici à quelques jours. J'ai envie de le voir enrubanné! Dainez, surnommé Pue-ventre, va tenir une pension en collaboration avec Preisser. Comme tout cela est beau! Bourlet n'est pas encore au comble de ses vœux. Que dis-tu de sa constance! On le trouvera quelque jour mort [.....] dans son lit, tout raide et droit comme un lapin gelé.

Adieu, vieux; n'oublie pas ce que je t'ai de-

(1) Compositeur violoniste.
(2) Restaurateur célèbre de Rouen.

mandé. Je compte sur ta HAUTE intelligence. Combien de temps restes-tu aux vacances? Aurai-je le plaisir de t'envisager?

Addio.

---

100. À ALFRED LE POITTEVIN.

Croisset [août 1845].

J'analyse toujours le théâtre de Voltaire; c'est ennuyeux, mais ça pourra m'être utile plus tard. On y rencontre néanmoins des vers étonnamment bêtes. Je fais toujours un peu de grec; j'ai fini l'Égypte d'Hérodote; dans trois mois j'espère l'entendre bien et dans un an, avec de la patience, Sophocle. Je lis aussi Quinte-Curce. Quel gars que cet Alexandre! Quelle plastique dans sa vie! Il semble que ce soit un acteur magnifique improvisant continuellement la pièce qu'il joue. J'ai vu dans une note de Voltaire qu'il lui préférait les Marc-Aurèle, les Trajan, etc. Que dis-tu de ça? Je te montrerai plusieurs passages de Quinte-Curce qui, je crois, auront ton estime, entre autres l'entrée à Persépolis et le dénombrement des troupes de Darius. J'ai terminé aujourd'hui le *Timon d'Athènes* de Shakespeare. Plus je pense à Shakespeare, plus j'en suis écrasé. Rappelle-moi de te parler de la scène où Timon casse la tête à ses parasites avec les plats de la table.

Nous serons voisins cet hiver, pauvre vieux; nous pourrons nous voir tous les jours, nous ferons des scénarios. Nous causerons ensemble à ma cheminée, pendant que la pluie tombera ou que la

neige couvrira les toits. Non, je ne me trouve pas à plaindre quand je songe que j'ai ton amitié, que nous avons des heures libres ou entières à passer ensemble. Si tu venais à me manquer, que me resterait-il? Qu'aurais-je dans ma vie intérieure, c'est-à-dire la vraie?

Réponds-moi de suite; tu devrais m'écrire plus souvent et plus longuement. J'ai lu hier soir, dans mon lit, le premier volume de *Le rouge et le noir,* de Stendhal; il me semble que c'est d'un esprit distingué et d'une grande délicatesse. Le style est français; mais est-ce là le style, le vrai style, ce vieux style qu'on ne connaît plus maintenant?

---

101. À ERNEST CHEVALIER.

Croisset, 21 septembre [1845].

Je suis aise, mon bon Ernest, de te savoir si près de moi. Si j'étais libre, j'irais moi-même te voir pour ne pas priver ta mère du temps que, je l'espère, tu lui déroberas pour moi. Viens, ne fût-ce qu'un après-midi; prends un convoi du matin, tu seras rentré le soir aux Andelys. Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, pauvre vieux. Nous devons avoir bien des choses à nous dire. Je te remercie de la lettre de Lorelli; je lui répondrai.

Adieu, je t'attends d'un moment à l'autre.

Tout à toi.

Mille choses aux tiens.

---

102. À ALFRED LE POITTEVIN.

Croisset, septembre 1845.

J'ai grande envie de voir ton histoire de la Botte merveilleuse et ton chœur de Bacchantes, et le reste. — Travaille, travaille, écris, écris tant que tu pourras, tant que ta muse t'emportera. C'est là le meilleur coursier, le meilleur carrosse pour se voiturer dans la vie. La lassitude de l'existence ne nous pèse pas aux épaules quand nous composons. Il est vrai que les moments de fatigue et de délassement qui suivent n'en sont que plus terribles; mais tant pis! Mieux vaut deux verres de vinaigre et un verre de vin qu'un verre d'eau rougie. Pour moi, je ne sens plus ni les emportements chaleureux de la jeunesse, ni ces grandes amertumes d'autrefois. Ils se sont mêlés ensemble et cela fait une teinte universelle où tout se trouve broyé et confondu.

J'observe que je ne ris plus guère et que je ne suis plus triste. Je suis mûr. Tu parles de ma sérénité, cher vieux, et tu me l'envies. Il est vrai qu'elle peut étonner. Malade, irrité, en proie mille fois par jour à des moments d'une angoisse atroce, sans femmes, sans vie, sans aucun des grelots d'ici-bas, je continue mon œuvre lente comme le bon ouvrier qui, les bras retroussés et les cheveux en sueur, tape sur son enclume sans s'inquiéter s'il pleut ou s'il vente, s'il grêle ou s'il tonne. Je n'étais pas comme cela autrefois. Ce changement s'est fait naturellement. Ma volonté

aussi y a été pour quelque chose. Elle me mènera plus loin, j'espère. Tout ce que je crains, c'est qu'elle ne faiblisse, car il y a des jours où je suis d'une mollesse qui me fait peur. Enfin je crois avoir compris une chose, une grande chose, c'est que le bonheur, pour les gens de notre race, est dans *l'idée*, et pas ailleurs. Cherche quelle est bien ta nature, et sois en harmonie avec elle. «*Sibi constat*», dit Horace. Tout est là. Je te jure que je ne pense pas à la gloire, et pas beaucoup à l'Art. Je cherche à passer le temps de la manière la moins ennuyeuse, et je l'ai trouvée. Fais comme moi : *romps avec l'extérieur*, vis comme un ours — un ours blanc — envoie faire foutre tout, tout et toi-même avec, si ce n'est ton intelligence. Il y a maintenant un si grand intervalle entre moi et le reste du monde, que je m'étonne parfois d'entendre dire les choses les plus naturelles et les plus simples. Le mot le plus banal me tient parfois en singulière admiration. Il y a des gestes, des sons de voix dont je ne reviens pas, et des niaiseries qui me donnent presque le vertige. As-tu quelquefois écouté attentivement des gens qui parlaient une langue étrangère que tu n'entendais pas? J'en suis là. A force de vouloir tout comprendre, tout me fait rêver. Il me semble pourtant que cet ébahissement-là n'est pas de la bêtise. Le bourgeois par exemple est pour moi quelque chose d'infini. Tu ne peux pas t'imaginer ce que *l'affreux* désastre de Monville[1] m'a donné. Pour qu'une chose soit intéressante, il suffit de la regarder longtemps.

[1] Monville fut dévasté par un cyclone le 19 août 1845.

Voilà! chaque jour ressemble à l'autre. Il n'y en a pas un qui puisse se détacher dans mon souvenir. N'est-ce pas sage? Je vais m'occuper de régler un peu mon conte oriental; mais c'est rude. — Je n'ai pas continué ce bon philosophe chinois; ça m'ennuyait. Je le reprendrai dans quelque temps. On n'y trouve pas souvent de ces belles choses comme les ailes de l'oiseau. T'y exerces-tu? J'ai lu le *Cours de littérature dramatique* du grand homme qui s'appelle Saint-Marc Girardin. C'est bon à connaître pour savoir jusqu'où peuvent aller la bêtise et l'impudence. Voilà encore un de ceux auxquels j'aurais fait arracher la peau et couler du plomb dans le ventre, pour leur apprendre la rhétorique. Tout le monde ici va assez bien. Adieu, réponds-moi vite.

---

103. À ACHILLE FLAUBERT.

Tréport, vendredi 26 [septembre 1845].

Nous voilà piétés au Tréport depuis hier soir. C'est un pays charmant, c'est-à-dire c'est une mer superbe, car le pays par lui-même est assez laid; mais la mer, mon vieux, la mer! Trouville est enfoncé. Nous te regrettons tous; cela gâte un peu le plaisir que nous avons à être ici. Il y a des rochers superbes, un ciel tout bleu et presque asiatique, tant le soleil brille; enfin nous sommes enchantés.

Le vénérable père Parain[1] reste avec nous

[1] Grand-oncle de Flaubert, voir p. XXII.

jusqu'à dimanche matin. Vous le verrez dimanche soir; revêtu du twine anglais, il se promène sur la jetée d'un air maritime, interroge les pêcheurs, assiste à la vente du poisson et rêve à faire de l'effet quand il sera de retour à Nogent.

Nous sommes logés chez Michel Laumeille et Catherine Legris son épouse, baigneurs brevetés de S. A. R. le comte de Paris; car il n'est question que de la famille royale. On en est tanné; un patriote ne saurait vivre longtemps dans un semblable pays. Le sieur Wall, ami de l'infâme ravisseur de nos libertés publiques, nous a pilotés dans le château d'Eu et a mis à notre disposition le canot des souverains. Nous en avons profité déjà pour venir d'Eu ici, mais nous ne ferons pas de promenade en mer. Caroline a toujours son mal de gorge; elle s'en plaint surtout la nuit. Papa souffre de temps en temps des dents; cependant il va bien; ses yeux sont en bon état et le *facies* est meilleur qu'en partant de Rouen. Ma mère a eu ce matin la migraine; elle est levée et pense que ça va diminuer. — Quant à moi, mon vieux, je vais bien; je me suis ce matin fait la barbe avec ma main droite, quoique, le séton me tiraillant et la main ne pouvant se plier, j'aie eu quelque mal.

Il a été question de Baptiste. Voici où en sont les choses : papa, qui trouve qu'on doit avoir de la reconnaissance pour les gens qui vous ont servi longtemps, veut à toute force l'employer; mais la bourgeoise a formellement dit qu'elle ne voulait pas de son épouse ni de lui à la maison; on l'emploierait de temps à autre pour faire des journées; j'ai fait observer qu'il vaudrait mieux prendre, pour aider le jardinier, un homme du pays qui

pût avoir soin du canot, qui sût le diriger quand nous ne voudrions pas ramer nous-mêmes. La question en est restée là.

Papa te prie d'acheter ou de charger V. O. d'acheter un cent de bon trèfle ou de luzerne pour sa jument. N'oublie pas cette commission; il tient à ce qu'elle soit faite.

Adieu, mon cher Achille; embrasse bien pour moi et pour nous tous ta bonne femme et ton joli enfant. Adieu, nous vous regrettons et pensons à vous; portez-vous bien et donnez-nous de vos nouvelles.

Tout à toi. TON FRÈRE.

---

104. À MAXIME DU CAMP.

Rouen, [20] mars 1846.

Hamard sort de ma chambre où il sanglotait debout, au coin de ma cheminée. Ma mère est une statue qui pleure. Caroline parle, sourit, nous caresse, nous dit à tous des mots doux et affectueux; elle perd la mémoire; tout est confus dans sa tête : elle ne savait pas si c'était moi où Achille qui était parti pour Paris. Quelle grâce il y a dans les malades, et quels singuliers gestes! Le petit enfant tette et crie. Achille ne dit rien et ne sait que dire. Quelle maison! quel enfer! Et moi! J'ai les yeux secs comme un marbre. C'est étrange. Autant je me sens expansif, fluide, abondant et débordant dans les douleurs fictives, autant les vraies restent dans mon cœur âcres et dures; elles s'y cristallisent à mesure qu'elles y viennent. Il semble que le malheur est sur nous et qu'il ne

s'en ira qu'après s'être gorgé de nous. Encore une fois je vais revoir les draps noirs[1] et j'entendrai l'ignoble bruit des souliers ferrés des croque-morts qui descendent les escaliers. J'aime mieux n'avoir pas d'espoir et entrer au contraire par la pensée dans le chagrin qui va venir. Marjolin arrive ce soir; que fera-t-il? Adieu! j'ai eu hier un pressentiment que, quand je te reverrais, je ne serais pas gai.

---

105. AU MÊME.

Croisset, mars 1846 [23 ou 24 mars].

Je n'ai pas voulu que tu vinsses ici; j'ai redouté ta tendresse. J'avais assez de la vue de Hamard sans la tienne. Peut-être eusses-tu été encore moins calme que nous. Dans quelques jours je t'appellerai et je compte sur toi. C'est hier, à onze heures, que nous l'avons enterrée, la pauvre fille. On lui a mis sa robe de noce, avec des bouquets de roses, d'immortelles et de violettes. J'ai passé toute la nuit à la garder. Elle était droite, couchée sur son lit, dans cette chambre où tu l'as entendue faire de la musique. Elle paraissait bien plus grande et bien plus belle que vivante, avec ce long voile blanc qui lui descendait jusqu'aux pieds. Le matin, quand tout a été fait, je lui ai donné un dernier baiser dans son cercueil. Je me suis penché dessus, j'y ai entré la tête, et j'ai senti

[1] Mort de Caroline Hamard. Le docteur Flaubert était mort le 15 janvier précédent.

le plomb me plier sous les mains. C'est moi qui l'ai fait mouler. J'ai vu les grosses pattes de ces rustres la manier et la recouvrir de plâtre. J'aurai sa main et sa face. Je prierai Pradier de me faire son buste et je le mettrai dans ma chambre. J'ai à moi son grand châle bariolé, une mèche de cheveux, la table et le pupitre sur lequel elle écrivait. Voilà tout; voilà tout ce qui reste de ceux que l'on a aimés! Hamard a voulu venir avec nous. Arrivés là-haut, dans ce cimetière derrière les murs duquel j'allais en promenade avec le collège, Hamard sur les bords de la fosse s'est agenouillé et lui a envoyé des baisers en pleurant. La fosse était trop étroite, le cercueil n'a pas pu y entrer. On l'a secoué, tiré, tourné de toutes les façons; on a pris un louchet, des leviers, et enfin un fossoyeur a marché dessus, — c'était la place de la tête — pour le faire entrer. J'étais debout, à côté, mon chapeau à la main; je l'ai jeté en criant. Je te dirai le reste de vive voix, car j'écrirais trop mal tout cela. J'étais sec comme la pierre d'une tombe, mais horriblement irrité. J'ai voulu te raconter ce qui précède, pensant que cela te ferait plaisir. Tu as assez d'intelligence et tu m'aimes assez pour comprendre ce mot «plaisir» qui ferait rire les bourgeois. — Nous voilà revenus à Croisset depuis dimanche. Quel voyage! seul avec ma mère et l'enfant qui criait! La dernière fois que j'en étais parti, c'était avec toi; tu t'en souviens. Des quatre qui y habitaient, il en reste deux. Les arbres n'ont pas encore de feuilles, le vent souffle, la rivière est grosse; les appartements sont froids et dégarnis. Ma mère va mieux qu'elle ne pourrait aller. Elle s'occupe de

l'enfant de sa fille, la couche dans sa chambre, la berce, la soigne, le plus qu'elle peut. Elle tâche de se refaire mère; y arrivera-t-elle? La réaction n'est pas encore venue et je la crains fort. Je suis accablé, abruti; j'aurais bien besoin de reprendre ma vie calme, car j'étouffe d'ennui et d'agacement. Quand retrouverai-je ma pauvre vie d'art tranquille et de méditation longue! Je ris de pitié sur la vanité de la volonté humaine, quand je songe que voilà six ans que je veux me remettre au grec et que les circonstances sont telles que je n'en suis pas encore arrivé aux verbes.

Adieu, cher Maxime, je t'embrasse tendrement.

---

106. À ERNEST CHEVALIER.

[Croisset], 5 avril [1846].

Eh bien, pauvre vieux, encore un! Tu n'as pas eu le temps de répondre à la lettre où je te parlais de la mort de mon père, que je t'en envoie une autre où je te parle de celle de ma sœur! La prochaine sera peut-être pour te dire celle de ma mère! Qui sait! Je m'attends à tout; je suis comme un pavé de grande route : le malheur marche sur moi et piétine à plaisir.

Quel changement depuis que nous ne nous sommes vus! Mon père parti d'abord; puis elle ensuite, ma pauvre Caroline que j'aimais tant, dont j'étais si fier! Tu l'as connue toi, mon bon Ernest; nous avons joué ensemble autrefois, quand nous étions enfants. Ton souvenir est lié

au sien dans toutes les scènes tendres qui me reviennent maintenant à l'esprit.

Si tu étais là, que de choses j'aurais à te dire! mon vieil ami, mon vieux camarade, toi qu'elle confondait dans ses jeux et qu'elle ne distinguait pas de son frère.

Quelques jours avant de mourir, elle a parlé de toi dans son délire; elle croyait que tu étais à la maison. Elle parlait aussi de son père, elle s'étonnait de ne le pas voir. Comme elle a souffert! comme elle a souffert! Tantôt elle poussait des cris déchirants ou geignait douloureusement. Il n'y a ni mot ni description qui te puisse donner une idée de l'état de ma mère... J'ai un triste pressentiment sur son compte, et malheureusement je suis payé pour croire à mes pressentiments.

Écris-moi donc longuement, souvent, le plus longuement possible. Où est le temps où nous nous voyions tous les jours? Nos pauvres jeudis du collège, où sont-ils?

Adieu, je t'embrasse bien tendrement.

Fais-moi le plaisir d'envoyer la lettre ci-jointe en y mettant l'adresse. C'est pour Lorelli; je ne lui avais pas encore répondu.

---

107. À EMMANUEL VASSE.

[Croisset], 5 avril 1846.

Quand tu m'as quitté la dernière fois, quand tu m'as vu repartir pour Rouen, tu t'es dit sans doute que, le temps venant, les jours s'écoulant, ma

douleur allait passer, que je me consolerais à la longue de la mort de mon père et que je finirais enfin par rentrer dans le calme dont il y a si longtemps que je suis privé. Ah oui! du calme! Y en a-t-il pour les pavés de la grande route qui sont broyés par les roues des chariots? Y en a-t-il pour l'enclume?

En plaçant ma vie au delà de la sphère commune, en me retirant des ambitions et des vanités vulgaires pour exister dans quelque chose de plus solide, j'avais cru que j'obtiendrais, sinon le bonheur, du moins le repos. Erreur! Il y a toujours en nous l'homme, avec toutes ses entrailles et les attaches puissantes qui le relient à l'humanité. Personne ne peut échapper à la douleur. J'en sais quelque chose. Notre dernier malheur a été encore plus horrible que l'autre, en ce qu'il était moins prévu, moins probable. Et puis, voir mourir un être jeune, dans toute la plénitude de sa beauté et de son intelligence, c'est quelque chose qui révolte; on éprouve le sentiment d'une atroce injustice.

Reste toujours comme tu es, ne te marie pas, n'aie pas d'enfants, aie le moins d'affections possible, offre le moins de prise à l'ennemi.

J'ai vu de près ce qu'on appelle le bonheur et j'ai retourné sa doublure; c'est une dangereuse manie que de vouloir le posséder.

Écris-moi quelquefois, tiens-moi au courant de tes travaux; je ne sais maintenant quand j'irai à Paris. Adieu.

108. À MAXIME DU CAMP.

[Croisset], 7 avril 1846.

J'ai pris une feuille de grand papier avec l'intention de t'écrire une longue lettre; peut-être ne vais-je pas t'envoyer trois lignes; c'est comme ça viendra. Le temps est gris, la Seine est jaune, le gazon est vert; les arbres ont à peine des feuilles, elles commencent; c'est le printemps, l'époque de la joie et des amours. — « Mais il n'y a pas plus de printemps dans mon cœur que sur la grande route, où le hâle fatigue les yeux, où la poussière se lève en tourbillons. » — Te rappelles-tu où cela est? C'est de *Novembre*[1]. J'avais dix-neuf ans quand j'ai écrit cela, il y a bientôt six ans. C'est étrange comme je suis né avec peu de foi au bonheur. J'ai eu, tout jeune, un pressentiment complet de la vie. C'était comme une odeur de cuisine nauséabonde qui s'échappe par un soupirail. On n'a pas besoin d'en avoir mangé pour savoir qu'elle est à faire vomir. Je ne me plains pas de cela, du reste; mes derniers malheurs m'ont attristé, mais ne m'ont pas étonné. Sans rien ôter à la sensation, je les ai analysés en artiste. Cette occupation a mélancoliquement récréé ma douleur. Si j'avais attendu de meilleures choses de la vie, je l'aurais maudite; c'est ce que je n'ai pas fait. Tu me regarderais peut-être comme un homme sans cœur, si je te disais que ce n'est pas l'état présent que je considère comme le plus pitoyable de tous. Dans le temps que je n'avais à me plaindre de rien, je

[1] Voir *Œuvres de jeunesse inédites*, II, p. 162.

me trouvais bien plus à plaindre. Après tout, cela tient peut-être à l'exercice. A force de s'élargir pour la souffrance, l'âme en arrive à des capacités prodigieuses; ce qui la comblait naguère à la faire crever en couvre à peine le fond maintenant. J'ai au moins une consolation énorme, une base sur laquelle je m'appuie; c'est celle-ci : je ne vois plus ce qui peut m'arriver de fâcheux. Il y a la mort de ma mère que je prévois plus ou moins prochaine; mais, avec moins d'égoïsme, je devrais l'appeler pour elle. Y a-t-il de l'humanité à secourir les désespérés? As-tu réfléchi combien nous sommes organisés pour le malheur? On s'évanouit dans la volupté, jamais dans la peine. Les larmes sont pour le cœur ce que l'eau est pour les poissons. Je suis résigné à tout, prêt à tout; j'ai serré mes voiles et j'attends le grain, le dos tourné au vent et la tête sur ma poitrine. On dit que les gens religieux endurent mieux que nous les maux d'ici-bas. Mais l'homme convaincu de la grande harmonie, celui qui espère le néant de son corps, en même temps que son âme retournera dormir au sein du grand Tout pour animer peut-être le corps des panthères ou briller dans les étoiles, celui-là non plus n'est pas tourmenté. On a trop vanté le bonheur mystique. Cléopâtre est morte aussi sereine que saint François. Je crois que le dogme d'une vie future a été inventé par la peur de la mort ou l'envie de lui rattraper quelque chose. — C'est hier que l'on a baptisé ma nièce. L'enfant, les assistants, moi, le curé lui-même qui venait de dîner et était empourpré, ne comprenaient pas plus l'un que l'autre ce qu'ils faisaient. En contemplant tous ces symboles insignifiants pour nous, je me

faisais l'effet d'assister à quelque cérémonie d'une religion lointaine, exhumée de la poussière. C'était bien simple et bien connu, et pourtant je n'en revenais pas d'étonnement. Le prêtre marmottait au galop un latin qu'il n'entendait pas ; nous autres, nous n'écoutions pas ; l'enfant tenait sa petite tête nue sous l'eau qu'on lui versait; le cierge brûlait et le bedeau répondait : Amen ! Ce qu'il y avait de plus intelligent à coup sûr, c'étaient les pierres qui avaient autrefois compris tout cela et qui peut-être en avaient retenu quelque chose.

Je vais me mettre à travailler, enfin ! enfin ! J'ai envie, j'ai espoir de piocher démesurément et longtemps. Est-ce d'avoir touché du doigt la vanité de nous-mêmes, de nos plans, de notre bonheur, de la beauté, de la bonté, de tout ? mais je me fais l'effet d'être borné et bien médiocre. Je deviens d'une difficulté artiste qui me désole ; je finirai par ne plus écrire une ligne. Je crois que je pourrais faire de bonnes choses; mais je me demande toujours à quoi bon ? C'est d'autant plus drôle que je ne me sens pas découragé; je rentre, au contraire, plus que jamais dans l'idée pure, dans l'infini. J'y aspire, il m'attire; je deviens brahmane, ou plutôt je deviens un peu fou. Je doute fort que je compose rien cet été. Si c'était quelque chose, ce serait du théâtre. Mon conte oriental est remis à l'année prochaine, peut-être à la suivante et peut-être à jamais. Si ma mère meurt, mon plan est fait : je vends tout et je vais vivre à Rome, à Syracuse, à Naples. Me suis-tu ? Mais fasse le ciel que je sois un peu tranquille ! Un peu de tranquillité, grand Dieu ! un peu de repos ; rien que cela ; je ne demande pas de bonheur. Tu me parais heureux ;

c'est triste. La félicité est un manteau de couleur rouge qui a une doublure en lambeaux; quand on veut s'en recouvrir, tout part au vent, et l'on reste empêtré dans ces guenilles froides que l'on avait jugées si chaudes.

---

109. AU MÊME.

Avril 1846.

L'ennui n'a pas de cause; vouloir en raisonner et le combattre par des raisons, c'est ne pas le comprendre. Il fut un temps où je regorgeais d'éléments de bonheur et où j'étais véritablement très à plaindre; les deuils les plus tristes ne sont pas ceux que l'on porte sur son chapeau. Je sais ce que c'est que le vide. Mais qui sait? la grandeur y est peut-être; l'avenir y germe. Prends garde seulement à la rêverie : c'est un vilain monstre qui attire et qui m'a déjà mangé bien des choses. C'est la sirène des âmes; elle chante, elle appelle; on y va et l'on n'en revient plus. J'ai grande envie, ou plutôt grand besoin de te voir. J'ai mille choses à te dire, et de tristes! Il me semble que je suis maintenant dans un état inaltérable. C'est une illusion sans doute, mais je n'ai plus que celle-là, si c'en est une. Quand je pense à tout ce qui peut survenir, je ne vois pas ce qui pourrait me changer; j'entends le fond, la vie, le train ordinaire des jours; et puis je commence à prendre une habitude du travail dont je remercie le ciel. Je lis ou j'écris régulièrement de huit à dix heures par jour; et si l'on me dérange, j'en suis tout malade. Bien des jours se passent sans que j'aille au bout de la

terrasse; le canot n'est seulement pas à flot. J'ai soif de longues études et d'âpres travaux. La vie interne, que j'ai toujours rêvée, commence enfin à surgir. Dans tout cela la poésie y perdra peut-être, je veux dire l'inspiration, la passion, le mouvement instinctif. J'ai peur de me dessécher à force de science et pourtant, d'un autre côté, je suis si ignorant que j'en rougis vis-à-vis de moi-même. Il est singulier comme, depuis la mort de mon père et de ma sœur, j'ai perdu tout amour d'illustration. Les moments où je pense aux succès futurs de ma vie d'artiste sont les moments exceptionnels. Je doute bien souvent si jamais je ferai imprimer une ligne. Sais-tu que ce serait une belle idée que celle du gaillard qui, jusqu'à cinquante ans, n'aurait rien publié et qui, d'un seul coup, ferait paraître, un beau jour, ses œuvres complètes et s'en tiendrait là? Hélas! je rêve aussi, je rêve, comme toi, de grands voyages, et je me demande si dans dix ans, dans quinze ans, ce ne serait pas plus sage que de rester à Paris à faire l'homme de lettres, à faire le pied de grue devant le comité des Français, à saluer messieurs les critiques, à me disputer avec mes éditeurs et à payer des gens pour écrire ma biographie parmi les grands hommes contemporains. Un artiste qui serait vraiment artiste et pour lui seul, sans préoccupation de rien, cela serait beau; il jouirait peut-être démesurément. Il est probable que le plaisir qu'on peut avoir à se promener dans une forêt vierge ou à chasser le tigre est gâté par l'idée qu'on doit en faire une description bien arrangée pour plaire à la plus grande masse de bourgeois possible. Je vis seul, très seul, de plus en plus seul. Mes parents

sont morts; mes amis me quittent ou changent. «Celui, dit Çakia Mouni, qui a compris que la douleur vient de l'attachement, se retire dans la solitude comme le rhinocéros.» Oui, comme tu le dis, la campagne est belle, les arbres sont verts, les lilas sont en fleurs; mais de cela, comme du reste, je ne jouis que par ma fenêtre. Tu ne saurais croire comme je t'aime; de plus en plus l'attachement que j'ai pour toi augmente. Je me cramponne à ce qui me reste, comme Claude Frollo suspendu au-dessus de l'abîme. Tu me parles de scénario; envoie-moi celui que tu veux me montrer. Alfred Le Poittevin s'occupe de tout autre chose; c'est un bien drôle d'être. J'ai relu l'*Histoire Romaine* de Michelet; non! l'antiquité me donne le vertige. J'ai vécu à Rome, c'est certain, du temps de César ou de Néron. As-tu pensé quelquefois à un soir de triomphe, quand les légions rentraient, que les parfums brûlaient autour du char du triomphateur et que les rois captifs marchaient derrière? Et le cirque! C'est là qu'il faut vivre vois-tu; on n'a d'air que là et on a de l'air poétique, à pleine poitrine, comme sur une haute montagne, si bien que le cœur vous en bat! Ah! quelque jour, je m'en donnerai une saoulée avec la Sicile et la Grèce. En attendant, j'ai des clous aux jambes et je garde le lit.

---

110. À ERNEST CHEVALIER.

[Croisset], 4 juin [1846], jeudi soir.

Pauvre vieux! je sais bien qu'à 300 lieues de moi il y a des yeux pleins de larmes quand les

miens pleurent, un cœur gros d'angoisses quand le mien se déchire. Je comprends, je plains ton isolement, la solitude d'affections où tu te trouves; je souhaite comme toi et pour toi que tu reviennes en France. Il faut espérer que d'ici à quelque temps on te fera cette grâce ou plutôt cette justice, car tu commences vraiment à avoir mérité de l'avancement pour l'embêtement que te donnent tes fonctions. N'est-ce pas qu'il faut avoir demeuré à l'étranger pour aimer son pays? et n'avoir plus de famille pour en sentir le prix? J'attends avec impatience les vacances pour pouvoir passer ensemble quelques bonnes heures. Ma pauvre mère te reverra avec bien du plaisir : elle te reverra avec joie, car tu es mêlé à trop de choses tendres du temps de son bonheur pour que tu ne lui sois pas cher. N'aimons-nous pas à retrouver sur les gens, et même sur les meubles et les vêtements, quelque chose de ceux qui les ont approchés, aimés, connus, ou usés?

Des nouvelles de ce qui se passe ici, je vais t'en donner. Achille a le logement de l'Hôtel-Dieu. Le voilà en pied et avec la plus belle position médicale de la Normandie. Nous autres, nous vivons à Croisset, d'où je ne sors [pas] et où je travaille le plus que je peux, ce qui n'est pas beaucoup, mais un acheminement à plus. L'hiver, nous passerons quatre mois à Rouen. Nous y avons pris un logement au coin de la rue de Buffon. Notre déménagement est à peu près fini, Dieu merci! c'est encore là une triste besogne. J'y ai une chambre assez propre, avec un petit balcon pour fumer la pipe matinale.

Veux-tu que je t'apprenne quelque chose qui va

te faire pousser un Oh! avec plusieurs points d'exclamation? C'est le mariage, de qui? D'un jeune homme de ta connaissance — pas de moi, rassure-toi; mais bien d'un nommé Le Poittevin avec Mlle de Maupassant. Ici tu vas te livrer à l'étonnement et à la rêverie [...]. Les « justes nopces » se feront dans, je crois, une quinzaine. Le contrat a dû être signé mardi dernier. Après le mariage, on fera un voyage en Italie et l'hiver prochain on habitera Paris. En voilà encore un de perdu pour moi, et doublement, puisqu'il se marie d'abord et ensuite puisqu'il va vivre ailleurs. Comme tout s'en va! comme tout s'en va! Les feuilles repoussent aux arbres; mais pour nous, où est le mois de mai qui nous rende les belles fleurs enlevées et les parfums mâles de notre jeunesse? Cela te fait-il le même effet? mais je me fais à moi-même l'effet d'être démesurément âgé et plus vieux qu'un obélisque. J'ai vécu énormément et il est probable que, quand j'aurai soixante ans je me trouverai très jeune; c'est là ce qu'il y a d'amèrement farce.

Ma pauvre mère est toujours désolée. Tu n'as pas l'idée d'un pareil chagrin. S'il y a un Dieu, il faut avouer qu'il n'est pas toujours dans des accès de bonhomie. Madame Mignot m'a écrit ce matin pour me dire qu'elle viendrait passer quelques jours ici prochainement; je lui en ai une grande reconnaissance. Mon courage faiblit quelquefois à porter tout seul le fardeau de ce grand désespoir, que rien n'allège. Adieu, cher vieil ami, je t'embrasse de tout mon cœur. Ton vieux.

III. À EMMANUEL VASSE.

4 juin, jeudi soir [1846].

Je te remercie beaucoup, mon cher ami, de me tenir au courant de tes travaux; j'y prends, je t'assure, une part bien vive. Ce que j'aime en toi, c'est que tu les continues avec persévérance et âpreté, choses rares à notre époque où petits et grands ne travaillent que par fragments, sans avoir les uns ni la vue, les autres ni le courage de l'ensemble. La méthode, tout est là dans les œuvres scientifiques et c'est ce qui manque même aux plus belles de notre génération. Je compatis, comme un homme qui y a passé, aux misères de ta vie extérieure, c'est-à-dire au boulet que tu traînes sous le nom de Ministère de la marine royale et des colonies.

Mais tu as encore quelques heures libres, rêveuses et remplies le soir; combien n'en ont pas! Quand tu es rentré chez toi, dans ta chambre, au milieu de tes livres et de tes travaux, ne jouis-tu pas d'un calme exquis, et comme d'une brise fraîche qui vient enlever de toi-même les exhalaisons fades de l'ennui du bureau?

Pour vivre, je ne dis pas heureux (ce but est une illusion funeste), mais tranquille, il faut se créer en dehors de l'existence visible, commune et générale à tous, une autre existence interne et inaccessible à ce qui rentre dans le domaine du contingent, comme disent les philosophes. Heureux les gens qui ont passé leurs jours à piquer des insectes sur des feuilles de liège ou à contem-

pler avec une loupe les médailles rouillées des empereurs romains! Quand il se mêle à cela un peu de poésie ou d'entrain, on doit remercier le ciel de vous avoir fait ainsi naître. Je suis bien curieux de voir ta rédaction et je te sais bon gré de me demander là-dessus mes avis; tout ce que je pourrai faire pour cela je le ferai, non pas par complaisance, mais par plaisir. Entreprise et continuée avec tant de conscience, il ne peut manquer d'y avoir beaucoup de bon dans ton œuvre; le tout est de faire saillir tout ce que tu sais, de mettre en relief ce que tu vois.

Pour moi, malgré les chagrins, les soucis, les embarras d'un tas d'affaires, je travaille assez raisonnablement, c'est-à-dire environ huit heures par jour. Je fais du grec, de l'histoire; je lis du latin, je me culotte un peu de ces braves anciens pour lesquels je finis par avoir un culte artistique; je m'efforce de vivre dans le monde antique; j'y arriverai, Dieu aidant.

Ne sortant jamais et ne voyant personne, j'ai jugé sensé de me faire meubler un cabinet à ma guise, duquel je ne compte sortir d'ici à longtemps, à moins que le vent ne me pousse ailleurs.

D'ici à quelques jours il est probable que j'irai à Paris passer une huitaine; je t'y verrai bien entendu. Achille, grâce un peu à mes soins, soit dit sans présomption diplomatique, a obtenu le logement de l'Hôtel-Dieu, le service de chirurgie de mon père, sauf peu de chose, et la moitié de la chaire de clinique. Voilà un gars heureux! et servi par les circonstances; il le méritait certainement, mais le nom de mon père a été un bon génie qui l'a couvert de ses ailes.

Adieu, mon vieux, continue à travailler sans préoccupation du reste de l'univers; l'égoïsme intellectuel est peut-être l'héroïsme de la pensée. A bientôt j'espère. Tout à toi.

---

112. À LOUISE COLET[1].

En partie inédite.

Mardi soir, minuit [4 août 1846.]

Il y a douze heures nous étions encore ensemble; hier, à cette heure-ci, je te tenais dans mes bras... t'en souviens-tu?... Comme c'est déjà loin! La nuit maintenant est chaude et douce; j'entends le grand tulipier, qui est sous ma fenêtre, frémir au vent et, quand je lève la tête, je vois la lune se mirer dans la rivière. Tes petites pantoufles sont là pendant que je t'écris; je les ai sous les yeux, je les regarde. Je viens de ranger, tout seul et bien enfermé, tout ce que tu m'as donné; tes deux lettres sont dans le sachet brodé; je vais les relire quand j'aurai cacheté la mienne. Je n'ai pas voulu prendre pour t'écrire mon papier à lettres; il est bordé de noir; que rien de triste ne vienne de moi vers toi! Je voudrais ne te causer que de

[1] Louise Colet, née Révoil, naquit en 1810. Femme de lettres, elle aborda tous les genres mais s'adonna surtout à la poésie; d'une grande beauté, elle combina, par ses amours, des intrigues bruyantes pour attirer l'attention sur son œuvre sans valeur et sur sa personne. Elle persécuta ses amants, parmi lesquels Alphonse Karr, Victor Cousin, Alfred de Vigny. Flaubert la vit pour la première fois dans l'atelier de Pradier en 1846. Elle devint sa maîtresse; mais au début de l'année 1855, lassé de ses exigences impérieuses, il rompit toutes relations avec la muse. (Voir *G. Flaubert*, par Emile FAGUET, p. 10, Hachette, éd.; et *G. Flaubert*, par René DESCHARMES, Ferroud, éd.).

la joie et t'entourer d'une félicité calme et continue, pour te payer un peu tout ce que tu m'as donné à pleines mains dans la générosité de ton amour. J'ai peur d'être froid, sec, égoïste, et Dieu sait pourtant ce qui, à cette heure, se passe en moi. Quel souvenir ! et quel désir ! Ah ! nos deux bonnes promenades en calèche ! qu'elles étaient belles, la seconde surtout avec ses éclairs ! Je me rappelle la couleur des arbres éclairés par les lanternes, et le balancement des ressorts ; nous étions seuls, heureux. Je contemplais ta tête dans la nuit ; je la voyais malgré les ténèbres ; tes yeux t'éclairaient toute la figure. Il me semble que j'écris mal ; tu vas lire ça froidement ; je ne dis rien de ce que je veux dire. C'est que mes phrases se heurtent comme des soupirs ; pour les comprendre, il faut combler ce qui sépare l'une de l'autre ; tu le feras n'est-ce pas ? Rêveras-tu à chaque lettre, à chaque signe de l'écriture ? comme moi, en regardant tes petites pantoufles brunes, je songe aux mouvements de ton pied quand il les emplissait et qu'elles en étaient chaudes [...] le mouchoir est dedans. [...]

Ma mère m'attendait au chemin de fer ; elle a pleuré en me voyant revenir. Toi, tu as pleuré en me voyant partir. Notre misère est donc telle que nous ne pouvons nous déplacer d'un lieu sans qu'il en coûte des larmes des deux côtés ! C'est d'un grotesque bien sombre. J'ai retrouvé ici les gazons verts, les arbres grands et l'eau coulant comme lorsque je suis parti. Mes livres sont ouverts à la même place ; rien n'est changé. La nature extérieure nous fait honte ; elle est d'une sérénité désolante pour notre orgueil. N'importe, ne son-

geons ni à l'avenir, ni à nous, ni à rien. Penser, c'est le moyen de souffrir. Laissons-nous aller au vent de notre cœur tant qu'il enflera la voile; qu'il nous pousse comme il lui plaira, et quant aux écueils... ma foi tant pis! Nous verrons.

Et ce bon X... qu'a-t-il dit de l'envoi? Nous avons ri hier au soir. C'était tendre pour nous, gai pour lui, bon pour nous trois. J'ai lu, en venant, presque un volume. J'ai été touché à différentes places. Je te causerai de ça plus au long. Tu vois bien que je ne suis pas assez recueilli, la critique me manque tout à fait ce soir. J'ai voulu seulement t'envoyer encore un baiser avant de m'endormir, te dire que je t'aimais. A peine t'ai-je eu quittée, et à mesure que je m'éloignais, ma pensée revolait vers toi. Elle courait plus vite que la fumée de la locomotive qui fuyait derrière nous (il y a du *feu* dans la comparaison — pardon de la pointe). Allons, un baiser, vite, tu sais comment, de ceux que dit l'Arioste, et encore un, oh encore! encore et puis, ensuite, sous ton menton, à cette place que j'aime sur ta peau si douce, sur ta poitrine où je place mon cœur.

Adieu, adieu.

Tout ce que tu voudras de tendresses.

---

113. À LA MÊME.

En partie inédite.

Jeudi soir, 11 h. [6 août 1846].

Ta lettre de ce matin est triste, et d'une douleur résignée. Tu m'offres de m'oublier si cela me

plaît. Tu es sublime. Je te savais bonne, excellente, mais je ne te savais pas si grande. Je te le répète : tu *m'humilies,* par la comparaison que je fais de toi à moi. Sais-tu que tu me dis des choses dures? — et ce qu'il y a de pire, c'est que c'est moi qui les ai provoquées. Tu me rends donc la pareille; c'est une représaille. Ce que je veux de toi? Je n'en sais rien. Mais, ce que je veux moi, c'est t'aimer, t'aimer mille fois plus. Oh! si tu pouvais lire dans mon cœur, tu verrais la place où je t'ai mise! Je vois que tu souffres plus que tu ne l'avoues; tu t'es guindée pour écrire cette lettre. N'est-ce pas que tu as bien pleuré avant? Elle est brisée; on y sent une lassitude de chagrin et comme l'écho affaibli d'une voix qui a sangloté. Avoue-le; dis-moi de suite que tu étais dans un mauvais jour, que c'est parce que ma lettre t'avait manqué. Sois franche; ne fais pas la fière; ne fais pas comme j'ai trop fait. Ne retiens pas tes larmes; ça vous retombe sur le cœur, vois-tu, et ça y fait des trous profonds. J'ai une pensée qu'il faut que je te dise : je suis sûr que tu me crois égoïste. Tu t'en affliges et tu en es convaincue. Est-ce parce que j'en ai l'air? Là-dessus, tu sais, chacun s'illusionne. Je le suis comme tout le monde, moins peut-être que beaucoup, plus peut-être que d'autres. Qui sait? Et puis c'est encore là un mot qu'on jette à la tête de son voisin sans savoir ce qu'on veut dire. Qui ne l'est pas, égoïste, d'une façon plus ou moins large? Depuis le crétin qui ne donnerait pas un sou pour racheter le genre humain, jusqu'à celui qui se jette sous la glace pour sauver un inconnu, est-ce que tous, tant que nous ommes, nous ne cherchons pas suivant

nos instincts divers la satisfaction de notre nature ? Saint Vincent de Paul obéissait à un appétit de charité, comme Caligula à un appétit de cruauté. Chacun jouit à sa mode et pour lui seul; les uns en réfléchissant l'action sur eux-mêmes, en s'en faisant la cause, le centre et le but, les autres en conviant le monde entier au festin de leur âme. Il y a là la différence des prodigues et des avares. Les premiers prennent plaisir à donner, les autres à garder. Quant à l'égoïsme ordinaire, tel qu'on l'entend, quoiqu'il me répugne démesurément à l'esprit, j'avoue que, si je pouvais l'acheter, je donnerais tout pour l'avoir. Être bête, égoïste, et avoir une bonne santé, voilà les trois conditions voulues pour être heureux; mais si la première nous manque, tout est perdu. Il y a aussi un autre bonheur, oui il y en a un autre, je l'ai vu, tu me l'as fait sentir; tu m'as montré dans l'air ses reflets illuminés; j'ai vu chatoyer à mes regards le bas de son vêtement flottant. Voilà que je tends les mains pour le saisir.... et toi-même tu commences à remuer la tête et à douter si ce n'est pas une vision (quelle sotte manie j'ai de parler en métaphores qui ne disent rien!). Mais je veux dire qu'il me semble que toi aussi, tu as de la tristesse au cœur, et de cette profonde qui ne vient de rien et qui, tenant à la substance même de l'existence, est d'autant plus grande que celle-ci est plus remuée. Je t'en avais avertie, ma misère est contagieuse. J'ai la gale! Malheur à qui me touche! Oh! ce que tu m'as écrit ce matin est lamentable et douloureux. Je me suis imaginé ta pauvre figure triste en songeant à moi, triste à cause de moi. Hier j'étais si bien, confiant, serein, joyeux comme un soleil

d'été entre deux ondées. Ta mitaine est là. Elle sent bon, il me remble que je suis encore à humer ton épaule et la douce chaleur de ton bras nu. Allons! Voilà des idées de volupté et de caresses qui me reprennent, mon cœur bondit à ta pensée. Je convoite tout ton être, j'évoque ton souvenir pour qu'il assouvisse ce besoin qui crie au fond de mes entrailles; que n'es-tu pas là! Mais lundi, n'est-ce pas? J'attends la lettre de Phidias. S'il m'écrit, tout se passera comme il est convenu.

Sais-tu à quoi je pense? A ton petit boudoir où tu travailles, où... (ici pas de mot, les trois points en disent plus que toute l'éloquence du monde). Je revois la pâleur de ta tête sérieuse, quand tu te tenais par terre dans mes genoux... et la lampe! Oh! ne la casse pas, laisse-la; allume-la tous les soirs, ou plutôt à de certains jours solennels de ta vie intérieure, quand tu entameras quelque grand travail ou que tu le finiras. Une idée! J'ai de l'eau du Mississipi. Elle a été rapportée à mon père par un capitaine de vaisseau, qui la lui a donnée comme un grand présent. Je veux, quand tu auras fait quelque chose que tu trouveras beau, que tu te laves les mains avec; ou bien je la répandrai sur ta poitrine pour te donner le baptême de mon amour. Je divague, je crois; je ne sais ce que je disais avant de penser à cette bouteille. C'était la lampe, n'est-ce pas? Oui, je l'aime, j'aime ta maison, tes meubles, tout, si ce n'est l'affreuse caricature à l'huile qui est dans ta chambre à coucher. Je pense aussi à cette vénérable Catherine qui nous servait pendant le dîner, aux plaisanteries de Phidias, à tout, à

mille détails, mais qui m'amusent. Mais sais-tu les deux postures où je te revois toujours? C'est dans l'atelier, debout, posant, le jour t'éclairant de côté, quand je te regardais, que tu me regardais aussi; et puis le soir, à l'hôtel, je te vois couchée sur mon lit, les cheveux répandus sur mon oreiller, les yeux levés au ciel, blême, les mains jointes, m'envoyant des paroles folles. Quand tu es habillée, tu es fraîche comme un bouquet. Dans mes bras je te trouve d'une douceur chaude qui amollit et qui enivre. Et moi, dis-moi comment je t'apparais. De quelle façon mon image vient-elle se dresser sous tes yeux?... Quel pauvre amant je fais, n'est-ce pas! Sais-tu que ce qui m'est arrivé avec toi ne m'est jamais arrivé? (j'étais si brisé depuis trois jours et tendu comme la corde d'un violoncelle). Si j'avais été homme à estimer beaucoup ma personne, j'aurais été amèrement vexé. Je l'étais pour toi. Je craignais de ta part des suppositions odieuses pour toi; d'autres peut-être auraient cru que je les outrageais. Elles m'auraient jugé froid, dégoûté ou usé. Je t'ai su gré de cette intelligence spontanée qui ne s'étonnait de rien, quand moi je m'étonnais de cela comme d'une monstruosité inouïe. Il fallait donc que je t'aimasse, et fort, puisque j'ai éprouvé le contraire de ce que j'avais été à l'abord de toutes les autres, n'importe lesquelles. Tu veux faire de moi un païen, tu le veux, ô ma muse! toi qui as du sang romain dans le sang. Mais j'ai beau m'y exciter par l'imagination et par le parti pris, j'ai au fond de l'âme le brouillard du Nord que j'ai respiré à ma naissance. Je porte en moi la mélancolie des races barbares, avec ses instincts de migrations et

ses dégoûts innés de la vie qui leur faisaient quitter leur pays comme pour se quitter eux-mêmes. Ils ont aimé le soleil, tous les barbares qui sont venus mourir en Italie; ils avaient une aspiration frénétique vers la lumière, vers le ciel bleu, vers quelque existence chaude et sonore; ils rêvaient des jours heureux, pleins d'amours, juteux pour leurs cœurs comme la treille mûre que l'on presse avec les mains. J'ai toujours eu pour eux une sympathie tendre, comme pour des ancêtres. Ne retrouvais-je pas dans leur histoire bruyante toute ma paisible histoire inconnue? Les cris de joie d'Alaric entrant à Rome ont eu pour parallèle, quatorze siècles plus tard, les délires secrets d'un pauvre cœur d'enfant. Hélas! non, je ne suis pas un homme antique; les hommes antiques n'avaient pas de maladies de nerfs comme moi! Ni toi non plus, tu n'es ni la Grecque, ni la Latine; tu es au delà : le romantisme y [a] passé. Le christianisme, quoique nous voulions nous en défendre, est venu agrandir tout cela, mais le gâter, y mettre la douleur. Le cœur humain ne s'élargit qu'avec un tranchant qui le déchire. Tu me dis ironiquement, à propos de l'article du *Constitutionnel*, que je fais peu cas du patriotisme, de la générosité et du courage. Oh non! J'aime les vaincus; mais j'aime aussi les vainqueurs. Cela est peut-être difficile à comprendre, mais c'est vrai. Quant à l'idée de la patrie, c'est-à-dire d'une certaine portion de terrain dessinée sur la carte et séparée des autres par une ligne rouge ou bleue, non! la patrie est pour moi le pays que j'aime, c'est-à-dire celui que je rêve, celui où je me trouve bien. Je suis autant Chi-

nois que Français, et je ne me réjouis nullement de nos victoires sur les Arabes, parce que je m'attriste à leurs revers. J'aime ce peuple âpre, persistant, vivace, dernier type des sociétés primitives, et qui, aux haltes de midi, couché à l'ombre, sous le ventre de ses chamelles, raille, en fumant son chibouk, notre brave civilisation qui en frémit de rage. Où suis-je? où vais-je? comme dirait un poète tragique de l'école de Delille; en Orient, le diable m'emporte! Adieu, ma sultane!... N'avoir pas seulement à t'offrir une cassolette de vermeil pour faire brûler des parfums quand tu vas venir dormir dans ma couche! Quel ennui! Mais je t'offrirai tous ceux de mon cœur. Adieu, un long, un bien long baiser, et d'autres encore.

---

114. À LA MÊME.

En partie inédite.

[Samedi 8 août 1846.]

Je suis brisé, étourdi, comme après une longue orgie; je m'ennuie à mourir. J'ai un vide inouï dans le cœur. Moi si calme naguère, si fier de ma sérénité, et qui travaillais du matin au soir avec une âpreté soutenue, je ne puis ni lire, ni penser, ni écrire; ton amour m'a rendu triste. Je vois que tu souffres, je prévois que je te ferai souffrir. Je voudrais ne jamais t'avoir connue, pour toi, pour moi ensuite, et cependant ta pensée m'attire sans relâche. J'y trouve une douceur exquise. Ah! qu'il eût mieux valu en rester à notre pre-

mière promenade! Je me doutais de tout cela! Quand, le lendemain, je ne suis pas venu chez Phidias[1], c'est que je me sentais déjà glisser sur la pente. J'ai voulu m'arrêter; qu'est-ce qui m'y a poussé? Tant pis! tant mieux! Je n'ai pas reçu du ciel une organisation facétieuse. Personne plus que moi n'a le sentiment de la misère de la vie. Je ne crois à rien, pas même à moi, ce qui est rare. Je fais de l'art parce que ça m'amuse, mais je n'ai aucune foi dans le beau, pas plus que dans le reste. Aussi l'endroit de ta lettre, pauvre amie, où tu me parles de patriotisme m'aurait bien fait rire, si j'avais été dans une disposition plus gaie. Tu vas croire que je suis dur. Je voudrais l'être. Tous ceux qui m'abordent s'en trouveraient mieux, et moi aussi dont le cœur a été mangé comme l'est à l'automne l'herbe des prés par tous les moutons qui ont passé dessus. Tu n'as pas voulu me croire quand je t'ai dit que j'étais vieux. Hélas! oui, car tout sentiment qui arrive dans mon âme s'y tourne en aigreur, comme le vin que l'on met dans les vases qui ont trop servi. Si tu savais toutes les forces internes qui m'ont épuisé, toutes les folies qui m'ont passé par la tête, tout ce que j'ai essayé et expérimenté en fait de sentiments et de passions, tu verrais que je ne suis pas si jeune. C'est toi qui es enfant, c'est toi qui es fraîche et neuve, toi dont la candeur me fait rougir. Tu m'humilies par la grandeur de ton amour. Tu méritais mieux que moi. Que la foudre m'écrase, que toutes les malédictions possibles tombent sur moi si jamais je l'oublie! Te mé-

[1] Le sculpteur Pradier.

priser? m'écris-tu, parce que tu t'es donnée trop tôt à moi! As-tu pu le penser? *Jamais, jamais,* quoi que tu fasses, quoi qu'il arrive! Je te suis dévoué pour la vie, à toi, à ta fille, à ceux que tu voudras. C'est là un serment; retiens-le, uses-en. Je le fais parce que je puis le tenir.

Oui je te désire et je pense à toi. Je t'aime plus que je ne t'aimais à Paris. Je ne puis plus rien faire; toujours je te revois dans l'atelier, debout près de ton buste, les papillottes remuantes sur tes épaules blanches, ta robe bleue, ton bras, ton visage, que sais-je? tout. Tiens! maintenant la *force* me circule dans le sang. Il me semble que tu es là; je suis en feu, mes nerfs vibrent... tu sais comment... tu sais quelle chaleur ont mes baisers.

Depuis que nous nous sommes dit que nous nous aimions, tu te demandes d'où vient ma réserve à ajouter «pour toujours». Pourquoi? C'est que je devine l'avenir, moi; c'est que sans cesse l'antithèse se dresse devant mes yeux. Je n'ai jamais vu un enfant sans penser qu'il deviendrait vieillard, ni un berceau sans songer à une tombe. La contemplation d'une femme nue me fait rêver à son squelette. C'est ce qui fait que les spectacles joyeux me rendent triste, et que les spectacles tristes m'affectent peu. Je pleure trop en dedans pour verser des larmes au dehors; une lecture m'émeut plus qu'un malheur réel. Quand j'avais une famille, j'ai souvent souhaité n'en avoir pas, pour être plus libre, pour aller vivre en Chine ou chez les sauvages. Maintenant que je n'en ai plus, je la regrette et je m'accroche aux murs où son ombre reste encore. D'autres seraient fiers de

l'amour que tu me prodigues, leur vanité y boirait à l'aise, et leur égoïsme de mâle en serait flatté jusqu'en ses replis les plus intimes. Mais cela me fait défaillir le cœur de tristesse, quand les moments bouillants sont passés; car je me dis : elle m'aime; et moi, qui l'aime aussi, je ne l'aime pas assez. Si elle ne m'avait pas connu, je lui aurais épargné toutes les larmes qu'elle verse! Pardonne-moi ceci, pardonne-le moi au nom de tout ce que tu m'as fait goûter d'ivresse. Mais j'ai le pressentiment d'un malheur immense pour toi. J'ai peur que mes lettres ne soient découvertes, qu'on apprenne tout. *Je suis malade de toi.*

Tu crois que tu m'aimeras toujours, enfant. Toujours! quelle présomption dans une bouche humaine! Tu as aimé déjà, n'est-ce pas? comme moi; souviens-toi qu'autrefois aussi tu as dis : toujours. Mais je te rudoie, je te chagrine. Tu sais que j'ai les caresses féroces. N'importe, j'aime mieux inquiéter ton bonheur maintenant que de l'exagérer froidement, comme ils font tous, pour que sa perte ensuite te fasse souffrir davantage... Qui sait? Tu me remercieras peut-être plus tard d'avoir eu le courage de n'être pas plus tendre. Ah! si j'avais vécu à Paris, si tous les jours de ma vie avaient pu se passer près de toi, oui, je me laisserais aller à ce courant sans crier au secours! J'aurais trouvé en toi, pour mon cœur, mon corps et ma tête, un assouvissement quotidien qui ne m'eût jamais lassé. Mais séparés, destinés à nous voir rarement, c'est affreux. Quelle perspective! Et que faire? pourtant... Je ne conçois pas comment j'ai fait pour te quitter. C'est bien moi, cela! C'est bien dans ma pitoyable nature. Tu ne m'aimerais

pas, j'en mourrais; tu m'aimes, et je suis à t'écrire de t'arrêter. Ma propre bêtise me dégoûte moi-même. C'est que, de tous les côtés que je me retourne, je ne vois que malheur! J'aurais voulu passer dans ta vie comme un frais ruisseau qui en eût rafraîchi les bords altérés, et non comme un torrent qui la ravage. Mon souvenir aurait fait tressaillir ta chair et sourire ton cœur. Ne me maudis jamais! Va, je t'aurai bien aimée, avant que je ne t'aime plus. Moi, je te bénirai toujours; ton image me restera toute imbibée de poésie et de tendresse, comme l'était hier la nuit dans la vapeur laiteuse de son brouillard argenté.

Ce mois-ci je t'irai voir, je te resterai un grand jour entier. Avant quinze jours, douze même, je serai à toi. Que Phidias m'écrive, et j'accours; c'est convenu. Est-il remis de sa colère, ce bon Phidias? A-t-il compris le sens du cadeau? Tâche de lui bien faire entendre que c'était pour le faire rire et rêver, et lui rendre un peu de la satisfaction qu'il nous avait causée.

Tu veux que je t'envoie quelque chose de moi. Non, tu trouverais tout trop bien. Ne m'as-tu pas assez donné, sans y joindre tes éloges littéraires? Tu veux donc achever de me rendre fat! Et puis je n'ai rien de lisible; tu ne t'y reconnaîtrais pas, au milieu des ratures et des renvois, n'ayant rien fait recopier. N'as-tu pas peur de *te* gâter le style en me fréquentant? Tu voudrais que je publiasse quelque chose tout de suite; tu m'exciterais; tu finirais par faire que je me prendrais au sérieux (ce dont le ciel me garde!). Autrefois la plume courait sur mon papier avec vitesse; elle y court aussi maintenant, mais elle le déchire. Je ne peux

pas faire une phrase, je change de plume à toute minute, parce que je n'exprime rien de ce que je veux dire. Tu viendras à Rouen avec Phidias, tu feras semblant de m'y rencontrer et tu me feras une visite ici. Cela te satisfera mieux que toutes les descriptions possibles. Alors tu penseras à mon tapis et à la grande peau d'ours blanc sur laquelle je me couche dans le jour, comme moi je pense à ta lampe d'albâtre, quand je regardais sa lumière mourante onduler sur le plafond. Avais-tu compris, ce soir-là, que je m'étais donné ce terme? Car je n'osais pas; je suis timide, va, malgré mon cynisme, à cause de lui peut-être. Je m'étais dit : j'attendrai jusqu'à ce que la bougie soit éteinte. Oh! quel oubli de tout! quelle exclusion du reste du monde! Comme elle était douce la peau de ton corps nu,...! et quelle joie hypocrite je savourais, dans mon dépit, pendant que les autres étaient là et qu'ils ne s'en allaient pas! Je me souviendrai toujours de l'air de ta tête quand tu étais à mes genoux, par terre, et de ton sourire ivre quand tu m'as ouvert la porte et que nous nous sommes quittés. Je suis descendu dans les ténèbres, sur la pointe du pied, comme un voleur. N'en étais-je pas un? Et tous sont-ils aussi heureux, quand ils fuient chargés de leur butin?

Je te dois une explication franche de moi-même, pour répondre à une page de ta lettre qui me fait voir les illusions que tu as sur mon compte. Il serait lâche à moi (et la lâcheté est un vice qui me dégoûte, sous quelque face qu'il se montre) de les faire durer plus longtemps.

Le fonds de ma nature est, quoi qu'on dise, le saltimbanque. J'ai eu dans mon enfance et ma

jeunesse un amour effréné des planches. J'aurais été peut-être un grand acteur, si le ciel m'avait fait naître plus pauvre. Encore maintenant, ce que j'aime par-dessus tout, c'est la forme, pourvu qu'elle soit belle, et rien au delà. Les femmes, qui ont le cœur trop ardent et l'esprit trop exclusif, ne comprennent pas cette religion de la beauté, abstraction faite du sentiment. Il leur faut toujours une cause, un but. Moi, j'admire autant le clinquant que l'or. La poésie du clinquant est même supérieure, en ce qu'elle est triste. Il n'y a pour moi dans le monde que les beaux vers, les phrases bien tournées, harmonieuses, chantantes, les beaux couchers de soleil, les clairs de lune, les tableaux colorés, les marbres antiques et les têtes accentuées. Au delà, rien. J'aurais mieux aimé être Talma que Mirabeau, parce qu'il a vécu dans une sphère de beauté plus pure. Les oiseaux en cage me font tout autant de pitié que les peuples en esclavage. De toute la politique, il n'y a qu'une chose que je comprenne, c'est l'émeute. Fataliste comme un Turc, je crois que tout ce que nous pouvons faire pour le progrès de l'humanité, ou rien, c'est absolument la même chose. Quant à ce progrès, j'ai l'entendement obtus pour les idées peu claires. Tout ce qui appartient à ce langage m'assomme démesurément. Je déteste assez la tyrannie moderne parce qu'elle me paraît bête, faible et timide d'elle-même; mais j'ai un culte profond pour la tyrannie antique, que je regarde comme la plus belle manifestation de l'homme qui ait été. Je suis avant tout l'homme de la fantaisie, du caprice, du décousu. J'ai songé longtemps et *très sérieusement* (ne va pas rire, c'est le souvenir

de mes plus belles heures) à aller me faire renégat à Smyrne. A quelque jour j'irai vivre loin d'ici, et l'on n'entendra plus parler de moi. Quant à ce qui d'ordinaire touche les hommes de plus près, et ce qui pour moi est secondaire, en fait d'amour physique, je l'ai toujours séparé de l'autre. Je t'ai vu railler cela l'autre jour à propos de ***; c'était mon histoire. Tu es bien la seule femme que j'aie aimée et que j'ai (*sic*) eue. Jusqu'alors j'allais calmer sur d'autres les désirs donnés par d'autres. Tu m'as fait mentir à mon système, à mon cœur, à ma nature peut-être, qui, incomplète d'elle-même, cherche toujours l'incomplet.

J'en ai aimé une depuis quatorze ans jusqu'à vingt sans le lui dire, sans lui (*sic*) toucher; et j'ai été près de trois ans ensuite sans sentir mon sexe. J'ai cru un moment que je mourrais ainsi; j'en remerciais le ciel. Je voudrais n'avoir ni corps ni cœur, ou plutôt je voudrais être crevé, car la mine que je fais ici-bas est d'un ridicule exagéré. C'est là ce qui me rend défiant et timide de moi-même.

Tu es la seule à qui j'aie osé vouloir plaire et peut-être la seule à qui j'ai (*sic*) plu. Merci, merci! Mais me comprendras-tu jusqu'au bout? Supporteras-tu le poids de mon ennui, mes manies, mes caprices, mes abattements et mes retours emportés? Tu me dis par exemple de t'écrire tous les jours, et si je ne le fais, tu vas m'accuser. Eh bien, l'idée que tu veux une lettre chaque matin m'empêchera de le faire. Laisse-moi t'aimer à ma guise, à la mode de mon être, avec ce que tu appelles mon originalité. Ne me force à rien, je ferai tout. Comprends-moi et ne m'accuse pas. Si je te jugeais

légère et niaise comme les autres femmes, je te paierais de mots, de promesses, de serments. Qu'est-ce que cela me coûterait? Mais j'aime mieux rester en dessous qu'au-dessus de la vérité de mon cœur.

Les Numides, dit Hérodote, ont une coutume étrange. On leur brûle tout petits la peau du crâne avec des charbons, pour qu'ils soient ensuite moins sensibles à l'action du soleil, qui est dévorante dans leur pays. Aussi sont-ils, de tous les peuples de la terre, ceux qui se portent le mieux. Songe que j'ai été élevé à la Numide. N'avait-on pas beau jeu à leur dire : Vous ne sentez rien, le soleil même ne vous chauffe pas? Oh! n'aie pas peur : pour avoir du cal au cœur, il n'est pas moins bon. Eh bien non! En me sondant, je ne me trouve pas meilleur que mon voisin. J'ai seulement assez de perspicacité et quelque délicatesse dans les manières. Voilà le soir qui vient. J'ai passé mon après-midi à t'écrire. A 18 ans, à mon retour du Midi, j'ai écrit pendant six mois des lettres pareilles à une femme que je n'aimais pas. C'était pour me forcer à l'aimer, pour faire du style sérieux, et ici c'est tout le contraire; le parallélisme est accompli. — Encore un dernier mot : j'ai à Paris un homme à mes ordres, dévoué jusqu'à la mort, actif, brave, intelligent, une grande et héroïque nature aux volontés de la mienne. En cas de besoin, compte sur lui comme sur moi. J'attends demain tes vers, dans quelques jours tes deux volumes. Adieu, pense à moi; oui, embrasse ton bras. Tous les soirs ce sont tes œuvres que je lis. J'y recherche des traces de toi-même, j'en trouve quelquefois.

Adieu, adieu; je mets ma tête sur tes seins et je te regarde de bas en haut, comme une madone.

11 heures du soir.

Adieu, je ferme ma lettre. C'est l'heure où, seul et pendant que tout dort, je tire le tiroir où sont mes trésors. Je contemple tes pantoufles, ton mouchoir, tes cheveux, ton portrait, je relis tes lettres, j'en respire l'odeur musquée. Si tu savais ce que je sens maintenant!... dans la nuit mon cœur se dilate et une rosée d'amour le pénètre!

Mille baisers, mille, partout, *partout.*

---

115. À LA MÊME.

Nuit de samedi au dimanche, minuit [9 août 1846].

Le ciel est pur; la lune brille. J'entends des marins chanter, qui lèvent l'ancre pour partir avec le flot qui va venir. Pas de nuages, pas de vent. La rivière est blanche sous la lune, noire dans l'ombre. Les papillons se jouent autour de mes bougies, et l'odeur de la nuit m'arrive par mes fenêtres ouvertes. Et toi, dors-tu? Es-tu à ta fenêtre? Penses-tu à celui qui pense à toi? Rêves-tu? Quelle est la couleur de ton songe? Il y a huit jours que s'est passée notre belle promenade au bois de Boulogne. Quel abîme depuis ce jour-là! Ces heures charmantes, pour les autres, sans doute, se sont écoulées comme les précédentes et comme les suivantes; mais pour nous ç'a été un

moment radieux dont le reflet éclairera toujours notre cœur. C'était beau de joie et de tendresse, n'est-ce pas, ma pauvre âme? Si j'étais riche, j'achèterais cette voiture-là et je la mettrais dans ma remise, sans jamais plus m'en servir. Oui, je reviendrai, et bientôt, car je pense à toi toujours; toujours je rêve à ton visage, à tes épaules, à ton cou blanc, à ton sourire, à ta voix passionnée, violente et douce à la fois comme un cri d'amour. Je te l'ai dit, je crois, que c'était ta voix surtout que j'aimais.

J'ai attendu ce matin le facteur une grande heure sur le quai. Il était aujourd'hui en retard. Que cet imbécile-là, avec son collet rouge, a sans le savoir fait battre de cœurs! Merci de ta bonne lettre; mais ne m'aime pas tant, ne m'aime pas tant, tu me fais mal! Laisse-moi t'aimer, moi! Tu ne sais donc pas qu'aimer trop, ça porte malheur à tous deux! C'est comme les enfants que l'on a trop caressés étant petits : ils meurent jeunes. La vie n'est pas faite pour cela; le bonheur est une monstruosité; punis sont ceux qui le cherchent.

Ma mère a été hier et avant-hier dans un état affreux; elle avait des hallucinations funèbres. J'ai passé mon temps auprès d'elle. Tu ne sais pas ce que c'est que le fardeau d'un tel désespoir à porter seul. Souviens-toi de cette ligne, si jamais tu te trouves la plus malheureuse de toutes les femmes. Il y en a une qui l'est plus qu'on ne peut l'être; le degré au-dessus est la mort ou la folie furieuse.

Avant de [te] connaître j'étais calme, je l'étais devenu. J'entrais dans une période virile de santé morale. Ma jeunesse est passée. La maladie de nerfs qui m'a duré deux ans en a été la conclusion,

la fermeture, le résultat logique. Pour avoir eu ce que j'ai eu, il a fallu que quelque chose, antérieurement, se soit passé d'une façon assez tragique dans la boîte de mon cerveau. Puis tout s'était rétabli; j'avais vu clair dans les choses, et dans moi-même, ce qui est plus rare. Je marchais avec la rectitude d'un système particulier fait pour un cas spécial. J'avais tout compris en moi, séparé, classé, si bien qu'il n'y avait pas jusqu'alors d'époque dans mon existence où j'aie été plus tranquille, tandis que tout le monde, au contraire, trouvait que c'était maintenant que j'étais à plaindre. Tu es venue du bout de ton doigt remuer tout cela. La vieille lie a rebouilli, le lac de mon cœur a tressailli. Mais c'est pour l'Océan que la tempête est faite! Des étangs, quand on les trouble, il ne s'exhale que des odeurs malsaines. Il faut que je t'aime pour te dire cela. Oublie-moi si tu peux, arrache ton âme avec tes deux mains, et marche dessus pour effacer l'empreinte que j'y ai laissée. Allons, ne te fâche pas.

Non, je t'embrasse, je te baise. Je suis fou. Si tu étais là, je te mordrais; j'en ai envie, moi que les femmes raillent de ma froideur et auquel on a fait la réputation charitable de n'en pouvoir user, tant j'en usais peu. Oui je me sens maintenant des appétits de bêtes fauves, des instincts d'amour carnassier et déchirant; je ne sais pas si c'est aimer. C'est peut-être le contraire. Peut-être est-ce le cœur, en moi, qui est impuissant.

La déplorable manie de l'analyse m'épuise. Je doute de tout, et même de mon doute. Tu m'as cru jeune et je suis vieux. J'ai souvent causé avec les vieillards des plaisirs d'ici-bas, et j'ai

toujours été étonné de l'enthousiasme qui ranimait alors leurs yeux ternes, de même qu'ils ne revenaient pas de surprise à considérer ma façon d'être; et ils me répétaient : A votre âge! à votre âge! vous! vous! Qu'on ôte l'exaltation nerveuse, la fantaisie de l'esprit, l'émotion de la minute, il me restera peu. Voilà l'homme dans sa doublure. *Je ne suis pas fait pour jouir.* Il ne faut pas prendre cette phrase dans un sens terre à terre, mais en saisir l'intensité métaphysique. Je me dis toujours que je vais faire ton malheur, que sans moi ta vie n'aurait pas été troublée, qu'un jour viendra où nous nous séparerons (et je m'en indigne d'avance). Alors la nausée de la vie me remonte sur les lèvres, et j'ai un dégoût de moi-même inouï, et une tendresse toute chrétienne pour toi.

D'autres fois, hier par exemple, quand j'ai eu clos ma lettre, ta pensée chante, sourit, se colore et danse comme un feu joyeux qui vous envoie des couleurs diaprées et une tiédeur pénétrante. Le mouvement de ta bouche quand tu parles se reproduit dans mon souvenir, plein de grâce, d'attrait, irrésistible, provocant; ta bouche, toute rose et humide, qui appelle le baiser, qui l'attire à elle avec une aspiration sans pareille [...].

Un an, deux ans, dix, qu'est-ce que cela importe? Tout ce qui se mesure passe, tout ce qui se compte a un terme.

Il n'y a, en fait d'infini, que le ciel qui le soit à cause de ses étoiles, la mer à cause de ses gouttes d'eau, et le cœur à cause de ses larmes. Par là seul il est grand; tout le reste est petit. Est-ce que je mens? Réfléchis, tâche d'être calme. Un ou deux bonheurs le remplissent, mais toutes les mi-

sères de l'humanité peuvent s'y donner rendez-vous; elles y vivront comme des hôtes.

Tu me parles de travail; oui, travaille, aime l'Art. De tous les mensonges, c'est encore le moins menteur. Tâche de l'aimer d'un amour exclusif, ardent, dévoué. Cela ne te faillira pas. L'Idée seule est éternelle et nécessaire. Il n'y en a plus, de ces artistes comme autrefois, de ceux dont la vie et l'esprit étaient l'instrument aveugle de l'appétit du Beau, organes de Dieu, par lesquels il se prouvait à lui-même. Pour ceux-là le monde n'était pas; personne n'a rien su de leurs douleurs; chaque soir ils se couchaient tristes, et ils regardaient la vie humaine avec un regard étonné, comme nous contemplons des fourmilières.

Tu me juges en femme. Dois-je m'en plaindre? Tu m'aimes tant que tu t'abuses sur moi; tu me trouves du talent, de l'esprit, du style... Moi! moi! Mais tu vas me donner de la vanité, moi qui avais l'orgueil de n'en pas avoir! Regarde comme tu perds déjà à avoir fait ma connaissance. Voilà la critique qui t'échappe, et tu prends pour un grand homme le monsieur qui t'aime. Que n'en suis-je un! pour te rendre fière de moi (car c'est moi qui suis fier de toi. Je me dis : C'est elle pourtant qui t'aime! est-il possible! c'est celle-là!). Oui, je voudrais écrire de belles choses, de grandes choses et que tu en pleures d'admiration. Je ferais jouer une pièce, tu serais dans une loge, tu m'écouterais, tu entendrais m'applaudir. Mais, au contraire, me montant toujours à ton niveau, est-ce que la fatigue ne va pas te prendre?... Quand j'étais enfant, j'ai rêvé la gloire comme tout le monde, ni plus, ni moins; le bon sens m'a poussé tard, mais

solidement planté. Aussi est-il fort problématique que jamais le public jouisse d'une seule ligne de moi; et, si cela arrive, ce ne sera pas avant dix ans au moins.

Je ne sais pas comment j'ai été entraîné à te lire quelque chose; passe-moi cette faiblesse. Je n'ai pu résister à la tentation de me faire estimer par toi. N'étais-je pas sûr du succès? Quelle puérilité de ma part! Ton idée était tendre de vouloir nous unir dans un livre; elle m'a ému; mais je ne veux rien publier. C'est un parti pris, un serment que je me suis fait à une époque solennelle de ma vie. Je travaille avec un désintéressement absolu et sans arrière-pensée, sans préoccupation ultérieure. Je ne suis pas le rossignol, mais la fauvette au cri aigre qui se cache au fond des bois pour n'être entendue que d'elle-même. Si un jour je parais, ce sera armé de toutes pièces; mais je je n'en aurai jamais l'aplomb. Déjà mon imagination s'éteint, ma verve baisse, ma phrase m'ennuie moi-même, et si je garde celles que j'ai écrites, c'est que j'aime à m'entourer de souvenirs, de même que je ne vends pas mes vieux habits. Je vais les revoir quelquefois dans le grenier où ils sont, et je songe au temps où ils étaient neufs et à tout ce que j'ai fait en les portant.

A propos! nous étrennerons donc la robe bleue ensemble. Je tâcherai d'arriver un soir vers six heures. Nous aurons toute la nuit et le lendemain. Nous la flamberons, la nuit! Je serai ton désir, tu seras le mien et nous nous assouvirons l'un de l'autre, pour voir si nous en pouvons nous rassasier. Jamais, non, jamais! Ton cœur est une source intarissable, tu m'y fais boire à flots, il m'inonde,

il me pénètre, je m'y noie. Oh! que ta tête était belle, toute pâle et frémissante sous mes baisers! Mais comme j'étais froid! Je n'étais occupé qu'à te regarder; j'étais surpris, charmé. C'est maintenant, si je t'avais... Allons, je vais revoir tes pantoufles. Ah! elles ne me quitteront jamais celles-là! Je crois que je les aime autant que toi. Celui qui les a faites ne se doutait pas du frémissement de mes mains en les touchant. Je les respire; elles sentent la verveine et une odeur de toi qui me gonfle l'âme.

Adieu ma vie, adieu mon amour, mille baisers partout. Que Phidias m'écrive, je viens. Cet hiver il n'y aura plus moyen de nous voir; mais je viendrai à Paris pour trois semaines au moins. Adieu, je t'embrasse là où je t'embrasserai, là où j'ai voulu; j'y mets ma bouche. Je me roule sur toi.

Mille baisers. Oh! donne-m'en! Donne-m'en!

---

116. À LA MÊME.

En partie inédite.

Dimanche matin 10 heures. [9 août 1846.]

Enfant, ta folie t'emporte. Calme-toi; tu t'irrites contre toi-même, contre la vie. Je t'avais bien dit que j'avais plus de raison que toi. Crois-tu aussi que je ne sois pas à plaindre? Ménage tes cris; ils me déchirent. Que veux-tu faire? Puis-je quitter tout et aller vivre à Paris? C'est impossible. Si j'étais entièrement libre, j'irais; oui, car

toi étant là, je n'aurais pas la force de m'exiler, projet de ma jeunesse et qu'un jour j'accomplirai. Car je veux vivre dans un pays où personne ne m'aime, ni ne me connaisse, où mon nom ne fasse rien tressaillir, où ma mort, où mon absence ne coûte pas une larme. J'ai été trop aimé, vois-tu; tu m'aimes trop. Je suis rassasié de tendresses, et j'en veux toujours, hélas! Tu me dis que c'est un amour banal qu'il me fallait : il ne m'en fallait aucun, ou le tien, car je ne puis en rêver un plus complet, plus entier, plus beau. Il est maintenant dix heures; je viens de recevoir ta lettre et d'envoyer la mienne, celle que j'ai écrite cette nuit. A peine levé, je t'écris encore sans savoir ce que je vais te dire. Tu vois bien que je pense à toi. Ne m'en veux pas quand tu ne recevras pas de lettres de moi. Ce n'est pas ma faute. Ces jours-là sont ceux où je pense peut-être le plus à toi. Tu as peur que je ne sois malade, chère Louise. Les gens comme moi ont beau être malades, ils ne meurent pas. J'ai eu toute espèce de maladies et d'accidents : des chevaux tués sous moi, des voitures versées, et jamais je n'ai été écorché. Je suis fait pour vivre vieux, et pour voir tout périr autour de moi et en moi. J'ai déjà assisté à mille funérailles intérieures; mes amis me quittent l'un après l'autre, ils se marient, s'en vont, changent; à peine si l'on se reconnaît et si l'on trouve quelque chose à se dire. Quel irrésistible penchant m'a donc poussé vers toi? J'ai vu le gouffre un instant, j'en ai compris l'abîme, puis le vertige m'a entraîné. Comment ne pas t'aimer, toi si douce, si bonne, si supérieure, si aimante, si belle! Je me souviens de ta voix, quand tu me parlais le soir

du feu d'artifice. C'était une illumination pour nous, et comme l'inauguration flamboyante de notre amour.

Ton logement ressemble à un que j'ai eu à Paris pendant près de deux ans, rue de l'Est, 19. Quand tu passeras par là, regarde le second. De là aussi la vue s'étendait sur Paris. Dans l'été, la nuit, je regardais les étoiles, et l'hiver, le brouillard lumineux de la grande ville qui s'élevait au-dessus des maisons. On voyait, comme de chez toi, des jardins, des toits, les côtes environnantes.

Quand je suis entré chez toi, il m'a semblé me retrouver dans mon passé et que j'étais revenu à un de ces crépuscules beaux et tristes de l'année 1843, quand je humais l'air à ma fenêtre, plein d'ennui et la mort dans l'âme. Si je t'avais connue alors! Pourquoi donc cela n'a-t-il pas eu lieu? J'étais libre, seul, sans parents ni maîtresse, car je n'en ai jamais eu de maîtresse. Tu vas croire que je mens. Je n'ai jamais rien dit de plus exact, et la raison la voici.

Le grotesque de l'amour m'a toujours empêché de m'y livrer. J'ai quelquefois voulu plaire à des femmes, mais l'idée du profil étrange que je devais avoir dans ce moment-là me faisait tellement rire que toute ma volonté se fondait sous le feu de l'ironie intérieure qui chantait en moi l'hymne de l'amertume et de la dérision. Il n'y a qu'avec toi que je n'ai pas encore ri de moi. Aussi, quand je te vois si sérieuse, si complète dans ta passion, je suis tenté de te crier : « Mais non, mais non, tu te trompes, prends garde, pas à celui-là!... »

Le ciel t'a faite belle, dévouée, intelligente; je voudrais être autre que je ne suis pour être digne

de toi. Je voudrais avoir les organes du cœur plus neufs. Ah! ne me ranime pas trop; je flamberais comme la paille. Tu vas croire que je suis égoïste, que j'ai peur de toi. Eh bien oui! j'en suis épouvanté de ton amour, parce que je sens qu'il nous dévore l'un [et] l'autre, toi surtout. Tu es comme Ugolin dans sa prison, tu manges ta propre chair pour assouvir ta faim.

Un jour, si j'écris mes mémoires, — la seule chose que j'écrirai bien, si jamais je m'y mets, — ta place y sera, et quelle place! car tu as fais dans mon existence une large brèche. Je m'étais entouré d'un mur stoïque; un de tes regards l'a emporté comme un boulet. Oui, souvent il me semble entendre derrière moi le froufrou de ta robe sur mon tapis. Je tressaille et je me retourne au bruit de ma portière que le vent remue comme si tu entrais. Je vois ton beau front blanc; sais-tu que tu as un front sublime? trop beau même pour être baisé, un front pur et élevé, tout brillant de ce qu'il renferme. Retournes-tu chez Phidias, dans ce bon atelier où je t'ai vue pour la première fois, au milieu des marbres et des plâtres antiques?

Il doit venir bientôt, ce bon Phidias. J'attends un mot de lui, qui me serve de prétexte pour m'absenter un jour. Puis, vers les premiers jours de septembre, j'en trouverai un pour aller jusqu'à Mantes ou à Vernon. Puis après nous verrons. Mais à quoi bon s'habituer à se voir, à s'aimer? Pourquoi nous combler du luxe de la tendresse, si nous devons vivre ensuite misérables? A quoi bon? Mais si nous ne pouvons faire autrement!

Adieu, chère âme; je viens de descendre dans le jardin, et sur une haie de rosiers j'ai cueilli

cette petite rose que je t'envoie. Je dépose dessus un baiser; mets-la de suite sur ta bouche et puis tu devines où...

Adieu, mille tendresses; à toi, à toi du soir au matin, du matin au soir.

---

117. À LA MÊME.

En partie inédite.

Mardi dans l'après-midi [11 août 1846].

Tu donnerais de l'amour à un mort. Comment veux-tu que je ne t'aime pas? Tu as un pouvoir d'attraction à faire dresser les pierres à ta voix. Tes lettres me remuent jusqu'aux entrailles. N'aie donc pas peur que je t'oublie! Tu sais bien qu'on ne quitte pas les natures comme la tienne, ces natures émues, émouvantes, profondes. Je m'en veux, je me battrais de t'avoir fait peine. Oublie tout ce que je t'ai dit dans la lettre de dimanche. Je m'étais adressé à ton intelligence virile, j'avais cru que tu saurais t'abstraire de toi-même et me comprendre sans ton cœur. Tu as vu trop de choses là où il n'y en avait pas tant, tu as exagéré tout ce que je t'ai dit. Tu as peut-être cru que je *posais*, que je me donnais pour un Antony de bas étage. Tu me traites de voltairien et de matérialiste. Dieu sait si pourtant je le suis! Tu me parles aussi de mes goûts exclusifs en littérature, qui auraient dû te faire deviner ce que je suis en amour. Je cherche vainement ce que cela veut dire. Je n'y entends rien. J'admire tout, au contraire, dans la bonne foi de mon cœur, et si je vaux quelque

chose, c'est en raison de cette faculté panthéistique et aussi de cette *âpreté* qui t'a blessée. Allons, n'en parlons plus. J'ai eu tort, j'ai été sot. J'ai fait avec toi ce que j'ai fait en d'autres temps avec mes mieux aimés : je leur ai montré le fond du sac, et la poussière âcre qui en sortait les a pris à la gorge. Que de fois, sans le vouloir, n'ai-je pas fait pleurer mon père, lui si intelligent et si fin! Mais il n'entendait rien à mon idiome, lui comme toi, comme les autres. J'ai l'infirmité d'être né avec une langue spéciale dont seul j'ai la clef. Je ne suis pas malheureux du tout; je ne suis blasé sur rien; tout le monde me trouve d'un caractère très gai, et jamais de la vie je ne me plains. Au fond je ne me trouve pas à plaindre, car je n'envie rien et ne veux rien. Va, je ne te tourmenterai plus; je te toucherai doucement comme un enfant qu'on a peur de blesser, je rentrerai en dedans de moi les pointes qui en sortent. Avec un peu de bonne volonté, le porc-épic ne déchire pas toujours. Tu dis que je m'analyse trop; moi je trouve que je ne me connais pas assez; chaque jour j'y découvre du nouveau. Je voyage en moi comme dans un pays inconnu, quoique je l'aie parcouru cent fois. Tu ne me sais pas gré de ma franchise (les femmes veulent qu'on les trompe; elles vous y forcent et, si vous résistez, elles vous accusent). Tu me dis que je ne m'étais pas montré comme cela d'abord; rappelle au contraire tes souvenirs. J'ai commencé par montrer mes plaies. Rappelle-toi tout ce que je t'ai dit à notre premier dîner; tu t'es écriée même : « Ainsi vous excusez tout! il n'y a plus ni bien ni mal pour vous. » Non, je ne t'ai jamais menti; je t'ai aimée instincti-

vement, et je n'ai pas voulu te plaire de parti pris. Tout cela est arrivé parce que cela devait arriver. Moque-toi de mon fatalisme, ajoute que je suis arriéré d'être Turc. Le fatalisme est la Providence du mal; c'est celle qu'on voit, j'y crois.

Les larmes que je retrouve sur tes lettres, ces larmes causées par moi, je voudrais les racheter par autant de verres de sang. Je m'en veux; cela augmente le dégoût de moi-même. Sans l'idée que je te plais, je me ferais horreur. Au reste, il en est toujours ainsi : on fait souffrir ceux qu'on aime, ou ils vous font souffrir. Comment se fait-il que tu me reproche cette phrase : « Je voudrais ne t'avoir jamais connue ! » Je n'en sais pas de plus tendre. — Veux-tu que je dise celle que j'y mettrais en parallèle? C'en est une que j'ai poussée la veille de la mort de ma sœur, partie comme un cri et qui a révolté tout le monde. On parlait de ma mère : « Si elle pouvait mourir ! » Et, comme on se récriait : « Oui, si elle voulait se jeter par la fenêtre, je la lui ouvrirais tout de suite. » A ce qu'il paraît que tout cela n'est pas de mode et paraît drôle ou cruel. Que diable dire quand le cœur vous crève de plénitude? Demande-toi s'il y a beaucoup d'hommes qui t'auraient écrit cette lettre qui t'a fait tant de mal. Peu, je crois, auraient eu ce courage et cette abnégation gratuite d'eux-mêmes. Cette lettre-là, amour, il faut la déchirer, n'y plus penser, ou la relire de temps à autre quand tu te sentiras forte.

A propos de lettre, quand tu m'écriras le dimanche, mets-la de bonne heure : tu sais que les bureaux ferment à deux heures. Hier je n'en ai pas reçu. J'avais peur de je ne sais quoi. Mais

aujourd'hui, je les ai reçues toutes deux et la petite fleur avec. Merci de l'idée de la mitaine. Si tu pouvais t'envoyer toi-même avec! Si je pouvais te cacher dans le tiroir de mon étagère qui est là à côté de moi, comme je t'enfermerais à clef!

Allons, ris! Aujourd'hui je suis gai, je ne sais pas pourquoi; la douceur de tes lettres de ce matin me passe dans le sang. Mais ne me conte plus des lieux communs comme celui-ci : que c'est l'argent qui m'a empêché d'être heureux; que, si j'avais travaillé, j'aurais été mieux. Comme s'il suffisait d'être garçon apothicaire, boulanger ou négociant en vins pour ne pas s'ennuyer ici-bas! Tout cela m'a été trop dit par une foule de bourgeois pour que je veuille l'entendre dans ta bouche : ça la gâte; elle n'est pas faite pour cela. Mais je te sais gré d'approuver mon silence littéraire. Si je dois dire du neuf, quand le temps sera venu il se dira de lui-même. Oh! que je voudrais faire de grandes œuvres pour te plaire! Que je voudrais te voir tressaillir à mon style! Moi qui ne désire pas la gloire (et plus naïvement que le renard de la fable), je voudrais en avoir pour toi, pour te la jeter comme un bouquet, afin que ce soit une caresse de plus et une litière douce où s'étalerait ton esprit quand il rêverait à moi. Tu me trouves beau; je voudrais être beau, je voudrais avoir des cheveux bouclés, noirs, tombant sur des épaules d'ivoire, comme les adolescents grecs; je voudrais être fort, pur. Mais quand je me regarde dans la glace et que je pense que tu m'aimes, je me trouve d'un commun révoltant. J'ai les mains dures, les genoux cagneux et la

poitrine étroite. Si j'avais seulement de la voix, si je savais chanter, oh! comme je modulerais ces longues aspirations qui sont obligées de s'envoler en soupirs! Si tu m'avais connu il y a dix ans, j'étais frais, embaumant, j'exhalais la vie et l'amour; mais maintenant je vois la maturité toucher à la flétrissure.

Que n'es-tu la première que je connaisse! Que n'ai-je pour la première fois senti dans tes bras les ivresses du corps et les spasmes bienheureux qui vous tiennent en extase!

J'ai regret de tout mon passé; il me semble que j'aurais dû le tenir en réserve, dans une vague attente, pour te le donner au jour venu. Mais je ne me doutais pas qu'on pût m'aimer; encore maintenant cela me paraît hors nature. Pour moi de l'amour! que c'est drôle! Et j'ai donné, comme un prodigue qui veut se ruiner en un seul jour, toutes mes richesses petites et grandes.

J'ai aimé furieusement des choses sans nom; j'ai idolâtré des femmes viles; j'ai sacrifié à tous les autels et bu à toutes les barriques. Ah! mes richesses morales! J'ai jeté aux passants les grosses pièces par la fenêtre et, avec les louis, j'ai fait des ricochets sur l'eau. Cette comparaison, qui n'en est pas une, mais un pur rapprochement, peut te donner l'homme. Quand j'étais à Paris, je dépensais six ou sept mille francs par an, et je me passais bien de dîner trois fois par semaine.

En fait de sentiment, je suis de même : avec ce qui gorgerait un régiment, je crève de misère. L'indigence est dans ma nature, mais ne me juge pas abattu, brisé; je l'ai été jadis, je ne le suis plus. Il fut un temps où j'étais malheureux, les

reproches que tu m'adresses aujourd'hui auraient pu être justes alors.

Je vais écrire à Phidias, mais je ne sais pas trop comment lui tourner ça pour lui dire qu'il me fasse venir *tout de suite*. S'il est à la campagne, où? Quand revient-il?

J'arriverai un soir; je resterai la nuit et le jour suivant jusqu'à sept heures; c'est convenu. A partir de jeudi, adresse-moi tes lettres ainsi : M. Du Camp chez Mr G. H., etc., parce que les lettres que je reçois de toi tous les jours sont censées être de lui et, quand il sera ici, ça paraîtrait singulier que j'en reçusse tout de même; on pourrait m'interroger, etc. Au reste, si tu éprouves pour cela la *moindre* répugnance, ne le fais pas, je m'en moque. J'ai la pudeur de toi, je crois toujours, si je prononçais seulement ton nom, que je rougirais qu'on s'aperçoive de tout.

J'ai lu le volume de *Saintes et Folles*[1] et presque toutes tes poésies. Ce que j'aime surtout, c'est l'histoire de Démosthènes, Phenaretta et le conte de M. Georges de Senneval, l'histoire de l'homme laid. Il y a une pièce de vers qui m'a remué profondément, c'est : l'*Enthousiasme*. Il m'a semblé que c'était moi qui l'avais faite. J'ai relu cent fois celle *A une amie*, c'est-à-dire à toi, celle-là que tu m'as dite sur mon lit, mes bras passés autour de toi, et me regardant dans les yeux. Tu voulais que je t'envoie quelque chose sur *nous;* tiens, voilà une page faite il y a deux ans à cette époque (c'est un fragment de lettre à un ami) :

« ... Il coulait de ses yeux un fluide lumineux

[1] *Folles et Saintes*, 2 vol. in-8°. Paris, Coquebert, 1844.

qui semblait les agrandir; ils étaient immobiles et fixes. Ses épaules nues (car elle était sans fichu et sa robe semblait lâche autour d'elle), ses épaules nues étaient d'un vermeil pâle, lisses et solides comme du marbre jauni; les veines bleues couraient dans sa chair ardente; sa gorge battante s'abaissait et montait, pleine d'un souffle étouffé qui m'emplissait la poitrine. Il y avait un siècle que cela durait; toute la terre avait disparu. Je ne voyais que sa prunelle qui se dilatait de plus en plus. Je n'entendais que sa respiration qui bruissait seule dans le silence complet où nous étions plongés.

Et je fis un pas, je l'embrassai sur ses yeux qui étaient tièdes et doux. Elle me regardait tout étonnée. « M'aimerais-tu, disait-elle? m'aimerais-tu bien? » Je la laissais parler sans lui répondre et je la tenais dans mes bras, à sentir son cœur battre.

Elle se dégagea de moi. « Ce soir, je reviendrai, laisse-moi, laisse-moi. — A ce soir, à ce soir. » Elle s'enfuit. Au dîner, elle garda son pied *sur le mien* et me touchait quelquefois le coude en détournant la tête d'un autre côté. » — Est-ce vrai?

Tu veux que je te montre le latin; à quoi bon? Et d'ailleurs il faudrait que je le sache moi-même. Tu es plus qu'indulgente quand tu me traites d'homme qui sait les langues anciennes à fond. J'espère arriver dans quelques années à les lire à peu près couramment. Par lettre il me semble difficile d'arriver à faire quelque chose de bon. Au reste, nous en causerons. Je n'ai pas le cœur au travail. Je ne fais rien. Je marche de long en large dans mon cabinet; je me couche sur mon divan de maroquin vert et je pense à toi. L'après-

midi surtout m'est d'une longueur fatigante. L'esprit m'ennuie; je voudrais être complètement simple pour t'aimer comme un enfant, ou bien alors être un Gœthe ou un Byron.

Aussitôt que j'aurai la lettre de Phidias, je laisse là mon ami (quoiqu'il vienne exprès ici) et j'accours. Tu vois bien que je n'ai plus ni cœur ni volonté, ni rien. Je suis quelque chose de flasque et d'attendri qui marche à ton ordre; je vis en rêve dans les plis de ta robe, au bout des boucles légères de tes cheveux. J'en ai là. Oh! comme ils sentent bon! Si tu savais comme je pense à ta bonne voix, à tes épaules dont j'aime à humer l'odeur! Tiens, je voulais travailler, ne t'écrire que ce soir. Je n'ai pas pu; il a fallu céder.

Adieu donc, adieu, je dépose sur ta bouche un long et gros baiser.

Minuit. Je viens de relire tes lettres, de regarder encore tout; je t'envoie un dernier baiser pour la nuit. Je viens d'écrire à Phidias. Je crois lui avoir fait comprendre que je veux venir de suite à Paris. Je la porterai demain à la poste à Rouen, avec celle-ci. J'espère arriver à temps pour que celle-ci t'arrive demain soir.

Adieu, mille baisers à n'en plus finir. A bientôt ma belle, à bientôt.

---

118. À ERNEST CHEVALIER.

Croisset, 12 août 1846.

Je n'entends pas plus parler de toi que si tu étais mort. C'est mal, c'est mal, vieux, à toi, de ne pas le faire, à moi de ne pas te le rappeler plus

souvent. Combien nous sommes de temps sans nous écrire? Ce n'est pas pourtant la quantité d'amis qui m'entoure qui peut me faire oublier les anciens, car je suis seul, seul comme le mâtin. Tu es donc bien occupé à tes réquisitoires, que tu ne peux trouver une minute pour envoyer une page de souvenir à ton pauvre vieux. Ici tout s'en va et me quitte, jusqu'à mon domestique qui probablement me trouve trop ennuyeux maintenant et désire une société plus facétieuse. Alfred est marié, comme tu sais. Il est en Italie avec sa femme; à son retour il habitera Paris. Sa sœur se marie avec le frère de sa femme. Le mariage pleut; le temps est à l'orage, il fait jaune. Moi je reste tel que tu m'as connu, sédentaire et calme dans ma vie bornée, le cul sur mon fauteuil et la pipe au bec. Je travaille, je lis, je fais un peu de grec, je rumine du Virgile ou de l'Horace, et je me vautre sur un divan de maroquin vert que j'ai fait confectionner récemment; destiné à me mariner sur place, j'ai fait orner mon bocal à ma guise et j'y vis comme une huître rêveuse.

Comme nous nous sommes séparés, cher Ernest! Où est le temps d'autrefois? Où sont nos bons jeudis désirés toute la semaine? Te rappelles-tu notre pauvre théâtre et celle qui jouait avec nous? et puis, quand tu es venu au collège, nos excursions le soir à 4 heures chez cet estimable Beaufour, nos promenades sur les côtes voisines, la femme au goître, l'engueulade de Duguernay?... Qu'il faisait chaud et beau dans ce temps-là! Chose triste, en être déjà à vivre dans le souvenir! à peine à moitié du chemin, se retourner pour contempler la route parcourue, et regretter déjà tout

ce qui n'est passé que d'hier! Un beau jour, tu es parti à Paris; moi je suis resté. Et puis te voilà maintenant en Corse à trois cents lieues de moi, au delà de la France et de la mer, nous voyant une fois l'an et à peine! Et autrefois nous causions ensemble toute la journée.

Quand viens-tu ici, quand te retrouverai-je? Écris-moi toujours. Ma pauvre mère aura bien du plaisir à te voir; elle parle souvent de toi, elle y pense encore plus.

Adieu, mon vieil ami, je t'embrasse, ne m'oublie pas; aime-moi toujours. Ton vieux.

---

119. À EMMANUEL VASSE.

Croisset, 12 août 1846.

Je vais réclamer de toi un service que tu me rendras, je suis sûr, avec plaisir, si cela est en ton pouvoir. N'as-tu pas la permission de prendre chez toi des livres à la Bibliothèque royale? Tu sais que je m'occupe aussi de l'Orient, dans un tout autre but que toi, il est vrai. J'ai lu, en fait de poèmes indiens, tout ce que j'ai pu recueillir à Rouen de traductions françaises, latines et anglaises; c'est pitoyable. On ne trouve ici rien du tout. Ne pourrais-tu pas demander pour toi et me l'envoyer l'*Historia Orientalis* de Nottinger, le *Sakountala*, drame indien, et les *Pouranas?* Que la traduction de ces deux ouvrages soit latine, française ou anglaise, peu m'importe. Tu me ferais du tout un paquet que tu m'enverrais par le chemin de fer chez Achille, rue du Contrat Social, 33. Mais les

vacances des bibliothèques sont peut-être commencées, ou bien ne prête-t-on pas d'ouvrages pendant cette époque. Voilà, vieux; si tu pouvais faire cela, tu serais un estimable jeune homme.

Quand tu me répondras, tiens-moi au courant de tes travaux; parle-moi de ton œuvre. J'aime ta constance; avec l'âpreté que tu y as mise, tu dois arriver à faire quelque chose de solide.

Quant à moi, j'épelle toujours le grec. Dieu sait quand je le lirai. Je me livre aussi présentement à la culture de Virgile et à la lecture du voyage de ce bon Chardin.

Adieu, vieux, je te serre les mains. A toi.

---

120. À LOUISE COLET.

En partie inédite.

Mercredi soir. [12 août 1846.]

Tu auras été toute la journée d'aujourd'hui sans lettre de moi. Tu auras encore douté, pauvre amour. Pardonne-moi. La faute n'en est pas à ma volonté, mais à ma mémoire. Je croyais qu'on avait pour la poste à Rouen jusqu'à 1 heure, et ce n'est que jusqu'à onze. Mais, va, si tu me gardes encore quelque rancune, je veux te la faire en aller lundi; car j'espère en lundi! Phidias sera assez bon pour m'écrire. Je compte avoir son mot dimanche au plus tard.

Que j'aime le plan de la fête que tu m'exposes! J'en ai eu les yeux mouillés de tendresse. Oh oui tu m'aimes! En douter serait un crime. Et moi, si je ne t'aime pas, comment appeler ce

que je ressens pour toi? Chaque lettre que tu m'envoies m'entre plus avant dans le cœur. Celle de ce matin surtout; elle avait un charme exquis. Elle était gaie, bonne, belle comme toi. Oui! aimons-nous, aimons-nous, puisque personne ne nous a aimés.

J'arriverai à 4 heures à Paris, ou 4 heures un quart. Ainsi avant 4 heures et demie je serai chez toi. Je me sens déjà montant ton escalier; j'entends le bruit de la sonnette... — «Madame y est-elle? — Entrez.» Ah! je les savoure d'avance, ces vingt-quatre heures-là. Mais pourquoi faut-il que toute joie m'apporte une peine? Je pense déjà à notre séparation, à ta tristesse. Tu seras sage, n'est-ce pas? car moi je sens que je serai plus chagrin que la première fois.

Je ne suis pas de ceux chez lesquels la possession tue l'amour; elle l'allume au contraire.

Vis-à-vis de tout ce que j'ai eu de bon, je fais comme les Arabes qui, à un jour de l'année, se tournent encore du côté de Grenade et regrettent le beau pays où ils ne vivent plus. Aujourd'hui, tantôt, j'ai passé par hasard, à pied, dans la rue du Collège; j'ai vu du monde sur le perron de la chapelle; c'était la distribution des prix; j'entendais les cris des élèves, le bruit des bravos, de la grosse caisse et des cuivres. Je suis entré, j'ai tout revu, comme de mon temps; les mêmes tentures aux mêmes places; j'ai rêvé à l'odeur des feuilles de chêne mouillées que l'on mettait sur nos fronts; j'ai repensé au délire de joie qui s'emparait de moi, ce jour-là, car il m'ouvrait deux mois de liberté complète; mon père y était, ma sœur aussi, les amis morts, partis, ou changés. Et je

suis sorti avec un serrement de cœur affreux. La cérémonie aussi était plus pâle : il y avait peu de monde en comparaison de la foule d'il y a dix ans qui comblait l'église. On ne criait plus si fort, on ne chantait plus la *Marseillaise*, que je hurlais avec tant de rage en cassant les bancs. Le beau public a perdu le goût d'y venir. Je me souviens qu'autrefois c'était plein de femmes en toilette; il y venait des actrices et des femmes entretenues, titrées. Elles se tenaient en haut, dans les galeries. Comme on était fier quand elles vous regardaient! A quelque jour j'écrirai tout cela. Le jeune homme moderne, l'âme qui s'ouvre à seize ans par un amour immense qui lui fait convoiter le luxe, la gloire, toutes les splendeurs de la vie, cette poésie ruisselante et triste du cœur de l'adolescent, voilà une corde neuve que personne n'a touchée. O Louise! je vais te dire un mot dur, et pourtant il part de la plus immense sympathie, de la plus intime pitié. Si jamais vient à t'aimer un pauvre enfant qui te trouve belle, un enfant comme je l'étais, timide, doux, tremblant, qui ait peur de toi et qui te cherche, qui t'évite et qui te poursuive, sois bonne pour lui, ne le repousse pas, donne-lui seulement ta main à baiser; il en mourra d'ivresse. Perds ton mouchoir, il le prendra et il couchera avec; il se roulera dessus en pleurant. Ce spectacle de tantôt a rouvert le sépulcre où dormait ma jeunesse momifiée; j'en ai ressenti les exhalaisons fanées; il m'est revenu dans l'âme quelque chose de pareil à ces mélodies oubliées que l'on retrouve au crépuscule, durant ces heures lentes où la mémoire, ainsi qu'un spectre dans les ruines, se promène dans nos sou-

venirs. Non, vois-tu, jamais les femmes ne sauront tout cela. Elles le diront encore moins, jamais. Elles aiment bien, elles aiment peut-être mieux que nous, plus fort, mais pas si avant. Et puis suffit-il d'être possédé d'un sentiment pour l'exprimer? Y a-t-il une chanson de table qui ait été écrite par un homme ivre? Il ne faut pas toujours croire que le sentiment soit tout. Dans les arts, il n'est rien sans la forme. Tout cela est pour dire que les femmes, qui ont tant aimé, ne connaissent pas l'amour pour en avoir été trop préoccupées; elles n'ont pas un appétit *désintéressé* du Beau. Il faut toujours, pour elles, qu'il se rattache à quelque chose, à un but, à une question pratique. Elles écrivent pour se satisfaire le cœur, mais non par l'attraction de l'Art, principe complet de lui-même et qui n'a pas plus besoin d'appui qu'une étoile. Je sais très bien que ce ne sont pas là tes idées; mais ce sont les miennes. Plus tard je te les développerai avec netteté et j'espère te convaincre, toi qui es née poète. J'ai lu hier le *Marquis d'Encasteaux*[1] (*sic*). C'est écrit d'un bon style animé et sobre; ça dit quelque chose, ça sent. J'aime surtout le début, la promenade, et la scène de Madame d'Ent[recasteaux] seule dans sa chambre, avant que son mari n'entre. Quant à moi, je fais toujours un peu de grec. Je lis le voyage de Chardin pour continuer mes études sur l'Orient, et m'aider dans un conte oriental que je médite depuis dix-huit mois. Mais depuis quelque temps j'ai l'imagination bien ré-

[1] *Le Marquis d'Entrecasteaux*, nouvelle de Louise Colet (*Les Cœurs brisés*, I. Paris, 1843).

trécie. Comment volerait-elle, la pauvre abeille? Elle a les pieds pris dans un pot de confitures, et elle s'y enfonce jusqu'au cou! Adieu, toi que j'aime; reprends ta vie habituelle, sors, reçois, ne refuse pas ta porte aux gens qui y étaient le dimanche où j'y étais. J'aimerais même à les revoir, je ne sais pourquoi. Quand j'aime, mon sentiment est une inondation qui s'épanche tout à l'entour.

Je suis disposé à rendre service à ce bon bibliophile, à Maître Ségalas, à cet autre imbécile qui était là, à tout ce qui t'approche, à tout ce qui te touche, n'importe comment. Je pense souvent à Servanne. Si j'allais dans le midi, j'irais. Non, ne retournons pas ensemble rue de l'Est; le quartier latin seul me donne des nausées. Adieu, mille baisers. Eh oui! mille, de ceux de l'Arioste et comme nous savons le faire.

---

121. À LA MÊME.

En partie inédite.

Nuit de vendredi, 1 heure. [15 août 1846.]

Qu'ils sont beaux, les vers que tu m'envoies! Leur rythme est doux comme les caresses de ta voix quand tu mêles mon nom dans ton gazouillage tendre. Pardonne-moi de les trouver des plus beaux que tu aies faits. Ce n'est pas de l'amour-propre que j'ai senti en pensant qu'ils étaient faits pour moi; non, c'était de l'amour, de l'attendrissement. Sais-tu que tu as des enlacements de sirène à prendre les plus

durs? Oui ma belle, tu m'as enveloppé de ton charme, tu m'as pénétré de ta substance. Oh! si je t'ai pu paraître froid, si mes satires sont rudes et te blessent, je veux, quand je te reverrai, te couvrir d'amour, de voluptés, d'ivresse. Je veux te gorger de toutes les félicités de la chair, t'en rendre lasse, t'en faire mourir. Je veux que tu sois étonnée de moi et que tu t'avoues dans l'âme que tu n'avais même pas rêvé des transports pareils. C'est moi qui ai été heureux. Je veux que tu [le] sois à ton tour. Je veux que dans ta vieillesse tu te rappelles ces quelques heures là et que tes os desséchés en frémissent de joie en y repensant. N'ayant pas encore reçu la lettre de Phidias (je l'attends avec impatience et dépit), je ne puis être chez toi dimanche soir. Et puis nous n'aurions pas la nuit. D'ailleurs tu auras du monde. Il faudrait que je sois habillé et conséquemment que j'emportasse du bagage. Or, je veux venir sans rien, sans paquets ni malles, pour être plus libre, sans rien qui me gêne.

Je comprends bien l'envie que tu as de me revoir dans ce même lieu, avec les mêmes personnes; j'aimerais cela aussi. Ne nous accrochons-nous pas toujours à notre passé, si récent qu'il soit? Dans notre appétit de la vie nous remangeons nos sensations d'autrefois, nous rêvons celles de l'avenir. Le monde n'est pas assez large pour l'âme; elle étouffe dans l'heure présente. Je pense souvent à la lampe d'albâtre, va, à son chaînon qui la tient suspendue. Regarde-la quand tu liras ceci, et remercie-la de m'avoir prêté sa lumière. Du Camp (c'est cet ami dont je t'ai parlé dans une lettre précédente) est arrivé au-

jourd'hui ici, où il doit passer un mois. Adresse-lui toujours tes lettres comme celle de ce matin. Il m'a apporté ton portrait. Le cadre est en bois noir ciselé; la gravure saillit bien. Il est là, ton bon portrait, en face de moi, posé doucement sur un coussin de mon sopha en perse, dans l'angle, entre deux fenêtres, à la place où tu t'assoierais si tu venais ici. C'est sur ce meuble-là que j'ai passé tant de nuits dans la rue de l'Est. Dans le jour, quand j'étais las, je me couchais dessus et je m'y rafraîchissais le cœur par quelque grand rêve poétique, ou par quelque vieux souvenir d'amour. Je l'y laisserai comme cela, on n'y touchera pas (l'autre est dans mon tiroir avec le sachet, sur tes pantoufles). Ma mère l'a vu; ta figure lui a plu, elle t'a trouvée jolie, l'air animé, ouvert et bon; ce sont ses mots. (Je lui ai dit qu'on venait de tirer la gravure, comme j'étais à te faire visite, et qu'on t'en apportait plusieurs épreuves, qu'alors tu en avais fait cadeau aux personnes qui se trouvaient là.)

Tu me demandes si les quelques lignes que je t'ai envoyées ont été écrites pour toi; tu voudrais bien savoir pour qui, jalouse? Pour personne, comme tout ce que j'ai écrit. Je me suis toujours défendu de rien mettre de moi dans mes œuvres, et pourtant j'en ai mis beaucoup. — J'ai toujours tâché de ne pas rapetisser l'Art à la satisfaction d'une personnalité isolée. J'ai écrit des pages fort tendres sans amour, et des pages bouillantes sans aucun feu dans le sang. J'ai imaginé, je me suis ressouvenu et j'ai combiné. Ce que tu as lu n'est le souvenir de rien du tout. Tu me prédis que je ferai un jour de belles choses.

Qui sait? (*c'est là mon grand mot*). J'en doute; mon imagination s'éteint, je deviens trop gourmet. Tout ce que je demande, c'est à continuer de pouvoir admirer les maîtres avec cet enchantement intime pour lequel je donnerais tout, tout. Mais quant à arriver à en devenir un, jamais; j'en suis sûr. Il me manque énormément, l'innéité d'abord, puis la persévérance au travail. On n'arrive au style qu'avec un labeur atroce, avec une opiniâtreté fanatique et dévouée. Le mot de Buffon est un grand blasphème : le génie n'est pas une longue patience. Mais il a du vrai, et plus qu'on ne le croit, de nos jours surtout.

J'ai lu ce matin des vers de ton volume avec un ami[1] qui est venu me voir. C'est un pauvre garçon qui donne ici des leçons pour vivre et qui est poète, un vrai poète, qui fait des choses superbes et charmantes, et qui restera inconnu, parce qu'il lui manque deux choses : le pain et le temps. Oui, nous t'avons lue, nous t'avons admirée.

Crois-tu qu'il ne m'est pas doux de me dire : « Elle est à moi pourtant? ». Il y aura dimanche quinze jours, quand tu es restée à genoux par terre, me regardant avec tes yeux doucement avides, je contemplais ton front en songeant à tout ce qui était dessous, je regardais ta tête entourée de tes cheveux légers et nombreux avec un ébahissement infini.

Je ne voudrais pas que tu me visses maintenant : je suis laid à faire peur. J'ai un énorme clou à la joue droite, qui m'enfle l'œil et me distend le haut de la figure. Je dois être ridicule. Si tu me

[1] Louis Bouilhet.

voyais ainsi, l'amour bouderait peut-être, car le grotesque lui fait peur. Mais va, je serai propre quand tu me reverras, comme autrefois, comme tu m'aimes.

Dis-moi si tu te sers de la verveine; en mets-tu sur tes mouchoirs? Mets-en sur ta chemise. Mais non, ne te parfume pas; le meilleur parfum c'est toi, l'exhalaison de ta propre nature. Allons, demain matin peut-être aurai-je une lettre.

Adieu, je te mords ta lèvre. Y est-elle toujours la petite tache rouge?

Adieu, mille baisers. A lundi peut-être; je réapprendrai la saveur des tiens.

A toi, à toi corps et âme.

---

122. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

16 août 1846.

La malédiction s'en mêle! Au reste il en est toujours ainsi. Ne suffit-il pas que nous désirions quelque chose pour que nous ne puissions l'obtenir? C'est là la loi de la vie!

Impossible me sera d'être à Paris ce soir; j'ai la tête toute enveloppée de linges et de bouillie, à cause de mes affreux clous qui me tiennent tout le corps. Je suis couché sans pouvoir remuer et écris ceci couché; mais je me traite avec un acharnement qu'on n'a jamais vu; nous en rirons ensemble.

Je n'ose croire que j'arriverai à Paris demain mardi. Il se pourrait pourtant, mais n'y compte pas. Ce serait donc pour mercredi, toujours à l'heure dite.

Il m'a été impossible hier dimanche de t'envoyer un mot. Je comptais sur le domestique de mon frère qui vient ici dîner tous les huit jours, et il n'est pas venu.

Je participe au dépit et à l'anxiété que tu vas avoir ce soir à 4 heures et demie quand je n'arriverai pas, mais pardonne-le-moi. J'en souffre plus que toi.

Allons ma belle, un peu de patience; dans quelques heures tu me verras.

Ne pouvant dormir cette nuit, j'ai rallumé mon flambeau et lu l'*Expiation* et la *Provinciale à Paris*[1] dont tu ne m'avais pas parlé et qui m'a beaucoup fait rire. C'est un *chef-d'œuvre,* une chose complète, charmante, pleine d'esprit. Nous causerons de l'*Expiation.*

Adieu; je rage mais je te baise sur la bouche.

Adieu, adieu, à toi, à toi.

---

123. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

Mardi matin, 18 août 1846.

Me voilà sur pied, grâce à mon entêtement. En suivant mon propre instinct, je me suis débarrassé en deux jours de ce qui aurait duré huit, et cela malgré l'avis de tout le monde.

Il ne me reste plus que des cicatrices. J'arriverai demain chez toi de 4 heures et demie à cinq heures. J'y compte, c'est sûr... à moins que

[1] Nouvelles de Louise Colet.

le diable cette fois ne s'en mêle. Il s'est tellement mêlé de mes affaires qu'il pourrait encore se mêler de celle-ci. A demain donc. Irons-nous prendre Phidias pour dîner? Quel est ton avis? Réfléchis bien d'avance à tout cela...

Ah! dans une trentaine d'heures je me mettrai donc en route. Écoule-toi, journée! écoule-toi, nuit longue!

Il pleut maintenant, le temps est gris, mais le soleil est dans mon âme.

Adieu, je voudrais bien remplir ces quatre petites pages mais le facteur va arriver tout à l'heure; je m'empresse de fermer ceci et de le cacheter.

Mille amours.

A demain les vrais, demain je te toucherai. Je crois quelquefois que c'est un rêve que j'ai lu et que tu n'existes pas.

---

124. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

Jeudi, 1 heure du matin, 21 août 1846.

Seul maintenant! tout seul!... C'est un rêve. Oh qu'il est loin ce passé si récent! Il y a des siècles entre tantôt et maintenant. Tantôt j'étais avec toi, nous étions ensemble. Notre pauvre promenade au bois! Comme le temps était triste! Ce soir, quand je t'ai quittée, il pleuvait. Il y avait des larmes dans l'air, le temps était sombre.

Je repense à notre dernière *réunion* à l'hôtel, avec ta robe de soie ouverte et la dentelle qui ser-

pentait sur ta poitrine. Toute ta figure était souriante, ébahie d'amour et d'ivresse. Comme tes yeux doux brillaient !

Il y a 24 heures; t'en souviens-tu ? Oh ! ne pouvoir rien ressaisir d'une chose passée ! Adieu, je vais me coucher et lire dans mon lit, avant de m'endormir, la lettre que tu avais écrite en m'attendant.

Adieu, adieu, mille baisers d'amour. Si tu étais là je t'en donnerais comme je t'en ai donné. J'ai encore soif de toi, je ne suis pas assouvi, va ! Adieu, adieu.

---

125. À LA MÊME.

En partie inédite.

Vendredi soir, minuit [21-22 août 1846].

Je t'ai écrit hier au soir un mot que je t'envoie avec cette lettre. J'avais prévenu qu'on m'avertisse du facteur; comme je dormais encore, mon domestique a jugé convenable de n'en rien faire et le facteur qui n'avait pas de lettres à remettre est passé net devant la grille. Je comptais sur mon beau-frère qui va presque tous les jours à Rouen; il est parti à huit heures du matin sans rien dire. Tu vois qu'il m'a été impossible de te faire arriver mon baiser d'adieu ce soir. Mais demain, quelque temps qu'il fasse, j'irai moi-même à Rouen et je porterai ceci à la poste avant onze heures, pour que tu l'aies le jour même.

Tu as dû bien t'ennuyer aujourd'hui. Comme tu as pensé à moi, n'est-ce pas ? Que la journée a

été longue! Et pour moi donc! Et puis il a tant plu! J'ai eu le cœur serré jusqu'à la nuit. Il y a quarante-huit heures, quelle différence, ma pauvre bien-aimée! Ma tristesse pourtant n'a rien d'amer; tu m'as mis tant de joie dans le cœur qu'il m'en reste quelque chose, même quand je ne t'ai plus; ton souvenir est radieux, doux, attendrissant. Je revois l'expression heureuse de ton beau visage quand je te regardais de près. Sais-tu que je vais finir par ne plus pouvoir vivre sans toi; la tête parfois m'en tourne, ton image m'attire, me donne le vertige. Que devenir? N'importe, aimons-nous, aimons-nous. C'est si doux, si bon!

Tiens, je n'ai pas un seul mot à te dire, tant je suis plein de toi, si ce n'est l'éternel mot : je t'aime.

J'ai été touché du présent de ta médaille. Mon premier mouvement a été de la refuser; il me semblait que c'était trop te prendre, que je ne méritais pas cela. Puis, comme j'ai compris le besoin que tu avais de me donner quelque chose qui te fût cher, et que je sentais toute la peine que je te ferais, j'ai accepté. J'en suis content maintenant. Je la regarde avec orgueil comme si tu étais ma fille. Ce n'est pas pourtant à cause de ton esprit que je t'aime; c'est à cause de je ne sais quoi, à cause de tes yeux, à cause de ta voix, à cause de tout, à cause de toi.

As-tu pensé à ceux qui viendront maintenant dormir dans notre lit? Qu'ils se douteront peu [de] ce qu'il a vu! Ce serait une belle chose à écrire que l'histoire d'un lit! Il y a ainsi dans chaque objet banal de merveilleuses histoires. Chaque pavé de la rue a peut-être son sublime.

As-tu vu Phidias? Pourquoi n'est-il pas venu? Je suis sûr que c'est une galanterie qu'il a cru nous faire en nous privant de sa présence; il a pensé que nous avions des adieux à nous donner. S'il a agi dans ce sentiment, c'est bien et il faut lui en savoir gré. Tâche de savoir quand et si il vient à Rouen.

Le bon dîner que nous avons fait ensemble avant-hier! (avant-hier, que c'est loin déjà!). Le soir, quand je te donnais le bras, dans quel calme et dans quel oubli j'étais! Et quand nous sommes rentrés, que nous avons été seuls, quand j'ai senti tes membres doux sur les miens... Ah! ne m'accuse plus de ne voir jamais que la misère de la vie... Pourquoi donc une heure d'ivresse est-elle payée par un mois d'ennui? Compte les larmes que tu as déjà répandues; elles excèdent le nombre de mes baisers n'est-ce pas? Et pourtant, n'avons-nous pas été heureux?

En nous promenant hier en voiture, nous parlant, nous tenant les mains, je rêvais à ce qu'aurait pu être notre existence si nous eussions été dans des positions différentes, si j'habitais Paris toujours, si tu étais seule, si j'étais libre. Nous étions là comme de jeunes époux riches, beaux, dans leur lune de miel. Te la figures-tu cette vie-là, passée, douce et remplie, à travailler ensemble, à nous aimer?

Aujourd'hui je n'ai rien fait. Pas une ligne d'écrite ou de lue. J'ai déballé ma *Tentation de Saint-Antoine*[1] et je l'ai accrochée à ma muraille; voilà tout. J'aime beaucoup cette œuvre. Il y avait longtemps que je la désirais. Le grotesque

[1] Gravure de Callot.

triste a pour moi un charme inouï; il correspond aux besoins intimes de ma nature bouffonnement amère. Il ne me fait pas rire, mais rêver longuement. Je le saisis bien partout où il se trouve et comme je le porte en moi, ainsi que tout le monde; voilà pourquoi j'aime à m'analyser. C'est une étude qui m'amuse. Ce qui m'empêche de me prendre au sérieux, quoique j'aie l'esprit assez grave, c'est que je me trouve très ridicule, non pas de ce ridicule relatif qui est le comique théâtral, mais de ce ridicule intrinsèque à la vie humaine elle-même, et qui ressort de l'action la plus simple ou du geste le plus ordinaire. Jamais, par exemple, je ne me fais la barbe sans rire, tant ça me paraît bête. Tout cela est fort difficile à expliquer et demande à être senti; tu ne le sentiras pas, toi qui es d'un seul morceau, comme un bel hymne d'amour et de poésie. Moi je suis une arabesque en marqueterie; il y a des morceaux d'ivoire, d'or et de fer; il y en a de carton peint; il y en a de diamant; il y en a de fer-blanc.

J'ai lu l'article d'Al. Aubert. Ce n'est pas cela qu'il fallait dire; il y avait plus; il fallait *creuser* le volume. La critique, assez juste en superficie, manque de pénétration et de force. Il n'a pas été à la moelle.

Adieu, je t'embrasse partout. Pense à moi, je pense à toi. Ou plutôt non, pense moins à moi, travaille, sois sage, sois heureuse par la pensée. Reprends la muse qui t'a consolée dans les plus mauvais jours; moi je suis pour les jours de bonheur.

Adieu, je te baise sur les lèvres.

126. À LA MÊME.

En partie inédite.

[Dimanche, 23 août 1846.]

Quand le soir est venu, que je suis seul, bien sûr de n'être pas dérangé, et qu'autour de moi tout le monde dort, j'ouvre le tiroir de l'étagère dont je t'ai parlé et j'en tire mes reliques que je m'étale sur ma table; les petites pantoufles d'abord, le mouchoir, tes cheveux, le sachet où sont tes lettres; je les relis, je les retouche. Il en est d'une lettre comme d'un baiser, la dernière est toujours la meilleure. Celle de ce matin est là, entre ma dernière phrase et celle-ci qui n'est pas finie; je viens de la relire afin de te revoir de plus près et de sentir plus fort le parfum de toi-même. Je rêve à la pose que tu dois avoir en m'écrivant et aux longs regards vagues que tu jettes en retournant les pages. C'est sous cette lampe qui a donné sa lumière à nos premiers baisers, et sur cette table où tu écris tes vers. Allume-la le soir, ta lampe d'albâtre; regarde sa lueur blanche et pâle en te ressouvenant de ce soir où nous nous sommes aimés. Tu m'as dit que tu ne voulais plus t'en servir. Pourquoi? Elle est quelque chose de nous. Moi je l'aime.

J'aime tout ce qui est chez toi ou à toi, tout ce qui t'entoure et te touche. Sais-tu que je suis tout dévoué à M. et Mme Ségalas qui étaient là, et même à ce bon bibliophile dont la visite prolongée m'agaçait les nerfs. Pourquoi? Qui le dira? C'est

l'effet de la joie que j'avais; elle débordait de moi et retombait presque sur les indifférents et sur les choses inertes. Quand on aime, on aime tout. Tout se voit en bleu quand on porte des lunettes bleues.

L'amour, comme le reste, n'est qu'une façon de voir et de sentir. C'est un point de vue un peu plus élevé, un peu plus large; on y découvre des perspectives infinies et des horizons sans bornes.

Mais par derrière! par derrière! détourne la tête! Voilà ce que les femmes ne veulent pas s'entendre dire; voilà ce qui t'afflige de moi, c'est ce mot. Ne me crois donc pas dur si je suis sage; ne me juge pas froid parce que je suis prudent, et surtout, ma pauvre chérie, que ton cœur ne me calomnie pas de ce que, peut-être, je suis bon. Sais-tu que tu es cruelle? Tu me reproches de ne pas t'aimer, et tu en tires toujours l'argument de mes départs. C'est mal. Puis-je rester? Que ferais-tu à ma place?

Tu me parles toujours de tes douleurs; j'y crois, j'en ai vu la preuve; je la sens en moi, ce qui est mieux. Mais j'en vois une autre douleur, une douleur qui est là, à mon côté, et qui ne se plaint jamais, qui sourit même et auprès de laquelle la tienne, si exagérée qu'elle puisse être, ne sera jamais qu'une piqûre auprès d'une brûlure, une convulsion à côté d'une agonie. Voilà l'étau où je suis. Les deux femmes que j'aime le mieux ont passé dans mon cœur un mors à double guide, par lequel elles me tiennent; elles me tirent alternativement, par l'amour et par la douleur. Pardonne-moi si ceci te fâche encore. Je ne sais plus que te dire, j'hésite maintenant; quand je te parle,

j'ai peur de te faire pleurer, et quand je te touche, de te blesser.

Tu te rappelles mes caresses violentes, et comme mes mains étaient fortes? Tu tremblais presque! Je t'ai fait crier deux ou trois fois. Mais sois donc plus sage, pauvre enfant que j'aime, ne te chagrine pas pour des chimères!

Tu me reproches l'analyse; mais toi tu mets dans mes mots une subtilité funeste. Tu n'aimes pas mon esprit, ses fusées te déplaisent; tu me voudrais plus uni de ton, plus monotone de tendresse et de langage. Et c'est toi! toi! qui fais comme les autres, comme tout le monde, qui blâmes en moi la seule chose bonne, mes soubresauts et mes élans naïfs! Oui, toi aussi tu veux tailler l'arbre et, de ses rameaux sauvages mais touffus, qui s'élancent en tous sens pour aspirer l'air et le soleil, faire un bel et doux espalier que l'on collerait contre [un] mur et qui alors, il est vrai, rapporterait d'excellents fruits qu'un enfant pourrait venir cueillir sans échelle. Que veux-tu que j'y fasse? J'aime à ma manière; plus ou moins que toi? Dieu le sait. Mais je t'aime, va, et quand tu me dis que j'ai peut-être fait pour des femmes vulgaires ce que je fais pour toi, je ne l'ai fait *pour personne,* personne — je te le jure —. Tu es bien la seule et la première pour laquelle seulement j'aie fait un voyage, et que j'aie assez aimée pour cela, puisque tu es la première qui m'aime comme tu m'aimes. Non, jamais avant toi une autre n'a pleuré des mêmes larmes, et ne m'a regardé de ce regard tendre et triste. Oui, le souvenir de la nuit de mercredi est mon plus doux souvenir d'amour. C'est celui-là, si je

devenais vieux demain, qui me ferait regretter la vie.

Merci de l'envoi de la lettre du Philosophe[1]. J'ai compris le sens de cet envoi. C'est encore un hommage que tu me rends, un sacrifice que tu voudrais me faire. C'est me dire : « Encore un que je mets à tes pieds : vois comme je n'en veux pas, car c'est toi que j'aime. » Tu me donnes tout, pauvre ange, ta gloire, ta poésie, ton cœur, ton corps, l'amour des gens qui te convoitent; tu me prodigues tes richesses pour ma satisfaction et pour mon orgueil. Eh bien, sois contente : je suis heureux et je suis fier de toi. Oui, heureux, je le répète; tu m'apparais toujours dans ma pensée avec une douceur exquise.

Ton cœur est comme ta peau, d'une suavité chaude, étonnante.

Mon frère a vu tantôt ton portrait. Il t'a reconnue, dit-il, pour avoir dansé avec toi chez Phidias, il y a dix ans. Il m'a dit que tu étais jolie; j'ai répondu : « Oui... pas mal », car j'avais envie de crier ce qui se passait dans ma poitrine. Je souffrais de son air froid.

Adieu. C'est ta fête; je t'envoie pour bouquet le meilleur de mes baisers.

Reçois ton monde, sois pour lui bonne et aimable comme tu l'es. Reprends ta vie, travaille. Du courage; avec quelque effort, l'habitude, puis le goût t'en reviendra. Fais cela pour moi, je t'en prie; ne te laisse pas aller au courant de ta tristesse. Le chagrin a des allèchements perfides.

[1] Le Philosophe, et ailleurs Platon, désignent Victor Cousin.

Encore adieu et encore un baiser sur ta bouche où je puise ton âme.

Si tu ne m'envoies pas la statuette avec les livres, tu peux bien ne pas mettre sur la boîte : Envoi de Pr[adier].

---

127. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

[24 août 1846.] — Lundi soir.

Je ne pourrai t'écrire demain, chère bien-aimée, ni peut-être après demain; mais vendredi au plus tard (je tâcherai que ce soit jeudi), tu recevras de moi une longue lettre.

Nous partons demain matin (je ferai en sorte que ce ne soit qu'après l'arrivée du facteur), pour un petit voyage, à neuf lieues d'ici, d'où nous ne reviendrons que mercredi dans la nuit. Nous allons visiter quelques anciennes abbayes gothiques, Jumièges où est enterrée Agnès Sorel, Saint Wandrille, etc. Je penserai à toi pendant ce voyage, je te regretterai. Si tu savais comme mes jours sont longs et comme mes nuits sont froides maintenant, veuves qu'elles sont de toute félicité d'amour!

Je ne fais rien, je ne lis plus, je n'écris plus, si ce n'est à toi. Où est ma pauvre et simple vie de travail d'autrefois? Je dis autrefois parce que c'est déjà loin. Je ne la regrette pas, parce que je ne regrette rien. Cela comme tu le dis est dans mon système. Si c'est arrivé, c'est que cela devait être. Et puis je goûte dans ta pensée tant de douceur, je retourne avec un charme si profond ton souvenir

dans mon cœur! Vingt fois par jour je te replace sous mes yeux avec les robes que je te connais, les airs de tête que je t'ai vus. Je te déshabille et te rhabille tour à tour. Je revois ta bonne tête à mes côtés sur mon oreiller. Ta bouche s'avance, tes bras m'entourent... Qu'importe! Ce n'est pas là le meilleur de notre amour; ce n'est que la saulce comme dirait Rabelais; la viande c'est ton âme.

Tu as pleuré la première fois mercredi; tu croyais que je n'étais pas heureux; était-ce vrai? Oui je l'étais, comme je ne l'ai pas été, tout autant que je peux l'être. Je le serai plus encore, car je t'aime de plus en plus. Je voudrais te le redire toujours, te le prouver sans cesse.

Adieu, mille baisers partout; à toi celui que tu aimes et qui t'aime.

---

128. À LA MÊME.

En partie inédite.

Mercredi, 10 h. du soir. [Croisset, 26 août 1846.]

C'est une attention douce que tu as de m'envoyer chaque matin le récit de la journée de la veille. Quelque uniforme que soit ta vie, tu as au moins quelque chose à m'en dire. Mais la mienne est un lac, une mare stagnante, que rien ne remue et où rien n'apparaît. Chaque jour ressemble à la veille; je puis dire ce que je ferai dans un mois, dans un an, et je regarde cela non seulement comme sage, mais comme heureux. Aussi n'ai-je presque jamais rien à te conter. Je ne reçois aucune

visite, je n'ai à Rouen aucun ami; rien du dehors ne pénètre jusqu'à moi. Il n'y a pas d'ours blanc sur son glaçon du pôle qui vive dans un plus profond oubli de la terre. Ma nature m'y porte démesurément, et en second lieu, pour arriver là, j'y ai mis de l'art. Je me suis creusé mon trou et j'y reste, ayant soin qu'il y fasse toujours la même température. Qu'est-ce que m'apprendraient ces fameux journaux que tu désires tant me voir prendre le matin avec une tartine de beurre et une tasse de café au lait? Qu'est-ce que tout ce qu'ils disent m'importe? Je suis peu curieux des nouvelles; la politique m'assomme; le feuilleton m'empeste; tout cela m'abrutit ou m'irrite. Tu me parles d'un tremblement de terre à Livourne. Quand je serais à ouvrir la bouche là-dessus pour en laisser sortir les phrases consacrées en pareil usage : « C'est bien fâcheux! quel affreux désastre! est-il possible! oh! mon Dieu! » cela rendra-t-il la vie aux morts, la fortune aux pauvres? Il y a, dans tout cela, un sens caché que nous ne comprenons pas, et d'une utilité supérieure sans doute, comme la pluie et le vent; ce n'est pas parce que nos cloches à melons ont été cassées par la grêle qu'il faut vouloir supprimer les ouragans. Qui sait si le coup de vent qui abat un toit ne dilate pas toute une forêt? Pourquoi le volcan qui bouleverse une ville ne féconderait-il pas une province? Voilà encore de notre orgueil! Nous nous faisons le centre de la nature, le but de la création, et sa raison suprême. Tout ce que nous voyons ne pas s'y conformer nous étonne; tout ce qui nous est opposé nous exaspère. Que j'en ai entendu, miséricorde! que j'en ai subi, l'an dernier de ces magnifiques dis-

sertations sur la trombe de Monville! — « Pourquoi cela est-il venu? Comment ça se fait-il? Conçoit-on ça? Est-ce l'électricité d'en haut ou celle d'en bas? En une seconde, trois fabriques de renversées et deux cents hommes de tués! Quelle horreur! » Et les mêmes gens, qui disaient cela, parlaient tout en tuant des araignées, en écrasant des limaces ou, pour respirer seulement, absorbaient peut-être par l'aspiration de leurs narines des myriades d'atomes animés. (Monville, vois-tu, a été une infirmité pour moi; j'ai vu ça de trop près; j'en ai entendu causer, discuter et baver tout un hiver; j'en suis saoul!)

Quant à la seconde chose dont tu me parles, la proclamation de Schamyl[1], ça peut être curieux, c'est vrai; mais il y a tant de choses curieuses dans ce monde, surtout pour un homme qui peut dire comme l'Angély[2] : « moi, je vis par curiosité », qu'on n'y suffirait pas s'il fallait les voir toutes. Oui, j'ai un dégoût profond du journal, c'est-à-dire de l'éphémère, du passager, de ce qui est important aujourd'hui et de ce qui ne le sera pas demain. Il n'y a pas d'insensibilité à cela; seulement je sympathise tout aussi bien, peut-être mieux, aux misères disparues des peuples morts auxquelles personne ne pense maintenant, à tous les cris qu'ils ont poussés, et qu'on n'entend plus. Je ne m'apitoye pas davantage sur le sort des classes ouvrières actuelles que sur les esclaves antiques qui tournaient la meule, pas plus ou tout autant. Je ne suis pas plus moderne qu'ancien,

[1] Chef des montagnards du Caucase, 1797-1871.
[2] Fou attitré de Louis XIII, célèbre par ses satires.

pas plus Français que Chinois, et l'idée de la patrie, c'est-à-dire l'obligation où l'on est de vivre sur un coin de terre marqué en rouge ou en bleu sur la carte, et de détester les autres coins, en vert ou en noir, m'a paru toujours étroite, bornée, et d'une stupidité féroce. Je suis le frère en Dieu de tout ce qui vit, de la girafe et du crocodile comme de l'homme, et le concitoyen de tout ce qui habite le grand hôtel garni de l'Univers. Je n'ai pas compris ton étonnement relativement à la beauté de cette proclamation. Pour moi, je pense que c'est parce que 1° il est barbare, 2° musulman, et surtout fanatique, qu'il a dit de belles choses. La poésie est une plante libre; elle croît là où on ne la sème pas. Le poète n'est pas autre chose que le botaniste patient qui gravit les montagnes pour aller la cueillir. Et maintenant que j'ai déchargé mon cœur, — car voilà plusieurs fois que nous revenons sur ce sujet que tu ne veux pas comprendre, — parlons de nous, et embrassons-nous doucement, longuement, sur les deux lèvres.

Nous avons fait hier et aujourd'hui une belle promenade; j'ai vu des ruines, des ruines aimées de ma jeunesse, que je connaissais déjà, où j'étais venu souvent avec ceux qui ne sont plus. J'ai repensé à eux, et aux autres morts que je n'ai jamais connus et dont mes pieds foulaient les tombes vides. J'aime surtout la végétation qui pousse dans les ruines : cet envahissement de la nature, qui arrive tout de suite sur l'œuvre de l'homme quand sa main n'est plus là pour la défendre, me réjouit d'une joie profonde et large. La vie vient se replacer sur la mort; elle fait pousser l'herbe dans les crânes pétrifiés et, sur la pierre

où l'un de nous a sculpté son rêve, réapparaît l'Éternité du Principe dans chaque floraison des ravenelles jaunes. Il m'est doux de songer que je servirai un jour à faire croître des tulipes. Qui sait! l'arbre au pied duquel on me mettra donnera peut-être d'excellents fruits; je serai peut-être un engrais superbe, un guano supérieur.

Ce polisson de Phidias est donc tout à fait pris dans les liens de la dame blonde? Depuis le temps qu'il y est, [combien] doit-il avoir consommé de filets de bœuf! Quelle excellente et bonne nature! Je t'ai vu en blâmer le côté flottant, préhensible, malléable; aujourd'hui, tu voudrais que je lui ressemblasse pour que je cède quand tu me dis : « Reste. » Tu t'étonnes que je n'aie pas eu de faiblesses. Si, j'en ai eu; j'[en] ai eu d'immenses avec toi. C'est moi qui le sais parce que c'est moi qui les ai senties. Pour ce qui est de ces départs fixés d'avance et auxquels je n'ai jamais manqué, n'aurais-je pas pu, si je ne t'avais jugée supérieure, te faire un mensonge anodin comme on en fait en pareil cas, avoir l'air de céder, et accorder à tes instances ce que j'aurais eu décidé d'avance? Mais non, à partir de ce soir où tu m'as baisé sur le front, je me suis juré à moi-même de ne jamais te mentir. C'est le procédé le plus rude, le plus brutal, peut-être le moins tendre, diras-tu? Mais je crois que ce serait te mépriser qu'agir autrement, et t'avilir même.

Tu n'es pas faite pour être servie par un amour faux et grimaçant. J'aimerais mieux te faire une balafre au visage qu'une grimace derrière le dos.

Il t'a fait plaisir, pauvre ange, le bouquet de fête que je t'ai envoyé! Ce n'est pas moi qui ai eu

l'idée de mettre dans ma lettre ces fleurs significatives, car je n'en connaissais pas le sens symbolique. C'est Du Camp qui me l'a appris en me donnant le conseil de m'en servir. J'ai pensé que cet enfantillage amuserait ton cœur. Il a bien amusé le mien! Sais-tu quelque chose qui m'a touché dans ta lettre? c'est cette course dans le Bois de Boulogne dont tu me parles; ça m'a fait froid à moi-même. Je me suis senti à ta place. Je me suis vu, les rôles intervertis. Et ton enfant qui t'embrassait les mains! Donne-lui pour cela un baiser de ma part. J'y repense aussi souvent à ce bon Bois de Boulogne. Te souviens-tu de notre première promenade le 30 juillet? Comme Henriette dormait sur les coussins! Et le doux mouvement des ressorts, et nos mains, et nos regards plus confondus qu'elles. Je voyais tes yeux briller dans la nuit, j'avais le cœur tiède et mou... Je buvais avec extase les longues effluvions (*sic*) de ta prunelle fixée sur la mienne... Quand tout cela reviendra-t-il? Qui le sait? Oh ne m'accuse pas d'oubli, ne m'accuse jamais! Ce serait une cruauté infâme. Aime-moi toujours, car moi aussi je t'aime sans cesse.

Adieu, mille baisers sur ta belle gorge, sur ces seins que tu offres à mes lèvres avec un si doux sourire quand tu me dis : « Je te plais donc? M'aimes-tu? » — Si tu me plais, si je t'aime! [...] Encore adieu, mille amours...

Sois sans crainte, chère amie; j'ai reçu la lettre [...].

---

129. À LA MÊME.

Croisset, [27 ou 28 août 1846].

Je prends cette feuille de papier : tout mon papier à lettres est bordé de noir; je n'en ai pas là d'autre, et je ne veux pas que ce que je t'envoie soit entouré de deuil. C'est bien assez, n'est-ce pas, pauvre ange que je fais souffrir déjà tant sans le vouloir, qu'il y en ait souvent au fond de la chose, sans qu'il y en ait dessus. Je voudrais ne t'envoyer que de douces paroles et de tendres mots, de ces mots suaves comme un baiser, que quelques-uns trouvent, mais qui chez moi restent au fond du cœur et expirent sur les lèvres. Si je pouvais, chaque matin ton réveil serait parfumé par une page embaumée d'amour, récréé par une mélopée divine qui te tiendrait tout le jour dans une extase céleste. Mais j'ai trop crié dans ma jeunesse pour pouvoir chanter : ma voix est rauque. Merci de la petite fleur d'oranger. Toute ta lettre en sent bon. Qu'elle ait été cueillie sur un arbuste, donnée par une femme ou un homme, elle n'en est pas moins belle pour moi, va; elle est venue de toi, envoyée par toi, c'est tout ce qu'il me faut. Cette attention du reste m'a ému. Je t'ai bien reconnue là. Comment fais-tu pour avoir tant de volupté dans des niaiseries, pour donner un ragoût si puissant à des riens? Je me sens pour toi une tendresse étrange, profonde, intime, mais ce qui m'afflige, c'est la pensée que je ne te vaux pas, que tu étais digne d'un autre homme et d'un

autre amour. Je cherche pourtant à faire quelque chose pour te prouver le mien, et les preuves que tu m'en demandes sont justement les seules que je ne puisse donner. Ma vie est rivée à une autre, et cela sera tant que cette autre durera. Algue marine secouée au vent, je ne tiens plus au rocher que par un fil vivace. Une fois rompu, où volera-t-elle, la pauvre plante inutile? Mais d'ici là, qu'elle demeure où Dieu veut qu'elle soit, où il faut qu'elle reste!

J'ai lu cette nuit ton travail sur Mme du Châtelet[1], qui m'a beaucoup intéressé. Il y a de beaux fragments de lettres. En voilà encore une qui a aimé et qui n'a pas été heureuse. La faute n'en était ni à M. de Voltaire, ni à St Lambert, ni à elle, ni à personne, mais à la vie elle-même, qui n'est complète que du côté de l'infortune. J'aime beaucoup là dedans le rôle de Voltaire. Quel homme intelligent! et bon! Ceci t'indigne. Mais y en a-t-il beaucoup qui eussent fait comme lui, et sacrifié leur vanité à la tendresse que leur maîtresse a pour un autre. C'est qu'il ne l'aimait plus, dira-t-on. Qui l'a su? Personne. Pas même lui, peut-être. Et puis, ceux qu'on ne croit ne plus aimer [*sic*], on les aime encore. Rien ne s'éteint complètement. Après le feu, la fumée, qui dure plus longtemps que lui. Je suis sûr qu'il l'a plus regrettée que tout le monde. Plus qu'elle ne l'eût regretté, peut-être, s'il fût mort avant elle. Il a dû se passer alors quelque chose d'énorme et de complexe dans l'âme de ce prodigieux homme. J'aurais voulu te voir développer, ana-

[1] *Madame du Châtelet*, 1 vol., Cadot, éd., 1846.

lyser ce point, bien indiqué du reste, et lumineux pour moi. La figure de Mme du Châtelet, leur vie à Cirey, ces phases successives de leur passion, tout cela est assez en relief, ferme et sobre. C'est une bonne chose.

Quant au livre d'historiettes morales[1], l'enfant de mon frère ne le lira pas vu que, selon la façon abominable dont on l'élève, elle ne sait pas encore lire, bien qu'elle ait six ans. Mon autre nièce est trop petite; je le lui lirai plus tard. Mais c'est moi qui vais le lire; je me referai enfant petit et simple... J'ai toujours envie d'avoir le talent d'amuser les enfants en leur racontant des histoires; mais ce talent me manque complètement quoique j'aime beaucoup les enfants. Ils sont charmants, disait un anglais, mais on devrait les étouffer quand ils ont l'âge de raison.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Adieu, chère Louise, adieu, je pense à toi. Pense à moi. Mille et mille baisers sur tes yeux bleus, pour en boire les larmes quand il en vient.

[1] *Richesse oblige*, récits pour l'enfance. 1 vol., Peltier, éd., 1846.

130. À LA MÊME.

[27 août 1846.]

Nous sommes donc toujours triste, pauvre ange! Pourquoi t'affecter à plaisir, t'affliger outre mesure? A trente-trois lieues de distance, je ne peux pas essuyer les larmes qui coulent de tes bons yeux; tu ne peux pas voir mes sourires quand je reçois tes lettres, ni la joie sans doute qui doit être sur mon visage quand je pense à toi ou quand je regarde ton portrait, ton portrait avec ses longues papillotes caressantes, celles-là mêmes qui m'ont passé sur les joues. De moi à toi il y a trop de plaines, de prairies et de collines pour que nous puissions nous voir. Je ne comprends pas toutes les peines que je te cause. Tu crois qu'une autre est encore dans mon cœur, qu'elle y est restée, et si éclairée que tu n'as fait que passer dans son ombre. Oh! non pas, non pas! sois-en donc convaincue une fois pour toutes! Tu parles de ma franchise cynique; sois conséquente : crois-y, à cette franchise. Cela est vieux, bien vieux, oublié presque; à peine si j'en ai le souvenir; il me semble même que ça s'est passé dans l'âme d'un autre homme. Celui qui vit maintenant et qui est moi ne fait que contempler l'autre, qui est mort. J'ai eu deux existences bien distinctes; des événements extérieurs ont été le symbole de la fin de la première et de la naissance de la seconde; tout cela est mathématique. Ma vie active, passionnée, émue, pleine de soubresauts opposés et de sensations multiples, a fini à vingt-deux ans. A cette

époque, j'ai fait de grands progrès tout d'un coup; et autre chose est venu. Alors, j'ai fait nettement pour mon usage deux parts dans le monde et dans moi : d'un côté l'élément externe, que je désire varié, multicolore, harmonique, immense, et dont je n'accepte rien que le spectacle, d'en jouir; de l'autre l'élément interne, que je concentre afin de le rendre plus dense et dans lequel je laisse pénétrer, à pleines [*sic*] effluves, les plus purs rayons de l'Esprit, par la fenêtre ouverte de l'intelligence. Tu ne trouveras pas cette phrase très claire; il faudrait un volume pour la développer. Néanmoins je n'ai renoncé à rien de la vie, comme tu sembles le croire. J'ouvre, tout comme les autres, les narines pour sentir les roses et les yeux pour contempler la lune. Amour et amitié, je n'ai rien rejeté. J'ai au contraire pris des lunettes pour les distinguer plus nettement. Fouille-moi tant qu'il te plaira, tu ne découvriras rien qui doive t'attrister, ni dans le passé, ni dans le présent. Je souhaiterais que tu pusses lire dans mon cœur : les larmes de doute et d'accablement que tu répands se changeraient en larmes de joie et de bonheur. Oui, je t'aime, je t'aime, entends-tu ? Faut-il le crier plus fort encore ? Mais si je n'ai pas l'amour ordinaire qui ne sait que sourire, est-ce ma faute si tout mon être n'a rien de doux dans ses allures ? Je te l'ai déjà dit, j'ai la peau du cœur, comme celle des mains, assez calleuse : ça vous blesse quand on y touche; le dessous peut-être n'en est que plus tendre. Quand tu seras toujours, chère amie, à me reprocher de ne pas venir te voir, que puis-je te répondre ? C'est me tourmenter à plaisir en me rappelant (ce qui est inutile, grand Dieu ! car je

me le figure assez) que tu en souffres et t'en tourmentes. Si je pouvais... si... si... toujours ce maudit conditionnel, *mode* atroce par lequel tous les *temps* du verbe passent!

Je suis bien bête ce soir. C'est peut-être l'effet du beau clair de lune qu'il fait. Je viens de me promener sous les arbres et je t'ai souhaitée, appelée. Nous eussions fait une belle promenade sans nous rien dire, en te tenant par la taille. Je rêvais à la blancheur de ta figure se détachant sur l'herbe verte pâlement éclairée, au bleu de tes yeux humides et pétillants de lumière, comme le bleu tendre du ciel de cette nuit. Aime-moi toujours, va; prends-moi pour un bourru, pour un fou, pour tout ce que tu voudras, mais aime-moi encore, laisse là mes idées en paix. Qu'est-ce qu'elles te font? Elles ne font de mal à personne et elles font peut-être du bien. D'ailleurs, comme toute chose, n'ont-elles pas leur raison d'être? A quoi bon les mauvaises herbes? disent les braves gens, pourquoi poussent-elles? Mais pour elles-mêmes, pardieu! Pourquoi poussez-vous, vous? Merci encore des petites fleurs d'oranger; tes lettres en sont parfumées. Quand j'irai à Paris, je veux garnir ta jardinière des plantes que tu aimes le mieux; ces pauvres fleurs du moins n'auront pas d'épines. Celles de mon amour ne sont pas de même, à ce qu'il paraît.

Allons, adieu, adieu.

131. À LA MÊME.

En partie inédite.

Dimanche, 2 h. d'après-midi [Croisset, 30 août 1846].

De la colère, grand Dieu! De l'aigreur, et de la verte, de la salée! Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce que tu aimes les disputes, les récriminations et tous ces amères tiraillements quotidiens qui finissent par faire de la vie un enfer réel? Je n'y comprends rien. Tu te plains de mes duretés; mais il me semble que je ne t'en ai jamais envoyé de pareilles. Peut-être t'en ai-je envoyé de plus fortes, diras-tu. Chacun s'illusionne.

Mais je vois dans ta lettre de ce matin quelque chose de plus et comme un parti pris d'être aigre ou de le paraître. Qui sait? C'est peut-être une tentative, un essai? Tu me reproches sans cesse que je pose, que je suis théâtral, que j'ai de l'orgueil, que je me pavane de mes tristesses comme un matamore de ses cicatrices. Selon toi, je te chagrine à plaisir, faisant semblant de pleurer pour voir couler tes larmes. Voilà une atroce idée.

Comment peux-tu m'aimer si tu me regardes comme un si pauvre personnage? Tu dois me mépriser. Alors peut-être en effet me méprises-tu? Tu en es déjà aux regrets sans doute; tu vois que tu t'es trompée et c'est moi que tu accuses de cette illusion perdue.

Souviens-toi donc que ma première parole a

été un cri d'avertissement pour toi; et lorsque l'entraînement nous a saisis ensemble dans son tourbillon, je n'ai cessé de te dire de te sauver, quand il en était temps encore. Était-ce de la vanité cela? Etait-ce de l'orgueil? N'aurais-je pas pu au contraire mentir, me grandir, me dresser, me faire sublime? Tu m'aurais cru tel!

C'est alors que tu aurais cru que j'étais bon, parce que j'aurais été hypocrite.

Mais que te dire? que faire? Je m'y perds. Il me faut du courage pour t'écrire, persuadé chaque fois que tout ce que je t'écris te blesse. Les caresses que les chats donnent à leur femelle les ensanglantent et ils s'échangent des coups au milieu de leurs plaisirs. Pourquoi y reviennent-ils? La nature les y pousse. Je suis donc de même : chaque parole de moi est une blessure que je te fais; chaque élan de tendresse est pris comme un outrage. Ah ma pauvre femme chérie! je ne m'attendais pas à tout cela, même dans la prévision la plus éloignée des infortunes possibles.

As-tu pu penser que si tu avais un enfant de moi je t'en aimerais moins? Mais je t'en aimerais plus au contraire, mille fois plus. Ne me serais-tu pas plus attachée par la douleur, par la reconnaissance et par la pitié même? Ce dernier mot-là te choque encore peut-être. Mais ne le prends pas à son sens banal et étroit. Prends-le par ce qu'il porte en lui de plus intime, de plus ému, et de plus désintéressé! Tu penses qu'à cause de cette appréhension continuelle d'une rupture qui peut résulter d'une minute d'égarement il n'y aura plus entre nous ni entraînement ni ivresse? Au contraire : c'est cet entraînement pour moi qui trouble

l'amour, puisqu'après lui le remord surgit. Pourquoi mêler l'idée d'un affreux malheur pour toi au bonheur que tu me donnes? Si je n'ai pas le sens commun, d'habitude, comme tu me le répètes, il me semble qu'ici ce n'est pas moi qui en manque. Si je ne recherchais que mon plaisir, si je ne demandais à l'amour que ses joies physiques, mes façons — cela paraîtra clair à tout le monde — seraient différentes. Allons donc, chère amie, je ne suis pas encore si grossier que vous le dites, et j'aime quelque chose encore plus que votre beau corps : c'est vous-même. Sais-tu ce qui te manque à toi, ou plutôt par où tu pèches? C'est par l'esprit. Tu en vois là où il n'y en a pas, aux endroits où on n'a pas eu l'idée d'en mettre. Tu développes, tu amplifies, tu outres tout. Où diable as-tu jamais trouvé que je t'aie dit quelque chose d'analogue à ceci : « que jamais je n'avais aimé les femmes que j'avais possédées et que celles que j'avais aimées ne m'avaient rien accordé »? Je t'ai dit tout bonnement que j'avais aimé pendant six ans une femme qui de sa vie ne l'a su; cela lui eût paru bête. Ça me le paraît bien maintenant à moi. Ensuite, jusqu'à toi, je n'ai pas aimé car je ne voulais pas aimer; voilà tout. Ne crois donc pas que j'appartienne à la race vulgaire de ces hommes qui se dégoûtent après le plaisir, l'amour n'existant chez eux qu'en vertu de la convoitise. Non, ce qui s'élève en moi ne s'y abat pas si vite. Si la mousse pousse sur les édifices de mon cœur sitôt qu'ils sont bâtis, il faut du temps pour qu'ils tombent en ruines, si jamais ils y tombent tout à fait. Moque-toi tant que tu voudras de moi, de ma vie, de cet orgueil démesuré que tu viens de

découvrir (découverte dont tu es le Christophe Colomb) et de mes croyances panthéistes; il n'y a pas, dans tout cela, la moindre envie de t'amuser et de paraître original. Je n'affecte pas la bizarrerie. Si j'en ai, tant pis ou tant mieux. Je lirai les paroles de Descartes à Campanella[1] à ce sujet; mais je ne crois pas qu'elles me démontreront le contraire. Il faut avoir la rage de l'excentrique pour en découvrir en moi, en moi qui mène la vie la plus bourgeoise et la plus ignorée de la terre. Je mourrai dans mon coin sans qu'on puisse, je l'espère bien, me reprocher ni une mauvaise action ni une mauvaise ligne, par la raison que je ne m'occupe pas des autres et ne ferai rien pour qu'ils s'occupent de moi. Je ne saisis pas bien l'extravagance d'une si vulgaire existence. Mais en dessous de celle-là, il en est une autre, une autre secrète, toute radieuse et illuminée pour moi seul, et que je n'ouvre à personne parce qu'on en rirait. Est-ce donc si fou?

Ne crains pas que j'aie montré tes lettres à *qui que ce soit;* non, sois-en sûre. Du Camp sait seulement que j'écris à une femme à Paris, qui peut-être cet hiver aura besoin de son secours pour nos lettres; il me voit chaque jour t'écrire, mais

[1] Philosophe italien appartenant à l'ordre des Dominicains. Outre de nombreux ouvrages de philosophie et une apologie de Galilée, dont il s'autorisa pour entrer en rapport avec Descartes, il a laissé des lettres et des poésies, traduites par Mme Colet (1 vol. Paris, Lavigne, 1844). Descartes, loin d'apprécier l'œuvre de Campanella, écrivait à M. Zuylichem : «J'avoue que son langage et celui de l'Allemand qui a fait sa longue préface, m'a empêché d'oser converser avec eux avant que j'eusse achevé les dépêches que j'avais à faire, crainte de prendre quelque chose de leur style.» (Œuvres de Descartes, éd. Cousin, t. VII.)

il ne sait pas encore ton nom. En faisant autant de son côté, il n'a rien à me demander pas plus que moi à lui. Seulement, l'autre jour, il m'a prêté le cachet où est sa devise.

Je regrette que Phidias ne vienne pas.

C'est un excellent homme et un grand artiste; oui, un grand artiste, un vrai Grec, et le plus ancien de tous les modernes, un homme qui ne se préoccupe de rien, ni de la politique, ni du socialisme, ni de Fourier, ni des jésuites, ni de l'Université, et qui comme le bon ouvrier, les bras retroussés, est là, à faire sa tâche du matin au soir, avec l'envie de la bien faire et l'amour de son art. Tout est là, l'amour de l'Art. Mais je m'arrête. Ceci t'irrite encore : tu n'aimes pas à m'entendre dire que je m'inquiète plus d'un vers que d'un homme, et que je porte plus de reconnaissance aux poètes qu'aux saints et aux héros. Qu'aurait-on pensé à Rome, du temps d'Horace, si quelqu'un fût venu lui dire :

« O bon Flaccus, qu'est-ce que devient votre ode à Melpomène? parlez-moi de votre passion pour le petit garçon perse que Pollion vous a cédé; est-ce en asclépiades ou en ïambiques que vous allez nous entretenir de lui? Tout ce que vous dites me préoccupe bien plus que la guerre des Parthes, que le collège des flamines et que la loi Valeria qu'on veut remettre sur le tapis... »

Il y avait donc cependant quelque chose de plus sérieux que les hommes qui mouraient pour la patrie, que ceux qui priaient pour elle, que ceux qui travaillaient à la rendre plus heureuse : c'étaient ceux qui chantaient, puisque ceux-là seuls survivent. On a découvert des mondes nouveaux

pour les lire, on a inventé l'imprimerie pour les y répandre. Ah! oui, l'amour de Glycère ou de Lycoris passera encore par-dessus les civilisations futures. L'Art, comme une étoile, voit la terre rouler sans s'en émouvoir, scintillant dans son azur; le Beau ne se détache pas du ciel.

Mais allons! tout cela te fâche. Que te dire donc? que je t'embrasse. Je n'ai guère de place, mais je t'envoie tout de même, à travers ces lignes pressées, un long et tendre baiser, comme à travers des barreaux.

---

132. À LA MÊME.

En partie inédite.

Mercredi, 11 h. du soir. [2 septembre 1846.]

Que ta lettre de ce matin était bonne et douce, pauvre amie! J'y ai vu les larmes que tu avais versées en l'écrivant, et qui, çà et là, avaient taché certains mots. Ta douleur m'afflige; tu m'aimes trop, ton cœur est trop prodigue. Il y a d'excellentes choses dans les conseils de Phidias; il est fâcheux seulement que les conseils presque toujours aient cela de fâcheux qu'on ne puisse les suivre. Si tu pouvais l'imiter, ce bon Phidias, tu serais plus tranquille, sinon plus heureuse. C'est un homme sage, celui-là, et qui ne demande pas à la vie plus de joies qu'elle n'en comporte et qui ne va [pas] chercher le parfum des orangers sous les pommiers à cidre. Aussi, quel ordre dans son

être! comme il continue son œuvre, serein et fort! L'Art, tu le vois, lui en sait gré et le récompense par les mâles satisfactions qu'il lui procure.

Comme il fait beau ce soir! Comme tout repose! Je n'entends que le battement de ma pendule et à peine le bruit de l'air qui passe dans les arbres. La rivière brille sous la lune, les îles sont noires, le gazon vert émeraude. Tu veux venir ici, mon héroïne; c'est par une nuit semblable qu'il ferait bon te recevoir.

Je me figure ta tête et ta gorge nues, éclairées par l'astre pâle. Je vois tes yeux briller dans l'ombre bleue.

Sais-tu que ce serait royal et magnifiquement beau? toi faisant 60 lieues pour passer quelques heures dans le petit kiosque de là-bas... Mais à quoi bon songer à de pareilles folies! C'est impossible : tout le pays le saurait le lendemain; ce serait d'odieuses histoires à n'en plus finir.

Un long baiser néanmoins, pour y avoir pensé. Merci de cet élan! Je l'ai compris. J'ai senti nos heureuses angoisses réciproques, toi arrivant et attendant le signal convenu, moi guettant l'heure et épiant ta venue.

Quand je te reverrai, n'est-ce pas, tu ne pleureras pas trop; tu ne m'affligeras pas trop. Tu seras sage; j'en ai besoin; sois-le. J'en vois tant couler, de larmes, que vraiment j'ai besoin de sourires. Bientôt, j'espère, d'ici à peu de jours nous pourrons nous voir. Du Camp s'en retourne à Paris et il nous vient ici des parents de la Champagne, une nièce de mon père, avec son officiel et ses enfants. J'irai lui faire la conduite soi-disant jusqu'à Gaillon, pour aller voir ensemble le châ-

teau Gaillard qui en est à une lieue. Au lieu de cela, j'irai jusqu'à Mantes où je resterai jusqu'au convoi de six heures qui me ramènerait ici à huit. Tel est mon plan. Je le prépare déjà de longue main. Pourvu que mon beau-frère n'ait pas la malheureuse idée de nous accompagner! Pourvu que ma mère elle-même n'ait pas cette idée; car nous avons aux Andelys (lieu où est le château Gaillard) des amis intimes qu'elle n'a pas vus depuis longtemps, et elle voudra peut-être profiter de l'occasion. Tu partirais de Paris à 9 heures du matin; tu serais à Mantes à 10 heures 50 minutes; j'y arriverais à 11 heures 19. Nous aurions à nous cinq belles heures. C'est bien peu; ce serait toujours quelque chose, car je ne prévois pas la possibilité prochaine d'un voyage à Paris. Quand nous nous redirons adieu, ce sera encore pour une absence plus longue. Il faudra nous y faire et accepter cela comme une infirmité de notre pauvre amour impossible à éviter.

Nous nous écrirons; nous penserons l'un à l'autre; tu travailleras (me le jures-tu?); tu tâcheras de faire quelque grande œuvre où tu mettras tout ton cœur.

Oh! va, aime plutôt l'Art que moi. Cette affection-là ne te manquera jamais; ni la maladie ni la mort ne l'atteindront. Adore l'Idée; elle seule est vraie parce qu'elle seule est éternelle. Nous nous aimons maintenant; nous nous aimerons plus encore peut-être. Mais, qui sait? un temps viendra où nous ne nous rappellerons peut-être pas nos visages. As-tu entendu quelquefois des vieillards te raconter l'histoire de leur jeunesse?

J'en connais un qui m'a, il y a quelques mois,

narré tout au long un grand amour qui lui avait duré près de vingt ans. Pendant les premières sept années de sa séparation d'avec sa maîtresse, il s'échappait de chez lui le matin, avant le jour, et il allait à 4 lieues de là, à pied, pour voir à un bureau de poste s'il n'était pas venu de lettres. Les lettres venaient irrégulièrement, comme cela se trouvait, quand la pauvre femme avait pu écrire; l'amant s'en retournait donc comme il était venu, quelquefois avec son cher butin, le plus souvent sans rien du tout. Il rentrait chez lui en sautant par-dessus les murs, et se remettait au lit pour que rien n'y parût. Cela a duré sept ans (sept ans) sans la voir! Ils se sont revus une fois, et puis ne se sont plus revus. Peu à peu [ils] ne se sont plus écrit et se sont oubliés. La femme est morte; l'homme ensuite a eu d'autres amours, et voilà! telle est la vie. Il raconte ça lui-même comme une chose toute simple et elle est toute simple en effet. Les nœuds les plus solidement faits se dénouent d'eux-mêmes, parce que la corde s'use. Tout s'en va, tout passe; l'eau coule et le cœur oublie.

C'est une grande misère, mais il en faut remercier Dieu qui n'a [pas] jugé l'âme de sa créature assez vaste pour contenir la somme de chaque jour accumulée par-dessus celle des jours précédents. Puis un chagrin en enlève un autre, on ne sent pas ses engelures quand on a mal aux dents. Reste à choisir le mal le plus léger; toute la sagesse est là. Mais je ne t'oublie pas encore, tu le sais bien. L'heure n'est pas venue. Il sera temps d'y songer quand nous en serons là. Ne te travaille pas à te rendre malheureuse. Pense toujours que je t'aime; dis-le-toi, complais-toi dans cette idée;

mets-la à part dans ton cœur, non pas pour le troubler et l'emplir jusqu'aux bords, mais pour le réchauffer et le pénétrer de chaleur. Fais-lui prendre un bain d'amour, si tu veux, à ton pauvre cœur; mais ne le noie pas.

Ma mère avait pour demain à Rouen des affaires d'argent. J'ai demandé à m'en charger (c'est l'affaire d'une heure) pour avoir l'occasion d'aller te porter avant onze heures cette lettre à la poste afin que tu l'aies ce soir.

Adieu ma chère aimée, mille baisers sur tes doux yeux. Réponds-moi si mon projet te plaît. Ce serait, je crois, dans trois ou quatre jours. Je ne sais pas. Je t'avertirai à temps. Pourvu que la fortune nous protège! Je me méfie toujours d'elle. C'est une bien grande coquette; quand elle vous fait des agaceries, c'est qu'elle va vous repousser de plus belle.

Adieu, à toi, sur toi.

---

133. À LA MÊME.

Vendredi soir, minuit. [4-5 septembre 1846.]

Tu voulais que je vinsse dimanche. Moi j'ai pensé aussi, tu le vois, à nous réunir. Nous nous rencontrons toujours dans nos souhaits, dans nos désirs. Quand on s'aime, on est comme les frères Siamois attachés l'un à l'autre, deux corps pour une âme. Mais si l'un meurt avant l'autre, il faut traîner un cadavre à sa remorque. N'aie pas peur pour moi; je ne sens pas l'agonie venir. Ce sera donc bientôt que nous nous reverrons. Il est

arrangé que je ferai ce petit voyage aux Andelys (lisez Mantes). Comme il faut une heure et demie pour s'y rendre, et qu'une heure est suffisante pour voir le Château-Gaillard, je reviendrai coucher ici (c'est impossible autrement), mais par le dernier convoi, qui me prendra là-bas vers 10 heures. Nous aurons tout un grand après-midi à nous. Je dis *nous aurons* sans savoir si tu as accepté mon projet; mais je m'attends bien demain, à mon réveil, à une bonne lettre de toi, toute pétillante de joie, où tu me dises : Accours. Es-tu contente de moi? Est-ce cela? Tu vois bien que lorsque je peux te voir je me jette sur la plus petite occasion comme un voleur à jeun, que je la prends à deux mains et que je ne la lâche pas. Du Camp part d'ici probablement mercredi prochain (ou jeudi au plus tard). Ainsi donc à mercredi. Je t'enverrai l'heure bien exacte des convois pour qu'il n'y ait pas de malentendus entre nous et je t'écrirai l'heure exacte où il faudra partir de Paris. Te figures-tu nous, nous attendant, nous cherchant dans la foule, nous retrouvant, partant ensemble seuls? Il faudra nous contenir; j'aurai bien du mal à m'empêcher de t'embrasser devant tout le monde. Nous irons dans quelque bonne auberge bien tranquille. Nous serons à nous, rien qu'à nous! Ce sera de bonnes minutes encore, va. Qu'importe l'avenir! Viendra-t-il seulement? Qui sait si demain se lèvera? Je n'ai pas encore reçu l'envoi de Phidias qu'il m'a, et que tu m'as annoncé. Tu as d'abord voulu y mettre ta statuette. Mais je n'aurais aucune place *secrète* où la fourrer. J'ai déjà tant de choses de toi que ça pourrait finir par devenir suspect. La moindre

plaisanterie là-dessus me blesserait au vif et je me découvrirais peut-être ! Ton portrait est là, tout à côté de moi, à trois pas devant mon regard. J'ai assez ri ce matin au récit de ton dialogue avec Phidias relativement à Marin et à son modèle. Est-il possible que ce que notre ami t'a dit sur cette créature ait pu te causer un moment d'ombrage ? Il faut être toi, vraiment, pour avoir de semblables idées. De la jalousie maintenant, et de qui ? De ça ! J'aurais bien voulu être là pour voir ta figure et te faire rire aussitôt sur ton compte. D'abord cette femme est atrocement laide; elle n'a pour elle qu'un très grand cynisme, plein de naïveté, qui m'a beaucoup réjoui. J'y ai vu aussi l'expansion des furies de la nature, ce qui est toujours une belle chose à voir. Et puis tu sais que j'aime assez ce genre de tableaux; c'est un goût inné. L'ignoble me plaît. C'est le sublime d'en bas. Quand il est vrai, il est aussi rare à trouver que celui d'en haut. Le cynisme est une merveilleuse chose, en cela qu'étant la charge du vice il en est en même temps le correctif et l'annihilation. Tous les grands voluptueux sont très pudiques; jusqu'à présent je n'ai pas vu d'exception. Et puis, j'y repense, car j'ai été très étonné de ton aveu : quand elle serait belle après tout, cette femme, et quand même il y aurait eu, comme dit le maître dans son chaste langage, quelque chose entre nous deux; est-ce que ça te ferait peine ? Les femmes ne comprennent pas qu'on puisse aimer à des degrés différents; elles parlent beaucoup de l'âme, mais le corps leur tient fort au cœur, car elles voient tout l'amour mis en jeu dans l'acte du corps. On peut adorer une femme et aller coucher

chaque soir chez les filles, ou avoir une autre maîtresse, que l'on aime même ! ce qui paraîtra plus drôle, mais ce qui est pourtant vrai ! Allons, ne te renfrogne pas; ce n'est pas, je crois, une allusion à moi que je fais ici : je vis comme un chartreux. Mais jusqu'à mercredi !

Adieu, cher amour, mille baisers sur tes doux yeux.

---

134. À LA MÊME.

En partie inédite.

Samedi, 5 heures du soir. [5 septembre 1846.]

Je serais tenté de me battre quand je reçois tes lettres. Sais-tu l'effet qu'elles me font? C'est de la haine pour moi. Tu veux donc que je me méprise, que tu prends toujours plaisir à me ravaler dans le parallèle que tu fais incessamment entre nous? Eh bien oui, méprise-moi, accable-moi, dis que je ne t'aime pas. Tu mentiras, mais dis-le, je recevrai tout de toi, tout, vois-tu. Tu peux tout faire, je ne m'en fâcherai pas. Tu es bonne, belle, douce, intelligente, dévouée. Tu me prouves que je ne suis rien de tout cela; tu as peut-être raison, car je ne fais rien en effet pour le paraître. Moi qui m'attendais que tu allais m'embrasser pour l'idée que j'ai eue de notre voyage à Mantes !... Ah bien oui !... tu me reproches déjà d'avance de n'y pas rester plus longtemps. Et si je ne l'avais pas eue, cette idée, si cette occasion ne s'était pas présentée, qu'est-ce donc que tu dirais? Ma foi tant pis! je m'y perds. Je cherche partout et je ne

trouve rien. Ce n'est pourtant pas ma faute. Tu me gourmandes de tout ce que j'écris, sur toutes mes idées, même sur celles qui n'ont aucun rapport à nous deux. Mais dis ce que tu voudras. J'aime ton écriture; écris n'importe quoi; j'aime les lignes que ta main a tracées, le papier sur lequel tu t'es penchée et qu'a peut-être frôlé le bout de tes cheveux odorants. Envoie-moi tout ce que tu voudras, va; je ne me fâcherai pas; ça m'est impossible avec toi. Je vois bien que tu souffres trop, mais je n'en parlerai pas et je continuerai. Tu as cru prendre ma vanité au défaut de la cuirasse en me disant : « Tu es donc gardé comme une jeune fille? » Cette phrase m'aurait été adressée il y a cinq ou six ans qu'elle m'aurait fait faire quelque sottise épouvantable, c'est sûr; je me serais fait tuer pour m'en effacer l'effet à moi-même. Mais elle a glissé sur moi comme l'eau sur le cou d'un cygne; elle ne m'a nullement humilié. Crois-tu que pour moi, pour moi seul, pour l'homme, il ne me serait pas doux de te recevoir ici? Qu'est-ce que je risque, moi? rien, absolument rien du tout.

Ma mère s'en apercevrait qu'elle ne m'en parlerait pas; je la connais. Elle pourrait être jalouse de toi (quand ta fille aura dix-huit ans, tu sauras qu'on peut être jaloux de son enfant et tu haïras son mari : c'est la règle); mais tout s'arrêterait là. C'est pour toi que je t'ai dit de ne pas venir, pour ton nom, pour ton honneur, pour ne pas te voir salie par les plaisanteries banales du premier venu, pour ne pas te faire rougir devant les douaniers qui se promènent le long du mur, pour qu'un domestique ne te ricane pas au visage!

Mais tu n'as pas compris ! non ! rien ! Un sarcasme là-dessus ! Allons ! c'est bon ! n'en parlons plus !

Causons plutôt de mercredi prochain, que j'aspire avec convoitise. Pourquoi me dire que tu y seras triste ? Pourquoi, encore une fois, cherches-tu des souffrance dans l'avenir ? Tu n'as donc pas assez de celles du présent ?

Ton histoire de la dame du Château-Rouge[1] m'a beaucoup ému. Tu as bien fait de me l'avoir contée. Je ne sais qu'en penser ; elle est étrange et singulière, j'y rêve depuis tantôt. J'aurais bien voulu la voir, cette femme ; c'était une bonne étude. J'ai assez travaillé ces matières-là et j'aurais peut-être trouvé de suite la solution de tes doutes. Il faut, quand tu la reverras, savoir à quoi t'en tenir ; et il faut tâcher de la revoir.

Il y a peut-être là-dessous de belles choses. Il y en a peut-être d'infâmes. Qui sait ? Pourquoi suspecter le vice tout d'abord ? Qu'en savons-nous ? Moi, sous les belles apparences, je cherche les vilains fonds ; et je tâche de découvrir, en dessous des superficies ignobles, des mines irrévélées de dévouement et de vertu. C'est une manie assez bonne, qui vous fait voir du nouveau où on ne se douterait pas qu'il existe. Pourquoi cette femme, par exemple, qui voulait de suite te connaître, entrer dans ta vie, ne serait-elle pas prise pour toi d'une passion sincère et dévouée ? Qui te dit qu'elle ne se présentait pas envoyée exprès pour accomplir en ta faveur quelque sacrifice dont tu

[1] Cette ancienne résidence historique fut bâtie par Henri IV pour Gabrielle. Située chaussée de Clignancourt, elle devint un lieu de plaisirs comparable à la Closerie des Lilas, la Chaumière et Mabille.

auras besoin? C'est peut-être cette femme-là qui t'aimera le mieux de toutes les femmes que tu as pu connaître. Qui te dit qu'elle se doute seulement des choses auxquelles tu fais allusion dans ta pensée?... Il y a, chez toutes les prostituées d'Italie, une madone qui jour et nuit brille aux bougies, au-dessus de leur lit. L'épais bourgeois ne voit là qu'une jonglerie absurde. Cela prouve que le bourgeois est une bête qui n'entend rien à l'âme humaine. Il n'y a là ni jonglerie, ni impiété, ni grimace. Ça me touche moi, au contraire; je trouve cela sublime. Et combien de cœurs sont comme ces maisons-là, avec leur candélabre béni qui brûle au-dessus des adultères et des immondicités, leur prêtant sa flamme et les éclairant de sa lueur pure.

Mercredi nous causerons de tout cela. Non, mon ami Du Camp ne restera pas avec nous; il continuera sa route. Nous pourrons bien nous passer de lui. Est-ce que nous ne nous passerions pas du monde entier quand nous sommes seuls?

Mille baisers, oui mille, partout, mais surtout sur tes seins, sur tes yeux dont le souvenir m'enflamme.

---

135. À LA MÊME.

En partie inédite.

Dimanche, 11 heures du soir. [6 septembre 1846.]

Encore demain et après-demain; puis nous allons nous revoir. Quand tu liras ceci, il y aura 24 heures pour toi à passer avant que tu ne re-

çoives un baiser de celui que tu aimes et qui t'aime. Savoures-tu cette pensée comme moi? La respires-tu avec joie comme une fleur écartée, qui nous envoie son vague parfum avant qu'on en jouisse à pleines narines? Ah! nous serons seuls, bien seuls à nous dans ce village au milieu de la campagne (autour de nous le silence). Pourquoi es-tu triste? Moi j'ai le pressentiment d'une journée de bonheur. Une journée, c'est bien peu, n'est-ce pas? Mais un beau jour illumine toute une année, et on a si peu de jours à vivre que, quand il arrive, un beau jour vaut la peine qu'on s'en réjouisse. Mais seras-tu sage? Pleureras-tu encore? (Oh! si j'étais si sensuel que tu le crois, comme je les aimerais tes pleurs! Elles te rendent si belle quand elles coulent le long de tes joues pâles et vont mourir sur ta gorge chaude et blanche!) Prendras-tu encore pour du calcul la sage prévision du malheur? M'en voudras-tu toujours de ce que je casse les reins à mon plaisir pour t'épargner un supplice? Si la chair, d'elle-même, a un héroïsme, c'est bien celui-là; sois-en sûre. Il coûte peut-être plus que d'autres que l'on estime davantage, et, suivant la coutume, ceux en faveur de qui on l'exerce n'en tiennent pas compte. Oui, ma pauvre chérie, appelle ta pensée là-dessus, évoque toute ta raison, et tu t'avoueras, après y avoir rêvé, que c'est au contraire parce que je t'aime que je ne m'abandonne pas à mon amour. Tu sentiras une preuve de tendresse où tu n'avais vu que tiédeur et corruption.

Allons, ris donc, comme dit Phidias. Demain c'est la folie, c'est l'ivresse, c'est toi, c'est moi. Demain je reverrai tes yeux qui brûlent d'un feu

doux, ta bouche rose où je suspends la mienne, et où je vais puiser les soupirs de ta poitrine, ton épaule nue que je hume avec ardeur.

Il me semble qu'il fera beau certainement et qu'il y aura un grand soleil. Ta pensée est un soupirail par où il me vient un peu de lumière et d'air; et tu crois que quand je peux je ne me rue pas au-devant pour vivre et respirer! Autour de moi tout est triste et sombre; ma mère est dans un bien épouvantable état, ce que j'attribue au buste de notre ami qui l'a bouleversée. Jamais encore je ne l'ai vue si désolée! Non, tu n'as pas vu de douleurs pareilles, pauvre amie, non jamais. Que le ciel t'épargne celles-là! Et s'il faut que tu en aies, qu'il te donne plutôt toutes les autres.

Je repense à la dame du Château-Rouge. Pourquoi repousser les attractions que nous avons causées? Cette femme a peut-être été horriblement blessée. Si les âmes voyagent, qui sait si la sienne n'en est pas une que tu as aimée jadis sous une autre forme? Ne sont-ce pas des souvenirs de passions conçues dans une existence antérieure que ces impulsions subites, qui paraissent brutales et qui sont divines? Après tout, quand elle serait ce que l'*officiel* a conjecturé... quel mal y a-t-il à cela? Tu n'es pas forcée de l'accepter. Laisse-la t'aimer, si ça la rend heureuse. Quand on n'est pas attendri, il faut tâcher alors de n'être pas cruel. C'est la même idée qui est au fond des formes diverses qui nous agréent ou nous répugnent, qui nous excitent ou nous scandalisent. Quand le soleil brille, il y a autant de rubis dans le fumier que de perles dans la rosée. Les amours des singes et des loups sont peut-être pleins d'élégies superbes et

d'idéalités bleuâtres auprès desquelles les nôtres pâliraient? Le scintillement lumineux qui maintenant m'arrive de la lune et la flamme que je vais tirer tout à l'heure d'une allumette chimique pour allumer ma pipe, tout cela n'est-ce pas la lumière? et la même partout, une et identique, quoique l'une vienne de quatre-vingt mille lieues à travers des créations inconnues et que l'autre tienne dans ma main et parte à la pression de l'ongle.

Adieu ma toute chérie, rêvons-nous cette nuit; nous nous aurons demain. Tu sais comme je t'embrasse.

Prends le convoi qui part de Paris à neuf heures du matin. Je partirai à la même heure de Rouen.

---

136. À LA MÊME.

En partie inédite.

Jeudi soir, 11 heures. [10 septembre 1846.]

C'est moi qui suis resté le dernier. M'as-tu vu comme je te regardais jusqu'à la fin? Tu as tourné le dos; tu es partie et je t'ai perdue de vue. Tu m'as appelé à la station, mais je n'ai pas voulu venir. Quand on m'a dit au bout de la file des voitures qu'on ne pouvait passer, j'ai bien eu de suite l'intention de sauter à travers, de faire comme ce jeune homme dont tu m'invitais à suivre l'exemple. Mais j'ai pensé que je t'embrasserais, car tes lèvres m'appelaient avec une attraction charmante, et je n'ai pas voulu alors mêler une amertume de plus à notre séparation.

Sais-tu que ça a été notre plus belle journée! Nous nous sommes aimés mieux encore; nous avons ressenti des plaisirs exquis. Oh! je ne suis pas fatigué ce soir. J'ai dormi tantôt trois heures, et si tu étais là, tu me retrouverais comme hier, frais, vigoureux, ardent.

J'ai arrangé une petite histoire que ma mère a crue, mais la pauvre femme a été hier bien inquiète. Elle est venue à 11 heures au chemin de fer; elle a passé la nuit sans dormir et à se tourmenter. Ce matin, je l'ai trouvée au débarcadère dans un état d'anxiété extrême. Elle ne m'a fait aucun reproche, mais son visage était le plus grand de tous les reproches qu'on puisse faire.

Hein! ce bon hôtel de Mantes, et notre batelier, et l'intelligent préposé du chemin de fer! Comme tout cela est loin déjà! Que ces vingt heures-là ont été remplies!

J'ai été fier de ce que tu m'as dit, que jamais tu n'avais goûté de bonheur pareil. Ta joie m'enflammait. Et moi, t'ai-je plu? Dis-le-moi; cela m'est doux.

Quand nous reverrons-nous?

Oh! je t'en prie, je t'en conjure, ne m'accuse jamais de ne pas te voir plus souvent. Tu ne t'imagines pas combien cela m'afflige et me blesse. Est-ce que c'est ma faute? Ça ne le sera jamais. Mais je ne vois pas de circonstances prochaines; ce sera dans longtemps. Maintenant résignons-[nous] d'avance; fais-toi à cette idée.

N'as-tu pas compris que, comme les gens qui partent sans savoir quand ils reviendront, je me donnais d'avance une grande saoulée d'amour? C'était l'orgie de mon cœur. Nous nous aimerons

peut-être plus longtemps ainsi, excités que nous serons par un désir inassouvi.

Tout a été doux, n'est-ce pas? Rien ne nous a gênés, et je ne t'ai rien dit, il me semble, qui t'ait affligée, ni toi à moi. Quel beau souvenir! C'est à en faire dire une messe commémorative.

Revenu ici, j'ai prodigieusement mangé, surtout de l'aloyau. J'ai ri en dedans, en pensant à la comparaison chérie de Phidias. Après m'être refait l'estomac, je me suis étendu sur mon divan où je me suis endormi de suite.

Nous venons de dîner à neuf heures, à cause de ces parents dont je t'ai parlé et qui sont venus très tard. Mais avant de te (*sic*) coucher, j'ai voulu, selon ma promesse, t'envoyer encore un baiser, écho affaibli de ceux qui, hier à cette heure-ci, résonnaient si fort sur ton épaule quand tu me criais, «mords, mais mords-moi!»; t'en souviens-tu?

Adieu ma toute belle, repense à tout ce que nous avons fait. J'ai relu tes vers, merci; je n'ai plus qu'eux maintenant. Encore adieu, mille caresses, des plus chaudes, de celles que tu aimes le mieux. Aime toujours, et ne m'accuse jamais. Moi, tu ferais tout que je te pardonnerais toujours. Oui, je reviendrais à toi; il me semble que j'y serais forcé. Tu m'as dit une chose qui m'a fait bien plaisir, «c'est que quand même nous nous séparerions, nous garderions toujours l'un de l'autre un bon souvenir». Oui, c'est vrai. Adieu chérie, adieu, à toi corps et âme.

137. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

Samedi soir. [12 septembre 1846.]

Tu as été malade, pauvre ange; nous en sommes peut-être la cause à nous deux. Nous nous serions fait mourir si nous eussions eu le temps. J'en avais l'envie. Étions-nous heureux! Étions-nous fous et jeunes! Je n'en reviens pas, j'en ai le cœur encore charmé. Qu'il y en a peu dans la vie de ces journées-là! Tu le sens toi-même quand tu me dis, encore ce matin, que je garderai toujours pour toi une affection véritable. Tu penses donc à ton tour que l'amour, comme tous les morceaux de musique qui se chantent en nous, symphonie, chansonnettes ou romances, a son andante, son scherzo et son final. Tu as donc aussi sondé l'abîme et tu en as vu le fond où tu croyais qu'il n'y en avait pas. Sais-tu que c'est intelligent et bon, cela, la prévision future d'un autre sentiment aussi solide que le nôtre, quand celui-là finira, s'il finit?

Oui, depuis mercredi, je t'aime d'une autre façon; il me semble que nous sommes plus liés, plus intimes, que moins de choses extérieures peuvent influer sur notre union; que, quand même nous serions longtemps sans nous voir, cela ne ferait rien et qu'enfin (en est-il de même pour toi?), que notre amour est devenu plus sérieux, tout en en perdant l'apparence. Veux-tu en savoir la cause? C'est que nous avons été vrais surtout; c'est que nous nous sommes laissés aller à la na-

ture sans art, sans nous troubler l'esprit, comme de pauvres enfants naïfs qui feraient cela pour la première fois. Aussi n'en ai-je pas rapporté d'amertume, mais au contraire une tiédeur exquise qui me tient dans une songerie voluptueuse.

J'ai été pourtant aujourd'hui et hier affreusement triste, de ces tristesses comme j'en avais dans ma jeunesse, à me jeter par la fenêtre pour en être quitte. C'est alors que l'on souhaite tout ce qu'on n'a pas et que tout ce qu'on a vous obsède. C'est alors que l'on désire se faire renégat, camaldule, pirate, n'importe quoi, pour sortir au moins, ne fut-ce qu'en rêve, de l'affreux milieu où l'on étouffe. Oui, je me suis depuis quarante-huit heures vigoureusement ennuyé. C'est la réaction du bonheur de l'autre jour. Il faut que chaque joie soit payée par une douleur, que dis-je? par une; par mille! Je n'ai donc pas tort de ne pas trop les rechercher. La félicité est un plaisir qui vous ruine.

Pourtant, ce soir je me suis remis au travail, mais en m'y forçant. Depuis six semaines environ que je *te connais* (expression décente), je ne fais rien. Il faut pourtant sortir de là. Travaillons, et de notre mieux; puis, nous nous verrons de temps à autre, quand nous le pourrons; nous nous donnerons une bonne bouffée d'air, nous nous repaîtrons de nous-même à nous en faire mourir; puis nous retournerons à notre jeûne. Qui sait? c'est peut-être la meilleure méthode pour bien travailler et pour bien s'aimer. Qui pourrait répondre que, vivant toujours ensemble, nous n'arriverions pas à nous lasser l'un de l'autre? Il y aurait des soupçons, des jalousies, peut-être;

de là des aigreurs, des brouilles. Nous finirions par continuer à nous voir par entêtement ou par habitude et non plus par attraction comme maintenant. Je ne le crois pas cependant. Tu es trop bonne, trop douce, trop dévouée pour être comme les autres femmes qui sont si égoïstes! si âpres de l'homme qu'elles aiment.

Oh! tu m'aimes bien, va; je le sais, il faudrait que je sois bien méchant et bien stupide pour ne pas le sentir, pour ne pas te le rendre. Tu m'admirais l'autre jour. (Oui, je lisais l'adoration dans tes yeux; dans les miens, qu'y lisais-tu?) Tu me trouvais fort et enflammé. Eh bien, il me semble maintenant que j'étais froid, que j'aurais pu te combler de plus de caresses et d'ardeurs, et que, la première fois, j'effacerai le souvenir de cette nuit-là comme celle-ci avait effacé celui de l'autre. Tu ne doutes plus de moi, n'est-ce pas chère Louise? Tu es bien sûre que je t'aime, que je t'aimerai encore longtemps. Et je ne te fais pas de serment, je ne te promets rien. Je garde ma liberté comme toi la tienne et «quand tu commenceras à ne plus me plaire, je ne te le ferai pas sentir trop durement»; ce sont tes expressions.

Oh pauvre femme! tu ne sais pas comme ça m'a touché. Tiens, je crois au contraire que tu commences à me plaire davantage. Je me souviens de ton visage sous ton mouchoir de nuit, avec tes deux accroche-cœur, quand tu étais sur moi, suspendue sur moi... tes yeux brillaient, ta bouche tremblait, tes dents claquaient... et la douceur chaude de ton corps, quand je l'ai senti pour la première fois, couchés l'un contre l'autre. Te rappelles-tu

l'ivresse que j'en ai eue? Adieu, reçois ici tous mes baisers, ceux que je t'ai appris, m'as-tu dit, ceux dont je voudrais pouvoir te couvrir à cette heure tous les membres. Je me figure que tu es là et que tu te pâmes sous leur pression... Adieu, sur tes lèvres, mon amour.

L'adresse de Du Camp est place de la Madeleine, 26, si quelquefois tu en avais besoin ; mais il va, je crois, partir en voyage d'ici à deux ou trois jours.

---

138. À LA MÊME.

Dimanche soir. [13 septembre 1846.]

[...] Je suis triste, ennuyé, horriblement agacé. Je redeviens, comme il y a deux ans, d'une sensibilité douloureuse. Tout me fait mal et me déchire; tes deux dernières lettres m'ont fait battre le cœur à me le rompre. Elles me remuent tant! quand, dépliant leurs plis, le parfum du papier me monte aux narines et que la senteur de tes phrases caressantes me pénètre au cœur. Ménage-moi; tu me donnes le vertige avec ton amour! Il faut bien nous persuader pourtant que nous ne pouvons vivre ensemble. Il faut se résigner à une existence plus plate et plus pâle. Je voudrais te voir, en prendre l'habitude, que mon image, au lieu de te brûler, te réchauffe; qu'elle te console au lieu de te désespérer. Que veux-tu? chère amie, il le faut. Nous ne pouvons être toujours dans ces convulsions de l'âme dont les abattements qui la suivent sont la mort. Travaille, pense à autre

chose; toi qui as tant d'intelligence, emploies-en un peu à te rendre plus tranquille. Moi, ma force est à bout. Je me sentais bien du courage pour moi seul; mais pour deux! Mon métier est de soutenir tout le monde; j'en suis brisé. Ne m'afflige plus par tes emportements qui me font me maudire moi-même, sans que pourtant j'y voie de remède.

Ma mère hier était dans ma chambre comme je faisais ma toilette. Elle avait l'enfant sur ses bras. On m'apporte ta lettre; elle la prend, en regarde l'écriture et dit, moitié en raillerie, comme s'adressant à l'enfant, moitié sérieusement : «Je voudrais bien savoir qu'est-ce qu'il y a dedans!» J'ai répondu par un rire assez niais, que je voulais rendre comique, pour lui ôter de l'idée toute hypothèse sérieuse. Je ne sais si elle se doute de quelque chose; ce pourrait être. La régularité du facteur est chose merveilleuse.

Il y a dans ton envoi de ce matin un mot dont je n'ai pas compris, je crois, le sens. Qu'entends-tu par le mot *trahison* appliqué à moi? Veux-tu dire : si j'aimais une autre femme? Mais qu'entends-tu par le mot aimer? Tu sais qu'il n'y en a pas de plus élastique. Ne dit-on pas également en l'employant, j'aime les bottes à revers et j'aime mon enfant?

Tu t'exagères mon entourage, quand tu compares ta solitude à la mienne. Oh! non, c'est moi qui [suis] seul, qui l'ai toujours été. N'as-tu pas remarqué même l'autre jour, à Mantes, deux ou trois absences où tu t'es écriée : «Quel caractère fantasque! A quoi rêves-tu?» — A quoi? Je n'en sais rien; mais ce que tu n'as vu que rarement est

mon état habituel. Je ne suis avec personne, en aucun lieu, pas de mon pays et peut-être pas du monde. On a beau m'entourer; moi je ne m'entoure pas. Aussi les absences que la mort m'a faites n'ont pas apporté à mon âme un état nouveau, mais l'ont perfectionné, cet état. J'étais seul au dedans; je suis seul au dehors. Qu'ai-je ici? Des gens qui m'aiment, et peu, une seule. Mais ce n'est pas tout que d'être aimé! La vie ne se passe pas en effusions de tendresse. Cela est bon, cela est exquis à des moments rares et solennels. Ce qui rend les jours doux, c'est l'épanchement de l'esprit, la communion des idées, les confidences des rêves qu'on fait, de tout ce qu'on désire, de tout ce qu'on pense. Et est-il ici-bas beaucoup d'êtres qui aient seulement la même opinion sur la manière dont il faut servir un dîner ou équiper un attelage? A plus forte raison, que n'est-ce pas dans le domaine de la pensée pure! Et d'ailleurs j'ai remarqué ceci, — c'est un axiome que j'ai écrit quelque part et par intention avant que la pratique de ces dix derniers mois ne me l'ait confirmé : « Ce sont les gens qu'on aime le mieux qui vous font le plus souffrir. » Médite ceci et tu verras que mon intérieur n'est pas si gai que tu le penses.

Il faut que je te gronde d'une chose qui me choque et qui me scandalise, c'est du peu de souci que tu as de l'Art maintenant. De la gloire, soit, je t'approuve; mais de l'Art, de la seule chose vraie et bonne de la vie! Peux-tu lui comparer un amour de la terre? Peux-tu préférer l'adoration d'une beauté relative au culte de la vraie? Eh bien, je le dis, je n'ai que ça de bon! (il n'y a que ça en

moi que j'estime) : j'admire. Toi, tu mêles au Beau un tas de choses étrangères, l'utile, l'agréable, que sais-je? Tu diras au Philosophe de t'expliquer l'idée du Beau pur, telle qu'il l'a émise dans son cours de 1819 et telle que je la conçois; nous recauserons de ça la prochaine fois.

Je lis maintenant un drame indien, *Sakountala*, et je fais du grec; il ne va pas fort, mon pauvre grec, ta figure vient toujours se placer entre le livre et mes yeux...

Adieu chérie, sois sage, aime-moi *bien* et je t'aimerai beaucoup, car c'est là ce que tu veux, ma vorace amoureuse. Mille baisers et mille tendresses.

---

139. À LA MÊME.

Lundi, 10 h. du soir. [14 septembre 1846.]

Quelle étrange fille tu fais! On ne sait jamais que te dire ni que penser. Tes lettres rient d'un côté et pleurent de l'autre; tu es pleine de boutades et d'excentricités, quoi que tu dises. Tu m'envoies encore ce matin des choses passablement dures. Tu veux que je m'y fasse; c'est ma ration quotidienne maintenant. Mais si j'allais finir par m'y habituer? A force de frapper à la même place, la meurtrissure vient, puis le sang, puis le cal! Parle-moi donc d'autre chose, au nom du ciel, au nom de moi, puisque tu m'aimes, que de venir à Paris! On dirait que c'est un parti pris chez toi de me tourmenter avec ce refrain. Mais je me le redis toute la journée, moi; mais qu'y faire cependant?

Accuse-moi, injurie-moi dans ton cœur tant qu'il te plaira. Dieu (s'il y a un Dieu) est dans ma conscience (si j'ai une conscience). Un avis, pendant que j'y pense, si tu veux à toute force venir me voir. Crois-tu que je ne rêve pas à cela souvent et que je ne m'en fais pas des tableaux charmants? Ne viens jamais ici : il nous serait impossible, topographiquement parlant, de nous réunir. Je sais bien que l'idée de la réunion n'est pas ce qui te pousse; mais enfin c'est toujours un hors-d'œuvre plus qu'accessoire et qui vient inévitablement engaillardir tout festin du cœur. Il vaudrait mieux que tu t'arrêtasses à Rouen. Tu arriverais un matin, m'ayant prévenu la veille. Je prétexterai quelque course et je serai ici de retour vers six heures. Je suis bien triste, pauvre chérie, quand le soir arrive. Ma pensée se reporte sur toi avec douceur; cela me délasse comme une brise. Quel sombre dimanche j'ai passé hier! Mon frère n'est pas venu; il commence, je crois, à s'ennuyer de nous, ce qui n'a rien d'étonnant, et il nous laisse seuls. Il a raison. Ça ne guérit pas les pestiférés que de gagner la peste. Le foyer se dégarnit de ses hôtes, comme le cœur des siens. Ils s'en vont les uns à la file des autres. On ne peut pas croire que leur départ est éternel; ils ne reviennent pas pourtant!

Comme tout se fait vide en peu de temps! Que de places abandonnées par des êtres ou des choses qu'on ne reverra jamais!

Toi, tu as l'esprit gai; ce sont les circonstances extérieures qui t'affligent. Tu ne sens pas ces nausées d'ennui qui vous font désirer la mort. Tu ne portes pas en toi l'*embêtement* de la vie, mot qu'il

faudrait écrire par vingt « H » aspirées pour en rendre l'intensité. Ou bien, quand tu es triste, c'est d'un désespoir tragique. Moi je suis dans un état plus bourgeois. Ton esprit à toi est rose et noir; le mien est brun. Pense si j'ai dû assez souffrir pour gagner, malgré la robuste santé qui s'étale dans mon allure, une maladie de nerfs qui m'a duré deux ans, et dont je ne suis pas encore peut-être tout à fait quitte! Depuis que je te connais pourtant, je n'ai jamais mieux été. Tu auras été mon médecin. Est-il, ma chérie, un meilleur baume que celui que je puise sur ta bouche? Parle-moi de ta santé; c'est là vraiment ce qui m'inquiète et tu ne me donnes pas assez de détails. Je suis tourmenté de tes maux de reins. Soigne-toi, ne veille pas trop, et surtout soigne ton moral; c'est la première chose à considérer pour que le physique se porte bien.

Il me semble qu'il y a dix ans que nous étions à Mantes. C'est loin, loin. Ce souvenir m'apparaît déjà dans un lointain splendide et triste, oscillant dans une vague couleur tout à la fois amère et ardente. C'est beau dans ma tête comme un coucher de soleil sur la neige. La neige, c'est ma vie présente; le soleil qui donne dessus, c'est le souvenir, reflet embrasé qui l'illumine.

J'ai reçu ce matin un mot de Du Camp, qui me parle de toi avec amitié. Il te remercie bien du *billet de l'Institut,* qu'il n'a pas reçu (je lui en avais parlé aussitôt que tu me l'avais écrit), mais dont l'intention lui a fait plaisir. Il me charge de te donner de sa part une bonne poignée de mains *fraternelle.* Si vous alliez *me faire des traits* à Paris quand vous vous verrez!... quelle charge! C'est pour le coup

que Phidias rirait! Il dirait peut-être encore : elle m'échigne mon Du Camp. Si j'étais à Paris, je crois qu'il le dirait de son Flaubert. Oui, j'aimerais à me rendre malade de toi, à m'en tuer, à m'en abrutir, à n'être plus qu'une espèce de sensitive que ton baiser seul ferait vivre. Pas de milieu! La vie, et c'est là la vie : aimer, aimer, jouir; ou bien quelque chose qui en a l'apparence et qui en est la négation, c'est-à-dire l'Idée, la contemplation de l'immuable, et pour tout dire par un mot, la Religion dans sa plus large extension.

Je trouve que tu en manques trop, mon amour. Je veux dire qu'il me semble que tu n'adores pas beaucoup le Génie, que tu ne tressailles pas jusque dans tes entrailles à la contemplation du Beau; ce n'est pas tout que d'avoir des ailes, il faut qu'elles vous portent.

Un de ces jours, je t'écrirai une longue lettre littéraire. Aujourd'hui j'ai fini *Sakountala*. L'Inde m'éblouit : c'est superbe. Les études que j'ai faites cet hiver sur le brahmanisme n'ont pas été loin de me rendre fou; il y avait des moments où je sentais que je n'avais pas bien ma tête. On m'a annoncé aujourd'hui que d'ici à quinze jours je recevrai de Smyrne des ceintures de soie : ça m'a fait plaisir. J'avoue cette faiblesse. Il y a ainsi pour moi un tas de niaiseries qui sont sérieuses. Adieu, je te baise sous la plante des pieds.

140. À LA MÊME.

En partie inédite.

Nuit de mardi au mercredi, 15 septembre 1846.

[...] Tant mieux, si je n'ai pas de postérité! Mon nom obscur s'éteindra avec moi, et le monde continuera sa route comme si j'en laissais un illustre.

C'est une idée qui me plaît à moi que celle du néant absolu. Axiome : « C'est la vie qui console de la mort, et c'est la mort qui console de la vie. »

[...] Oh que je t'embrasse! Je suis ému, je pleure. Oui, que je te baise sur ce pauvre cœur qui bat pour moi! Oh! tu es bonne, dévouée! et fusses-tu née laide, ton âme rayonne dans tes yeux et te rend charmante, d'un charme qui touche et attendrit. Non, jamais je n'ai été aimé comme tu m'aimes; tu as raison de le dire. Je ne le serai pas non plus. Cela n'arrive qu'une fois dans la vie, pour qu'on s'en souvienne toujours et pour qu'en mourant on bénisse ce souvenir.

Tu me dis encore que, quand tu ne me plairas plus, je ne te le fasse pas trop sentir. Ah! ce serait hideux de ma part; ce serait infâme. Toi! toi! que je te fasse souffrir exprès? Non! Si cela m'arrive, pardonne-moi. Dis-toi alors : c'est qu'il ne pouvait faire autrement; c'est que le ciel le voulait, car s'il ne m'aime plus, il m'aime encore, j'en suis sûre; d'une autre manière, mais il m'aime.

Sois sage, travaille, fais-moi quelque grande belle chose sobre, sévère, quelque chose qui soit chaud en dessous et splendide à la surface, que je

puisse en être fier, et que du fond de mon trou, quand je saurai qu'on t'applaudit là-bas, je me dise : « C'est elle qui a fait cela, elle pensait à moi en le faisant ! »

Pourquoi repousses-tu si durement ce bon Philosophe qu'il s'en aperçoit et t'en fait des reproches ? Qu'a-t-il donc commis, ce pauvre diable, pour que tu le maltraites ? Ne néglige pas tes amis ; sois avec eux comme tu étais auparavant. Je ne veux rien t'ôter, entends-tu ? mais au contraire t'ajouter quelque chose.

J'ai assez ri à la description de l'entrée de Béranger chez Dumas, quand il a vu la dame en chemise. Quelle bonne balle que ce Dumas ! et quel chic de mœurs ! Sais-tu que cet homme-là, s'il manque de style dans ses écrits, en a furieusement dans sa personne ? Il fournirait lui-même un bien joli caractère, mais quel dommage qu'une aussi belle organisation soit tombée si bas ! La mécanique ! la mécanique ! Faire au meilleur marché possible, le plus possible, pour le plus grand nombre possible de consommateurs. On ne le lisait pas tant quand il faisait *Angèle*. Tout le monde le lit maintenant, par la raison qu'on boit plus habituellement du Médoc ordinaire que du Laffitte. On a beau dire, il y a, jusque dans les Arts, des popularités honteuses ; la sienne est du nombre.

Je travaille assez : tout le jour du grec et du latin, le soir l'Orient ! Mais quoique je m'occupe, je n'avance à rien. Je n'ai pas l'esprit libre ; il monte toujours à ton étage et se suspend à ta fenêtre pour voir par tes vitres ce qui s'y passe. On m'enverra demain de Paris un fauteuil pour

écrire; je l'étrennerai en t'écrivant. Ça portera bonheur à tout ce que j'y écrirai par la suite.

Adieu ma chérie, je pose ma tête sur ta poitrine, et je m'endors.

---

141. À EMMANUEL VASSE.

16 septembre 1846.

Merci, mon cher ami, de ton envoi. Il m'est arrivé en bon état; j'espère te le restituer de même. Avant la fin d'octobre, bien sûr, j'aurai fini ces deux bouquins. Quant à ceux que tu peux me prêter encore et que tu m'offres avec une générosité digne d'un gouvernement français, je remets cela à ton obligeance et à ta science. Je m'occupe un peu de l'Orient pour le quart d'heure, non dans un but scientifique, mais tout pittoresque; je recherche la couleur, la poésie, ce qui est sonore, ce qui est chaud, ce qui est beau. J'ai lu la Bagavad-Gitâ, le Nala, un grand travail de Burnouf sur le Bouddhisme, les hymnes du Rig-Véda, les lois de Manou, le Koran, et quelques livres chinois; voilà tout. Si tu peux me dénicher quelque recueil de poésies ou de vaudevilles plus ou moins facétieux, composés par des Arabes, des Indiens, des Perses, des Malais, des Japonais ou autres, tu peux me l'envoyer. Si tu connais quelque bon travail (revue des livres) sur les religions ou les philosophies de l'Orient, indique-le-moi. Tu vois que le champ est vaste. Mais on trouve encore bien moins qu'on ne le croit; il faut lire beaucoup pour arriver à un résultat nul.

Beaucoup de bavardage dans tout cela, et pas autre chose.

Je lis maintenant le voyage de Chardin. Dans le premier volume il y est question de relations diplomatiques sur Candie, mais au reste ce n'est presque rien. Je fais toujours un peu de grec et je me bourre des poètes latins.

Adieu, mon cher Vasse, quand tu t'ennuies pense à moi pour te distraire, et aux anciennes nuits de la rue de l'Est, quand nous faisions une si démesurée consommation de café.

---

142. À LOUISE COLET.

En partie inédite.

Jeudi soir. [17 septembre 1846.]

Du Camp est parti lundi soir pour le Maine. Il en reviendra dans un mois, vers le milieu d'octobre. Si l'Officiel arrive d'ici là, comment faire pour que tu reçoives mes lettres? Je crois qu'en les adressant poste restante à un bureau de poste, soit à la Bourse par exemple, sous un nom convenu et en prévenant d'avance, on te les donnerait. C'est là, jusqu'au moment où Maxime sera revenu, ce qu'il y a de plus sage. Une fois de retour à Paris, ce sera très facile. Je lui écrirai à son adresse et je mettrai sur la lettre un signe qui signifiera que c'est pour toi. Il se chargera de te les faire parvenir aux heures où tu seras seule. Enfin, vous vous entendrez ensemble. Tu désirerais le voir, n'est-ce pas, pauvre amour? Moi aussi je voudrais bien avoir quelqu'un avec qui causer de toi, qui te connût, qui ait été dans ton intérieur, qui puisse

me parler de toi, ne fût-ce que [de] tes meubles ou de ta bonne.

Cent fois le jour je me retiens, prêt à dire ton nom; à propos de rien il me vient toujours des comparaisons, des rapports, des antithèses dont tu es le centre. Toutes les petites étoiles de mon cœur convergent autour de ta planète, ô mon bel astre.

Je travaille le plus que je peux. Je suis resté cet après-midi sept heures sans bouger de mon fauteuil, et ce soir trois. Tout cela ne vaut pas deux heures d'un travail raisonnable. Ton image vient toujours comme un brouillard léger (tu sais, une de ces vapeurs matinales qui dansent et montent lumineuses, aériennes, rosées) entre mes yeux et les lignes qu'ils parcourent. Je relis l'*Énéide*, dont je me répète à satiété quelques vers; il ne m'en faut pas plus pour longtemps. Je m'en fatigue l'esprit moi-même; il y a des phrases qui me restent dans la tête et dont je suis obsédé, comme de ces airs qui vous reviennent toujours et qui vous font mal tant on les aime. Je lis toujours mon drame indien, et le soir je relis ce bon Boileau, le législateur du Parnasse. Voilà ma vie. Dis-moi toute la tienne, tout; rien ne m'est insignifiant ou inutile. Tu me parles de chagrins que tu veux me cacher. Oh! je t'en prie; au nom de notre amour, dis-les-moi tous; peut-être aurais-je un mot pour les adoucir? Je suis mûr, tu sais. J'ai quelque expérience. Confie-toi à moi sur tout cela, non pas comme à un amant, mais comme à un vieil ami. Je veux être tout pour toi; je voudrais que ta vie matérielle dépendît de moi pour te l'entourer de soins, de luxe et de

délicatesses recherchées. Je voudrais te voir écraser les autres, comme tu les écrases dans mon cœur quand je te compare à elles.

Ah! si nous étions libres, nous voyagerions ensemble. C'est un rêve que je fais souvent, va. Quels rêves n'ai-je pas faits d'ailleurs? C'est là mon infirmité à moi. Dis-moi donc tout; conte-moi tes peines, tes soucis. Est-ce que je ne t'ai pas déjà donné assez des miens? Je veux t'être utile à quelque chose enfin, puisque chaque jour s'écoule sans que je te puisse apporter une joie.

Un jour, plus tard (tu me parles de mes ennuis, c'est cela qui m'y fait penser), je t'étalerai la longue histoire de ma jeunesse. On en ferait un beau livre s'il se trouvait quelqu'un d'assez fort pour l'écrire; ce ne sera pas moi. J'ai perdu déjà beaucoup. A 15 ans, j'avais certes plus d'imagination que je n'en ai. A mesure que j'avance, je perds en verve, en originalité, ce que j'acquiers peut-être en critique et en goût. J'arriverai, j'en ai peur, à ne plus oser écrire une ligne. La passion de la perfection vous fait détester même ce qui en approche. Je ne mettrai pas tes lettres dans une cassette comme toi, mais dans le pupitre de ma sœur que je vais avoir là, sur la table où je lui donnais des leçons. Elle est là, à ma droite, recouverte d'une vieille étoffe de soie à ramages qui a été une robe de bal à ma grand'mère. Je ne mettrai pas autre chose dans ce pupitre. Maintenant tous mes *trésors* sont dans le tiroir d'une étagère. Sais-tu que je ne regarde jamais ta médaille sans attendrissement? Tu n'imagines pas combien j'ai trouvé cela bon et singulier, tendre. Je me souviens de ta figure quand tu me l'as offerte. Je

ne t'ai pas assez remerciée. J'en étais embarrassé et tout gauche; j'étais sot et stupide. Oh ! un baiser pour cela, un bon baiser, un long, un doux, un de ceux dont parle Montaigne (les âcres baisers de la jeunesse, longs, savoureux, gluants).

Adieu ma pauvre, ma chère adorée (tu n'aimes pas ce mot-là, tant pis ! il m'est venu sous la plume). Écris-moi, pense à moi. Je prends ta jolie tête par les deux oreilles, et j'applique ta bouche sur la mienne. Il est minuit, Je vais me coucher, que le Dieu des songes t'envoie à moi !

---

143. À LA MÊME.

En partie inédite.

Vendredi, 10 h. du soir [18 septembre 1846.]

Tu es une charmante femme, je finirai par t'aimer *à la folie!* Merci de tes vers sur Mantes. Ils m'ont beaucoup plu, sois-en sûre. Il y en a de beaux, ceux-ci par exemple :

«Tout semblait rayonner du bonheur de nos âmes,
La nature et le ciel confondaient leur splendeur.»
.....
Là, par un long baiser suivi d'autres sans nombre,
Nous avons commencé notre fête d'amour.

et ensuite le mouvement :

Descendons du ciel sur la terre, etc.

J'ai beaucoup ri à la description de l'auberge !

«En nous voyant entrer, l'hôte a compris d'ailleurs
Que nous ferions largesse, et, sur notre visage,
Il a lu notre amour comme un heureux présage.»

J'aime beaucoup le perdreau succulent de Rosni et «l'écrevisse au goût fin que dans la Seine on pêche!»; ceci est une faute de géographie culinaire; je ne pense pas qu'on pêche d'écrevisses dans la Seine à Mantes! N'importe, mais ce qu'il y a de meilleur, c'est ceci : «Nous mangeâmes tous deux, etc.,» jusqu'à : «Quel repas, quel attrait!» J'attends la lacune avec impatience. C'est là l'endroit le plus délicat. J'en suis curieux. La fin est d'une belle teinte; mais tu devrais, au commencement, tâcher d'intercaler quelque chose pour l'intelligent préposé du chemin de fer. Il faut que le magnétisme qui attire deux êtres soit bien fort et bien vrai, et il découle d'eux sans doute d'une manière irrésistible, puisqu'il se fait comprendre même des êtres qui lui sont étrangers.

Tu me juges donc un homme très gai, que tu m'envoies toutes les facéties que tu peux recueillir? C'est une attention qui me touche, car il est vrai que je les aime, surtout quand elles sont aussi bonnes que celles de Mme Gay et de son vaillant époux. Mais il me semble que tu me prends tour à tour pour ce que je ne suis pas. Tantôt tu fais de moi une espèce de maudit de mélodrame, et la fois suivante tu m'assimiles au commis voyageur. Entre nous, je ne suis ni si haut ni si bas; tu me vulgarises ou me poétises trop. C'est toujours la rage féminine de nier les demi-teintes et de ne pas vouloir, ou pouvoir, rien entendre aux natures complexes. Et il y a si peu de natures simples! Tu as dit, sans le sentir, un mot d'une portée sublime : «Je crois que tu n'aimes sérieusement que les charges.» Si on le prend à la lettre, il est horriblement faux, car, aimant beaucoup le gro-

tesque, je sens peu le ridicule, ce comique convenu. Mais si on veut lui donner, à ce mot, une signification plus vaste, il se peut qu'il y ait du vrai. Eh bien non ! quand j'y repense. Autrefois je saisissais assez nettement dans la vie les choses bouffonnes des sérieuses; j'ai perdu cette faculté ! L'élément pathétique est venu pour moi se placer sous toutes les surfaces gaies, et l'ironie plane sur tous les ensembles sérieux. Ainsi donc le sens dans lequel tu dis que je me plais aux farces n'est pas vrai; car, où en trouve-t-on, de la farce, du moment que tout l'est ? Je sais bien, ma pauvre vieille (ne t'indigne pas du mot, c'est ma meilleure expression de cœur), que tout ça ne te plaît pas trop à entendre; mais que veux-tu ? Tel je suis ! Quant à mon fatalisme que tu me reproches, il est ancré en moi. J'y crois fermement. Je nie la liberté individuelle parce que je ne me sens pas libre; et quant à l'humanité, on n'a qu'à lire l'histoire pour voir assez clairement qu'elle ne marche pas toujours comme elle le désirerait. Si tu désires entamer une discussion à ce sujet (qui ne sera pas amusante), je ne bouderai pas. Mais finissons toutes ces niaiseries, et embrassons-nous bien, car je veux te remercier encore une fois de ta bonne lettre de ce matin.

Tu me dis, cher ange, que je ne t'ai pas initiée à ma vie intime, à mes pensées les plus secrètes. Sais-tu ce qu'il y a de plus intime, de plus caché dans tout mon cœur et ce qui est le plus moi dans moi ? Ce sont deux ou trois pauvres idées d'art couvées avec amour; voilà tout. Les plus grands événements de ma vie ont été quelques pensées, des lectures, certains couchers de soleil à Trouville au bord de la mer, et des causeries de cinq

ou six heures consécutives avec un ami qui est maintenant marié et perdu pour moi. La différence que j'ai toujours eue, dans les façons de voir la vie, avec celles des autres, a fait que je me suis toujours (pas assez, hélas!) séquestré dans une âpreté solitaire d'où rien ne sortait. On m'a si souvent humilié, j'ai tant scandalisé, fait crier, que j'en suis venu, il y a déjà longtemps, à reconnaître que pour vivre tranquille il faut vivre seul et calfeutrer toutes ses fenêtres, de peur que l'air du monde ne vous arrive. Je garde toujours malgré moi quelque chose de cette habitude. Voilà pourquoi j'ai, pendant plusieurs années, fui systématiquement la société des femmes. Je ne voulais pas d'entrave au développement de mon principe natif, pas de joug, pas d'influence. J'avais fini par n'en plus désirer du tout. Je vivais sans les palpitations de la chair et du cœur, et sans m'apercevoir seulement de mon sexe. J'ai eu, je te l'ai dit, presque enfant, une grande passion. Quand elle a été finie, j'ai voulu alors faire deux parts, mettre d'un côté l'âme que je gardais pour l'Art, de l'autre le corps qui devait vivre n'importe comment. Puis tu es venue, tu as dérangé tout cela. Voilà que je rentre dans l'existence de l'homme!

Tu as réveillé en moi tout ce qui y sommeillait ou y pourrissait peut-être! J'ai déjà été aimé et beaucoup, quoique je sois de ces gens qu'on oublie vite, et plus propres à faire naître l'émotion qu'à la faire durer. On m'aime toujours un peu comme quelque chose de drôle. L'amour, après tout, n'est qu'une curiosité supérieure, un appétit de l'inconnu qui vous pousse dans l'orage, poitrine ouverte et tête en avant.

Je reprends et je dis qu'on m'a aimé; mais *jamais comme toi*, et jamais non plus il n'y a eu entre moi et une femme l'union qui existe entre nous deux. Jamais je ne me suis senti envers aucune un dévouement aussi profond, une propension aussi irrésistible, une communion aussi complète. Pourquoi dis-tu sans cesse que j'aime le clinquant, le chatoyant, le pailleté! Poète de la forme! c'est là le grand mot à outrages que les utilitaires jettent aux vrais artistes. Pour moi, tant qu'on ne m'aura pas, d'une phrase donnée, séparé la forme du fond, je soutiendrai que ce sont là deux mots vides de sens. Il n'y a pas de belles pensées sans belles formes, et réciproquement. La Beauté transsude de la forme dans le monde de l'Art, comme dans notre monde à nous il en sort la tentation, l'amour. De même que tu ne peux extraire d'un corps physique les qualités qui le constituent, c'est-à-dire couleur, étendue, solidité, sans le réduire à une abstraction creuse, sans le détruire en un mot, de même tu n'ôteras pas la forme de l'Idée, car l'Idée n'existe qu'en vertu de sa forme. Suppose une idée qui n'ait pas de forme, c'est impossible; de même qu'une forme qui n'exprime pas une idée. Voilà un tas de sottises sur lesquelles la critique vit. On reproche aux gens qui écrivent en bon style de négliger l'Idée, le but moral; comme si le but du médecin n'était pas de guérir, le but du peintre de peindre, le but du rossignol de chanter, comme si le but de l'Art n'était pas le Beau avant tout!

On va, accusant de sensualisme les statuaires qui font des femmes véritables avec des seins qui peuvent porter du lait et des hanches qui peuvent concevoir. Mais s'ils faisaient au contraire des dra-

peries bourrées de coton et des figures plates comme des enseignes, on les appellerait idéalistes, spiritualistes. Ah oui ! c'est vrai : il néglige la forme, dirait-on; mais c'est un penseur! Et les bourgeois, là-dessus, de se récrier et de se forcer à admirer ce qui les ennuie. Il est facile, avec un jargon convenu, avec deux ou trois idées qui sont de cours, de se faire passer pour un écrivain socialiste, humanitaire, rénovateur et précurseur de cet avenir évangélique rêvé par les pauvres et par les fous. C'est là la manie actuelle; on rougit de son métier. Faire tout bonnement des vers, écrire un roman, creuser du marbre, ah! fi donc! C'était bon autrefois, quand on n'avait pas la *mission sociale* du poète. Il faut que chaque œuvre maintenant ait sa signification morale, son enseignement gradué; il faut donner une portée philosophique à un sonnet, qu'un drame tape sur les doigts aux monarques et qu'une aquarelle adoucisse les mœurs. L'avocasserie se glisse partout, la rage de discourir, de pérorer, de plaider; la muse devient le piédestal de mille convoitises. O pauvre Olympe ! ils seraient capables de faire sur ton sommet un plant de pommes de terre ! Et s'il n'y avait que les médiocres qui s'en mêlassent, on les laisserait faire. Mais la vanité a chassé l'orgueil et établi mille petites cupidités là où régnait une large ambition. Les forts aussi, les grands, se sont dit à leur tour : pourquoi mon jour n'est-il pas venu déjà? Pourquoi ne pas agiter à chaque heure cette foule, au lieu de la faire rêver plus tard? Et alors ils sont montés à la tribune; ils sont entrés dans un journal, et les voilà appuyant de leur nom immortel des théories éphémères.

Ils travaillent à renverser quelque ministre qui tombera sans eux, quand ils pourraient, par un seul vers de satire, attacher à son nom une illustration d'opprobre. Ils s'occupent d'impôt, de douanes, de lois, de paix et de guerre! Mais que tout cela est petit! Que tout cela passe! Que tout cela est faux et relatif! Et ils s'animent pour toutes ces misères; ils crient contre tous les filous; ils s'enthousiasment à toutes les bonnes actions communes; ils s'apitoient sur chaque innocent qu'on tue, sur chaque chien qu'on écrase, comme s'ils étaient venus pour cela au monde. Il est plus beau, ce me semble, d'aller à plusieurs siècles de distance faire battre le cœur des générations et l'emplir de joies pures. Qui dira tous les tressaillements divins qu'Homère a causés, toutes (*sic*) les pleurs que le bon Horace a fait en aller dans un sourire? Pour moi seulement, j'ai de la reconnaissance à Plutarque à cause de ces soirs qu'il m'a donnés au collège, tout pleins d'ardeurs belliqueuses comme si alors j'eusse porté dans mon âme l'entraînement de deux armées.

Je ne sais pas si tout cela est lisible; j'écris trop vite.

Adieu, cher amour. Il n'y a pas moyen de [te] faire la moindre surprise. Je voulais te donner une ceinture turque et tu la demandes avant que je l'aie reçue. Pouvais-tu imaginer que je n'y pensais pas! Mille baisers. Merci des autographes. Ce n'est pas que j'en sois amateur; mais tout ce qui te touche m'intéresse.

---

144. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

Dimanche soir, 10 heures. 20 septembre 1846.

Je m'étais couché tard hier. On m'a réveillé pour m'apporter ta lettre. Je l'ai lue encore presque endormi et les yeux bouffis. C'est venu comme un de ces bons baisers avec lesquels les mères réveillent leurs enfants, caresse matinale qui bénit toute la journée. J'aime tant tes lettres, elles sont si bien toi, elles émanent si bien de ton pauvre cœur! Elles sont comme ta figure, tour à tour ardentes, tristes, rêveuses, et toujours aimantes et douces. Entre les lignes, il me semble que je t'aperçois me sourire. Quand mes yeux s'arrêtent au bas des pages, je vois ton long regard tendre qui vient à moi.

Mais pourquoi me caches-tu encore tes chagrins? Je veux que tu me dises tout, entends-tu? tout, que tu me donnes des détails. Tu m'en donnes sur beaucoup de gens que je ne connais pas, pourquoi m'en prives-tu sur toi? Il est triste, n'est-ce pas? d'être obligé de vivre et surtout d'avoir besoin d'argent pour accomplir cette fonction. C'est ici une des plaies cachées de ma nature, mais plaie énorme. Je suis démesurément pauvre. Quand je dis cela à ma mère ou quand je le laisse percer, elle qui ne comprend pas qu'on désire rien que ce qu'elle a perdu, et qui ne saisit pas que les besoins d'imagination sont les pires de tous, cela la blesse; elle pense à notre pauvre père qui nous a acquis

par son travail une aisance honnête. Eh bien! je soutiens que c'est un malheur immense, en cela qu'on le sent chaque jour, que d'être né dans la médiocrité avec des instincts de richesse. On en souffre à toute minute, on en souffre pour soi, pour les autres, pour tout.

Tu vas rire de tout cela. Moi j'en ris aussi et je me trouve d'un suprême ridicule. J'ai voulu m'en corriger; impossible. Ça empire au lieu de diminuer. Je suis d'une cupidité excessive en même temps que je ne tiens à rien. On viendrait m'apprendre que je n'ai plus le sou, que je n'en dormirais pas moins cette nuit. Quant à l'envie et à la jalousie, ce sont deux sentiments dont, en me sondant bien, je ne vois pas l'apparence en moi. J'ai souvent joui du bonheur des autres; quant à m'en affliger, jamais. Mais mon faible, c'est un besoin d'argent qui m'effraie, c'est un appétit de choses splendides qui, n'étant pas satisfait, augmente, s'aigrit et tourne en manie. Tu me demandais l'autre jour à quoi je passais mon temps avec Du Camp? Nous avons pendant trois jours travaillé sur la carte un grand voyage en Asie qui devrait durer six ans, et nous coûter, de la manière dont il était conçu, trois millions six cent mille et quelques francs. Nous avons tout arrangé, achat de chevaux, d'équipements, de tentes, paye des hommes d'escortes, costumes, armes, etc. Nous nous étions si bien monté la tête que nous en avons été un peu malades; lui surtout en a eu la fièvre. N'est-ce pas bête? Mais qu'y faire si c'est dans mon sang? Est-ce ma faute? Il me faudrait seulement pour vivre en garçon à Paris une trentaine de mille livres de rente. Jamais je ne les

aurai. Et comme jamais je ne serai propre à gagner deux liards, je m'en irai vivre dans quelque coin où il y ait du soleil, ce qui me tiendra lieu d'habit. Et le beau de là dedans, c'est que mon parti en est pris d'avance. Oui, j'aurais voulu être riche parce que j'aurais fait de belles choses. J'aurais fait de l'Art pratique, j'aurais été grand et beau. Il eût fait bon me connaître; la canaille m'eût aimé, je l'aurais soulée chaque soir avec plaisir. Les philanthropes sont contents d'eux quand ils ont donné une paire de sabots à un homme qui allait nu-pieds et une soupe à celui qui mangeait un morceau de pain sec. J'aurais fait mieux; j'aurais procuré le plaisir à ceux qui sont tristes et prodigué le superflu à ceux qui ont le nécessaire. Axiome : le superflu est le premier des besoins. Quand vous sortez, vous cherchez vos gants avant votre bourse que vous oubliez plutôt qu'eux. Sais-tu à quoi j'ai pensé ces jours-ci? A deux meubles que je voudrais me faire confectionner; le premier serait pour être mis dans un salon voûté en dôme bleu; c'est un divan en peau de cygne; et le second, c'est un divan en plumes de colibri. En voilà assez pour m'occuper toute une journée et me rendre triste le soir. Ne crois pas que je sois paresseux, que je passe ma journée à regarder le plafond en rêvant à toutes ces songeries. Je suis naturellement actif et laborieux. Je lis, j'écris, je m'occupe. Mais j'ai des bondissements intérieurs qui m'emportent malgré moi.

L'histoire de ce bon bibliophile qui t'a aimée sans te le dire m'a touché. Pauvre homme, il a dû souffrir! Je ne sais pas si c'est parce que j'avais un

pressentiment qu'il t'aimait que je me suis de suite senti à lui vouloir du bien. A propos, pendant que j'y pense, demande donc à ton cousin, puisqu'il a habité Cayenne, qu'il te donne des nouvelles de deux personnes, M. Brache et Mme Foucaud de Lenglade. Cette dernière doit n'y plus être depuis longtemps.

Je t'envoie un mot pour faire remettre à Phidias, quand tu sauras où on peut le trouver. Le mieux sera le plus tôt possible. Lis-le, tu verras de quoi il est question et, si tu connais quelqu'un qui puisse rendre service à mon protégé, cela me fera grand plaisir. Je suis tout dévoué à ce brave garçon qui se rallie à mes souvenirs les plus gais, les plus tendres aussi. C'est lui qui faisait jouer à ma sœur du Mozart et du Beethoven. J'ai beaucoup ri avec lui autrefois, beaucoup bu aussi. Maintenant entre lui et moi, comme avec tous les autres du reste, il n'y a plus rien de commun. Cela est venu par la force des choses. J'ai changé, j'ai grandi. Voilà, celui-là a une nature heureuse. Il a été dans la plus atroce misère sans en être affecté, et, quand il a pu, il s'en est donné à cœur joie. C'est une belle et bonne âme, et la plus généreuse que je connaisse, sous son enveloppe commune. Quand il n'a plus d'argent, il donne ses habits, ses meubles. Je l'ai vu hébergeant et nourrissant sept personnes à la fois. Comme il n'avait pas de draps pour la septième, il la faisait coucher avec lui. J'y suis entré un matin; l'étranger avait pour bonnet de nuit une casquette d'été que son hôte lui avait prêtée ; c'était d'un comique achevé ! J'aimerais à le voir réussir dans sa demande. Je le crois un vrai artiste. Parles-en à Chopin, si tu vas

chez G. Sand ; c'est son ami intime et son camarade d'enfance.

N'aie pas peur que je fasse la cour à ma cousine la Champenoise ; l'idée m'en a fait rire. C'est une de ces figures qui *n'excite pas.* Ma belle-sœur a vu tantôt ton portrait qu'elle ne connaissait pas. Elle a d'abord trouvé que tu ressemblais à une dame de sa connaissance ; puis en le regardant de plus près, elle a trouvé que non et, faisant attention aux papillotes : « Est-ce qu'elle en a autant que ça ? — Oui. *C'est comme des oreilles de caniche !* » Voilà son éloge. J'ai trouvé ça drôle. Et moi, ai-je pensé, je suis le berger de ce caniche.

Adieu chère aimée, mille baisers sur tes beaux yeux et sur ces longues papillotes dont je vais quelquefois respirer un peu l'odeur dans la petite pantoufle à crevés bleus ; car c'est là que j'ai serré la mèche. La mitaine est dans l'autre, la médaille à côté, et à côté les lettres.

---

145. À PRADIER.

Croisset, près Rouen, lundi matin.
[21 septembre 1846.]

Une fois que vous avez rendu service aux gens, on n'entend plus parler de vous. Quand vous vous êtes remué pour eux, vous croyez avoir tout fait. Vous vous trompez ; il serait bien aimable de leur donner signe de vie quelquefois. Quand vous venez à Rouen, vous ne me faites pas de visites ; et, quand je vais à Paris, on ne vous trouve pas. Vous serez bien forcé, au moins cette fois, de me

répondre, si vous êtes un peu brave homme, comme j'en suis sûr.

Vous m'avez dit, lors de nos affaires (qui, Dieu merci! sont finies : Achille est installé à l'Hôtel-Dieu et tout prêt à vous y recevoir, si vous vous y présentez), que vous connaissiez Mlle Bertin, et, partant, tout le *Journal des Débats.* Mlle Bertin est une notabilité musicale qui pourrait nous rendre service. J'ai encore l'air d'un fier intrigant, n'est-ce pas? Il y a de quoi rire. Voici l'histoire :

Il s'agit de l'Opéra et de la place d'Habeneck, qui va être vacante par suite de la paralysie d'iceluy. Ce n'est pas moi qui la demande, cette place, mais un de mes amis, un homme de talent, d'un talent vrai et sérieux, que l'on appelle Orlowski. Il a été premier alto à l'Opéra-Comique, chef d'orchestre à Rouen, où il a monté *La Juive* d'une façon telle qu'il s'est acquis, de ce jour-là, la protection et l'amitié d'Halévy, qui va appuyer sa demande. Il est venu en France comme premier grand prix du Conservatoire de Varsovie. C'est un artiste possédant à fond les partitions étrangères, une vraie nature musicale qui va se perdre et pourrir en province.

Ainsi, ce n'est pas un sot que je vous recommande; ou plutôt c'en est un! Car le pauvre garçon manque absolument de *chic,* qualité indispensable pour réussir à Paris; et il restera à la porte, avec toute sa science musicale (tout son génie peut-être!) tandis qu'on lui préférera quelque aimable monsieur, compositeur de romances andalouses. Si Mlle Bertin pouvait le recommander à Pillet ou à Cavé, en même temps qu'elle me ferait grand plaisir, elle ne ferait rien que de juste.

Si elle connaît Chopin, le pianiste, c'est un ami intime d'Orlowski, qui lui donnerait sur son compte tous les renseignements possibles pour tranquilliser sa conscience d'artiste. La nomination dépend de M. Duchâtel[1]. Je doute que vous lui ayez donné des leçons de latin, ou même de français! Si vous le connaissiez, ce serait superbe!

Dites-moi un peu, quand vous me répondrez, ce que vous faites. Où en est votre *Démosthènes?* Parlez-moi un peu de vos travaux. Cet hiver, si je vais à Paris, j'espère avoir avec vous quelques bonnes causeries un peu littéraires et classiques qui me seront sans doute utiles, amusantes à coup sûr. Adieu, mon cher maître. Je vous recommande bien sérieusement mon chef d'orchestre et je vous serre les mains. A vous de cœur.

Il ne se présente pour cette place aucun concurrent *sérieux;* c'est ce qui engage mon ami à se présenter. S'il avait vu parmi ses concurrents un homme connu, il se serait retiré.

---

146. À LOUISE COLET.

En partie inédite.

Mardi, 10 heures du matin. [22 septembre 1846.]

Je suis obligé d'aller à Rouen pour recevoir la statue que le mouleur de Phidias m'envoie (c'est l'*Eau qui écoute,* une de celles de la fontaine de Nîmes, tu sais). Je pensais n'y aller que demain

(1) Ministre de l'intérieur.

pour divers arrangements de notre logement d'hiver et je voulais t'écrire ce soir tout à mon aise une lettre que j'aurais mise à la poste avant 11 heures, pour qu'elle t'arrivât le soir. Mais je n'irai pas demain. Tous ces dérangements m'assomment. Aussi je me dépêche bien vite de t'envoyer quelques bons baisers pendant que le domestique s'apprête. Merci de l'envoi de ce matin. J'attendais le facteur sur le quai, sans en avoir l'air, et tout en fumant. Ce bon facteur! Je lui fais donner à la cuisine un verre de vin pour le rafraîchir; il aime beaucoup la maison et est très exact. Hier il ne m'a rien apporté; il n'a rien eu! Tu m'envoies tout ce que tu peux trouver pour flatter mon amour; tu me jettes, à moi, tous les hommages que tu reçois. J'ai lu la lettre de Platon avec toute l'intensité dont mon intelligence est susceptible; j'y ai vu beaucoup, énormément. Le fond du cœur de cet homme-là, quoi qu'il fasse pour le montrer calme, est froid et vide; sa vie est triste et rien n'y rayonne, j'en suis sûr. Mais il t'a beaucoup aimée et il t'aime encore d'un amour profond et solitaire; cela lui durera longtemps. Sa lettre m'a fait mal; j'ai découvert jusqu'au fond l'intérieur de cette existence blafarde, remplie de travaux conçus sans enthousiasme et exécutés avec un entêtement enragé qui, seul, le soutient. Ton amour y jetait un peu de joie, il s'y cramponnait avec l'appétit que les vieillards ont pour la vie. Tu étais sa dernière passion et la seule chose qui le consolât de lui-même. Il est, je crois, jaloux de Béranger; la vie et la gloire de cet homme ne doivent pas lui plaire. Le philosophe, d'ordinaire, est une espèce d'être bâtard entre le savant et le poète, et qui porte envie

à l'un et à l'autre. La métaphysique vous met beaucoup d'âcreté dans le sang; c'est très curieux et très amusant. J'y ai travaillé avec assez d'ardeur pendant deux ans, mais c'est un temps perdu que je regrette. Tu dis un mot bien vrai : «l'amour est une grande comédie et la vie aussi, quand on n'y est pas acteur»; seulement je n'admets pas que ça fasse rire. Il y a à peu près dix-huit mois, j'ai fait cette expérience sur nature vivante, c'est-à-dire que l'expérience s'est trouvée faite d'elle-même; c'est moi qui n'ai pas voulu la voir complète. Je fréquentais une maison où il y avait une jeune fille charmante, admirablement belle, d'une beauté toute chrétienne et presque gothique, si je puis dire. Elle avait un esprit naïf, facile à l'émotion; elle pleurait et riait tour à tour, comme il fait tour à tour pluie et soleil. J'agitais au gré de ma parole tout ce beau cœur où il n'y avait rien que de pur. Je la vois encore couchée sur son oreiller rose et me regardant, quand je lisais, avec ses grands yeux bleus. Un jour, nous étions seuls, assis sur un canapé; elle me prit la main, me passa ses doigts dans les miens; je me laissais faire sans penser à rien du tout, car je suis très innocent la plupart du temps, et elle me regarda avec un regard... qui me fait froid encore. La mère entra là-dessus, elle comprit tout et sourit en songeant à la consommation du gendre. Je n'oublierai pas ce sourire; c'est ce que j'ai vu de plus sublime. Il était composé d'indulgence bénigne et de canaillerie supérieure. Je suis sûr que la pauvre fille s'était laissée aller à un mouvement de tendresse invincible, à une de ces fadeurs de l'âme où il semble que tout ce qu'on a en vous se

liquéfie et se dissout, agonie voluptueuse qui serait pleine de délices, si on n'était prêt à éclater en sanglots ou à fondre en larmes. Tu ne peux pas te figurer l'impression de terreur que j'en ai ressentie. Je suis revenu chez moi bouleversé et me reprochant de vivre. Je ne sais pas si je m'étais exagéré les choses, mais moi qui ne l'aimais pas, j'aurais donné ma vie avec plaisir pour racheter ce regard d'amour triste auquel le mien n'avait pas répondu.

Je t'engage à faire le pendant de la *Provinciale à Paris*, le colon à Paris, comme tu en as le dessein. Quelle atroce invention que celle du bourgeois, n'est-ce pas? Pourquoi est-il sur la terre, et qu'y fait-il, le misérable? Pour moi, je ne sais pas à quoi peuvent passer leur temps ici les gens qui ne s'occupent pas d'art. La manière dont ils vivent est un problème. Tu as peut-être raison sur ce que tu me dis que trop lire éteint l'imagination, l'élément individuel, seule chose après tout qui ait quelque valeur. Mais je suis engagé dans un tas de travaux qu'il faut que je finisse, et puis maintenant j'ai toujours peur d'écrire, de manquer mes plans; de sorte que je recule devant l'exécution. Attends, pour m'envoyer ce que tu veux, que Du Camp soit revenu. A son retour, il viendra ici deux jours. J'attends néanmoins très incessamment la fin de *Mantes*.

Adieu, il est temps que je parte. A toi, cher amour, celui qui t'aime et t'embrasse sur les seins. Regarde-les et dis : Il rêve votre rondeur et son désir pose sa tête sur vous.

147. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

Jeudi, 11 heures du matin. [24 septembre 1846.]

Nous avons été, cette nuit, singulièrement troublés par une aventure dont malheureusement je n'ai pu goûter le grotesque puisque j'étais endormi et qu'au moment où cela s'est passé, je rêvais. Un beau rêve : j'étais sur le bord de la mer sur de hautes falaises, dans une grotte tapissée de varech et de fucus. Je n'ai pas entendu le bruit qu'on faisait. On a volé chez mon beau-frère, et des voisins sont venus nous avertir avec des lanternes, des cannes et des parapluies pour leur servir de défense. Mon beau-frère couchait chez nous; sa petite fille est malade et il n'y avait chez lui que son domestique, lequel, dans sa frayeur, a été tellement bouleversé qu'il a cassé un carreau et a voulu se jeter par la fenêtre. C'était, à ce qu'il paraît, fort drôle. Le pauvre diable n'est pas brave; il était fou de terreur. Il y a des natures réjouissantes, n'est-ce pas? Tout le monde ici était encore préoccupé de cela. On a enlevé une pendule et divers objets qu'on a retrouvés ensuite dans le jardin. Je regrette bien qu'on ne m'ait pas éveillé, non pas pour voir le misérable (style de journaux), que personne n'a vu, mais pour considérer un peu la mine bête des gens qui le cherchaient. J'ai manqué là un beau tableau. C'est le second que je perds de ce genre.

En Corse, nous avions pour guide le chef des voltigeurs. Un jour, nous entendîmes tout à coup deux coups de feu qui semblaient dirigés vers nous. Notre homme, qui avait affaire, par sa place, avec tous les bandits du pays, en fut convaincu à l'instant et il nous dit de nous tenir à distance et de marcher derrière lui. Il s'avança, la carabine en joue et le doigt sur la gachette. Nous le suivions à dix pas, tenant nos chevaux par la bride. Cela dura ainsi dix minutes, et nous ne vîmes rien du tout. C'est une des plus grandes mortifications que j'aie éprouvée. Je ne suis pas d'une complexion héroïque, mais le danger me plaît assez; il m'amuse, c'est tout dire. Cette nuit, il n'y avait de danger que de gagner un rhume et je n'en attrape jamais.

Tout ici va mal, ma nièce est malade, elle vomit, comme son grand-père, comme sa mère; elle suivra peut-être le même chemin qu'eux; je m'y attends. Cet enfant ne vivra pas vieux, je crois; elle a été entourée à son berceau de trop de larmes et de trop de baisers désespérés. Cela porte malheur aux gens que de trop les aimer. Enfin, que Dieu fasse comme il voudra! Si cela doit être, ce sera. Du jour où mon père a été atteint, j'ai vu de suite trois enterrements. Il y [en] a déjà deux de passés; dans un temps plus ou moins éloigné il y en aura un autre, et celui-là, je le souhaite, c'est celui de ma mère. Ce qu'il y a de bon, c'est que je [le] lui ai dit. Elle m'a compris et m'a su de la reconnaissance pour ce désir homicide. Nous sommes, elle et moi, fort inquiets, et nous ne le disons à personne, de l'état de mon beau-frère. Le chagrin l'a tellement brisé, ce pauvre garçon, que nous

croyons *qu'il se dérange*. Sa tête n'y tiendra pas. Tout cela finira encore assez mal.

Que me disais-tu donc dans ta lettre d'hier? Encore des reproches! Pourquoi ne veux-tu pas venir? Toujours! Je suis tiraillé par tout le monde, tout le monde pèse sur moi, moi qui ne pèse sur personne. A peine si je puis retrouver ma personnalité dans le chaos de douleurs contraires qui m'assiègent.

Je t'aurais écrit hier soir une longue lettre en réponse à la tienne (ce sera pour demain), si je n'avais été à Rouen chercher mon frère pour ma nièce. Je répondrai à toutes tes questions, mais sois satisfaite de suite sur un point, c'est que «je ne presse aucune autre femme dans mes bras», suivant ton expression, — aucune. Je peux vivre comme cela pendant des années. Le temps est loin où je me faisais un devoir d'aller régulièrement passer la nuit de la Saint-Sylvestre chez les filles pour inaugurer l'année. Encore dans ce temps-là c'était plutôt une manie que l'attrait du plaisir [.....]. J'ai trouvé la fameuse comparaison du bibliophile d'assez mauvais goût. Il *posait*, en disant cela, et parlait pour lui. On fait toujours de belles phrases quand on donne le bras à une jolie femme. Il n'est pas difficile de se faire passer pour un homme à grands sentiments quand on sait très bien qu'on ne vous en demandera pas la preuve.

Adieu, ma toute chérie; à demain une plus longue épître.

148. À LA MÊME.

En partie inédite.

Dimanche matin, 11 h. [27 septembre 1846.]

Enfin, le quatrième jour, je reçois une lettre. Je croyais que c'était un parti pris pour me tenter et pour voir qu'est-ce que je ferais? Tiens, pendant que j'y pense, que je te donne de suite un conseil. Ne confie ton secret à personne, et, pour les lettres, ne te fie pas plus à ta couturière qu'à tout autre. On est toujours trahi par ces gens-là tout aussi bien que par vos amis. Quoique ce soit une course épouvantable que d'aller rue Saint-Jacques, cela vaudra mieux, cela sera plus sûr. Tu iras tous les deux jours (dans chaque lettre je t'annoncerai positivement le jour où la suivante arrivera à Paris). Retiens cette grande maxime, ma chère enfant : «La défiance est la mère de la sûreté». — Tu t'étonnes que j'aie si bien jugé le Philosophe sans le connaître? C'est que j'ai déjà, quoique je n'en aie pas l'air, quelque expérience des choses. Tu n'as pas voulu le croire, quand je te l'ai dit dès le premier jour. Je suis *mûr*, mûr avant l'âge c'est vrai, parce que j'ai vécu en serre chaude. Je ne me pose jamais en homme qui a de l'expérience, ce serait trop sot; mais j'observe beaucoup et je ne conclus jamais, moyen infaillible de ne pas se tromper. J'ai retourné et j'ai joué par-dessus la jambe, dans une affaire personnelle, des diplomates illustres, ce qui m'a donné un dégoût profond de leur capacité!

La vie pratique m'est odieuse; la nécessité de venir seulement s'asseoir à heures fixes dans une salle à manger me remplit l'âme d'un sentiment de misère. Mais quand je m'en mêle (de la vie pratique), quand je m'y mets (à table), je m'y entends tout comme un autre. Tu voudrais me faire connaître Béranger; je le désire aussi. C'est une grande nature qui me touche. Mais il y a, je parle de ses œuvres, un malheur immense, c'est la classe de ses admirateurs. Il y a des génies énormes qui n'ont qu'un défaut, qu'un vice, c'est d'être sentis surtout par les esprits vulgaires, par les cœurs à poésie facile. Béranger, depuis trente ans, défraye les amours d'étudiants et les rêves sensuels des commis voyageurs. Je sais bien que ce n'est [pas] pour eux qu'il écrit; mais c'est surtout ces gens-là qui le sentent. D'ailleurs on a beau dire, la popularité, qui semble élargir le génie, le vulgarise, parce que le vrai Beau n'est pas pour la masse, surtout en France. *Hamlet* amusera toujours moins que *Mademoiselle de Belle-Isle.* Béranger, quant à moi, ne me parle ni de mes passions, ni de mes rêves, ni de ma poésie. Je le lis historiquement, car c'est un homme d'un autre âge. Il était vrai dans son temps, il ne l'est plus pour le nôtre. Son amour heureux, qui chante si joyeusement à la fenêtre de sa mansarde, est pour nous, jeunes gens d'à présent, quelque chose de tout étrange; on admire ça comme l'hymne d'une religion disparue, mais on ne le sent pas. J'ai vu tant d'imbéciles, tant de bourgeois étroits, chanter «ses gueux» et «son Dieu des bonnes gens», qu'il faut vraiment que ce soit un grand poète pour avoir résisté dans mon esprit à tous ces ébranlements prodigieux. Ce que

j'aime pour ma consommation particulière, ce sont les génies un peu moins agréables au toucher, plus dédaigneux du peuple, plus retirés, plus fiers dans leurs façons et dans leurs goûts; ou bien le seul homme qui puisse remplacer tous les autres, mon vieux Shakespeare, que je vais recommencer d'un bout à l'autre et ne quitter cette fois que quand les pages m'en seront restées aux doigts. Quand je lis Shakespeare je deviens plus grand, plus intelligent et plus pur. Parvenu au sommet d'une de ses œuvres, il me semble que je suis sur une haute montagne : tout disparaît et tout apparaît. On n'est plus homme, on est *œil;* des horizons nouveaux surgissent, les perspectives se prolongent à l'infini; on ne pense pas que l'on a vécu aussi dans ces cabanes qu'on distingue à peine, que l'on a bu à tous ces fleuves qui ont l'air plus petits que des ruisseaux, que l'on s'est agité enfin dans cette fourmilière et que l'on en fait partie. J'ai écrit autrefois, dans un mouvement d'orgueil heureux (et que je voudrais bien retrouver), une phrase que tu comprendras. C'était en parlant de la joie causée par la lecture des grands poètes : « Il me semblait parfois que l'enthousiasme qu'ils me donnaient me faisait leur égal et me montait jusqu'à eux[1]. » Allons, voilà mon papier plein et je ne t'ai pas dit un mot de ce que je voulais te dire. Il faut que j'aille à Rouen (mes agréables parents m'y font aller souvent, encore 15 jours comme ça; ce sont des promenades perpétuelles. Molière a oublié une espèce de fâcheux, c'est le Parent), pour réclamer au che-

[1] Voir *Novembre, Œuvres de jeunesse inédites,* t. II, p. 173.

min de fer un fauteuil que l'on m'envoie de Paris. C'est un grand fauteuil pour écrire, à dossier élevé, genre Louis XIII, en maroquin vert et en bois tourné. Je l'étrennerai demain en t'écrivant. Allons, ma vieille, tu t'es encore fâchée de ce que je t'ai dit sur la Saint-Sylvestre. Je t'avais dit cela tout bonnement pour te divertir. Je suis bien peu perspicace envers toi, à ce qu'il paraît. Ma science croule devant les femmes. Il est vrai que c'est un chapitre où la ligne suivante vous prouve toujours que l'on n'a rien entendu à la précédente.

Mille baisers sur ta bouche rose à la *Mignon*.

---

149. À LA MÊME.

En partie inédite.

Lundi matin. [28 septembre 1846.]

Non, encore une fois non, je te le proteste, je te le jure : si les autres n'ont que du dédain après la possession, je ne suis pas comme eux et je m'en fais gloire; la possession m'attache au contraire.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Tu as tort de me dire que tu es blessée dans ton orgueil. Pourquoi cela? Ai-je rien fait qui t'humilie? C'est plutôt moi qui devrais l'être, humilié, car tu fais tout ce que tu peux pour me prouver que je ne t'aime pas. Essaye tout ce que

tu voudras, mon cœur me dit le contraire. Je serais un an sans te voir ni t'écrire que mon sentiment n'en baisserait pas d'un degré. Quand une chose une fois est entrée en moi, elle a du mal à en sortir.

J'irai, dans huit jours, voir le secrétaire de la commission pour le buste de mon père, et je lui dirai de hâter un peu les choses. Les vacances vont finir, on est de retour de la campagne. Nous allons tâcher de faire expédier la décision. Ça me procurera, comme je te l'ai dit, le moyen de passer à Paris au moins une douzaine de jours de suite, peut-être quinze, le plus que je pourrai enfin. Mais quand sera-ce? Je l'ignore. Voilà bientôt dix mois que ça traîne; ces Messieurs ne sont pas vifs.

Plains-moi : il va falloir peut-être que j'aille un de ces jours, demain ou après-demain sans doute, à Dieppe, promener mes Champenois. Comme ils font là-bas nos affaires (le mari régit nos biens) *gratis,* ma mère trouve qu'il faut leur faire le plus de politesses possible. Elle reste toujours à garder la nourrice et l'enfant, de sorte que c'est moi qui ai cette corvée. Le soir, c'est à peine si j'ai trois ou quatre heures de libres. Nous avons eu ces jours-ci bien de l'inquiétude pour cet enfant. Mais, Dieu merci, elle est passée. Ce sera pour plus tard à recommencer.

J'ai été hier au chemin de fer réclamer mon fauteuil. Ça me serre le cœur de voir ces wagons qui partent sans que je monte dedans. J'ai suivi de l'œil les rails qui filent vers Paris. Dans le débarcadère on roulait des voitures, on faisait les apprêts pour le départ de quatre heures. Que

n'en suis-je, me disais-je ! Va, je t'ai donné là une bonne pensée de désirs. C'est comme ce matin en m'éveillant : je suis resté une grande heure dans mon lit à rêver à toi. Je me rappelais surtout un geste charmant de ta narine quand, couchée près de moi, tu te retournes sur le côté pour me voir; tes bonnes papillotes s'épandent sur l'oreiller, tes membres sont dans les miens. Tiens, Louise, dans ce moment j'ai la tendresse au cœur, le feu dans le corps !... A quoi ça me sert-il bon Dieu ! A rien qu'à souffrir. Je souffre de toi, de ta douleur. Si tu veux m'être agréable, me rendre heureux, calme ton chagrin; c'est là tout ce que je te demande.

Je ne t'écrirai plus que quand tu auras décidé positivement où il faut que je t'envoie mes lettres. Pèse bien tout et conclus ensuite.

Je te remercie des renseignements que tu as demandés pour moi. Le Brache, que je connais, est un jeune homme avec lequel j'ai été au collège de Rouen. On l'a mis à la porte pour une affaire assez sale, dont il était totalement innocent. Quant à M^me^ Foucaud, c'est bien celle-là que j'ai connue. Ton cousin est-il un homme assez sûr pour qu'on puisse lui confier une lettre avec certitude qu'elle sera remise? car j'ai envie d'écrire à M^me^ Foucaud. C'est une vieille connaissance; n'en sois pas jalouse. Tu liras la lettre si tu veux, à condition que tu ne la déchireras pas. Je m'en rapporterai à ta parole. Si je te regardais comme une femme commune, je ne te dirais pas tout cela. Mais ce qui te déplaît peut-être, c'est justement que je [te] traite comme un homme et non comme une femme. Tâche un peu d'employer quelque

chose de ton esprit dans les rapports que tu as avec moi. Tu verras que ton cœur, plus tard, lui sera reconnaissant de cette impartialité! J'avais cru dès le début que je trouverais en toi moins de personnalité féminine, une conception plus universelle de la vie; mais non! Le cœur, le cœur! ce pauvre cœur, ce bon cœur, ce charmant cœur avec ses éternelles grâces, est toujours là, même chez les plus hautes, même chez les plus grandes. Les hommes, d'ordinaire, font tout ce qu'ils peuvent pour l'irriter, pour le faire saigner. Ils s'abreuvent avec une sensualité raffinée de toutes ces larmes qu'ils ne versent pas, de tous ces petits supplices qui leur prouvent leur force. Si je comprenais ce plaisir-là, j'aurais beau jeu à me le donner avec toi.

Mais non, je voudrais faire de toi quelque chose de tout à fait à part, ni ami, ni maîtresse; cela est trop restreint, trop exclusif; on n'aime pas assez son ami, on est trop bête avec sa maîtresse. C'est le terme intermédiaire, c'est l'essence de ces deux sentiments confondus. Je voudrais enfin qu'hermaphrodite nouveau, tu me donnasses avec ton corps toutes les joies de la chair, et avec ton esprit toutes celles de l'âme.

Comprendras-tu cela? Je ne crois pas que ce soit clair. C'est une chose étrange avec toi combien j'écris mal; je n'y mets pas de vanité littéraire, mais c est ainsi. Tout se heurte dans mes lettres; c'est comme si je voulais dire trois mots à la fois.

J'ai assez ri du désappointement de Phidias pour sa *décommande*. Il devait avoir une figure grotesque. Il faut convenir que les hommes sont

drôles. Le souci financier surtout est très curieux à observer. A sa place, il est probable que j'aurais été encore plus vexé. Une fois qu'on a chaussé une idée, il est toujours pénible de s'en défaire. C'est pour cela qu'il vaut mieux peut-être s'habituer à aller pieds nus.

Je ne pourrai donc pas aller à Paris avant le retour de l'Officiel. J'en enrage! Mais tu vois toutes les raisons, pauvre amour! Il eût été si bon de passer encore une journée dans le genre de celle de Mantes!

Mais est-ce que tu es tellement tenue, lorsqu'il est là, qu'il te sera difficile de nous voir? Tu auras mille prétextes pour sortir! Tu ne croirais pas une chose, c'est que j'ai une grande envie de le voir, cet homme. Non pas que j'en sois jaloux, mais je suis jaloux de sa place. Il aurait pu te rendre heureuse; moi je ne le pourrai jamais. Il faut que ce soit une bien misérable nature pour ne l'avoir pas fait. Il me semble que si j'avais été ton mari, nous eussions fait bon ménage. Après ça, il est probable que nous nous serions détestés; c'est ordinaire. L'union légitime, qui est l'antilégitime, celle qui est hors nature et contre le cœur, suffit par sa légitimité même pour chasser l'amour.

C'est en t'écrivant que j'étrenne ce fauteuil sur lequel je suis destiné, si je vis, à passer de longues années. Qu'y écrirai-je? Dieu le sait; sera-ce du bon ou du mauvais, du tendre ou de l'érotique, du triste ou du gai? De tout cela un peu, probablement, et rien en somme. N'importe! Que cette inauguration bénisse tous mes travaux futurs! Voilà l'hiver, la pluie tombe, mon feu

brûle, voilà la saison des longues heures renfermées. Vont venir les soirées silencieuses passées à la lueur de la lampe, à regarder le bois brûler et à entendre le vent souffler. Adieu les larges clairs de lune sur les gazons verts et les nuits bleues toutes mouchetées d'étoiles.

Adieu ma toute chérie; je t'embrasse de toute mon âme.

J'ai appris hier le mariage de mon ami Cloquet. Il épouse une jeune Anglaise qui a plusieurs « H » à son nom. J'en ai eu pitié, de cette pauvre fille, quoique je ne la connaisse pas. Il y avait autrefois en médecine un remède que l'on employait pour les rois en décrépitude : ils prenaient des bains de sang d'enfant. Beaucoup d'hommes encore, pour se rajeunir, s'immolent quelque cœur vierge, afin de récréer leur vieillesse et de réchauffer leurs membres froids. Et on appelle ces gens là des âmes tendres, qui ne peuvent pas se passer d'affection.

---

150. À LA MÊME.

Mercredi soir, 9 h. [30 septembre 1846.]

Franchement! parle-moi *franchement!* C'est là ton mot, et tu veux en même temps que je te ménage, dis-tu. Tu m'accuses d'être brutal et tu fais tout ce que tu peux pour me le rendre encore davantage. C'est une chose étrange et curieuse à la fois, pour un homme de bon sens, l'art que les femmes déploient pour vous forcer à les tromper; elles vous rendent hypocrites malgré

vous, et puis elles vous accusent d'avoir menti, de les avoir trahies. Eh bien, non ! ma pauvre chérie, je ne serai pas plus explicite que je l'ai été, parce qu'il me semble que je ne peux pas l'être plus. Je t'ai toujours dit *toute* la vérité et rien que la vérité. Si je ne peux pas venir à Paris comme tu le désires, c'est qu'il faut que je reste ici. Ma mère a besoin de moi; la moindre absence lui fait mal. Sa douleur m'impose mille tyrannies inimaginables. Ce qui serait nul pour d'autres est pour moi beaucoup. Je ne sais pas envoyer promener les gens qui me prient avec un visage triste et les larmes dans les yeux. Je suis faible comme un enfant et je cède, parce que je n'aime pas les reproches, les prières, les soupirs. L'année dernière, par exemple, j'allais tous les jours en canot à la voile. Je n'y courais aucun risque, puisque, outre mon talent maritime, je suis un nageur de force assez remarquable. Eh bien, cette année, il lui a pris idée d'avoir de l'inquiétude. Elle ne m'a pas prié de ne plus me livrer à cet exercice qui pour moi et par les fortes marées, comme maintenant, est plein de charmes; je coupe la lame qui me mouille en rebondissant sur les flancs de l'embarcation; je laisse le vent enfler ma voile qui frissonne et bat avec des mouvements joyeux; je suis seul, sans parler, sans penser, abandonné aux forces de la nature et jouissant à me sentir dominé par elles. Elle ne m'a rien dit là-dessus, dis-je. Néanmoins j'ai mis tout mon attirail au grenier, et il n'est pas de jour où je n'aie envie de le reprendre. Je n'en fais rien, pour éviter certaines allusions, certains regards; voilà tout. C'est de même que, pendant dix ans, je me suis caché d'écrire

pour m'épargner une raillerie possible. Il me faudrait un prétexte pour aller à Paris, et lequel? Au voyage suivant, un second; et ainsi de suite. N'ayant plus que moi qui la rattache à la vie, ma mère est toute la journée à se creuser la tête sur les malheurs et accidents qui peuvent me survenir. Quand j'ai besoin de quelque chose, je ne sonne pas, parce que si cela m'arrive je l'entends qui court toute haletante dans l'escalier, pour venir voir si je ne me trouve pas mal, si je n'ai pas une attaque de nerfs, etc. Aussi je suis, par là, je suis obligé de descendre chercher moi-même mon bois quand je n'en ai plus, mon tabac quand j'ai envie de fumer, ma bougie quand les miennes sont usées. Encore un coup, pauvre âme, je *t'assure* que si je pouvais non pas aller à Paris, mais y vivre avec toi, près de toi du moins, je le ferais. Mais... Mais... hélas! Je me souviens qu'il [y] a dix ans environ, c'était une vacance; nous étions tous au Havre. Mon père y apprit qu'une femme qu'il avait connue dans sa jeunesse, à dix-sept ans, y demeurait avec son fils, alors acteur au théâtre de cette ville (il l'est encore, au Gymnase, je crois). Il eut l'idée de l'aller revoir. Cette femme, d'une beauté célèbre dans son pays, avait été autrefois sa maîtresse. Il ne fit pas comme beaucoup de bourgeois auraient fait; il ne s'en cacha pas : il était trop supérieur pour cela. Il alla donc lui faire visite. Ma mère et nous trois nous restâmes à pied, dans la rue, à l'attendre; la visite dura près d'une heureuse (*sic*). Crois-tu que ma mère en fut jalouse et qu'elle en éprouva le moindre dépit? Non; et pourtant elle l'aimait, elle l'a aimé autant qu'une femme a jamais pu aimer un homme, et

non pas quand ils étaient jeunes, mais jusqu'au dernier jour, après trente-cinq ans d'union. Pourquoi toi te blesses-tu par avance d'un mot de souvenir que j'ai l'intention d'envoyer à Mme Foucaud. Je fais plus que mon père, car je te mets en tiers dans notre conversation, qui se fait à travers l'Atlantique. Oui, *je veux* que tu lises ma lettre, si je lui en écris une, si tu le veux, si tu comprends d'avance le sentiment qui m'y porte. Tu trouves qu'il y a à cela de l'indélicatesse envers toi. Moi j'aurais cru le contraire : j'y aurais vu une marque de confiance peu commune. Je te livre tout mon passé! Et cela t'irrite! Je te dis : tiens, voilà ce que j'ai aimé, et c'est toi que j'aime. Cela te fait mal! Ma parole d'honneur, il y a de quoi en perdre la tête.

J'ai reçu la boîte de carton, envoi de M. Du Camp. Je l'ai ouverte; je ne sais pas pourquoi, mais un parfum de sentiment m'en est monté au cœur. Dans les plis du papier bleu qui recouvrait le dedans était resté quelque chose de tes doigts; tout cela était bien arrangé, charmant. J'ai eu presque regret ensuite d'y avoir touché. Les fiancées, quand elles découvrent leur corbeille de noces, doivent éprouver quelque chose d'analogue, de moins fin peut-être. J'ai revu la pauvre branche de lierre avec les traces des gouttes de pluie de Mantes. Je me suis précipité sur le petit carnet et j'ai lu avidement toute la pièce, surtout le milieu, que je ne connaissais pas. Mais je me dépêchais; j'avais peur d'être dérangé. C'était dans ma chambre de Rouen. Quand je vais avoir fini cette lettre, je vais m'y mettre et la prochaine fois je t'enverrai mes observations. Il y

a un vers dont je me souviens, qui m'a joliment fait rire :

Comme un buffle indompté des déserts d'Amérique.

Je fais un triste buffle, va! et la rime *athlétique*, qui vient après, n'est pas faite pour moi. Je suis de tempérament fort peu gaillard; mais le corps se sent toujours un peu de l'âme, le gant prend le pli de la main. Au reste, il m'a semblé qu'il y avait de vraies belles choses.

Soigne ta pauvre gorge. Reste chez toi et chauffe-toi à outrance, et surtout ne m'écris plus de phrases pareilles à celle-ci : « Va à Dieppe, amuse-toi bien. » Justement je suis un homme qui m'amuse tant d'habitude que ça en ferait pleurer ceux qui pourraient en voir le fond. De qui diable veux-tu donc que je te parle, si ce n'est de Shakespeare, si ce n'est de ce qui me tient le plus au cœur? Que j'aie, suivant ta remarque, plus d'imagination que de cœur, je le voudrais bien, mais j'en doute; car je trouve, moi, que j'en ai très peu. Quand je considère mes plans d'un côté et l'Art de l'autre, je m'écrie comme les marins bretons : « Mon Dieu, que la mer est grande et que ma barque est petite! » Est-il possible que tu me reproches jusqu'à l'innocente affection que j'ai pour un fauteuil!! Si je te parlais de mes bottes, je crois que tu en serais jalouse. Allons, va! je t'aime bien tout de même et je te baise sur les lèvres, ma mignonne. Encore un baiser entre les deux seins, un sur chaque doigt. Soigne ta main et laisse-toi pousser les ongles plus longs; tu sais que tu me l'as promis.

Adieu, adieu, mille chaudes caresses.

151. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

Samedi matin, 8 h. [3 octobre 1846.]

Je vais envoyer à Rouen mon domestique porter la lettre pour Phidias, dans laquelle je lui envoie ses 2,500 francs. Je lui donnerai celle-ci; tu l'auras ce soir. Je pense que tu es comme moi : tu aimes les nouvelles fraîches. Patiente encore un peu, ma chérie, et lis ceci : la commission s'assemble dans une douzaine de jours pour statuer de suite ce qu'il y a à faire. Je serais fort étonné si ce n'était pas notre ami qui fût chargé du travail. Donc, avant la fin du mois, j'irai passer à Paris une huitaine complète. Ce sera toujours cela, n'est-ce pas, quoique huit jours soient bien vite écoulés.

J'ai une peur atroce que mes drôles ne lambinent; ils mettent dans cette affaire une lenteur, une incurie incroyables. Il faudra s'estimer heureux s'ils en finissent aussi vite qu'ils le disent (voilà neuf mois que ça dure, en six semaines tout aurait pu être bâclé). Ainsi, bientôt nous nous reverrons. Ce sera l'hiver; mais nous trouverons bien tout de même un rayon de soleil pour faire une promenade au bois de Boulogne. Tu m'y montreras la petite retraite que tu y as découverte. S'il pleut, nous nous chaufferons à un grand feu, toi sur mes genoux et la tête penchée sur mon épaule. Tu vois que pendant que tu t'occupes à te tourmenter et à m'envoyer des re-

proches, je m'occupe de toi, de nous. J'ai fait cette semaine quelques démarches pour hâter la commission et pouvoir aller te rejoindre le plus tôt possible. Ce n'était peut-être pas très convenable de ma part; mais n'importe. Il me semblait entendre ta voix derrière moi me crier dans l'oreille avec ta pétulance enfantine : «Mais va donc! va donc! dépêche-toi!»

Tu veux que je te donne quelque chose qui m'appartienne depuis longtemps et dont je me sers habituellement. J'y ai réfléchi. Je t'apporterai mon presse-papier et deux petites salières en émail dans lesquelles je mets de la poudre et des pains à cacheter. Ça a le mérite d'avoir passé de longs jours sur ma table. Ces objets ont été les témoins muets de bien des heures solitaires de ma vie; qu'ils [le] soient pour toi maintenant, quand tu écriras! qu'ils te rappellent ton ami!

Sais-tu que, si je voulais faire l'homme incompris, j'aurais beau jeu? Dans ton petit mot d'avant-hier, tu me dis que tu es sûre que je ne t'ai jamais aimée, tandis que ton cœur t'affirme le contraire. A quoi bon ce mensonge que tu te fais à toi-même? Est-ce que quand tu me regardes tu ne vois pas que je t'aime, dis? Ose nier le contraire! Voyons, souris, embrasse-moi; ne m'en veux plus de te parler de Shakespeare au lieu de moi. Il me semble que c'est plus intéressant, voilà tout. Et de quoi parlerait-on, encore une fois, si ce n'est de ce qui est la préoccupation exclusive de votre esprit? Pour moi, je ne sais pas comment font pour vivre les gens qui ne sont pas du matin au soir dans un état esthétique. J'ai goûté plus qu'un autre les plaisirs de la famille, autant qu'un

homme de mon âge, les joies des sens; plus que beaucoup, celles de l'amour. Eh bien, jamais personne ne m'a donné une jouissance approchante à celles que m'ont fournies quelques morts illustres dont je lisais ou contemplais les œuvres.

Les trois plus belles choses que Dieu ait faites, c'est la mer, l'*Hamlet* et le *Don Juan* de Mozart. Que tout cela n'aille pas te fâcher, encore une fois! Car ce reproche, de ta part à toi, n'est pas vrai. Il peut venir dans un moment d'irritation nerveuse; mais il ne doit pas être permanent au fond de ton cœur.

Du Camp est toujours dans les bois, où il se promène à cheval et chasse le sanglier. J'attends de lui une lettre qui m'annonce son retour. Le voyage de Dieppe est, Dieu merci, manqué; mais nous faisons presque tous les jours des promenades dans les environs. Il y a trois jours, nous avons rencontré une société dans laquelle se trouvaient deux dames, dont l'une avait un chapeau de paille pareil au tien. Tu ne saurais croire le singulier effet que j'en ai ressenti. Mais la figure n'était pas pareille à la tienne!

Je prendrai avec moi le carnet de Mantes. Nous le relirons ensemble. Je t'aime bien pour tout cet amour et pour tout ce talent que tu mets à mes pieds. Qu'ai-je donc fait pour mériter tant de richesses? Jamais personne ne me comblera comme toi. Tu devrais être sûre, dans ta force, qu'une autre ne pourrait jamais atteindre à ta puissance.

Je ne te parle plus de cette estimable M^me^ Foucaud, puisque c'est un sujet qui te chagrine. Tu feras comme tu voudras.

Je me dépêche dans ce moment de lire un

in-folio que l'on m'a envoyé de la bibliothèque royale.

C'est l'*Historia Orientalis* de Nottinger, un bouquin latin hérissé de grec que je n'entends pas toujours, et d'hébreu par-dessus lequel je passe. Il faut que je l'aie rendu d'ici à peu (c'est un mien ami qui l'a pris pour moi). C'est un livre assez curieux, et après la lecture duquel on peut faire l'érudit à bon marché, mais ce n'est [pas] pour cela que je l'ai pris. C'était pour voir différentes choses sur la religion des Arabes avant Mahomet, et pour m'initier à la composition des talismans. Si j'en trouve un pour me rendre invisible, je filerai de suite rue Fontaine-Saint-Georges, et j'entrerai te baiser à la barbe de l'Officiel.

Adieu cher amour, à toi, à toi.

---

152. À LA MÊME.

En partie inédite.

Dimanche soir. [4 octobre 1846.]

Voici la lettre pour Mme Foucaud. Je voudrais être là, à Paris, près de toi, et effacer par un baiser chaque pli triste qui viendrait sur ton front en la lisant, car j'ai peur que tu ne t'en chagrines encore. J'ai obéi au mouvement d'écrire à cette femme. Ai-je bien fait de le suivre? Je n'en sais rien. Je suis un peu comme Montaigne; «je ne sais souffrir contradiction ni débat chez moi». Cette idée m'est venue, j'y ai cédé, voilà tout. Si tu ne me blâmes pas j'aurai eu raison, si tu me reproches

cela j'aurai eu tort. Tu me diras franchement, amour, l'effet qu'elle t'a produit. J'ai écrit ça tout à l'heure, assez vite. En la relisant, je viens de m'apercevoir qu'elle avait une tournure assez dégagée, et que l'ensemble était d'un *chic* assez ferme. Cette créature-là n'avait pas pour elle une très grande intelligence, mais ce n'était pas là ce que je lui demandais. Je me rappellerai toujours, qu'elle m'écrivit un jour automate «ottomate»; ce qui excita beaucoup, beaucoup, mon hilarité (expression parlementaire). A part les moments purement mythologiques, je n'avais rien à lui dire. Au bout de huit jours que nous eussions vécu ensemble, j'en aurais été assommé. Tout le monde n'est pas toi, car toi, tu as pour attirer les gens des charmes secrets dont ils ne se doutent pas. Crois-tu que, depuis qu'il y a des amants sur la terre, beaucoup aient reçu des vers comme ceux du carnet? Tu me gâtes, tu me donnes de l'orgueil. Je ne vois pas, partout où je tourne les yeux, un homme aimé par une femme telle que toi. Moi qui ne me croyais pas fait pour inspirer de passion sérieuse, je suis si bien démenti par toi que je deviendrais fat et sot si tu ne me laissais encore un peu de bon sens.

Il y a dans la lettre ci-incluse une phrase dont tu te demanderais le sens; c'est quand je dis que je suis enlaidi. Eh bien, c'est très vrai. C'était il y a dix ans qu'il eût fallu me connaître. J'avais une distinction de figure que j'ai perdue; mon nez était moins gros et mon front n'avait pas de rides. Il y a encore des moments où, quand je me regarde, je me semble bien; mais il y en a beaucoup où je me fais l'effet d'un fameux bourgeois. Sais-tu

que, dans mon enfance, les princesses arrêtaient leurs voitures pour me prendre dans leurs bras et m'embrasser? Un jour que la duchesse de Berry passait à Rouen et qu'elle se promenait sur les quais, elle me remarqua, dans la foule, tenu dans les bras de mon père qui m'élevait pour que je puisse voir le cortège. Sa calèche allait au pas; elle la fit arrêter et prit plaisir à me considérer et à me baiser. Mon pauvre père rentra bien heureux de ce triomphe. C'est bien sûr le seul que je remporterai jamais. Je tressaille encore au mouvement de joie orgueilleuse qui a dû remuer ce grand et bon cœur éteint. Je comprends, tout comme un autre, ce qu'on peut éprouver à regarder son enfant dormir. Je n'aurais pas été mauvais père; mais à quoi bon faire sortir du néant ce qui y dort? Faire venir un être, c'est faire venir un misérable. « Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur? » C'est Job qui dit cela. Aimes-tu ce livre? C'est un des beaux qu'on ait faits depuis qu'on en fait. T'es-tu nourrie de la Bible? Pendant plus de trois ans je n'ai lu que ça le soir, avant de m'endormir. Au premier moment de libre que je vais avoir je vais recommencer. J'ai entrepris beaucoup de choses assez longues dont je voudrais être débarrassé.

Il est possible, comme tu me l'observes, que je lise trop, quoique je ne lise guère. L'étude, au bout du compte, ajoute peu; mais elle excite. Maintenant d'ailleurs j'ai toujours peur d'écrire. Éprouves-tu, ainsi que moi, avant de commencer une œuvre, une espèce de terreur religieuse et comme une appréhension d'entamer le rêve? Une

chose qui m'a beaucoup touché, c'est ce que dit Gibbon[1], à la fin de son histoire, quand il parle de la mélancolie qui lui est survenue au cœur lorsqu'il s'est vu avoir fini l'ouvrage où il avait passé trente ans. Et puis l'imagination est plutôt une faculté qu'il faut, je crois, condenser pour lui donner de la force, qu'étendre pour lui donner de la longueur. Paillettes d'or légères comme de la paille et volatiles comme la poussière, mes idées ont plutôt besoin d'être mises à la presse que passées au laminoir. Ce bon Toirac[2], qui t'a fait plaisir en te parlant de moi, est trop indulgent ou trop illusionné quand il dit que je connais les anciens à fond (mes amis finiraient par me rendre ridicule). C'est-à-dire que je les épelle, voilà tout. C'est un excellent garçon que Toirac, homme d'esprit dans l'acception française du mot, et honnête homme avec cela. Il a un assez joli talent pour faire le vers léger, le vers des épîtres de Voltaire. Je le voyais assez souvent à Paris et nous dînions ensemble. Si tu as des compliments à me relater sur mon compte, j'en ai aussi sur le tien. Il est venu cet après-midi un de mes anciens camarades, cousin de mon beau-frère. Il a vu ton portrait et l'a considérablement admiré; il l'a pris dans ses mains, approché de la fenêtre et le regardant : «Diable, mais c'est bien beau, ça! quelle belle figure! oui, charmante, charmante, etc.» Ça m'a fait plaisir. Était-ce pour toi ou pour moi? Un grand moraliste seul aurait pu le dire.

A propos de dire, il faut que je t'avoue tout

(1) Historien anglais.
(2) Médecin dentiste renommé.

de suite que je crois que tu n'as fait nulle part quelque chose de meilleur que le mouvement :

O lit ! si tu parlais.....

J'adore surtout ceci :

Reprenant à son tour l'amoureuse louange,
Il disait : « Sais-tu bien que je suis fier de toi,
Avec ta bouche rose et tes blonds cheveux d'ange
Tu ranimes pour moi Lavallière et Fontange;
L'orgueil me transfigure et, dans un rêve étrange,
Te pressant dans mes bras, je me crois un grand roi. »

et encore ceci :

Ton flanc, etc.
.....
Pressait ma gorge ronde et ferme
Où brille un bouton de carmin.
Ton bras enlaçait ma ceinture ;
Ton cou vers mon cou se tendait
Et ta lèvre embaumée et pure
A ma lèvre se suspendait.
Deux langues dans la même bouche
Mêlaient d'onctueux lèchements,
Nos corps unis broyaient la couche
Sous leurs fougueux élancements.

Ce sont là des vers émouvants et qui remueraient des pierres, à plus forte raison moi. Bientôt nous recommencerons, n'est-ce pas, à nous jeter le défi de nous assouvir. Patiente un peu. Moi je m'impatiente.

Adieu, mille morsures sur ta bouche rose. Du Camp arrive vers le dix. Il ira te voir de suite. Tu cachetteras la lettre avec soin et tu la recommanderas bien; puisque je l'ai écrite, qu'elle parvienne !

153. À LA MÊME.

En partie inédite.

Mercredi matin. [7 octobre 1846.]

Je ne t'avais pas parlé de venir ici, parce que je suis toujours empêtré de mes chers parents et que je n'aurais pu m'absenter une grande demi-journée pour aller à Rouen. Si l'Officiel n'arrive pas, s'ils s'en vont bientôt et que la Commission[1] retarde, comme j'en ai peur, je t'écrirai donc de venir me faire une petite visite. J'irai samedi chez le Secrétaire de la Commission et je tâcherai de l'animer tellement qu'il pousse l'épée dans les reins aux autres pour en finir vite.

Pradier m'a écrit qu'il allait s'en aller à Nîmes; il m'offre même de l'accompagner. Il eût été plus aimable de sa part de me répondre à ce que je lui demandais. J'attendais de lui une lettre confidentielle, que je puisse laisser au Secrétaire, et dans laquelle il m'aurait demandé à faire le buste. Cela m'eût beaucoup servi pour le faire agréer par ces drôles, car il se présente plusieurs sculpteurs, Danton entr'autres. Tâche de le voir et de lui parler de cela, ou écris-lui un mot.

Il serait bien possible, comme tu le présages dans ta lettre d'avant-hier, que cette bonne Mme Foucaud, si elle a besoin d'argent, m'en de-

[1] Commission réunie à propos d'un projet de monument au père de Flaubert.

mande. Le malheur est que je n'en ai pas : j'ai mangé, cette année, trois fois mon revenu. Si j'en ai quand elle m'en demandera, je lui en donnerai; sinon, non. Ce refus forcé m'humiliera, mais qu'y faire?

C'est ta lettre qui était enthousiaste, ardente, sentie! Parce que je te dis que je vais venir bientôt, tu approuves tout en moi, tu me combles de caresses et d'éloges. Tu ne me reproches plus la fantaisie, mon amour d'images, mon égoïsme raffiné, etc. Mais qu'un obstacle se présente qui m'empêche, et ça recommencera, n'est-ce pas? O! enfant, enfant, que tu es jeune encore!

L'amour est une plante de printemps qui parfume tout de son espoir, même les ruines où il s'accroche. Ce n'est pas pour dire que tu sois une ruine, ma chérie. C'est pour te dire que, quoique tu te prétendes plus vieille que moi d'âge, tu es plus jeune. Tu me regardes un peu comme Mme de Sévigné faisait de Louis XIV : « Oh! le grand roi! », parce qu'il avait dansé avec elle. Moi, parce que tu m'aimes, tu me crois beau, intelligent, sublime; tu me prédis de grandes choses! Non! non! Tu te trompes. Autrefois, j'ai eu toutes ces idées-là sur mon compte. Il n'est pas un crétin qui ne se soit rêvé grand homme, pas un âne qui, en se contemplant dans le ruisseau où il passait, ne se soit regardé avec plaisir et trouvé des allures de cheval. Il me manque beaucoup, et des meilleures choses, pour faire du bon. J'ai écrit çà et là quelques belles pages, mais pas une œuvre. J'attends un livre que je médite pour me fixer à moi-même ma valeur. Mais ce livre ne s'exécutera peut-être jamais, et c'est dommage; ce sera une

grande privation pour ceux qui auraient pu le connaître.

Parmi les marins, il y [en] a qui découvrent des mondes, qui ajoutent des terres à la terre et des étoiles aux étoiles. Ceux-là ce sont les maîtres, les grands, les éternellement beaux. D'autres lancent la terreur par les sabords de leurs navires, capturent, s'enrichissent et s'engraissent. Il y en a qui s'en vont chercher de l'or et de la soie sous d'autres cieux. D'autres seulement tâchent d'attraper dans leurs filets des saumons pour les gourmets et de la morue pour les pauvres. Moi, je suis l'obscur et patient pêcheur de perles qui plonge dans les bas-fonds et qui revient les mains vides et la face bleuie. Une attraction fatale m'attire dans les abîmes de la pensée, au fond de ces gouffres intérieurs qui ne tarissent jamais pour les forts. Je passerai ma vie à regarder l'Océan de l'Art où les autres naviguent ou combattent, et je m'amuserai parfois à aller chercher au fond de l'eau des coquilles vertes ou jaunes dont personne ne voudra; aussi je les garderai pour moi seul et j'en tapisserai ma cabane.

On doit décidément te prendre chez Du Camp pour une dame qui lui veut beaucoup de bien. Mais patiente un peu; les premiers jours de la semaine prochaine tu le verras. Dis-moi, s'il y a quelqu'un chez toi, sous quel prétexte faut-il qu'il se présente, pour que je le lui écrive? et vers quelle heure à peu près? Est-ce que, si l'Officiel est à Paris, tu ne pourrais pas dire que tu vas chez Phidias pour ton buste et venir avec moi? Ce bon buste! nous aura-t-il servi!...

Je me répète toujours et incessamment de ma-

nière à m'en fatiguer (mais ça me revient malgré moi)

Avec ta bouche rose et tes blonds cheveux d'ange,
.....

Adieu ma toute chérie, je t'embrasse partout. C'est surtout le matin et le soir que je pense à toi. Ton image me vient avec le jour et me berce, à demi engourdi, quand je m'endors.

Encore mille tendresses et mille baisers.

---

154. À LA MÊME.

En partie inédite.

Jeudi soir, 10 h. [8 octobre 1846.]

Quand ma journée est finie et que j'ai assez pensé, écrit, lu, rêvé, bâillé, quand je suis saoul de travail et que j'éprouve la fatigue de l'ouvrier sur le soir, je me repose dans ton souvenir, comme sur un bon lit; je me livre à toi, je t'aspire et ça me rafraîchit, et ça m'égaye, ainsi que ces bonnes brises nocturnes qui vous pénètrent l'âme de vie et de jeunesse. On ouvre sa fenêtre, on ouvre son cœur, pour s'emplir de ce quelque chose d'innommé qui est si doux et si grand. Il me semble que la nuit est faite pour un ordre d'idées tout particulier et autre que celui où nous vivons tout le jour; c'est le moment des soupirs, des désirs, du souvenir et de l'espoir; c'est là que, seule et éveillée, la pensée plane à l'aise entre la terre et le ciel, comme ces oiseaux qui vivent dans les nuages. Le corps

aussi y a des joies plus violentes. Qu'est-ce qui a jamais eu l'idée de faire un festin autrement qu'aux flambeaux ?

Que le diable m'emporte si je sais ce que je veux dire ! si ce n'est que, ce soir, je voudrais t'avoir là, te baiser sur les lèvres, passer mes mains sous tes papillotes légères et mettre ma tête sur ta gorge, quoique cela me soit défendu depuis que tu as vu que je parlais de la tienne à Mme Foucaud. Tu as donc trouvé ma lettre un peu tendre ? Je ne m'en serais pas douté. Il me semble au contraire qu'il y avait par moments un peu d'insolence, et que le ton général en était légèrement *gentilhomme*. Tu me dis que j'ai aimé sérieusement cette femme. Cela n'est pas vrai. Seulement, quand je lui écrivais, avec la faculté que j'ai de m'émouvoir par la plume, je prenais mon sujet au sérieux; mais *seulement pendant que j'écrivais*. Beaucoup de choses qui me laissent froid, ou quand je les vois, ou quand d'autres en parlent, m'enthousiasment, m'irritent, me blessent si j'en parle, et surtout si j'écris. C'est là un des effets de ma nature de saltimbanque. Mon père, à la fin, m'avait défendu d'imiter certaines gens (persuadé que j'en devais beaucoup souffrir, ce qui était vrai, quoique je le niasse), entr'autres un mendiant épileptique que j'avais un jour rencontré au bord de la mer. Il m'avait conté son histoire; il avait été d'abord journaliste, etc., c'était superbe. Il est certain que, quand je rendais ce drôle, j'étais dans sa peau. On ne pouvait rien voir de plus hideux que moi à ce moment-là. Comprends-tu la satisfaction que j'en éprouvais ? Je suis sûr que non.

Pour en revenir à cette vénérable créature,

voilà avec elle toute la vérité! J'ai eu d'autres aventures plus ou moins drôles, mais de toutes ces bêtises-là, qui même dans le temps ne m'entraient pas bien avant dans le cœur, je n'ai eu qu'une passion véritable, je te l'ai déjà dit. J'avais à peine quinze ans; ça m'a duré jusqu'à dix-huit, et quand j'ai revu cette femme-là[1], après plusieurs années, j'ai eu du mal à la reconnaître. Je la vois encore quelquefois, mais rarement, et je la considère avec l'étonnement que les émigrés ont dû avoir quand ils sont rentrés dans leur château délabré : « Est-il possible que j'aie vécu là? ». Et on se dit que ces ruines n'ont pas toujours été ruines et que vous vous êtes chauffé à ce foyer délabré où la pluie coule et où la neige tombe. Il y aurait une histoire magnifique à faire, mais ce n'est pas moi qui la ferai, ni personne; ce serait trop beau. C'est l'histoire de l'homme moderne depuis sept ans jusqu'à quatre-vingt-dix. Celui qui accomplira cette tâche restera aussi éternel que le cœur humain lui-même.

Quand tu voudras, je te raconterai quelque chose de ce drame inconnu que j'ai observé et chez moi et chez les autres aussi. Il doit se passer chez la femme quelque chose de semblable, mais je ne m'en doute pas. Je n'en ai pas encore rencontré qui m'aient montré franchement les cendres de leur cœur. Elles veulent vous faire croire que tout y est braise; elles le croient elles-mêmes.

Un conseil, pendant que j'y pense, ma toute chérie : ne parle pas tant de moi à Phidias. Tu finiras par l'ennuyer de moi. Tu sais qu'il n'y a rien

[1] Mme Maurice Schlésinger, femme de l'éditeur de musique.

de désagréable à entendre comme l'éloge d'un ami, quand il est répété surtout. Dans la lettre que j'ai reçue de lui, il me propose de partir avec lui pour Nîmes, comme si je le pouvais! S'il s'en va de Paris le 18, il est presque certain que je ne le verrai qu'après son retour, car la commission ne se rassemblera que la semaine prochaine. Au reste, le secrétaire de la commission doit m'écrire, dans un jour ou deux, ce qu'on va faire. Si, par le plus grand des hasards, c'était fini d'ici à peu, je filerais immédiatement. Combien notre ami sera-t-il de temps absent?

Du Camp recevra dimanche matin (il doit arriver je crois dans la nuit) ton mot. Il s'y rendra bien sûr, s'il le peut, car il est charmant. Sais-tu que ce serait drôle ton dîner, tel que tu l'avais projeté, avec Toirac, Du Camp, Phidias. J'aurais l'air du maître de maison qui invite ses amis chez lui. Comme il a plu aujourd'hui, on n'est pas sorti, et il a fallu faire la conversation. Ah Dieux! le grec en a souffert, et moi aussi, et puis les enfants. Décidément, quoique ça soit bien gentil, je n'aime pas les moutards; ils ressemblent trop aux hommes. Les sentiments factices sont assommants, mais les naturels jouissent quelquefois de ce privilège. J'ai éprouvé aujourd'hui la justesse de cette maxime.

Adieu cher amour, mille baisers; pense à moi (il n'est pas besoin de te le dire n'est-ce pas?); envoie-toi dans la glace deux bons baisers de ma part.

A toi.

155. À LA MÊME.

En partie inédite.

Samedi [Croisset, 10 octobre 1846.]

Je viens d'écrire à notre ami Phidias relativement au buste. Les membres sont encore en vacances. S'ils pouvaient me faire le plaisir de se dépêcher de rentrer! Il faut donc patienter. Je croyais que ce serait la semaine prochaine. A ce qu'il paraît que ce ne sera que pour l'autre, et encore! Que le tonnerre de Dieu les écrase, ou plutôt les ramène!

J'ai été tantôt chez le secrétaire, qui prend vraiment cette affaire à cœur. Il est très obligeant, mais le pauvre garçon ne compose pas la commission à lui tout seul. Parmi les membres, il y a, comme on dit, *de gros bonnets* qu'il faut attendre.

Phidias se flatte quand il dit qu'il a fait une bassesse en demandant cet ouvrage. Il ne sera pas du tout fâché de le faire; qu'en dis-tu?

Je pense comme toi au sujet de l'institutrice; ton hypothèse est naturelle. Il faudra que j'en arrache quelque chose et qu'il me fasse des aveux. Ça lui est plus commode : il l'a sous la main la nuit; et le jour, elle élève son enfant. Je te plains d'avoir vu encore une fois M. Durasko que tu détestes. Cet enfant de l'héroïque Pologne (style du National) n'a pas pour moi non plus un grand attrait. Et quand on songe qu'un être comme ça a pu être aimé! qu'il l'est peut-être!...

Ne te semble-t-il pas quelquefois, qu'il y a des vues si tristement grotesques, qu'on voudrait

mourir pour n'en pas garder la mémoire? chose étrange chez moi!

Est-ce un effet de l'original, est-ce un résultat de l'isolement de plus en plus grand au milieu duquel je vis? Mais parfois, en regardant un homme, je me demande s'il est bien vrai que ce soit là mon semblable. Et quand je m'interroge, que je cherche entre lui et moi les points de ressemblance possibles, je trouve entre nous une différence plus grande que si nous habitions deux planètes séparées.

A l'heure qu'il sera quand tu recevras ma lettre, tu dois avoir vu Du Camp. Il arrive demain matin à Paris. Il trouvera ton mot, à moins qu'il n'ait retardé son départ de Bernay. Comment le trouves-tu? Quel effet sa visite t'a-t-elle causé? Franchement, j'aurais voulu être là; je suis sûr que vous étiez aussi embarrassés l'un que l'autre.

Fuir, dis-tu! Aller habiter Rhodes ou Smyrne. Ah! ces rêves-là rendent malheureux. J'en ai trop fait, j'ai connu comme un autre des aspirations désordonnées de voyages lointains. J'ai voulu une mer bleue, un caïque avec ses caïkdjis, une tente au désert; j'ai passé des jours entiers, au coin de mon feu, à faire la chasse au tigre, et j'entendais le bruit des bambous que cassaient les pieds de mon éléphant, qui hennissait (*sic*) de terreur en flairant les bêtes féroces. Avec toi, vivre là-bas? Oui, mais est-ce qu'on oublie? Notre nature est si misérable qu'arrivés là-bas nous voudrions être ici. J'ai vécu plusieurs années comblé de tous les éléments de bonheur possible, et je me trouvais l'homme le plus à plaindre du monde. Pourquoi? Dieu le sait. J'ai un ami qui a vécu huit ans dans l'Inde. Il

revenait de temps à autre en France. Quand il était à Calcutta, il passait sa journée couché à plat sur une carte de Paris, et rentré à Paris il se mourait d'ennui et regrettait Calcutta. L'homme est ainsi : il va alternativement du Midi au Nord et du Nord au Midi, du chaud au froid, se fatigue de l'un, demande l'autre et regrette le premier.

Je te remercie, ma pauvre bonne, de ton offre de café; il me serait tout à fait inutile. Tu m'aimes tant que tu voudrais me nourrir et me vêtir! Que je t'aime de toutes ces idées drôles et si naturelles pourtant! Tu me combles de prévenances, de soins. Il n'y a que les femmes pour tout cela, et peut-être parmi les femmes il n'y a que toi. Tiens, j'ai maintenant une envie démesurée d'embrasser ta figure, et tes yeux qui me regardent avec tant d'amour.

Mais, pour en revenir au café, j'en ai pris autrefois pour toute ma vie. Pendant que j'habitais à Paris, c'était une espèce de rage. J'en buvais bien la valeur d'une grande carafe par jour. L'excès m'a toujours attiré, quel qu'il soit. Maintenant, je n'en prends plus du tout et d'aucune façon; il y a bientôt trois ans que je n'en ai goûté une cuillerée. Dispose donc de ma portion pour quelque autre; si dans quelque temps tu es contente de Du Camp, donne-la-lui.

Parle-moi de ton drame. C'est moi qui viendrai à la première représentation! Comme le cœur me battra au lever du rideau! Oui, je serai là pour te consoler du public s'il t'outrage, ma pauvre chère aimée, ou pour te serrer dans mes bras, toute triomphante, s'il t'applaudit. As-tu déjà pensé à cela? Moi, j'y rêve depuis longtemps. Oui, déjà

un mois; depuis Mantes, un mois, et il me semble qu'il y a un an. Chacun de nous a dans le cœur un calendrier particulier d'après lequel il mesure le temps; il y a des minutes qui sont des années, des jours qui marquent comme des siècles [...]. Je ne me guinde pas vers un faux idéal de stoïcisme, mais, comme Panurge fuyait les loups «lesquels il craignait naturellement», j'évite les occasions de souffrance et les attractions dangereuses, d'où l'on ne revient plus. Adieu, cher amour. Mille tendresses pour ton cœur, mille baisers sur ton corps.

---

156. À LA MÊME.

Mardi matin, 8 h. [Croisset, 13 octobre 1846.]

Eh bien, Du Camp, qu'est-ce que nous en disons? T'a-t-il convenu? Avez-vous bien parlé de moi? Êtes-vous convenus de vos arrangements? J'attends de toi tout à l'heure une bonne et longue lettre moins boudeuse que la précédente, où tu me racontes tout cela. Je suis sûr que s'il est arrivé dimanche matin à Paris, il se sera rendu dimanche soir à ton invitation. Pourquoi donc me fais-tu toujours des reproches et incessamment, ma chérie? Qu'est-ce que je t'ai donc fait pour que tu pleures toujours?

Quand je suis auprès de toi, je peux, d'une caresse, effacer tes larmes; mais à trente lieues de distance, le baiser que je t'envoie se glace dans l'air, et tu ne l'aperçois pas sur mes lettres quand il arrive.

Depuis trois jours il pleut sans relâche, le ciel est tout gris, les chemins bourbeux, les feuilles s'envolent au vent; voilà l'hiver, c'est le temps des longs après-midi silencieux et des grands soirs passés au coin de la cheminée. Mais qu'il est vide mon pauvre foyer jadis si plein! On sent mieux que dans l'été, maintenant, les places qui n'y sont pas remplies. Depuis trois jours, quoique je travaille beaucoup, environ 10 heures par jour de suite, je suis d'une tristesse que rien n'égale. J'ai dans l'âme des coliques d'amertume à en mourir. Je ne le dis à personne parce que je n'ai personne à qui le dire. Les autres sont pires que moi, et d'ailleurs je n'ai pas l'habitude de montrer mes larmes aux autres. Je trouve cela sot et indécent comme de gratter son cautère en société. Je m'ennuie. J'avais compté aller ces jours-ci à Paris, y passer au moins une bonne semaine, me retremper dans ton amour et y prendre assez de soleil pour me réchauffer pendant mon hiver. J'attends donc avec impatience et je me tourmente.

Tu m'as dit dernièrement que tu avais été voir *Don Gusman*. J'en connais l'auteur[1]; c'est un ex-ami de Du Camp qui l'a mis un jour à la porte de chez lui, parce qu'il trouvait qu'il n'y a rien de bien beau à avoir fait le *Misanthrope*. C'est un homme d'esprit vulgaire, la pire espèce de toutes pour les arts, où ce qu'on appelle l'esprit ne sert pas beaucoup. Hier soir j'ai lu du La Bruyère en me couchant. Il est bon de se retremper de temps à autre dans ces grands styles-là. Comme c'est écrit! Quelles phrases! Quel relief et quels nerfs! Nous n'avons

[1] Adrien de Courcelle.

plus l'idée de tout ça, nous autres. On lit même ces bouquins-là une fois; puis tout est dit. On devrait les savoir par cœur. Il y a une chose que tu ferais bien, dans laquelle tu réussirais, j'en suis sûr — après ton drame, il faudra t'en occuper — c'est d'écrire un grand roman tout simple mêlé d'ironie et de sentiment, c'est-à-dire vrai. En laissant aller ton esprit de lui-même, tu réussiras à exécuter une bonne œuvre. Une fois le plan bien mûri, il faut s'y mettre et

> .....d'une aile forte
> Laisser la plume aller où la verve l'emporte,

comme dit ce vieux Régnier. Nous recauserons de tout ça. Qu'il me semble qu'il y a longtemps que je n'ai vu ton pauvre petit boudoir où tu travailles! Je me figure t'y voir, chère amie, triste, rêveuse, penchée sur ton guéridon et songeant à moi. Comme les étincelles du feu font songer! n'est-ce pas? Je voudrais savoir le costume de chambre que tu as l'hiver chez toi. Si tu me laissais faire, c'est moi qui t'arrangerais une belle robe de chambre!

Les ceintures sont arrivées. Veux-tu que je dise à D[u Camp] de t'en envoyer une, ou m'attendre pour que je te la donne moi-même? Adieu, mon pauvre amour, mille doux baisers. Quel bonheur ce serait maintenant d'être seuls! seuls dans une bonne chambre bien close, rideaux tirés, porte fermée au verrou, d'avoir un feu flambant, et d'être dans le lit, côte à côte, l'un contre l'autre, de nous étreindre, de nous sentir, les cuisses entrelacées, les bras passés autour de

la taille, bouche sur bouche et poitrine contre poitrine...

Encore adieu, à toi mon cœur.

---

157. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

Mardi soir, 11 h. [13 octobre].

Jamais tu n'as eu plus d'impatience, de dépit, de rage que je n'en ai; je n'en travaille plus, je jure au coin de mon feu et je casse mes charbons avec mes pincettes. Quand je lis, la pensée est ailleurs. En vain je veux la ramener; comme un bon cheval à une voiture en place, elle piaffe et bondit pour me traîner vers toi, au grand galop et toute joyeuse.

Ce n'est pas dans quinze jours, ma bonne petite femme, ni dans huit que je te verrai... Oui, mais pas plus de huit. Par le *Styx!* je croyais bien que ce serait avant dimanche.

Figure-toi que ces imbéciles-là, qui devaient se rassembler le 3, décideront seulement vendredi le jour de leur réunion. S'ils outrepassent la semaine prochaine, je pars immédiatement dès samedi matin. Je suis las, vexé, honteux, et puis je t'avais dit que j'y serais le premier, croyant y être bien avant et je veux réparer le plus vite possible ma parole manquée (non par ma faute!). Ma mère ne va pas bien. Je ne la quitte presque pas; quand je ne suis pas dans sa chambre, elle est dans mon cabinet. Lorsque mon beau-frère a quelqu'un à dîner, je n'y vais même pas pour ne

pas la laisser seule. Oh! va, j'ai bien besoin de me retremper le cœur dans ton sourire et de prendre un bon bain d'amour.

Je te plains sincèrement du retour de l'Officiel. Si vivre avec ceux qu'on aime est une douce chose, la pire de toutes c'est de vivre avec ceux qui vous sont à charge. C'est un supplice de toute minute. La vie s'en va ainsi, déchiquetée pièces à pièces par toutes ces banalités imperceptibles, dont la somme réunie fait une masse terrible. Ce ne sont pas les lions que je crains, ni les coups de sabre, mais les rats et les piqûres d'épingle. L'habileté pratique d'un être intelligent consiste à savoir se préserver de tout cela. A cela, comme en tout, il y faut de l'Art, et surtout de la patience. Je n'ai pas pu arriver au stoïcisme, à qui rien ne fait et qui ne se révolte pas plus de la bêtise que du crime; mais je suis parvenu à me sevrer complètement de tout ce qui peut me montrer la bêtise humaine. Brise donc ton miroir, me diras-tu! Pour endurer tout ce qu'il te faut subir, mon pauvre ange, fais-toi une cuirasse secrète composée de poésie et d'orgueil, comme on tressait les cottes de maille avec de l'or et du fer. Tâche d'anéantir ta susceptibilité nerveuse; regarde-toi comme tellement au-dessus de *lui* que rien de *lui* ne te fasse.

Ah! le beau clair de lune! la belle nuit! oui il y aura encore des feuilles au bois de Boulogne, et une bonne voiture chez Briard dans laquelle nous nous tiendrons par la taille, comme aux premiers jours.

Bonsoir, et sur la bouche, sur la bouche, jusqu'au fond, jusqu'au cœur.

J'ai reçu les deux ceintures. Je t'en apporterai une. Toutes deux sont pareilles, mais je ne crois pas que tu puisses t'en servir; c'est un filet pour passer dans les pantalons à coulisses. Peut-être pourras-tu l'employer dans les cheveux, comme on faisait il y a deux ans des bourses algériennes; mais ce serait bien long. Enfin tu verras et tu la prendras si elle te plaît.

Je n'oublierai pas le sucre de pomme.

---

158. À LA MÊME.

En partie inédite.

Mercredi soir, 11 h. [Croisset, 14 octobre 1846.]

Je suis bien aise que Max t'ait plu. C'est une bonne, belle et grande nature, que j'ai devinée du premier jour, et à laquelle je me suis accroché comme à une trouvaille. Il y a entre nous deux trop de points de contact dans l'esprit et dans la constitution pour que nous nous manquions. Voilà quatre ans que nous nous connaissons; c'est comme s'il y avait un siècle, tant nous avons vécu ensemble, et par des fortunes diverses, par des temps de pluie et de soleil. Aime-le comme un frère que j'aurais à Paris; fie-toi à lui comme à moi et plus à lui qu'à moi-même, car il vaut mieux que moi. Il y a chez lui plus d'héroïsme et plus de délicatesse.

La gentilhommerie de ses manières ne fait que sortir de celle de son cœur. Moi, je suis plus grossier, plus commun, plus ondoyant. J'ai le

fumet plus âcre. Il ne faut pas en croire ce qu'il peut te dire de moi sous le rapport littéraire. M'aimant comme il m'aime, il est partial sans doute. D'abord je suis un peu son maître; je l'ai tiré de la bourbe du feuilleton où il serait maintenant enfoui pour le reste de sa vie — si ce n'est étouffé — et je lui ai inspiré l'amour des études sérieuses. Il a fait depuis deux ans de grands progrès; il a maintenant un joli talent; il en aura un beau plutôt. C'est surtout le sentiment et le goût qui dominent en lui; il attendrit. Je connais une chose de lui que je ne peux pas lire sans larmes dans les yeux. Et avec toutes ces bonnes qualités, il est modeste comme un enfant. A propos de gens qui disent du bien de moi, méfie-toi du brave Toirac. C'est un malin, et peut-être ne s'étend-il si fort en louanges sur mon compte que pour y voir l'effet qu'elles font sur toi; il aura sans doute soupçonné, à la manière dont tu parlais de moi, que tu ressentais quelque chose et, suivant la vieille tactique, il aura essayé l'apologie afin d'épier si elle t'était agréable ou indifférente.

Tu as une de tes connaissances qui doit aussi avoir de moi une furieuse idée. C'est Malitourne. Je dois lui paraître un géant de blague et de gaieté. Nous ne nous sommes vus qu'une fois chez Phidias, et avec la rousse de Marin. J'y ai été si crapuleusement aimable qu'à coup [sûr] il ne m'a pas oublié. J'étais ce jour-là en veine; j'avais de la verve. En voilà encore un dans l'esprit duquel, j'imagine, je passe pour être un gaillard facétieux. J'ai passé pour être tant de choses, et on m'a trouvé des ressemblances avec tant de gens! depuis ceux qui ont dit que je m'étais rendu malade

par l'abus des femmes ou des plaisirs solitaires, jusqu'à ceux qui me disaient, pour me flatter, que je ressemblais au Duc d'Orléans.

Causons du drame. Oui je pense souvent à la première représentation; je m'en tourmente! Oh! comme mon cœur battra! Je me connais; s'il est applaudi, j'aurai du mal à me contenir. Je me prépare bien à l'infortune, mais pas au bonheur, et ç'en sera un si tu triomphes! Oh! ces trépignements que je rêvais au collège, le coude appuyé sur mon pupitre, en regardant la lampe fumeuse de notre étude! Cette gloire bruyante, dont le fantôme évoqué me faisait tressaillir! J'aurai donc tout cela, moi, et dans toi, c'est-à-dire dans la partie sensitive de moi-même! Le soir j'embrasserai cette noble poitrine dont le sentiment aura remué la foule comme un grand vent fait sur l'eau! Depuis que mon père et ma sœur sont morts, je n'ai plus d'ambition; ils ont emporté ma vanité dans leur linceul et ils la gardent. Je ne sais pas même si jamais on imprimera une ligne de moi. Je ne fais pas comme le renard qui trouve trop vert le fruit qu'il ne peut manger; mais moi, je n'ai plus faim! Le succès ne me tente pas. Celui qui me tente, c'est celui que je peux me donner, ma propre approbation; et je finirai peut-être par m'en passer, comme il aurait fallu me passer de celle des autres. C'est donc en toi, sur toi, que je reporte tout cela. Travaille, médite, médite surtout, condense ta pensée, tu sais que les beaux fragments ne sont rien. L'unité, l'unité, tout est là! L'ensemble, voilà ce qui manque à tous ceux d'aujourd'hui, aux grands comme aux petits. Mille beaux endroits, pas une œuvre. Serre

ton style, fais-en un tissu souple comme la soie et fort comme une cotte de mailles. Pardon de ces conseils, mais je voudrais te donner tout ce que je désire pour moi.

Pas de nouvelles de la commission. Demain nous allons à Rouen pour préparer nos logements d'hiver. Je m'en informerai. J'ai bien peur que ce ne soit que pour le commencement de novembre, c'est-à-dire dans quinze ou vingt jours, mais pas plus tard, bien sûr. Il pleut toujours; le temps est triste, et moi!

Je travaille assez dans ce moment-ci. J'ai plusieurs choses que je veux finir, qui m'ennuient et que je continue tout de même, espérant plus tard en retirer quelque chose. Au printemps prochain, pourtant, je me mettrai à écrire de nouveau; mais je recule toujours.

Un sujet à traiter est pour moi comme une femme dont on est amoureux; quand elle va vous céder, on tremble et on a peur; c'est un effroi voluptueux, on n'ose pas toucher son désir. J'ai relu ce soir l'épisode de Velléda des *Martyrs*. Quelle belle chose! Quelle poésie! Mais si j'avais été Eudore et que tu eusses été la druidesse, j'aurais cédé plus vite. Je ne peux pas me défendre d'un sentiment d'indignation bourgeoise quand je vois dans les livres des hommes qui résistent aux femmes. On pense toujours que c'est l'auteur qui parle de lui, et on trouve ça impertinent parce que c'est peut-être faux, après tout. Tu me parles d'Albert Aubert et de M. Gaschon de Molesnes. Méprise tous ces drôles; à quoi bon s'inquiéter de ce que ces merles piaillent? C'est perdre son temps que de lire des critiques. Je me fais fort de sou-

tenir dans une thèse qu'il n'y en a pas eu une de bonne depuis qu'on en fait, que ça ne sert à rien qu'à embêter les auteurs et à abrutir le public, et enfin qu'on fait de la critique quand on ne peut pas faire de l'Art, de même qu'on se met mouchard quand on ne peut pas être soldat. Je voudrais bien savoir ce que les poètes de tout temps ont eu de commun dans leurs œuvres avec ceux qui en ont fait l'analyse! Plaute aurait ri d'Aristote s'il l'avait connu! Corneille se débattait sous lui! Voltaire, malgré lui, a été rétréci par Boileau! Beaucoup de mauvais nous eût été épargné dans le drame moderne sans W. Schlegel. Et quand la traduction de Hegel sera finie, Dieu sait où nous irons! Et qu'on ajoute les journalistes par là-dessus, eux qui n'ont pas même la science pour cacher leur lèpre jalouse! Je me suis laissé aller par ma haine de la critique et des critiques, si bien que ces misérables m'ont pris toute la place pour t'embrasser, mais malgré eux c'est ce que je fais. Ainsi donc, avec leur permission, mille grands baisers sur ton beau front et sur tes yeux si doux et...

---

159. À LA MÊME.

En partie inédite.

Samedi soir, 1 h. de nuit [Croisset, 17 octobre 1846.]

Tu veux donc me rendre fou d'orgueil, moi qu'on accuse déjà d'en tant avoir! Voilà maintenant que tu m'admires, que tu me places à part des autres hommes, bien haut sur le piédestal de ton

amour. Sais-tu qu'il faut que j'aie la tête bien plantée sur les épaules pour que le vertige ne me prenne pas? Toi! toi! tu te ravales devant moi! Tu te fais infime et petite! Je te surprends! Je t'étonne! Mais que suis-je donc? Qu'est-ce que [je] vaux? Je ne suis rien qu'un lézard littéraire qui se chauffe toute la journée au grand soleil du Beau. Voilà tout! Ne me dis donc plus des choses si singulières et si flatteuses, car elles m'humilient dans mon bon sens. Tu as fait de la peine à Max quand il t'a vue si chagrine, si triste, si aimante. Ce sera pour toi une douce société; tu trouveras dans sa parole amie des consolations inattendues les jours de souffrances. Il te répétera que je t'aime, que je lui parle souvent de toi... Tu me demandes dans ta dernière lettre si je me souviens du 29 juillet. Oh! si je m'en souviens! Il y avait feu d'artifice aussi en nous ce soir-là et belles illuminations dans nos cœurs. Et le lendemain, le jeudi, le soir, en calèche, te rappelles-tu surtout un moment à l'entrée des Champs-Élysées où nous sommes restés longtemps sans nous parler? Tu me regardais d'un air sombre et tendre à la fois; je voyais tes yeux briller dans la nuit sous ton chapeau. Toujours je me retourne vers ce souvenir, vers toi. Je peux dire comme Calydasa : « Mon cœur va en arrière vers toi, comme la flamme de l'étendard que l'on porte contre le vent. »

N'aie pas peur pour ma santé; je suis fait pour vivre vieux. Il m'est arrivé toutes espèces d'accidents et de maladies sans qu'il m'en soit rien resté; tout ça glisse sur moi comme l'eau sur le col d'un cygne. J'ai suivi tous les régimes et vécu de toutes les manières. Je me suis exercé de bonne heure

à tout, au travail, à la paresse, à tout excès, à toute abstinence. Je n'ai jamais senti ce que c'était que la fatigue intellectuelle, et il fut une année où j'ai travaillé régulièrement pendant dix mois quinze heures par jour; trois fois par semaine seulement, je faisais des armes à outrance, si bien que j'en râlais ensuite sur mon lit pendant une demi-heure. Quant à la fatigue physique, l'éducation m'a fait un tempérament de colonel de cuirassiers. Sans mes nerfs, partie délicate chez moi, qui me rapproche des gens comme il faut, j'aurais un peu d'affinité avec le fort de la Halle. Sois donc sans crainte, pauvre chérie; je n'ai pas besoin d'exercice et je vis bien quinze jours sans prendre l'air ni sortir de mon cabinet. Oui, je relis souvent les vers sur Mantes. Tu sais ma manie de répéter toujours quelque chose; eh bien, je me redis sans cesse :

Avec ta bouche rose et tes blonds cheveux d'ange, etc.

Je ne sais pas si je fais comme toi, si l'amour ne m'aveugle pas, mais il me semble que tu n'as guère écrit quelque chose de meilleur; car c'est vraiment très beau.

Tu aimes les foulards bleus. J'en ai retrouvé un à moi qui m'a servi pendant longtemps. Je te l'apporterai avec mes petites salières d'émail.

Quant à la commission, je me suis fixé un terme, car j'en suis outré. Si le premier novembre ça n'est pas fait, je pars. Il faudra bien d'ailleurs d'ici là qu'elle se décide. Tu as toujours l'idée de venir ici me soigner si j'étais malade. Je t'avoue que je n'aimerais pas ça, à cause de toutes les scènes que ça susciterait. Et puis d'ailleurs, je n'ai jamais compris

cette manie qu'ont les hommes de montrer leurs plaies à ceux que cette vue doit faire souffrir, d'aller chercher le cœur qui vous aime pour le rendre témoin de votre fièvre et de votre tranchée. Cette pratique commune est d'un égoïsme révoltant; et, si tu veux ici que je t'avoue une faiblesse, une misère de ma nature, je serais gêné de toi dans cet état qui est toujours ridicule. J'ai de la pudeur pour de certaines positions grotesques qui m'intimident près de toi. Mais est-ce que je peux être malade? Est-ce que mon talisman n'est pas là-bas? Ton amour, n'est-ce pas un préservatif contre tout malheur?

Adieu ma vie, un long baiser; je passe la main sous tes papillotes, et j'en soulève légèrement le bout.

---

160. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

Mardi matin, 20 octobre 1846.

Qu'est-ce qu'il y a? Es-tu malade? Une de mes lettres a-t-elle [été] égarée? ou une des tiennes? Depuis jeudi matin pas un mot. De grâce, réponds-moi, réponds-moi de suite.

J'ai des inquiétudes atroces, je suis en proie à mille soupçons épouvantables. Je ne sais que m'imaginer ni que dire. Je ne peux pas même t'écrire, car je ne sais que dire, si ce n'est que je t'aime, que je t'adore, que je t'embrasse.

Voilà quatre grands jours que je brûle d'im-

patience et d'angoisse. Oh! plus de cela, je t'en prie!

Adieu, adieu, mille tendres baisers. Mon cœur bat comme s'il t'était arrivé un malheur.

---

161. À LA MÊME.

En partie inédite.

Mercredi soir, 11 h. [Croisset, 21 octobre 1846.]

Je réponds à tes deux lettres, à celle écrite dimanche matin et à celle de lundi. On s'est trompé à la poste pour la première, et on l'a envoyée à Croisy-la-Haie, village sur la route de Neufchâtel. Écris, à l'avenir, *Rouen* en plus gros caractères et *Croisset* bien distinctement.

Non, je [ne] te ferai pas de reproches sur tes reproches. Que l'injustice en retombe sur toi! Tu as peur que je ne t'envoie des duretés; eh bien, non, je ne t'envoie que des baisers, que des caresses. Je voudrais pouvoir te faire parvenir une mélodie langoureuse pour te charmer, comme on fait aux enfants qu'on endort, ou un de ces bons parfums qui, tout en vous faisant mourir, semblent vous donner une vie nouvelle. Pourquoi, pauvre âme, ne veux-tu plus que je te dise que je t'aime? C'est au reste là le sort des sentiments vrais, de n'être pas crus. Si j'avais *posé,* menti, exagéré, tu n'aurais peut-être pas en ce moment tous ces doutes qui te rongent. Je ne sais que te dire; j'ai peur à tout mot de faire saigner ton pauvre cœur sur lequel je pose le mien. Mais est-ce que j'ai l'air d'un homme qui ment? Si je ne t'aimais pas, est-ce

que je t'enverrais des lettres comme les miennes où je te dis tout, tout? Je soignerais mon style, j'arrondirais mes périodes! Non, tu ne crois pas ce que tu dis toi-même. C'est l'ennui, le désir, le malheur de la vie enfin qui te fait dire tout cela. Est-ce que tu ne me connais pas maintenant? Il est vrai que je ne suis pas si facile à connaître. Est-ce que tu n'es pas sûre de moi? Moi je le suis de toi, de ton présent, de ton avenir, de ton passé même. T'ai-je fait seulement une question sur ton passé? Qu'est-ce que cela m'importe? Je le prends avec le reste sans m'en soucier; je ne suis jaloux de rien, de personne. Je pense à toi à toute heure du jour. Ton image me sourit, m'accompagne, m'entoure, je m'endors avec. C'est elle qui me réveille; elle colore ma journée d'un reflet rose et doux. Si tu avais compté trouver en moi les aigreurs des passions adolescentes et leur fougue délirante, il fallait fuir cet homme qui s'est déclaré vieux d'abord et qui, avant de demander à être aimé, a montré sa lèpre. J'ai beaucoup vécu, Louise, beaucoup. Ceux qui me connaissent un peu intimement s'étonnent de me trouver si mûr, et je le suis plus encore qu'ils ne le pensent. Il y a encore trois mois, je pensais que j'en avais fini avec les passions, et j'avais de bonnes raisons pour le croire. Et tu crois que je n'ai eu pour toi que le caprice passager qui vous pousse à lever la première jupe venue dont on ne connaît pas la doublure! Plus haut ou plus petit, je ne suis pas un homme comme tout le monde, et il ne faut pas m'aimer comme on aime tout le monde. On m'a donné tour à tour, dans le public, mille qualités diverses, mille vices grotesques.

Toutes ces sottises avaient un point d'appui vraisemblable. Quand on ne regarde la vérité que de profil ou de trois quarts, on la voit toujours mal. Il y a peu de gens qui savent la contempler de face. Tu fais comme tous ceux-là, toi! Eh bien, sache-le donc, quand même tu voudrais ne plus m'aimer, tu m'aimeras toujours, va, malgré toi, et j'en suis fier. Il n'y a pas de brûlure sans cicatrice. [illegible] Fussions-nous

très longs. Pour le sentiment, il m'est advenu la même histoire. Avant la mort de mon père et de ma sœur, j'avais assisté à leur enterrement, et quand l'événement est arrivé, je le connaissais. Il y a peut-être aussi des bourgeois qui ont pu dire que je paraissais peu ému, ou que je ne l'étais pas du tout. Cesse, à propos de bourgeois, tes plaisanteries sur les héritières de céans. Me prends-tu donc pour un être si sot que je tienne à l'estime de mes concitoyens et que j'ambitionne leurs filles? J'espère bien jamais de la vie ne me marier, et, si tu le veux, *j'en fais ici le serment.* Je t'en donnerai les raisons quand tu voudras. Il fut un temps où j'avais tant besoin d'argent que j'aurais épousé n'importe quoi. Maintenant que je suis devenu plus philosophe, je n'épouserai pas pour un million n'importe qui. Ma cupidité a fini par faire de moi un homme très peu soucieux de la fortune. C'est dommage; j'aurais une belle figure dans mon palais et j'aurais protégé les Arts. Mais je sais que tu n'aimes pas à ce que je t'entretienne de ces idées. Ma mère est, là-dessus, comme toi. Il est drôle que ce soit justement ce que j'aime qui déplaise à ceux que j'aime. C'est encore là une bénédiction de mon esprit; quand il veut offrir des roses, il ne donne que des chardons.

Adieu ma belle maîtresse, un grand baiser pour vous faire passer toutes vos folies.

Je ne te parle pas de la commission, puisque tu me blâmes de me mettre à couvert sous ces retards et de m'en faire un bouclier contre toi, ni quand je viendrai *pour mes affaires.* D'abord je n'ai pas d'affaires à Paris si ce n'est toi.

162. À LA MÊME.

En partie inédite.

Vendredi, minuit. [Croisset, 23 octobre 1846.]

Non, je ne méprise pas la gloire : on ne méprise pas ce qu'on ne peut atteindre. Plus que celui d'un autre, mon cœur a battu à ce mot-là. J'ai passé autrefois de longues heures à rêver pour moi des triomphes étourdissants, dont les clameurs me faisaient tressaillir comme si déjà je les eusse entendues. Mais je ne sais pourquoi, un beau matin, je me suis réveillé débarrassé de ce désir, et plus entièrement même que s'il eût été comblé. Je me suis reconnu alors plus petit et j'ai mis toute ma raison dans l'observation de ma nature, de son fond, de ses limites surtout. Les poètes que j'admirais ne m'en ont paru que plus grands, éloignés qu'ils étaient davantage de moi, et j'ai joui, dans la bonne foi de mon cœur, de cette humilité qui eût fait crever un autre de rage. Quand on a quelque valeur, chercher le succès c'est se gâter à plaisir, et chercher la gloire c'est peut-être se perdre complètement. Car il y a deux classes de poètes. Les plus grands, les rares, les vrais maîtres résument l'humanité; sans se préoccuper ni d'eux-mêmes, ni de leurs propres passions, mettant au rebut leur personnalité pour s'absorber dans celles des autres, ils reproduisent l'Univers, qui se reflète dans leurs œuvres, étincelant, varié, multiple, comme un ciel entier qui se mire dans la mer avec toutes ses étoiles et tout son azur. Il y

en a d'autres qui n'ont qu'à crier pour être harmonieux, qu'à pleurer pour attendrir, et qu'à s'occuper d'eux-mêmes pour rester éternels. Ils n'auraient peut-être pas pu aller plus loin en faisant autre chose; mais, à défaut de l'ampleur, ils ont l'ardeur et la verve, si bien que, s'ils étaient nés avec des tempéraments autres, ils n'auraient peut-être pas eu de génie. Byron était de cette famille; Shakespeare de l'autre. Qu'est-ce qui me dira, en effet ce que Shakespeare a aimé, ce qu'il a haï, ce qu'il a senti? C'est un colosse qui épouvante; on a peine à croire que ç'ait été un homme. Eh bien, la gloire, on la veut pure, vraie, solide comme celle de ces demi-dieux; l'on se hausse et l'on se guinde pour arriver à eux; on émonde de son talent les naïvetés capricieuses et les fantaisies instinctives pour les faire rentrer dans un type convenu, dans un moule tout fait. Ou bien, d'autres fois, on a la vanité de croire qu'il suffit, comme Montaigne et Byron, de dire ce que l'on pense et ce que l'on sent pour créer de belles choses. Ce dernier parti est peut-être le plus sage pour les gens originaux, car on aurait souvent bien plus de qualités si on ne les cherchait pas, et le premier homme venu, sachant écrire correctement, ferait un livre superbe en écrivant ses mémoires, s'il les écrivait sincèrement, complètement. Donc, pour en revenir à moi, je [ne] me suis vu ni assez haut pour faire de véritables œuvres d'art, ni assez excentrique pour pouvoir en emplir de moi seul. Et n'ayant pas l'habileté pour me procurer le succès, ni le génie pour conquérir la gloire, je me suis condamné à écrire pour moi seul, pour ma propre distraction personnelle, comme on fume et comme

on monte à cheval. Il est presque sûr que je ne ferai pas imprimer une ligne, et mes neveux (je dis neveux au sens propre, ne voulant pas plus de postérité de la famille que je ne compte sur l'autre) feront probablement des bonnets à trois cornes pour leurs petits enfants avec mes romans fantastiques, et entoureront la chandelle de leur cuisine avec les contes orientaux, drames, mystères, etc., et autres balivernes que j'aligne très sérieusement sur du beau papier blanc. Voilà, ma chère Louise, une fois pour toutes le fond de ma pensée sur ce sujet et sur moi.

Je n'ai pas besoin d'être soutenu dans mes études par l'idée d'une récompense quelconque; et le plus drôle c'est que, m'occupant d'art, je ne crois pas plus à ça qu'à autre chose, car le fond de ma croyance c'est de n'en avoir aucune. Je ne crois pas même à moi; je ne sais pas si je suis bête ou spirituel, bon ou mauvais, avare ou prodigue. Comme tout le monde, je flotte entre tout cela; mon mérite est peut-être de m'en apercevoir et mon défaut d'avoir la franchise de le dire. D'ailleurs est-on si sûr de soi? Est-on sûr de ce qu'on pense? de ce qu'on sent? Toi maintenant qui m'aimes, qui m'aimes tant que tu voudrais te le nier, est-ce moi que tu aimes dans moi ou un autre homme que tu as cru y trouver, et qui ne s'y rencontre pas...? Pardonne-le-moi si c'est faux, mais il me semble que dans ta dernière lettre il y a un ton de lassitude, comme si ma pensée te fatiguait. Eh bien un jour, si tu ne veux plus de moi, si tu t'aperçois que ce mirage-là t'a trompée, tu viendras t'asseoir au foyer de mon cœur; ta place y sera toujours. Je guérirai avec des mots que je sais les blessures

de tes illusions, et si je ne les guéris, j'empêcherai qu'elles ne te fassent souffrir.

Pourquoi donc nous contraindre, ma pauvre chérie? Pourquoi ne pas accepter la vie telle qu'elle est et nos positions comme elles sont, et nous aimer franchement sans y fourrer tant de subtilités? Aujourd'hui, tiens, je n'ai fait que penser à toi. Ce matin quand je me suis éveillé, j'ai songé au tressaillement que j'ai éprouvé à Mantes,.....

.....

..... l'impression de cette méditation m'est restée toute la journée. Mais tu ne *veux plus* que je parle de tout cela (de quoi te parler?) Parlons donc d'autre chose. Tu as raison, il aurait mieux valu pour toi ne pas m'aimer. Le bonheur est un usurier qui, pour un quart d'heure de joie qu'il vous prête, vous fait payer toute une cargaison d'infortunes.

Adieu, je t'embrasse, et comment! Moi je sais bien comment! Allons, toujours ainsi, n'est-ce pas? C'est si bon! Les lèvres m'en piquent et je me passe la langue dessus comme si la tienne venait d'y passer.

Le secrétaire m'a écrit que c'était le 5 que ces Messieurs étaient convoqués.

---

163. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

Dimanche [24 octobre 1846] 11 heures du soir.

On dirait que tu veux me forcer à t'écrire des duretés, car tu fais tout ce qu'il faut pour t'en at-

tirer. Eh bien, si c'est là ton envie, je ne la satisfais pas pour deux raisons. La première, c'est que je n'en trouve pas à te dire ; la seconde, quand même j'en penserais, je les tairais. Je ne sais pas jusqu'à quel point tu as raison en m'accusant de manquer d'amour. Celui qui lit dans les cœurs en est seul juge et peut-être n'est-ce pas à moi qu'il donne tort. Mais pour manquer de délicatesse envers toi, envers toi, chère âme, jamais ! jamais ! lors même que je ne t'aimerais plus, lors même que je te haïrais. Et je resterai franc pourtant, comme je l'ai toujours été. Je m'aperçois que c'est un tort. J'aurais dû un peu m'exciter, un peu me monter, un peu me farder. Tu m'aurais peut-être trouvé plus aimable, si je n'avais pas été si digne d'être aimé.

Louise, je t'en prie, je t'en conjure, je lève vers toi ces yeux qui te plaisent et qui attirent ton sourire quand je suis là près de toi, et que je te regarde de bas en haut, la tête sur tes genoux : ne sois plus aussi dure, aussi âcre, ne me donne plus à travers le cœur des coups de cravache pareils. Qu'est-ce qu'il t'a fait, ce pauvre cœur? Si tu ne le trouves pas à la taille du tien, laisse-le, jette-le, mais ne crache pas dessus la désillusion qu'il t'a donnée ! Est-ce sûr? Est-ce qu'il y a désillusion? Est-ce que je ne suis pas le même? N'est-ce plus moi? N'est-ce pas toujours toi? Est-ce que maintenant nos deux âmes ne sont pas ensemble? A quelle autre qu'à toi vais-je faire avant de m'endormir la dédicace de ma nuit? Quelque chose de mystérieux et de doux nous unit toujours. A travers l'espace nos désirs se rencontrent comme les nuées et se mêlent l'un à l'autre dans une aspiration

continue. Il y a quinze jours encore, tu ne m'envoyais que les caresses de ta pensée, avec toutes les voluptés que tu pouvais trouver dans tes phrases. Et tout à coup, sans que rien ait changé (puisque je t'avais dit que je viendrais quand la commission aurait fini; te souviens-tu comme tu m'as remercié de la nouvelle que tu as lue dans l'escalier à la lueur de la lampe?) ta voix s'est remplie de sanglots et je n'entends plus que tes cris de douleur qui m'accusent. Ta pauvre âme est comme un guerrier blessé; par quelque côté qu'on veuille la prendre, on touche à une blessure, et on te fait souffrir.

Pourquoi, par exemple, m'accuser déjà de mon malheureux voyage en Bretagne? Est-ce que je sais seulement si je le ferai? Il y a tant de chances pour qu'il tombe à l'eau, comme tous mes autres projets, grands et petits! D'ici à dix mois, que de choses peuvent nous le faire manquer! maladie de l'un ou de l'autre, de ma mère, ou de n'importe qui d'ici, manque d'argent, etc.

Je ne t'en avais pas parlé puisque ça n'était nullement sûr et que ça ne l'est pas encore. Tu reviens toujours sur cette estimable mère Foucaud. Parce que je t'ai avoué cette faiblesse, tu me la reproches toujours. Je ne suis sensible à ce reproche que parce qu'il te fait mal à toi-même. Je me suis donc bien mal expliqué sur ce chapitre! Je ne l'ai *jamais aimée*. Il me semble que, si tu as lu la lettre, c'était clair; car tout en étant très galante, elle était d'une insolence rare. C'est du moins l'effet qu'elle m'a fait à moi. Il y a dans ta dernière, une phrase que je recopie pour que tu la relises, et ici je demande à ton esprit d'en juger la convenance et la bonté :

« Moi! je te dirais seulement que, si je ne t'avais pas connue, j'aurais peut-être accepté, devenant libre, une position que le monde aurait appelée brillante. » Qu'aurais-tu dit si jamais je t'avais envoyé des choses pareilles! Tu me parles de tes souffrances! A ce qu'il paraît que je ne te parle guère des miennes, moi, car tu ne te doutes pas que des aveux semblables puissent m'en causer!

Que veux-tu que je te dise? que je m'aperçois encore que j'ai causé ton malheur, que sans moi tu aurais été tranquille sinon heureuse. Eh bien, pour le bonheur passé, au nom de lui, et non pas de moi, pardonne-le-moi.

Adieu, chère camarade, puisque ce n'est plus que ce mot-là que tu me permets. Tu serres mes mains à la fin de toutes tes lettres; veux-tu encore que je baise les tiennes comme le premier jour, comme le mercredi soir?

Adieu, adieu.

---

164. À MADEMOISELLE GERTRUDE COLLIER.

[Début de novembre 1846.]

Est-ce que je ne vous reverrai plus? Votre départ est donc bien décidé. Mais pourquoi ne vous en allez-vous pas par Rouen? C'est la route qui vous mènerait le plus vite et je pourrais vous dire adieu. Si vous êtes triste de quitter Paris, je le suis aussi, moi, de votre départ. Je ne pourrai plus voir votre pauvre maison sans un serrement de cœur. Il y a ainsi maintenant, sur la terre, une

foule de places où mon âme saigne quand j'y passe. Tout m'abandonne; mes parents meurent, mes amis s'en vont. Il ne me reste plus de tout cela que le souvenir; le vôtre me restera toujours cher. Jamais je n'oublierai ces longues heures de l'après-midi que j'allais passer au Rond-Point, nos bonnes lectures, nos causeries sans fin. Quand je demeurais dans ma triste rue de l'Est, je me promettais mes jours de visite chez vous comme des jours de vacances. Ç'a été dans ce temps-là mes meilleurs moments et, dans mon dernier séjour à Paris, avec quel plaisir encore ne me reportais-je pas à ce doux passé évanoui! Nous y avons encore ri; vous le rappelez-vous? Pour moi ce voyage-là, fait entre la mort de mon père et celle de ma sœur, a laissé dans ma pensée comme le souvenir d'une heure de relâche entre deux ouragans. Et puis comment ne me souviendrais-je pas de vous tous avec tendresse? Vous êtes mêlés à tant de choses de ma vie intime! Je vous ai connus à Trouville, dans le temps que nous y étions tous. J'ai gardé pour moi le châle bariolé de rouge et de bleu que portait Henriette et qu'elle avait donné à Caroline.

Qui sait quand je vous reverrai, et si je vous reverrai, seulement! Je doute de tout et du bonheur plus que jamais. J'ai des défiances ombrageuses de l'avenir; et d'ailleurs si je vous revois, tout sera bien changé sans doute. Je ne dis pas que vous m'oublierez; je crois bien à votre amitié. Mais je me méfie du temps, voyez-vous, du temps qui pourrit tout, comme la pluie qui ronge les marbres les plus durs et les sentiments les plus solides... Vous serez mariée, peut-être;

tant de choses seront survenues! Que le ciel vous rende heureuse, Gertrude! C'est mon vœu le plus profond. Si je ne pensais pas que vous m'estimez trop pour me demander ici des mots convenus, je vous enverrais une foule de banalités dont je vous fais grâce; mais vous savez ce que je vous suis.

Peut-être l'année prochaine irai-je avec ma mère en Angleterre et en Ecosse. Alors j'irais vous voir; ce sera une grande joie. Comme nous causerons! Mais où serez-vous? Où demeurerez-vous? Qu'allez-vous faire? Vous me donnerez bien un peu de vos nouvelles, n'est-ce pas? Tout ne sera pas laissé sur le rivage; tout ne s'enfuira pas avec la silhouette des arbres de la grande route. Il me semble que vous êtes partie il y a longtemps, que vous êtes loin, bien loin, que je ne vous reverrai plus.

Dites bien à votre mère, à Henriette, mille choses; c'est plus que je ne peux en dire, tout ce que vous trouverez. Si jamais, n'importe quand, vous aviez besoin de quelque chose en France, comptez sur moi; ne craignez rien, j'ai la mémoire longue.

Embrassez bien Herbert de ma part quand vous le verrez.

Adieu, adieu. Tout à vous (cela n'est pas une formule).

Il faudra que je sois à Paris du 15 au 20 de ce mois. Si, par hasard, votre départ se trouvait retardé, je vous verrai encore; sinon... encore un adieu de plus!

165. À LOUISE COLET.

Entièrement inédite.

Vendredi 13 novembre 1846.

Que te dire, que te faire? Ah! tu as refusé mon baiser d'adieu; prendras-tu mon baiser de retour? Bientôt m'appelleras-tu encore «vous»?

Sais-tu qu'il n'y a pas de reproche qui vaille tes larmes, pas d'outrages ni d'injures qui m'aient été plus sanglants ni plus amers que ce désespoir navrant avec lequel tu m'as flagellé? Mon cœur en porte la marque.

Crois-tu que je n'en ai pas souffert? Mais non : parce que je ne pleure pas, tu m'appelles égoïste; parce que j'ai manqué à ton rendez-vous, tu m'appelles traître, tu me méprises. Et ce rendez-vous, je l'ai manqué par pudeur. Cela t'étonne de moi, n'est-ce pas, qui en ai si peu. Eh oui! Avec Phidias, à quatre, ç'eût été du monde; avec Maxime seul, une demi-intimité. Quand quelque chose cloche à moitié, j'aime mieux que tout cloche entièrement.

Je te voulais, je te voulais encore, j'avais mille choses à te dire. Jamais tu ne m'avais parue plus belle que ce jour-là, plus enviable, plus charmante. Tu crois que je ne veux de toi que le plaisir. Est-ce que j'aime le plaisir? Est-ce que j'ai des sens? Et tu m'accuses de manquer de cœur. Il ne me reste donc rien. C'est possible; que sais-je?

Tiens, je voulais t'écrire longuement, mais je ne trouve rien à te dire. Je suis troublé, agité, le

souvenir de ton chagrin et du chagrin que je t'ai causé est là, comme un spectre qui m'attire et qui me fait peur. Mais est-ce ma faute?

J'attends une lettre de toi, mais tu ne m'écriras pas. Tu es fière, tu t'es trouvée blessée, sans supposer que je pouvais l'être! l'être, même un peu!...

Je reviens dans peu de jours, quand même la commission ne se rassemblerait pas. Ne fût-ce qu'un jour, qu'une heure, je veux te revoir, te revoir encore une fois, si tu ne veux plus de moi, *si tu me chasses.*

Plus de tout cela! de grâce! C'est moi qui te prie! Tu ne sais pas le mal que tu causes.

Si tu ne veux plus que ma bouche touche la tienne, eh bien sur ta main, Louise, sur ta main! Il y a quarante-huit heures, elle se posait encore sur ma poitrine et dans mes cheveux, et les miennes parcouraient, frémissantes, tout ton corps. Adieu, adieu, au revoir si tu veux, si tu le permets; oui, au revoir. Vivement.

---

166. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

Dimanche matin [15 novembre 1846.]

Ta lettre de ce matin me remue jusqu'aux entrailles. Essuie tes pauvres yeux, chasse ta fièvre. J'ai besoin de t'embrasser, de poser ma tête sur ton cœur. Je t'aime, oui, je t'aime; l'entends-tu? Qui est-ce qui pourrait résister à un amour comme

le tien, aussi dévoué, aussi profond, aussi involontaire ? Moi qui avais peur que tu ne m'écrives plus ! Ah ! que je te connaissais mal ! J'en frémis de joie, de ton amour. Te mépriser, dis-tu ; mais pourquoi ? Oh tu me calomnies dans ton cœur, aussi toi. Au contraire, non seulement plus je t'aime, mais plus je t'estime, plus je voudrais pouvoir te donner tout. Mais pourquoi faut-il que le seul sacrifice qui te soit agréable soit justement celui-là que je ne puis te faire ? Je suis parti jeudi avec la mort dans l'âme ; mais, entre deux mauvaises actions, j'ai choisi celle qui m'a semblé la moindre, et je suis parti.

J'ai eu des remords de t'avoir quittée, comme si j'avais mal fait ; et pourtant je ne pouvais faire autrement, il le fallait. Tu dis que je n'ai pas voulu t'embrasser avant de partir ; c'est toi qui m'as refusé. Te rappelles-tu que j'ai voulu prendre ta main dans ton manchon et que tu l'as tenue fermée ? Mais pas un seul instant je ne t'en ai voulu. Tu m'affligeais trop ; tout cela s'est retourné contre moi et m'a déchiré à l'intérieur. Que je suis faible ! Moi qui me croyais fort, voilà que je tremble en t'écrivant ; le cœur me bat. Oh ! avant huit jours, vendredi, samedi au plus tard, je te reverrai. Je compte les heures, je reste au coin de mon feu à attendre la journée s'avancer, en pensant à toi et rien qu'à toi.

Nous aurons du temps ; je m'arrangerai d'avance pour être bien libre. Je t'apporterai *Novembre ;* je te le lirai à l'hôtel, un soir, tout seuls. Un autre jour, tu me liras ton drame. J'irai au spectacle, si tu veux ; je ferai tout ce que tu voudras. Il fait froid ; mes gazons sont tout poudrés à blanc ; les arbres

des îles sont noirs; ma pensée frileuse s'en va toujours de ces lieux et vole vers toi, pour s'y réchauffer dans ton souvenir. Je vois toujours ta tête animée se détachant sur le fond rouge des rideaux. Je sens tes papillotes légères sur ma poitrine, et toute la douceur de ta peau qui m'embrase le corps. N'est-ce pas que tu me promets d'être plus sage, ma pauvre enfant? Ne pleure plus, Louise, par pitié pour moi, si ce n'est pour toi. Il me semble que l'amour doit résister à tout, à l'absence, au malheur, à l'infidélité, même à l'oubli. C'est quelque chose d'intime qui est en nous, et au-dessus de nous tout à la fois; quelque chose d'indépendant de l'extérieur et des accidents de la vie. Nous aurons beau faire, nous serons toujours l'un à l'autre. Quand nous nous fâcherions, nous reviendrions toujours l'un vers l'autre, comme des fleuves qui rentrent dans leur lit naturel.

On ne peut se soustraire à la fatalité de son cœur. Tu es à moi, je suis à toi. Qu'on en souffre ou qu'on en jouisse, il le faut; cela est.

Du Camp t'a-t-il consolée un peu? Tu as dû recevoir hier soir une lettre. Je ne sais pas ce que j'y disais; je n'avais pas la tête à moi. C'est un bon ami que nous avons là!

Dans quel état t'ai-je laissée l'autre jour, mon Dieu!

Je te revois toujours dans le coin de la muraille, pleurant et te tordant. Tu m'accusais! J'aurais voulu tomber à tes genoux et faire changer chaque sanglot en cri de bonheur. Sais-tu que ça faisait une *scène*, et que j'avais l'air d'un bourreau!

Adieu, adieu toi que j'aime. Je t'écrirai bientôt,

puis pour te dire le jour que j'arrive. Mille baisers ; reçois ici tous ceux que je peux te donner.

Tu m'as dit que je t'avais appris des voluptés nouvelles. Tant mieux! Je voudrais t'en donner encore d'autres, t'en accabler, t'en faire mourir.

Adieu, adieu.

Le presse-papier que je t'ai donné a longtemps servi à ma sœur. Elle l'avait gagné à une loterie d'un couvent d'orphelines dont ma mère était dame patronnesse. Elle me l'avait donné il y a six ou sept ans.

Si *c'est bien un clou* que tu as, mets-y de la bouillie ou baigne-toi à l'eau chaude ; mais tu ferais mieux de consulter ton médecin.

---

167. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

Lundi matin, midi.

Calmons-nous, ma chère enfant; le pronostic du serre-papier a menti, jusqu'à présent du moins. Il n'y a rien de brisé. Je t'en donnerai un autre, comme tu me le demandes, qui m'a longtemps servi. Je te l'apporterai, quand je viendrai à Paris, dans le courant ou à la fin du mois prochain.

Tu recevras mes manuscrits probablement demain soir; le paquet est fait et parti.

Bouilhet a été très sensible à ta lettre. Il viendra avec moi à mon prochain voyage, et je te présenterai ce jeune drôle.

A la fin de la semaine je t'écrirai. J'ai bien du mal à me remettre au travail. Ces quinze derniers

jours de repos m'ont tout à fait dérangé. Pour le moment, mon sujet me manque entièrement. Je ne vois plus l'objectif. La chose à dire fuit au bout de mes mains quand je veux la saisir.

J'ai jeté les yeux sur l'*Éducation*[1] avant-hier au soir. Tu auras du mal à t'en tirer. Il y a beaucoup de ratures qui sont à peine indiquées. Comme c'est inexpérimenté de style, bon Dieu! Va... Il faut que je t'aime bien pour te faire de pareilles confidences à cette heure. J'abaisse mon orgueil littéraire devant ton désir. En somme tu verras que ce n'est pas raide!

Adieu chère Louise, j'embrasse tes yeux.

A toi.

Ton Gustave.

---

168. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

Lundi trois heures [16 novembre].

Je t'envoie ici un bon baiser sur le front et deux autres sur les joues. Ah! encore une fois, quelle misère à moi c'est que d'avoir été te faire cadeau de ma personne. Tu valais mieux que ça. En échange de ton or, je t'ai donné du fumier. Est-ce la faute au fumier, s'il n'est plus paille fraîche? Oui, restons amis, écrivons-nous de temps à autre. Fie-toi à moi toujours, comme si j'étais resté encore sur ce piédestal où ton amour m'avait hissé. Maintenant qu'elle est à bas, la statue, n'est-ce pas

[1] *L'Éducation sentimentale* (*Œuvres de jeunesse inédites*, III).

qu'elle n'est pas d'argent, mais de plomb? Travestissant un vers de Musset je peux dire :

Tu es venue trop tard dans un homme trop vieux.

Si je t'avais jugée de nature plus médiocre, j'aurais menti. Je n'en ai pas eu le cœur; ç'eût été te ravaler à mes yeux. Je ne suis fait ni pour le bonheur, ni pour l'amour, et je n'ai jamais goûté de l'un et de l'autre que l'odeur, comme les goujats qui flairent le soupirail de Chevet. Ils convoitent tout ce qu'on fricasse; ils se disent: « Ah! si j'étais là dedans, comme je m'en donnerais! comme je mangerais! » Faites-les descendre à la cuisine, ils n'ont plus faim, parce que le charbon leur fait mal à la tête.

Si tu avais su t'en tenir au ton d'une galanterie épicée, d'un peu de sentiment et de poésie, peut-être que tu n'aurais [pas] éprouvé cette chute qui t'a tant fait souffrir. Mais le cœur est comme la voix; quand il a crié, il s'enroue.

Pourquoi, pauvre amie, t'obstines-tu à te comparer, quant à l'effet que tu me produis, *à une fille?* Tu tiens beaucoup au parallèle? Quelle sottise! Pourquoi me reproches-tu d'avoir voulu te donner un bracelet après la première nuit et de ne te l'avoir pas plutôt envoyé au jour de l'an? Tu crois donc que je suis bien rustre? A défaut de cœur, me nies-tu aussi les plus simples notions de savoir-vivre? Quelle funeste manie tu as, chère enfant, de toujours te creuser l'âme pour en faire le trou plus grand!

La raison de cela, par exemple, est fort simple : j'avais de l'argent à cette époque; je n'en ai plus maintenant, voilà tout.

Je vis et j'ai toujours vécu dans une gêne affreuse qui me rend sombre, irritable et humilié intérieurement. Les haillons dont d'autres rougissent, moi je les porte sous la peau. J'ai des besoins désordonnés qui me rendent pauvre avec plus d'argent qu'il n'en faut pour vivre, et je prévois une vieillesse qui finira à l'hôpital, ou d'une manière plus tragique. J'y serai sans doute forcé un beau jour; car alliant le désir de l'or avec le mépris du gain, c'est une impasse où le petit bonhomme étouffe comme dans un étau. Enfin, n'importe. Personne ne me comprend là-dessus; inutile dès lors d'en ouvrir la bouche.

Ah! mon orgueil qui te paraît si grand, si tu savais combien de renfoncements et de raplatissements il éprouve à toute minute, tu le plaindrais au lieu de le haïr. Mais je ne veux pas te parler de tout cela, ni de mille autres choses pires qui me tiennent une compagnie journalière. Meute crottée, qui bâille et s'étale au foyer, et prend la place du maître.

---

169. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

Mardi soir 10 heures [17 novembre 1846.]

Ne m'adresse plus tes lettres à Croisset, cher ange, mais à Rouen, rue de Crosne-Hors-ville, 25, au coin de la rue de Buffon. Nous allons y coucher jeudi prochain, jour où enfin j'espère que cette éternelle commission se sera décidée. Il faut dra pourtant qu'elle en finisse! Samedi ils se son-

réunis. (J'espérais qu'ils auraient bâclé ça tout de suite, et pouvoir partir le dimanche à midi. Je serais arrivé à quatre heures à Paris, et le soir, sans que tu en fusses prévenue, je me serais présenté tout d'un coup chez toi pour jouir de ta surprise. Voilà quel était mon plan secret.) Sur huit membres, il [y] en avait quatre de présents; tu vois ce que c'est. J'en suis tellement fatigué que je ne compte plus sur rien; mais tu peux compter, toi, que tu me reverras d'ici à très peu de jours. Il faut que je te revoie; ça me brûle le cœur. J'ai encore le prétexte du piédestal dont j'ai besoin de voir le modèle, si je perds celui de la commission. Mais je l'aurai, c'est presque infaillible.

Je ne me souviens que fort vaguement de ces deux dames dont tu me parles dans ta lettre de ce matin et qui sont venues à l'atelier un jour que nous y étions. Je crois que tu as, en me le rapportant, exagéré ce qu'elles ont pu te dire sur mon fameux regard. Ce sont de ces choses que les femmes n'avouent pas ressentir, d'ordinaire. Quand elles l'éprouvent, elles le cachent; et quand elles le manifestent, c'est qu'elles y ont intérêt. Or, quel intérêt avaient-elles à te dire cela, si ce n'est peut-être un motif de curiosité? pour voir ce que tu sentais toi-même, ou tout bonnement pour dire quelque chose de drôle, sans y attacher aucune idée. Je ne me crois pas les yeux attirants ni séduisants. Ils vont à la nature animale; ils appellent les enfants, les idiots et les bêtes, parce que j'ai peut-être beaucoup vécu dans ce monde-là et que j'en ai gardé quelque chose, un air de famille, un vieux levain de naturalisme mystérieux que l'intensité de la pensée fait épancher au dehors vers

les phénomènes qui le reproduisent. Mais je crois sincèrement que je plais à peu de femmes; à quelques hommes beaucoup. Plusieurs me détestent instinctivement, et le plus grand nombre ne me remarque pas; j'ai cela de commun avec tout le monde.

Est-ce que tu ne t'es pas aperçue combien j'étais timide et gauche, peu sûr de moi, combien j'avais peu d'aplomb? Il a fallu que je fusse irrésistiblement entraîné! A l'heure qu'il est, je m'étonne encore que ce soit moi que tu aimes, que ce soit moi qui t'aime. Cela me paraît une anomalie de ma nature, une métamorphose, une renaissance si tu aimes mieux. Mais combien je trouve de douceur dans ton souvenir! Si tu savais combien de fois par jour ma pensée voltige sur toi, se pose sur tes seins, se balance au bout de tes cheveux, s'éclaire au feu humide de tes yeux!

Tu m'as dit hier que j'étais la poésie de ton soleil couchant. Si je suis ton dernier amour, tu es peut-être aussi le mien; le premier est si loin! Un homme plus jeune t'eût aimée avec plus d'exclusion, plus de pureté, plus d'élan, mais moins longtemps peut-être, moins profondément, moins intimement. Oui, toujours, toujours, et lors même que je ne t'aimerai plus, la tendresse remuera pour toi le fond de mon cœur. Je voudrais t'aimer davantage; je voudrais que tu le saches bien; je voudrais pouvoir te le prouver.

Je ne fais pas grand'chose depuis quelques jours; notre déménagement nous occupe. Je rumine un plan, je pense à toi. *Novembre* est de côté, je te l'apporterai; je l'avais oublié la semaine dernière. Merci de ton attention pour ton cos-

tume. C'est là ce qui peut s'appeler une inspiration de Vénus intelligente. J'accepte. Oui, je veux t'avoir dans ta belle toilette, dans celle où l'on t'admire, où l'on te convoite.

Mille chauds baisers sur ta gorge.

---

170. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

Dimanche matin (sans date).

La Commission ne se rassemblant que samedi, j'arrive demain. Oui, demain, mon pauvre ange! Quel baiser nous nous donnerons!

Je ne sais [au] juste l'heure, mais Du Camp me dira bien le moment où il faut te voir. D'ailleurs je t'écrirai un mot; je trouverai toujours bien un prétexte.

Vers trois heures, si tu veux, promène-toi sur le Boulevard, sous le Café de Paris; ou à quatre heures je serai à l'hôtel.

Allons, dans vingt-quatre heures! mille tendresses en attendant.

---

171. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

[Lundi 23 novembre 1846.]

La première lettre que tu recevras de moi te dira positivement le jour de mon arrivée. Quant à l'heure, je ne suis pas si sûr d'être exact; on peut manquer un convoi.

Ta lettre de ce matin (j'en ai recu deux à la fois, une de jeudi et une d'hier; je parle de celle d'hier) aurait amolli des tigres et je ne suis pas un tigre, va! Je suis un pauvre homme bien simple et bien facile et *bien homme,* «tout ondoyant et divers», cousu de pièces et de morceaux, plein de contradictoires et d'absurdités. Si tu ne comprends rien à moi, je n'y comprends pas beaucoup plus moi-même. Tout cela est trop long à expliquer et trop ennuyeux; mais revenons à nous.

Puisque tu m'aimes, je t'aime toujours; j'aime ton bon cœur si ardent et si vif, ton cœur si vibrant, dont la mélopée intérieure se module tour à tour en sanglots tendres et en cris déchirants. Je ne le croyais pas tel qu'il est. Chaque jour tu m'étonnes, et je finis par croire que je suis bête, car j'éprouve des ébahissements singuliers à voir ces trésors de passion, mine d'or que tu m'ouvres pour ma contemplation solitaire.

Et moi aussi je t'aime. Lis-le donc ce mot dont tu es avide et que je répète pourtant à chaque ligne. Mais chacun, tu sais, pense, jouit, aime, vit enfin selon sa nature. Nous n'avons tous qu'une cage plus ou moins grande, où toute notre âme se meut et se tourne; tout cela est une affaire de proportion. Tout ce qui nous étonne et scandalise est ce qui charme et ravit un autre. L'héroïsme de tel cœur est l'état journalier de tel autre, et ainsi de suite. Moi, je ne suis peut-être pas fait pour aimer. Et cependant je sens que j'aime; j'en ai conscience, conscience intime et profonde. Ton souvenir me met en mollesse; tes lettres me remuent et je les ouvre en palpitant; ton image m'attire là-bas. Est-ce tout cela que tu éprouves?

Mais peut-être as-tu raison; je suis froid, vieux, blasé, plein de caprices et de niaiseries, et égoïste aussi, peut-être! Qui ne l'est pas? Depuis le gredin qui mettrait toute sa famille au pilon pour se faire un consommé tonique, jusqu'à l'intrépide qui se jette sous la glace pour sauver des inconnus, chacun ne cherche-t-il pas, d'après les appétits de sa nature, une satisfaction personnelle, qui tourne au détriment des autres, ou à leur avantage, selon l'objet de l'action? Mais l'impulsion première est toujours du Moi, comme dirait le Philosophe, converge pour y retourner. N'importe! que je sois ce que je suis ou tout autre, tu n'as pas affaire à un ingrat. On ressemble plus ou moins à un mets quelconque. Il y a quantité de bourgeois qui me représentent le bouilli : beaucoup de fumée, nul jus, pas de saveur. Ça bourre tout de suite, et ça nourrit les rustres. Il y a aussi beaucoup de viande blanche, de poissons de rivières, d'anguilles déliées vivant dans la vase des fleuves, d'huîtres plus ou moins salées, de tête de veau et de bouillies sucrées. Moi, je suis comme le macaroni au fromage, qui file et qui pue; il faut en avoir l'habitude pour en avoir le goût. On s'y fait à la longue, après que bien des fois le cœur vous est venu aux lèvres. Que sont ces tristes penchants? Ne vaudrait-il pas mieux prendre les poires qui pendent au haut des arbres, ou les melons qui jaunissent sur du bon fumier?

Vivons donc ensemble, puisque tu t'y résignes. Te souviens-tu de ce vendredi où je ne suis pas venu chez Phidias? Tu me l'as reproché, pauvre cœur! C'est que je pressentais pour toi tous les ennuis que je t'ai donnés. Ces pleurs que tu

verses, je les portais déjà dans ma pensée comme une nuée d'orage dans un ciel d'été.

Toujours bonne, toujours prévenante, et guettant tout ce qui peut me faire plaisir, tu m'as envoyé ton Volney. Je t'en remercie bien. Mon frère l'a. Mais ce qu'il n'a pas, c'est ce joli foulard qui était si bien enveloppé entre les deux volumes. Je m'en servirai à Paris; tu me le verras bientôt. Tiens, veux-tu que je te dise une chose qui me pèse sur le cœur? Tu vaux mieux que moi, il t'aurait fallu rencontrer un autre homme. Je sens toute l'infériorité de mon rôle et je sens que je te fais souffrir, quoique je voudrais pouvoir te combler de tout.

Je cherche dans ma pauvre tête et je ne trouve rien, rien, comme si mon cœur était un eunuque qui n'a pour lui que le désir et la souffrance.

L'histoire d'Emma est assez curieuse. Je connais un peu un Dulac qui était étudiant en droit, ou en médecine; je ne me souviens plus. C'est peut-être un autre que celui-là.

Tu es [en] mesure de bien *embêter* Stello[1] si ça te fait plaisir.

Adieu chérie, je t'embrasse longuement sur ton pauvre cœur.

A toi.

Du Camp me parle de toi. Il a l'air de t'être bien dévoué, mais tu lui parais bien triste. Il m'écrit qu'il fait tout ce qu'il peut pour te remonter le moral. Il n'y paraît guère! Qu'est-ce qu'il te dit?

[1] Flaubert désigne ici Alfred de Vigny.

172. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

Dimanche cinq heures et demie[1].
[29 novembre 1846.]

Comme si ce n'était pas assez de tout ton amour, tu m'offres encore tous les hommages et tout l'amour qu'on t'a donnés. Merci de cette attention de la médaille; elle m'est sacrée à plus d'un titre.

A demain donc nos adieux. J'embrasserai Henriette, tu prendras ce baiser pour toi. Je le donnerai en pensant à toi. Je ne vois pas où nous pourrions nous revoir le soir.

Ce soir, j'ai eu bien du mal à m'échapper : ma mère est malade, et je me suis enfui sous prétexte d'aller passer une demi-heure chez M[ax]. Il faut que je rentre. Nous partons mardi, probablement par le convoi de neuf heures.

Comme elle était douce la petite promenade que nous avons faite l'autre jour à pied, seuls dans cette rue déserte!...

Aussitôt rentré à R[ouen], je t'écris une longue lettre où je te dirai tout ce qu'ici je ne puis te dire. Je suis trop pressé. M[ax] est tellement occupé de ses affaires d'argent que je ne le vois pas.

Adieu donc, à demain. Je te reconduirai jusque

[1] Louise Colet a écrit sous la date : « Billet remis à la main, 2 décembre 1846. »

sur le perron, et je te donnerai une dernière poignée de mains *réprimée.*

Adieu, adieu, mille tendresses, mille baisers, et encore plus du cœur que de la bouche.

---

173. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

Mercredi 2 heures. [2 décembre 1846.]

Je suis triste, je m'ennuie, je *m'embète;* je n'ai pas une idée dans la tête. Sans ce bon Max, ce serait à en périr. Me voilà rentré dans ma vie plate et monotone qui n'a quelque douceur que par son uniformité, quelque grandeur peut-être que par sa persévérance. Sitôt que je romps à mon train ordinaire et que je veux m'y remettre, j'en éprouve une amertume sans fond. Aujourd'hui, par exemple, c'est quelque chose d'analogue à l'ennui des écoliers après une vacance. Tout le temps se passe à rêver au plaisir qu'on a eu et on regrette de ne l'avoir pas mieux employé. Il y a 24 heures, nous étions en voiture, nous descendions, nous nous promenions à pied dans le bois. As-tu éprouvé quelquefois le regret que l'on [a] pour des moments perdus, dont la douceur n'a pas été assez savourée? C'est quand ils sont passés qu'ils reviennent au cœur, flambants, colorés, tranchant sur le reste comme une broderie d'or sur un fond sombre.

Je repense sans cesse à la voiture, et au soleil passant à travers les rideaux jaunes. Tu avais les lèvres et les paupières d'un rose vif...

Ne me dis jamais que je ne t'aime pas, puisque tu me fais éprouver des mélancolies que je n'avais jamais eues. Je sens plus la douleur que le plaisir; mon cœur reflète mieux la tristesse que la joie. Voilà pourquoi, sans doute, je ne suis pas fait pour le bonheur, ni peut-être pour l'amour.

Je comprends bien combien je dois te paraître sot, méchant parfois, fou, égoïste ou dur; mais rien de tout cela n'est ma faute. Si tu as bien écouté *Novembre*[1], tu as dû deviner mille choses *indisables* qui expliquent peut-être ce que je suis. Mais cet âge-là est passé, cette œuvre a été la clôture de ma jeunesse. Ce qui m'en reste est peu de chose, mais tient ferme.

[...] Je suis né ennuyé; c'est là la lèpre qui me ronge. Je m'ennuie de la vie, de moi, des autres, de tout. A force de volonté, j'ai fini par prendre l'habitude du travail; mais quand je l'ai interrompu, tout mon embêtement revient à fleur d'eau, comme une charogne boursouflée étalant son ventre vert et empestant l'air qu'on respire.

J'ai cherché à éviter les passions; elles sont venues. Quand je ne suis plus dans l'exercice de l'une d'elles, quand je t'ai eue quelques jours, par exemple, et que je reviens ici, rien ne pourra te donner l'idée de ce qui se passe en moi.

Adieu, je t'embrasse, je suis abruti. Je ne sais pas ce que j'écris ni seulement si tu pourras le lire.

Adieu, mille tendresses; mais j'ai le cœur serré comme avec un cordon.

(1) Voir *Œuvres de jeunesse inédites*, II.

174. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

[Samedi 5 décembre 1846.]

Merci de ta bonne lettre de ce matin, si tendre, si doucement triste, si résignée, si souriante sous les pleurs. Je commençais à être inquiet et à trouver le temps long. Tu me dis que je ne me suis pas détourné pour te voir, quand je t'ai quittée rue Royale. Je me suis détourné deux fois; je n'ai rien vu. C'était comme la veille, à l'atelier; j'avais embrassé Henriette pour toi, et tu ne t'en étais pas aperçue.

Tu me dis sur mon beau-frère beaucoup d'excellentes choses qui m'ont fait admirer ton bon esprit et ton bon cœur; mais elles ne sont pas justes, parce qu'elles ne sont pas spéciales. Quand je t'ai confié que je croyais avoir eu sur lui une influence funeste, je n'ai pas voulu dire que je lui avais inoculé de mon vaccin intellectuel. Mais seulement ma fréquentation lui a été nuisible en ce sens qu'il s'est imaginé pouvoir mener une vie comme la mienne, toute de solitude et de spéculation. Le parti pris a amené la vanité, et la vanité retient à son tour le parti pris. Il n'y a rien à faire là contre que de laisser faire le temps, cet useur féroce. Mais en attendant, il s'épuise, il se meurt de paresse, de mélancolie et de projets rentrés. Et il n'y a pas à cela plus de remède qu'à un cancer. On le coupe bien avec le fer, on le brûle bien avec le feu, mais à quoi bon? Le malade souffre horriblement et la maladie reparaît de plus belle. Je l'ai pourtant guéri d'un cancer, dit

le médecin! un cancer horrible qui pesait dix livres et que j'ai gardé en bocal, dans de l'esprit-de-vin. Il ne faut pas vouloir donner de remède à tout; on en retombe de plus haut, avec la rage des gens dupés.

Pour moi, il y a longtemps que je n'en cherche plus pour mon usage. Toute ma médecine est préservative, et je ne crois pas aux préservatifs! hygiéniques, je veux dire.

J'ai été fort triste depuis trois jours. Était-ce de t'avoir quittée? Je le crois, j'en suis sûr. L'ennui d'une maison nouvelle à habiter y est aussi pour quelque chose. Une maison où l'on n'a pas vécu, c'est comme un habit qu'on achète aux brocanteurs; ça vous gêne et ça vous glace à la fois. Notre cœur et nos membres ne se font pas du premier jour à ce qui les recouvre. Je comprends bien l'usage des Orientaux de ne pas prendre de maison où d'autres ont déjà vécu. Ils s'en font bâtir exprès pour eux, que l'on détruit avec eux à leur mort. A quoi bon s'abriter sous un toit qui a contenu d'autres rêves, d'autres amours et d'autres agonies! Que chaque mort ait sa bière, et chaque cœur son foyer! On laisse bien des choses aux murs, aux arbres, aux pavés, partout où l'on passe. A combien de vents divers les cheveux d'un homme encore jeune n'ont-ils pas volé, emportés, tombés ou coupés? Qui est-ce qui en retrouvera seulement un? Et du fond du fond, de ce pauvre fond triste et grand, «quid nunc?», comme dit la formule juridique.

Je ne travaille pas encore. Lundi cependant je profiterai du sommeil de l'ami D[u Camp] pour faire un peu de grec le matin. Demain nous allons

à la Neuville voir cet ami intime à moi, dont je t'ai parlé et qui est revenu d'Italie. C'est encore une amitié qui me quitte. Il est marié et, partant, absent de moi, quoi qu'il en dise. C'est toute une histoire sans faits, mais nourrie, que celle-là. A quelque jour peut-être j'écrirai mes confessions. Ce sera drôle, mais peu amusant! Actuellement je n'en aurais pas le talent, et jamais peut-être n'en aurai-je le cœur.

Adieu, je t'embrasse sur tes yeux qui, quoi que tu prétendes, sont jolis quand tu as pleuré.

Puisqu'il me reste encore un peu de place, je t'embrasse une fois de plus. L'histoire de M. D. m'intéresse assez. Ce sont ces choses-là qu'il faut étudier quand on veut faire du roman. Le difficile est de les reproduire vraies, sans charge.

---

175. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

Lundi, 11 heures du soir. [7 décembre 1846.]

Qu'as-tu donc, ma pauvre amie? Pas de nouvelles de toi, pas de lettres! C'est bien dur! T'ai-je dit dans mon dernier envoi quelque chose de méchant? Pardonne-le. Je souffre souvent et beaucoup; dans ces moments-là, je suis aigre, âcre. J'ai beau rentrer en moi le plus possible mes douleurs; elles sortent quelques fois et déchirent ceux que je presse dans mes bras.

Je t'aime bien, va; je t'aime encore, beaucoup, toujours. Ton souvenir a pour moi une douceur charmante où ma pensée se berce, comme un

corps fatigué se berce dans un hamac, balancé par une brise tiède. J'espère que demain je recevrai de toi quelques pages. J'ai toujours peur qu'il ne soit survenu quelque fâcheuse aventure, que l'Officiel n'ait mis le nez dans nos affaires, etc... ou bien que tu ne sois malade. Tu peux t'étonner que je te dise tout cela, moi, n'est-ce pas, qui ai l'air si froid, si indifférent; mais je t'aime peut-être plus que je ne le parais. C'est pitoyable, mais j'ai toujours été ainsi, désirant sans cesse ce que je n'ai pas, et ne sachant en jouir quand je le possède; de même que je m'afflige et m'effraie des maux à venir : quand ils viennent, ils me trouvent déjà tout résigné.

Je n'ai senti ce que c'était que la famille que depuis que je n'en ai plus. Autrefois, elle m'assommait. Si je te perdais, j'en deviendrais peut-être fou. C'est dans l'inconséquence conséquente du cœur humain, dans la constitution de l'homme, et je suis bien homme, homme au sens le plus vulgaire et le plus vrai du mot, quoique, dans la prévention de ton bon amour, tu me croies quelque chose de plus élevé que cela, et que moi, à de certains moments, plus rares de jour en jour, j'aie eu cette prétention inavouée.

Oh non! je ne cherche pas à me détacher de tout lien, à me séparer de toute affection; mais ce sont eux qui me quittent d'eux-mêmes, comme les nœuds qui se relâchent et se dénouent sans qu'aucune main y touche. Combien n'ai-je pas eu déjà d'amour, d'enthousiasme, d'amitiés profondes, et de sympathies vivaces que j'ai vu fondre comme neige! Je me cramponne au peu qui me reste. J'ai pleuré les morts, j'ai pleuré des vivants, et j'ai

ri de pitié sur la vanité de mes meilleurs sentiments et de mes croyances les plus pures. Mais je ne jette pas à la porte ceux qui veulent me rester dans mon isolement ennuyé.

Nous parlons souvent de toi avec M[axime]. J'ai peur que ma mère ne nous entende, car un soir mon beau-frère, qui se tenait dans sa chambre (elle est contiguë à la mienne), est venu nous rapporter une conversation que nous avions tenue. Elle roulait heureusement sur un sujet indifférent; mais c'est un avertissement. Nous passons notre temps à des causeries dont je serais honteux presque, à des folies, à des songeries impériales. Nous bâtissons des palais, nous meublons des hôtels vénitiens, nous voyageons en Orient avec des escortes, et puis nous retombons plus à plat sur notre vie présente et, en définitive, nous sommes tristes comme des cadavres. Ce serait à périr d'ennui pour un tiers.

Le matin, il va voir à l'Hôtel-Dieu tailler et amputer; ça le divertit. Pendant ce temps, je fais un peu de grec et je prends une leçon d'armes. Puis nous fumons beaucoup. Voilà notre vie depuis huit jours. Je lis le soir *Servitude et grandeur militaire* (*sic*) de l'ami Stello. C'est d'un bon ton, mais passablement froidasse. J'ai un Saint Augustin complet, et, une fois l'ami parti, je me lance à corps perdu dans les lectures religieuses; non pas du tout dans l'intention de me donner la Foi, mais pour voir les gens qui ont la Foi.

Adieu, cher et doux amour; je t'embrasse sur la peau fine de ta gorge.

Celui qui t'aime.

176. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

Mardi [8 décembre], 5 heures du soir.

Je rentre de Croisset où je me suis embêté toute la journée. Dieu me préserve de retourner à la campagne l'hiver!

Je trouve ta lettre et j'ajoute ceci à la mienne. Ceci veut dire je ne sais quoi, ou plutôt un bon baiser que tu prendras comme tu voudras, que tu mettras où bon te semblera.

Ta perspicacité est grande, tu as le coup d'œil juste. Mais moi-même j'aurais du mal à te dire le fond de cet être que tu aimes et que tu veux deviner; à plus forte raison toi, quelque rapprochée que tu en sois. Un jour, quand, avant de la finir, je résumerai ma vie, j'essaierai de me raconter à moi-même; ce sera difficile à ne rien charger et à dire la vérité. J'en ai eu l'idée plusieurs fois et j'ai toujours reculé devant la difficulté de l'entreprise. Mais va, contente-toi de m'aimer tel que je suis; moi je t'aime telle que tu es. Je ne trouve rien de mal en toi que cet excessif amour qui te fait souffrir. N'en [*sic*] veuille jamais, chère adorée : si je suis à charge aux autres, c'est que je le suis beaucoup à moi-même.

[...] Quelle chose étrange que ces clous que je te donne! J'en ai maintenant un qui me défigure la joue droite; mais je m'en moque bien, puisque tu n'es pas là pour voir si je suis laid.

Adieu, cher amour, mille baisers.

Celui qui t'embrasse sur tes pauvres yeux.

177. À LA MÊME.

En partie inédite.

Vendredi, 4 h. du soir. [Rouen, 11 décembre 1846.]

Ne trouves-tu pas qu'il y aurait un beau roman à faire sur l'histoire de M[axime] D[ucamp]? Toi qui es à même de voir tout cela de près, tu devrais t'en mêler. Tu as l'esprit fin, clair, juste quand la passion ne t'égare pas; le fond en est ardent et sceptique. Etudie bien ces personnages, complète dans ta tête ce que la vérité matérielle a toujours de tronqué, et mets-nous ça en relief dans quelque bon livre bien tassé, bien nourri, varié de ton et d'aspect, uni d'ensemble et de couleur. Ces détails techniques que tu me donnes sur le Mari sont curieux. Je vais prendre des informations là-dessus et je te dirai ce que la science en pense. Il ne faut blâmer, même en pensée, cette femme de ce que tu trouves que la passion, chez elle, ne sonne pas assez fort. Nier l'existence des sentiments tièdes parce qu'ils sont tièdes, c'est nier le soleil tant qu'il n'est pas à midi. La vérité est tout autant dans les demi-teintes que dans les tons tranchés. J'ai eu dans ma jeunesse un ami véritable qui m'était dévoué, qui eût donné pour moi sa vie et son argent; mais il ne se serait pas levé, pour me plaire, une demi-heure plus tôt que de coutume ni (*sic*) accéléré aucun de ses mouvements. Quand on observe avec un peu d'attention la vie, on y voit les cèdres moins hauts et les roseaux plus grands. Je n'aime pas pourtant l'habitude qu'ont de certaines gens de rabaisser les grands

enthousiasmes et d'atténuer les sublimités hors nature. Ainsi le livre de Vigny, *Servitude et Grandeur militaires*, m'a un peu choqué au premier abord, parce que j'y ai vu une dépréciation systématique du dévouement aveugle (du culte de l'Empereur par exemple), du fanatisme de l'homme pour l'homme, au profit de l'idée abstraite et sèche du devoir, idée que je n'ai jamais pu saisir et qui ne me paraît pas inhérente aux entrailles humaines. Ce qu'il y a de beau dans l'Empire, c'est l'adoration de l'Empereur, amour exclusif, absurde, sublime, vraiment humain; voilà pourquoi j'entends peu ce qu'est pour nous, aujourd'hui, la Patrie. Je saisis bien ce que c'était pour le Grec qui n'avait que sa ville, pour le Romain qui n'avait que Rome, pour le sauvage qu'on vient traquer dans sa forêt, pour l'Arabe qu'on poursuit jusque sous sa tente. Mais nous, est-ce qu'au fond nous ne nous sentons pas aussi bien Chinois ou Anglais que Français? N'est-ce pas à l'étranger que vont tous nos rêves? Enfants, nous désirons vivre dans le pays des perroquets et des dattes confites; nous nous élevons avec Byron ou Virgile, nous convoitons l'Orient dans nos jours de pluie, ou bien nous désirons aller faire fortune aux Indes, ou exploiter la canne à sucre en Amérique. La Patrie, c'est la terre, c'est l'Univers, ce sont les étoiles, c'est l'air, c'est la pensée elle-même, c'est-à-dire l'infini dans notre poitrine. Mais les querelles de peuple à peuple, de canton à arrondissement, d'homme à homme, m'intéressent peu et ne m'amusent que lorsque ça fait de grands tableaux avec des fonds rouges. J'ai relu hier au soir, seul au coin de mon feu, les vers de Mantes. Sais-tu

que c'est beau et très beau ? Tu as été inspirée, et je maintiens mon dire : tu n'as rien fait de mieux. J'ai été ému de cette lecture, et j'ai tressailli de tendresse pour toi. Ce sera un trésor pour mes vieux jours, et il me semble déjà que je me vois avec des cheveux blancs, cassé et toussant dans mon fauteuil, me levant pour aller prendre dans un tiroir ce petit carnet de maroquin.

Je te renverrai par Max le prologue. Ça ferait un certain effet à la scène, à cause de la vivacité du dialogue, dont les coupes sont peut-être parfois un peu intentionnelles. Il y a quelques contradictions dans le caractère ou plutôt dans le débit des personnages. Il est fâcheux en somme que tu n'aies pas donné suite à cette œuvre.

Oui, je repense souvent à la soirée de *Novembre,* et aux pleurs que tu versais quand tu faisais des allusions involontaires; mais je n'en persiste pas moins à croire que tu estimes cela trop. J'ai été même indigné que tu aies comparé ce livre à *René.* Ça m'a semblé une profanation. Pouvais-je te le dire, puisque c'était une preuve d'amour?

Il neige, il fait froid, nous allons dîner à la campagne, chez mon beau-frère qui s'en fait une fête, mais pas moi. Je n'aime pas tous ces dérangements-là. Heureusement que nous serons revenus à dix heures. J'ai fait ta commission du sucre de pomme.

Adieu cher amour; je t'embrasse sur ta peau si fine. Mille tendres baisers.

---

178. À LA MÊME.

Dimanche. [13 décembre 1846.]

Tu as été malade, mon pauvre cœur; tu as souffert! Ne fais plus de ces excès de travail qui usent et qui, à cause de la lassitude même qu'ils laissent après eux, vous font en définitive perdre plus de temps qu'ils ne vous en ont fait gagner. Ce ne sont pas les grands dîners et les grandes orgies qui nourrissent, mais un régime suivi, soutenu. Travaille chaque jour patiemment un nombre d'heures égales. Prends le pli d'une vie studieuse et calme; tu y goûteras d'abord un grand charme et tu en retireras de la force. J'ai eu aussi la manie de passer des nuits blanches; ça ne mène à rien qu'à vous fatiguer. Il faut se méfier de tout ce qui ressemble à de l'inspiration et qui n'est souvent que du parti pris et une exaltation factice que l'on s'est donnée volontairement et qui n'est pas venue d'elle-même. D'ailleurs on ne vit pas dans l'inspiration. Pégase marche plus souvent qu'il ne galope. Tout le talent est de savoir lui faire prendre les allures qu'on veut. Mais pour cela ne forçons point ses moyens, comme on dit en équitation. Il faut lire, méditer beaucoup, toujours penser au style et écrire le moins qu'on peut, uniquement pour calmer l'irritation de l'Idée qui demande à prendre une forme et qui se retourne en nous jusqu'à ce que nous lui en ayons trouvé une exacte, précise, adéquate à elle-même. Remarque que l'on arrive à faire de belles choses à force de patience et de longue énergie. Le mot de Buffon est un

blasphème, mais on l'a trop nié; les œuvres modernes sont là pour le dire. Modère les emportements de ton esprit qui t'ont déjà fait tant souffrir. La fièvre ôte de l'esprit; la colère n'a pas de force, c'est un colosse dont les genoux chancellent et qui se blesse lui-même encore plus que les autres.

On m'a fait hier une petite opération à la joue à cause de mon abcès. J'ai la figure embobelinée de linge et passablement grotesque. Comme si ce n'était pas assez de toutes les pourritures et de toutes les infections qui ont précédé notre naissance et qui nous reprendront à notre mort, nous ne sommes pendant notre vie que corruption et putréfaction successives, alternatives, envahissantes l'une sur l'autre. Aujourd'hui on perd une dent, demain un cheveu, une plaie s'ouvre, un abcès se forme, on vous met des vésicatoires, on vous pose des sétons. Qu'on ajoute à cela les cors aux pieds, les mauvaises odeurs naturelles, les sécrétions de toute espèce et de toute saveur, ça ne laisse pas que de faire un tableau fort excitant de la personne humaine. Dire qu'on aime tout ça! encore qu'on s'aime soi-même et que moi, par exemple, j'ai l'aplomb de me regarder dans la glace sans éclater de rire. Est-ce que la seule vue d'une vieille paire de bottes n'a pas quelque chose de profondément triste et d'une mélancolie amère! Quand on pense à tous les pas qu'on a faits là dedans pour aller on ne sait plus où, à toutes les herbes qu'on a foulées, à toutes les boues qu'on a recueillies... le cuir crevé qui bâille a l'air de vous dire : « ... après, imbécile, achètes-en d'autres, de vernies, de luisantes, de craquantes, elles en viendront là comme moi, comme toi un jour,

quand tu auras sali beaucoup de tiges et sué dans beaucoup d'empeignes. »

J'ai parlé à des gens de la Faculté de l'infirmité de D...; ils n'y comprennent pas grand-chose. Ce citoyen n'aurait-il pas eu par là quelque bon rhume de cerveau qui lui aurait avarié la narine? Ou plutôt M. D. n'aurait-il pas chargé les détails de l'histoire? Ça se fait souvent pour embellir son récit et donner plus de poids à ce qu'on ne comprend pas soi-même.

Adieu, soigne-toi bien, prends garde au froid et reçois un long baiser sur la bouche.

---

179. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

[Mercredi 16 décembre 1846.]

Allons, puisqu'on y tient, d'accord! Puisque tu ne trouves plus rien à me dire, la franchise exige que je t'avoue ne pas trouver davantage de mon côté, ayant épuisé toutes les formes possibles pour te faire comprendre ce que tu t'obstines depuis cinq grands mois à ne pas vouloir entendre. J'y ai pourtant mis toutes les délicatesses de mon cœur et toutes les variétés de ma plume. Pourquoi as-tu voulu empiéter sur une vie qui ne m'appartenait pas à moi-même et changer toute cette existence au gré de ton amour? J'en ai souffert, voyant les efforts inutiles que tu faisais pour ébranler ce rocher qui ensanglante les mains quand on y touche.

Tu m'accuses sans cesse d'égoïsme et de dureté; en toi-même depuis longtemps tu as reconnu que je ne t'aimais pas. Erreur! erreur, ma pauvre amie! Je suis venu à toi parce que je t'aimais. Je t'aime encore tout autant; je t'aime à ma façon, à ma mode, selon ma nature. Il t'eût fallu, je te l'ai dit dès les premiers jours, un homme plus jeune et plus naïf, dont le cœur moins mûr ait eu un parfum plus vert.

J'ai l'âme dévorante comme l'estomac, et capable, comme lui, de se passer presque de vivre. J'ai perdu des morts, j'ai perdu des vivants, et j'ai vu toute la bêtise vaniteuse de toutes mes douleurs alors que je croyais ces affections nécessaires à ma vie. Rien n'est nécessaire ni utile. Il y a des choses plus ou moins agréables; voilà tout. Réfléchis sur ce point que nos joies, comme nos malheurs, ne sont que des illusions d'optique, des effets de lumière et de perspective.

Ne sens-tu pas qu'un pacte nous lie? Que tu m'oublies tout à fait, que tu ne m'écrives plus du tout, moi je ne t'oublierai jamais; dans dix ans, tu me retrouveras, si tu m'appelles; et peut-être, alors, me remercieras-tu de t'avoir fait pleurer quelquefois pour t'empêcher de pleurer toujours.

Écris-moi, va; ne te force à rien; écris-moi quand le cœur t'en dira, conte-moi tes chagrins, tes ennuis; parle-moi de tes travaux, raconte-moi ce relégué dans l'arrière-boutique. Je pourrai peut-être t'envoyer quelque consolation, quelque distraction du moins, ce qui n'est jamais à dédaigner, vu que l'existence n'en est pas farcie.

Si j'ai été ton dernier amour, que je sois ta plus

forte amitié! d'autant plus que quand tu voudras revoir l'amant, l'amant obéira à ce désir.

Adieu, mille tendresses, toujours.

---

180. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

Jeudi midi [17 décembre 1846].

Pas une ligne depuis quatre jours! Si j'avais la moitié seulement de ce prodigieux orgueil que tu me reproches, j'imiterais ce silence. Il n'y aurait pas, de ma part, d'indélicatesse à cela, puisque, depuis quinze jours, tu m'affirmes sous toutes les formes possibles que tu veux t'occuper d'autre chose que de moi, travailler, t'étourdir, *guérir* enfin. C'est un sage parti, et, si je savais le moyen de contribuer à te rendre ce calme que tu désires, j'y travaillerais de toutes mes forces. Je croirais faire par là une bonne action; car, puisque mon amour t'est odieux (tu m'as écrit que je te faisais *horreur*), qu'il est trop faible pour toi et que, t'appuyant dessus, tu t'y blesses, comme ferait une canne qui se briserait et dont les éclats vous déchireraient les mains, je dois tâcher de t'ôter cette misère de l'âme. Voyons, dis-moi ce qu'il faut faire. Veux-tu que je te dégoûte de moi? que je me montre bien ignoble, bien trivial, bien canaille et tellement repoussant qu'on n'y puisse plus revenir? C'est facile. Veux-tu que je te dise que je ne t'aime pas, que je suis fatigué de toi comme tu l'es de moi?... Conseille-moi... Je ferai tout ce que tu voudras. Mais coûte que coûte, puisque c'est une

résolution prise chez toi, j'en prends une autre qui lui est parallèle. Tu vois que je ne te contrarie plus; je fais tout ce que tu veux maintenant,

Eh bien oui! franchement, ça vaudra mieux, cher camarade. J'oublie l'*e* féminin, car le mot camarade n'a pas de sexe. Mais quand je viendrai te voir dans huit jours, qu'est-ce que nous dirons? J'en aurai beaucoup à dire, moi. Quant à toi, je crois qu'on ne peut pas en dire plus que tu ne m'envoies dans tes belles épîtres.

Adieu, je répète encore adieu, sans rien de plus, depuis que tu ne veux plus qu'au bas de mes lettres je t'embrasse, comme je le faisais. Cela te révolte. « C'est le souvenir fugitif d'un instant de bonheur physique. » D'accord.

---

181. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

Samedi [19 décembre 1846], 11 heures du soir.

Tu ne me deviens pas polie! C'est presque de l'invective. Tu me traites de manant et d'avare, en toutes lettres. C'est très gentil! Je mets cela sur le compte de ton tempérament méridional, et je passe outre sans y prendre garde. Je t'assure, chère amie, que j'en ai eu plutôt envie de rire que de me fâcher. C'est néanmoins un peu cru de couleur; et encore, par dessus le marché, les éternelles filles qui reviennent!... « Vous autres, hommes, etc... »

A ce qu'il paraît que les filles te tiennent au

cœur; tu mériterais d'être homme! C'est une idée fixe, chez toi, que de tomber à bras raccourcis sur ces pauvres créatures. Elles ne méritent pas tant de colère, va! Et puis, rappelle-toi ce précepte du sage : « Ne parle pas de ce que tu ne connais point. »

A quelque jour, si ce sujet t'amuse, je t'exposerai là-dessus mes théories. Je les crois justes, si toutefois il y a quelque chose de juste.

Sois sans inquiétude aussi sur ma chère peau; le tambour ne crèvera pas de sitôt. Tout ce qui m'arrive et tout ce que je peux faire n'y changeront rien. Ce n'est ni le chagrin, ni les chagrins, ni même l'ennui qui peuvent nous rendre malades et nous tuer. On ne meurt pas de malheur; on en vit, ça engraisse. Jamais d'ailleurs je ne me suis mieux porté, parce que jamais je n'ai mené une vie plus conforme à ma nature. Il y a harmonie maintenant, après avoir été, comme un musicien qui accorde son violon, longtemps à tourner les chevilles pour que les cordes soient montées les unes par rapport aux autres, dans une tonalité concordante. Il n'est pas aisé de trouver sa voie. Il y a bien des chemins sans voyageur; il y a encore plus de voyageurs qui n'ont pas leur sentier.

Je ne me livre pas, comme tu le penses, à des orgies intellectuelles. Je travaille très simplement, très régulièrement, et même assez bêtement. Je n'écris plus; à quoi bon écrire? Tout ce qu'il y a de beau a été dit et bien dit. Au lieu de faire une œuvre, il est peut-être plus sage d'en découvrir de nouvelles sous les anciennes. Il me semble, à mesure que je produis moins, que je jouis mieux à contempler les maîtres. Et comme, avant tout,

c'est là ce que je demande, passer mon temps agréablement, je m'y tiens!

Tu m'appelles brahme! C'est trop d'honneur, mais je voudrais bien l'être. J'ai vers cette vie-là des aspirations à me rendre fou. Je voudrais vivre dans leurs bois, tourner comme eux dans des danses mystiques, exister dans cette absorption démesurée. Ils sont beaux, avec leurs longues chevelures et leurs visages ruisselants du beurre sacré, et leurs grands cris qui répondent à ceux des éléphants et des taureaux.

J'ai autrefois voulu être camaldule, puis renégat turc. Maintenant c'est brahmane, ou rien du tout, ce qui est plus simple.

Tu as tort vraiment de me prendre tout à fait pour un misérable, incapable de comprendre la poésie du dévouement, etc. Je l'admire beaucoup. Je suis seulement ennuyé d'un tas de mots qui ne rendent pas une idée.

Ce pauvre diable de Chaudes-Aigues[1]! Tu avais été dure pour lui, et le mot que tu lui as dit, un soir qu'il te parlait de son amour, est bien là de ces mots de férocité féminine qui n'ont pas d'équivalents nulle part.

Et qu'est-ce qu'il t'avait fait pour être si méchante? Rien; il ne te plaisait pas, seulement: voilà tout!

Les femmes sont ainsi; et elles se croient excellentes, encore! C'est là le drôle.

Merci des vers que tu m'envoies. Si je t'ai servi à trouver un beau vers, ma connaissance n'aura

[1] Chaudes-Aigues, publiciste et écrivain français. Il publia entre autres *Les Écrivains modernes de la France*, Paris, Gosselin, 1841.

pas été inutile. L'objet le plus trivial produit des inspirations sublimes, et les idylles de Théocrite, que je lis maintenant, ont été inspirées sans doute par quelque ignoble pâtre sicilien qui puait fort des pieds. L'Art n'est grand que parce qu'il grandit.

Je t'assure, chère âme, que je ne me fais pas du tout une conscience à l'usage de mes raisonnements. Je ne suis pas si fin. Peux-tu me refuser jusqu'à la franchise?

C'est justement là ce que je me reproche. Il t'eût fallu ou un enfant ou un hypocrite. Or n'étant l'un ni l'autre, tu t'es blessée en t'appuyant sur moi comme sur un bâton qui vous casse dans la main, et dont l'éclat vous entre dans les chairs.

Adieu, j'essuie avec mes lèvres les larmes de tes pauvres yeux. Et sois plus sage et moins primitive; car tu sais (tu l'as dit) que j'étais très corrompu, ce qui pourrait bien être vrai.

---

182. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

[Dimanche 20 décembre 1846.]

Tu me demandes des explications à des choses qui s'expliquent d'elles-mêmes. Que veux-tu que je te dise de plus que je ne t'ai déjà dit et que tu ne sais? Si, malgré l'amour qui te retient à mon triste individu, ma personnalité blesse trop la tienne, quitte-moi. Si tu sens que c'est impossible, accepte-moi dès lors tel que je suis. C'est un sot

cadeau que je t'ai fait que de te procurer ma connaissance ! J'ai passé l'âge où l'on aime comme tu le voudrais. Je ne sais pas pourquoi j'ai cédé cette fois-là. Tu m'as attiré, moi qui me méfie tant des choses qui attirent.

Sous mon enveloppe de jeunesse, gît une vieillesse singulière. Qu'est-ce donc qui m'a fait si vieux au sortir du berceau, et si dégoûté du bonheur avant même d'y avoir bu ? Tout ce qui est de la vie me répugne; tout ce qui m'y entraîne et m'y plonge m'épouvante. Je voudrais n'être jamais né ou mourir.

J'ai en moi, au fond de moi, un *embêtement* radical, intime, âcre et incessant, qui m'empêche de rien goûter et qui me remplit l'âme à la faire crever. Il reparaît à propos de tout, comme les charognes boursouflées des chiens qui reviennent à fleur d'eau, malgré les pierres qu on leur a attachées au cou pour les noyer. Quand je t'ai crié dès l'abord, avec une naïveté que tu as peu appréciée, que tu te trompais, qu'il fallait m'oublier, que c'était à un fantôme et non à un homme que tu t'adressais, tu n'as pas voulu me croire. Il fallait me croire pourtant.

Tu me juges mal, va ! N'estime pas tant mon esprit. Je ne vise pas à être un Gœthe, parce que les chandelles pâlissent devant le soleil, et, quoi que tu en croies, je ne m'efforce à singer personne, les grands hommes encore moins que d'autres.

Quant à mon cœur, il a l'embouchure étroite et embarrassée; le liquide n'en sort pas aisément, il remonte le courant et tourbillonne; c'est comme la Seine à Quillebeuf, tout plein de bas-fonds mouvants. Beaucoup de vaisseaux s'y sont perdus !

Je m'en veux de ne pas t'aimer comme tu le mérites, comme tu devrais être aimée. Je te bénis dans mon cœur, et je serais tenté de [le] battre pour te faire tant de mal. Mais à qui la faute? A personne, à Dieu, à la vie elle-même. Pourquoi n'étais-tu pas une coquette?

Quand on cherche le plaisir on le trouve. Mais le bonheur, c'est un usurier qui vous fait rendre cent pour dix, et je ne t'aurais pas aimée si tu eusses été une femme de plaisir. Cela eût bien mieux valu pourtant, et les gens d'esprit comme nous devraient s'en tenir là.

Il faut mettre son cœur dans l'art, son esprit dans le commerce du monde, son corps où il se trouve bien, sa bourse dans sa poche, son espoir nulle part.

Adieu, tâche de m'oublier; moi je ne *t'oublierai jamais.* Tu t'es trompée en disant que je n'avais pour toi que de la curiosité. Il y a plus, mais toi tu ne crois qu'aux extrémités des choses.

Encore adieu. N'importe pour quoi, tu me trouveras toujours.

---

183. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

[Sans date.]

Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce un défi? un retour? une raillerie? Je m'y perds! Amor nel cor!

Dans mon cœur à moi, dans ce cœur qui n'est pas plein de dévouement « comme celui des autres hommes », vous avez raison, il n'est pas

comme celui des autres hommes, par malheur pour lui et pour les autres. Pourquoi ne m'écrivez-vous pas plutôt *spirituellement?* j'entends, pour me dire ce que vous devenez. Je suis un vieil empirique qui, s'il applique le feu, a aussi dans son sac des cataplasmes et des onguents.

Je vous ai paru sublime naguère; maintenant je vous parais pitoyable. Je ne suis ni l'un ni l'autre, allez, et au fond je ne suis pas plus gredin que le premier venu.

Ainsi, vous me reprochez mon amour pour les « premières venues »; c'est une erreur historique. Ça m'ennuie tout comme autre chose; ça m'assomme même. La prostituée est un mythe perdu. J'ai cessé de la fréquenter, par désespoir de la trouver.

Ma moquerie, dites-vous, a tué votre amour. Mais je ne me suis jamais moqué de vous! Quand on est disposé à voir le grotesque partout, on ne le voit nulle part. Rien n'est triste comme la figure des gargouilles des cathédrales. Elles rient toujours, pourtant. Il y a des gens dont l'âme est de même. Une idée bouffonne a plissé leur granit, et pourtant les fleurs y poussent tout de même. Mais personne n'en sent le parfum, et ces bêtes là ne servent qu'à cracher la pluie sur les passants.

Si vous ne m'aimez plus comme autrefois, que je sois votre ami du moins! Et cette vie, que je n'ai pu éclairer avec le soleil, que j'y jette au moins une lueur douce de clair de lune! Quand vous vous ennuierez trop, quand vous aurez besoin d'expansion, écrivez-moi, racontez-moi votre vie. Dites-moi tout ce que vous voudrez; quand je ne vous serais bon qu'à passer du temps!

Si vous trouvez qu'il faut mieux en finir là, je ne dirai rien. Mais la main qui écrit ceci, tant qu'elle pourra se remuer à votre appel, sera vôtre.

---

184. À LA MÊME.

Entièrement inédite.

[Sans date.]

Il m'est impossible de continuer plus longtemps une correspondance qui devient épileptique. Changez-en, de grâce! Qu'est-ce que je vous ai fait (puisque c'est *vous* maintenant), pour que vous m'étaliez, avec l'orgueil de la douleur, le spectacle d'un désespoir auquel je ne sais pas de remèdes? Si je vous avais livrée, affichée, si j'avais vendu vos lettres, etc., vous ne m'écririez pas de choses plus atroces ni plus désolantes.

Qu'est-ce que j'ai fait, mon Dieu! qu'est-ce que j'ai fait?

Vous savez bien que je ne peux pas venir à Paris. C'est vouloir me forcer à vous répondre par des brutalités. Je suis trop bien élevé pour le faire, mais il me semble que je l'ai répété assez de fois pour que vous en ayez gardé le souvenir.

Je m'étais formé de l'amour une tout autre idée. Je croyais que c'était quelque chose d'indépendant de tout, et même de la personne qui l'inspirait. L'absence, l'outrage, l'infâmie, tout cela n'y fait rien. Quand on s'aime, on peut passer dix ans sans se voir et sans en souffrir[1].

[1] Sur la lettre originale, Louise Colet a écrit : «Que penser de cette phrase!»

Vous prétendez que je vous traite comme *une femme du dernier rang.* Je ne sais pas ce que c'est qu'une femme du dernier rang, ni du premier rang ni du second rang. Elles sont entre elles relativement inférieures ou supérieures par leur beauté et l'attraction qu'elles exercent sur nous, voilà. Moi que vous accusez d'être aristocrate, j'ai à ce sujet des idées fort démocratiques. Il est possible que ce soit, comme vous le dites, le caractère des affections modérées que d'être durables. Mais vous faites là le procès à la vôtre, car elle ne l'est guère. Moi, je suis las des grandes passions, des sentiments exaltés, des amours furieux et des désespoirs hurlants. J'aime beaucoup le bon sens avant tout, peut-être parce que je n'en ai pas.

Je ne comprends pas vos fâcheries, vos bouderies. Vous avez tort, car vous êtes bonne, excellente, aimable, et on ne peut pas s'empêcher de vous en vouloir de gâter tout cela à plaisir.

Calmez-vous, travaillez, et quand je vous reverrai, accostez-moi par un grand éclat de rire en me disant que vous avez été bien sotte.

TABLE DES MATIERES.

Pages.

Avertissement..... V
Souvenirs intimes, par Mme Caroline Commanville..... IX

1830.

1. A Ernest Chevalier..... 1

1831.

2. A Ernest Chevalier..... 2
3. Au même..... 3

1832.

4. A Ernest Chevalier..... 3
5. Au même..... 4
6. Au même..... 5
7. Au même..... 6

1833.

8. A Ernest Chevalier..... 8
9. Au même..... 10

1834.

10. A Ernest Chevalier..... 11
11. Au même..... 13
12. Au même..... 14

1835.

13. A Ernest Chevalier..... 15
14. Au même..... 17

15. A Ernest Chevalier..... 18
16. Au même..... 19
17. Au même..... 21
18. Au même..... 22

1837.

19. A Ernest Chevalier..... 23
20. Au même..... 25
21. Au même..... 28

1838.

22. A Ernest Chevalier..... 29
23. Au même..... 30
24. Au même..... 32
25. Au même..... 33
26. Au même..... 34
27. Au même..... 37

1839.

28. A Ernest Chevalier..... 40
29. Au même..... 43
30. Au même..... 46
31. Au même..... 47
32. Au même..... 48
33. Au même..... 52
34. Au même..... 55
35. Au même..... 56
36. Au même..... 58
37. Au même..... 60
38. Au même..... 61

1840.

39. A Ernest Chevalier..... 63
40. Au même..... 65
41. Au même..... 67
42. Au même..... 69
43. A Caroline Flaubert, sa sœur..... 71
44. A la même..... 72
45. A Ernest Chevalier..... 75

1841.

46. A Ernest Chevalier..... 77
47. Au même..... 78
48. Au même..... 80
49. Au même..... 82
50. Au même..... 83
51. Au même..... 85
52. Au même..... 86
53. Au même..... 88

1842.

54. A Ernest Chevalier..... 91
55. A Gourgaud-Dugazon..... 93
56. A Ernest Chevalier..... 96
75. Au même..... 98
85. Au même..... 102
59. Au même..... 104
60. Au même..... 105
61. A sa sœur..... 108
62. A Ernest Chevalier..... 109
63. A sa sœur..... 111
64. A Ernest Chevalier..... 112
65. A sa sœur..... 113
66. A Ernest Chevalier..... 115
67. Au même..... 117
68. A sa sœur..... 118
69. A la même..... 119
70. A la même..... 121

1843.

71. A sa sœur..... 123
72. A la même..... 125
73. A la même..... 127
74. A Ernest Chevalier..... 128
75. Au même..... 130
76. A sa sœur..... 132
77. A la même..... 135
78. A la même..... 137

79. A la même..... 139
80. A la même..... 140
81. A la même..... 142

1844.

82. A sa sœur..... 143
83. A Ernest Chevalier..... 145
84. Au même..... 146
85. Au même..... 148
86. Au même..... 149
87. A Louis de Cormenin..... 151

1845.

88. A Ernest Chevalier..... 155
89. Au même..... 156
90. A Emmanuel Vasse..... 158
91. A Alfred Le Poittevin..... 160
92. Au même..... 164
93. Au même..... 167
94. Au même..... 170
95. A Ernest Chevalier..... 174
96. A Alfred Le Poittevin..... 176
97. A Ernest Chevalier..... 179
98. A Alfred Le Poittevin..... 184
99. A Ernest Chevalier..... 186
100. A Alfred Le Poittevin..... 189
101. A Ernest Chevalier..... 190

1846.

102. A Alfred Le Poittevin..... 191
103. A Achille Flaubert..... 193
104. A Maxime Du Camp..... 195
105. Au même..... 196
106. A Ernest Chevalier..... 198
107. A Emmanuel Vasse..... 199
108. A Maxime Du Camp..... 201
109. Au même..... 204
110. A Ernest Chevalier..... 206
111. A Emmanuel Vasse..... 209

112. A Louise Colet (*en partie inédite*)..... 211
113. A la même (*en partie inédite*)..... 213
114. A la même (*en partie inédite*)..... 219
115. A la même..... 228
116. A la même (*en partie inédite*)..... 234
117. A la même (*en partie inédite*)..... 238
118. A Ernest Chevalier..... 245
119. A Emmanuel Vasse..... 247
120. A Louise Colet (*en partie inédite*)..... 248
121. A la même (*en partie inédite*)..... 252
122. A la même (*entièrement inédite*)..... 256
123. A la même (*entièrement inédite*)..... 257
124. A la même (*entièrement inédite*)..... 258
125. A la même (*en partie inédite*)..... 259
126. A la même (*en partie inédite*)..... 263
127. A la même (*entièrement inédite*)..... 267
128. A la même (*en partie inédite*)..... 268
129. A la même..... 274
130. A la même..... 277
131. A la même (*en partie inédite*)..... 280
132. A la même (*en partie inédite*)..... 285
133. A la même..... 289
134. A la même (*en partie inédite*)..... 292
135. A la même (*en partie inédite*)..... 295
136. A la même (*en partie inédite*)..... 298
137. A la même (*entièrement inédite*)..... 301
138. A la même..... 304
139. A la même..... 307
140. A la même (*en partie inédite*)..... 311
141. A Emmanuel Vasse..... 313
142. A Louise Colet (*en partie inédite*)..... 314
143. A la même (*en partie inédite*)..... 317
144. A la même (*entièrement inédite*)..... 324
145. A Pradier..... 328
146. A Louise Colet (*en partie inédite*)..... 330
147. A la même (*entièrement inédite*)..... 334
148. A la même (*en partie inédite*)..... 337
149. A la même (*en partie inédite*)..... 340
150. A la même..... 345
151. A la même (*entièrement inédite*)..... 350
152. A la même (*en partie inédite*)..... 353
153. A la même (*en partie inédite*)..... 358

154. A Louise Colet (*en partie inédite*) 361
155. A la même (*en partie inédite*)..... 365
156. A la même..... 368
157. A la même (*entièrement inédite*) 371
158. A la même (*en partie inédite*)..... 373
159. A la même (*en partie inédite*)..... 377
160. A la même (*entièrement inédite*) 380
161. A la même (*en partie inédite*)..... 381
162. A la même (*en partie inédite*)..... 385
163. A la même (*entièrement inédite*) 388
164. A Mademoiselle Gertrude Collier..... 391
165. A Louise Colet (*entièrement inédite*)..... 394
166. A la même (*entièrement inédite*)..... 395
167. A la même (*entièrement inédite*)..... 398
168. A la même (*entièrement inédite*)..... 399
169. A la même (*entièrement inédite*)..... 401
170. A la même (*entièrement inédite*)..... 404
171. A la même (*entièrement inédite*)..... 404
172. A la même (*entièrement inédite*)..... 408
173. A la même (*entièrement inédite*)..... 409
174. A la même (*entièrement inédite*)..... 411
175. A la même (*entièrement inédite*)..... 413
176. A la même (*entièrement inédite*)..... 416
177. A la même (*en partie inédite*)..... 417
178. A la même..... 420
179. A la même (*entièrement inédite*)..... 422
180. A la même (*entièrement inédite*)..... 424
181. A la même (*entièrement inédite*)..... 425
182. A la même (*entièrement inédite*)..... 428
183. A la même (*entièrement inédite*)..... 430
184. A la même (*entièrement inédite*)..... 432

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
GUSTAVE FLAUBERT

EN 20 VOLUMES
ACCOMPAGNÉES DE NOTES ET VARIANTES

Madame Bovary	1 vol.	Théâtre	1 vol.
Salammbô	1 vol.	Correspondance et Index	7 vol.
La Tentation de Saint Antoine (versions de 1849, 1856, 1874)	1 vol.	Notes de Voyages	2 vol.
L'Éducation sentimentale	1 vol.	Œuvres de Jeunesse inédites.	
Trois Contes	1 vol.	Mémoires d'un Fou	1 vol.
Bouvard et Pécuchet	1 vol.	Novembre	1 vol.
Par les Champs et par les Grèves	1 vol.	L'Éducation sentimentale	1 vol.

Chaque volume broché..... 25 fr.
Relié amateur, par Canape, en chagrin vert foncé..... 84 fr.
Relié amateur, par Canape, en maroquin..... 130 fr.

CORRESPONDANCE

NOUVELLE ÉDITION
CONTENANT LE TEXTE INTÉGRAL DES LETTRES À LOUISE COLET
ET DE NOMBREUSES LETTRES INÉDITES À ERNEST FEYDEAU
PHILIPPE LEPARFAIT, ETC.

On sait avec quelle pudeur intransigeante Gustave Flaubert a tenu à s'exiler lui-même de ses livres. Sa religion de l'Art désintéressé, de l'Art pour l'Art, son dogme de l'impersonnalité littéraire lui imposaient le devoir de taire son existence. Se confesser au public lui apparaissait à la fois comme une erreur, une trahison et une lâcheté. Et, sans la *Correspondance,* nous ne connaîtrions pour ainsi dire rien de lui.

C'est, en effet, dans ses lettres que le véritable Flaubert nous apparaît avec ses enthousiasmes et ses découragements, ses touchantes délicatesses et ses superbes violences, son exquise sensibilité et sa terrible clairvoyance. Par elles nous sont révélées toute l'intime noblesse, toute la naïve bonhomie de ce pur martyr des lettres. Elles nous font assister enfin à la genèse douloureuse de tant de chefs-d'œuvre; elles en sont le commentaire vivant, *indispensable.* Personne n'a le droit de les ignorer sous peine de moins comprendre, partant de moins admirer *Bovary, Salammbô, l'Éducation, la Tentation, Bouvard.*

Et leur réunion même est un immortel monument. Écrites hors des habituelles contraintes, avec tout l'abandon du génie qui se donne, leur magnifique spontanéité a fait justement dire à bien des maîtres qu'en elles la prose du XIXe siècle avait trouvé son expression souveraine, sa perfection française.

Flaubert, Gustave 1
Œuvres complètes
Il
res numerotes
* 2 4 5 2 3 *